

CORRESPONDANCE

D'ORIENT

1830-1831.

IMPRIMERIE DE DUCESSOIS,
Quai des Augustins, 55.

CORRESPONDANCE

D'ORIENT

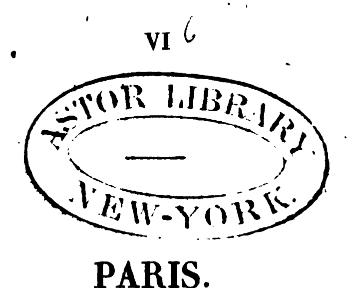
1830–1831

PAR M. MICHAUD,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

ET M. POUJOULAT.

VI



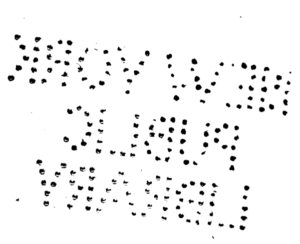
PARIS.

DUCOLLET, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

QUAI DES AUGUSTINS, 15.

═

1835



AVIS.

Le sixième volume que nous publions aujourd'hui, devait être le dernier de notre *Correspondance d'Orient* ; les matières étant devenues plus abondantes que nous ne l'avions pensé d'abord, nous nous sommes vus dans la nécessité de faire un volume de plus; ce septième et dernier volume, actuellement sous presse, renfermera encore plusieurs let-

tres sur l'Égypte et des lettres sur Malte; il traitera d'Antioche, de Séleucie, de Tarse et d'Alep; on y trouvera l'itinéraire des armées chrétiennes de la première croisade depuis leur sortie du Taurus jusqu'à Antioche, une vue complète du Liban et des peuplades qui l'habitent, telles que les Maronites, les Druses et les Motoualis. Nos lecteurs trouveront aussi, dans ce septième et dernier volume, un tableau de ce qui s'est passé en Orient depuis l'époque où nous l'avons quitté jusqu'à ce jour; il nous a semblé que ce tableau devait être le complément indispensable de notre *Correspondance*. Il appartient au public de juger si nous avons eu tort de publier un volume de plus, et si on a pu nous accuser de longueur dans le cours de ce travail. Au septième volume sera jointe

une carte de tous les pays que nous avons parcourus; nous avons voulu nous rendre ainsi à la demande d'un grand nombre de lecteurs.

CORRESPONDANCE

D'ORIENT

1830-1831.

LETTRE CXXXVIII.

SUR LES MOSQUÉES ET LE MORISTAN. — LES MOSQUÉES DU CAIRE. LA MOSQUÉE ET L'ÉCOLE D'EL-ASHAR. — L'HOSPICE DU MORISTAN. — DÉCADENCE DES INSTITUTIONS MUSULMANES.

Le Caire, avril 1831.

Le Caire qui est une ville moderne, une ville construite par les Arabes, n'a point de monumens plus remarquables que les mosquées; on en a compté plus de quatre cents, en y comprenant les chapelles et les oratoires. Les plus vastes et les plus magnifiques sont les plus anciennes, celles qui ont été bâties pendant les deux siècles des

croisades, ou plus anciennement dans les époques les plus glorieuses de l'islamisme.

Je ne connais pas assez les grands monumens religieux du Caire pour en parler avec précision et détails; les plus considérables peuvent être comparés pour la magnificence à ce que possède de plus beau, en ce genre, la capitale de l'empire ottoman; il me semble toutefois que leur aspect a quelque chose de moins pittoresque et de moins imposant; les mosquées de Stamboul sont presque toutes bâties sur un terrain élevé, souvent au haut d'une colline, quelquefois entourées de cyprès verdoyans; on ne trouve rien de semblable au Caire, où nul édifice, nul monument ne paraît se détacher du tableau et de la perspective uniforme de la cité. Pour voir les minarets et les coupoles des mosquées, il faut monter sur les terrasses des maisons ou les regarder du haut de la citadelle; il n'est presque aucun de ces monumens religieux qui soit construit sur une place découverte; aucune colonnade, aucun portique extérieur ne frappe les regards, n'attire l'attention, et souvent le voyageur a pu passer devant les mosquées d'El-Hakem, de Hassan, de Touloun et même d'El-Azhar, sans les apercevoir.

Il est aussi un point de vue moral que je ne dois pas négliger en parlant des mosquées du Caire, parce qu'il peut vous faire connaître l'état de la religion musulmane, l'esprit du gouvernement et

du peuple, en un mot, la véritable physionomie du pays dans les circonstances présentes. Pendant mon séjour à Constantinople, je n'avais rien trouvé de plus admirable que ces mosquées impériales auxquelles se réunissent une bibliothèque, un médressé ou collége, un hospice pour les infirmes et les malades, un imaret où les pauvres sont nourris. Nous lisons dans l'histoire que la capitale de l'Égypte possédait autrefois de semblables établissemens; le Caire n'avait point de grande mosquée qui n'eût de même son école, son hospice, son dépôt de livres, tous les moyens de combattre l'ignorance et de soulager l'humanité; les vieux chroniqueurs arabes nous racontent à ce sujet des merveilles qu'on aurait peine à croire au temps où nous sommes; non-seulement dans l'enceinte de chaque mosquée, on cultivait les sciences, on recueillait les misères humaines; mais la dévotion musulmane qui veillait à tout, plaçait autour des minarets, des vases remplis de grains, et s'associait littéralement à la providence qui nourrit les petits des oiseaux; aujourd'hui, il ne reste presque plus rien de ces établissemens religieux; l'infidélité ou l'indifférence des administrateurs, le gouvernement des mameluces et des pachas, ont laissé tomber les chaires des docteurs, les asiles de l'indigence, ont dévoré les trésors de la charité, le pain des pauvres, tout ce qu'on avait donné aux malades, aux infirmes et aux oiseaux du ciel; les mosquées

elles-mêmes ont souffert de cet esprit d'abandon et de cet état de décadence ; comme la plupart avaient perdu leurs revenus, l'état se trouvait chargé de leur entretien, et depuis quelques années, on en a beaucoup supprimé par économie. Méhémet-Aly ne paie plus que les mosquées qui sont le plus fréquentées par le peuple ; sur quatre cents mosquées, à peine cent cinquante restent ouvertes maintenant aux fidèles ; les autres sont fermées et tombent en ruines.

De tous les monumens religieux du Caire, il n'en est qu'un seul qui ait conservé une image des vieilles institutions, et qu'on puisse comparer à la grande Solimanieh de Stamboul ; c'est la mosquée d'*El-Ashar* ; cette mosquée est aussi ancienne que la cité, et son nom d'*El-Ashar* ou de *mosquée des fleurs* lui a été donné parce qu'elle fut bâtie dans un lieu couvert de jardins ; je l'ai visitée plusieurs fois ; l'édifice est si vaste, que lorsqu'en 1800, le Caire se souleva contre les Français, plus de quinze mille habitans purent se rassembler dans son enceinte. La mosquée d'El-Ashar est le lieu le plus fréquenté de la capitale ; un grand nombre de musulmans y passent leurs journées ; les uns font le *namaz* dans un carré qui n'a de voûte que le ciel, d'autres dans des galeries couvertes ; ici les fidèles se rassemblent près d'un bassin rempli d'eau et font leurs ablutions ; là sont assis en cercle des groupes oisifs, fumant le tabac de Lattaquié et savou-

rant le nectar d'Arabie. Au milieu de la foule, des colporteurs vendent des schales, des bijoux, des kaftans; le voyageur peut se croire tour-à-tour dans un lieu saint, dans un café ou dans un bazar; cette mosquée d'El-Ashar renferme tant d'édifices, elle a tant de passages, tant d'issues, qu'on pourrait la prendre pour un des plus grands quartiers du Caire. A la mosquée, se trouvent réunies une bibliothèque et une école. La bibliothèque passe pour renfermer tout ce qu'on a écrit sur l'Égypte parmi les Arabes, et toutes les fois que je fais des questions à des ulémas sur l'histoire du pays, ils me renvoient à la bibliothèque d'El-Ashar. L'école de la mosquée des fleurs est encore célèbre dans l'Orient; on y vient de l'intérieur de l'Afrique, de la Syrie, de l'Arabie, et de l'Inde; les étudians sont divisés en chambrées appelées *rouaghs*; on leur distribue tous les deux jours plusieurs quintaux de pain avec de l'huile pour les lampes; l'école d'El-Ashar a des chaires dans lesquelles on enseigne le Coran, la philosophie, les mathématiques et même la médecine; c'est là surtout qu'on vient étudier la grammaire et la prosodie arabe, car on y conserve dans toute sa pureté la langue que parlait le Prophète, et dans laquelle les dogmes et les préceptes de l'islamisme ont été transmis aux vrais croyans. Je me suis fait traduire le diplôme de docteur que donne le directeur de l'école à ceux qui ont pris tous leurs grades, et retournent dans leur pays avec la

qualité d'*ulémas*. Ce diplôme, écrit en style oriental, commence par des louanges à Dieu, par qui tout mérite s'obtient et toute lumière se répand; puis vient l'éloge de l'étudiant qui a cueilli dans *le jardin d'El-Ashar des fleurs qui feraient honte à la rose et au narcisse, et qui s'est composé un collier précieux avec les perles des bonnes leçons et des bons discours*. Le diplôme ajoute que le nouveau docteur a toujours obtenu l'estime de ses maîtres et de ses condisciples; puisqu'il veut retourner dans sa terre natale, *semblable au glaive impatient de rentrer dans son fourreau*, tout pouvoir lui est donné pour l'enseignement de la morale et des sciences; le directeur termine son attestation par ces mots adressés à l'élève qui s'en va : *Puisse le Seigneur te favoriser et moi aussi, et nous diriger vers le bien!*

En traversant une des galeries de la mosquée, nous avons aperçu sous un portique un groupe de jeunes musulmans qui entouraient un homme à barbe grise et coiffé du cahouk des docteurs; c'était un professeur de l'école au milieu de ses disciples; il parlait avec beaucoup de gravité et son auditoire l'écoutait dans un pieux recueillement, car il est encore des musulmans pour qui l'envie de s'instruire est une véritable piété, pour qui les trésors de la science viennent de Dieu. On nous a montré ensuite plusieurs chambres où sont reçus des aveugles. Cet hospice est exclusivement destiné à ceux qui ont perdu la vue et ne peuvent vivre de leur travail; ils sont nourris et

entretenus aux frais de la mosquée; ils ont des esclaves pour les servir et les conduire. Chaque jour on leur lit quelques pages du Coran; un médecin oculiste vient quelquefois les visiter.

Je vois, ai-je dit, qu'on fait ici la guerre aux ténèbres. Oui, sans doute, m'a répondu un Franc qui me servait de guide; mais les ténèbres restent en possession du champ de bataille, car en ce lieu on ne guérit pas plus de l'ignorance que de la cécité. Là-dessus, je lui ai adressé plusieurs questions. Je veux vous transmettre une partie de notre dialogue, qui vous fera connaître l'état actuel de l'instruction dans les pays d'Orient, et surtout en Égypte.

— Cette mosquée des fleurs, m'a dit mon conducteur, était autrefois comme un flambeau placé au milieu des peuples de l'islamisme; elle fournissait des ulémas ou des docteurs de la loi aux villes de Damas, d'Alep, de Médine; elle en fournissait à la Nubie, aux rives du Gange et du Niger. Dans les jours de sa splendeur, elle comptait plus de douze mille disciples. Les temps sont bien changés; depuis quelques années, cette grande école, rivale de celles de Stamboul et de Bagdad, a perdu presque tout son éclat; plusieurs chaires sont abandonnées, et le nombre des élèves ne monte pas à cinq cents. — Vous savez que le pacha a fondé d'autres écoles; on m'a parlé d'une école établie à Boulac pour les mathématiques et le dessin;

d'une autre école établie à Kankah pour les jeunes officiers de l'armée. — L'une de ces écoles est supprimée, l'autre est sur le point de l'être. — L'établissement d'Abouzabel, m'a-t-on dit, donne les plus grandes espérances. — L'école d'Abouzabel, en effet, a commencé sous les plus heureux auspices; mais toutes ces écoles nouvelles qu'on regarde dans le pays comme une importation d'Occident, n'exerceront jamais un grand ascendant sur l'esprit des peuples, et leur succès même contribue à la décadence des écoles nationales. Pour faire adopter les sciences et les lumières de l'Europe, on aurait dû les faire passer par les mosquées, et charger cette grande université d'El-Ashar de les répandre; on aurait dû au moins protéger ce célèbre établissement et l'empêcher de tomber. Il en est des institutions d'un peuple qu'on veut réformer, comme des arbres de nos jardins qu'on renouvelle à propos, et qu'une greffe habile prépare à porter des fruits meilleurs, et quelquefois même des fruits étrangers. — Le pacha ne néglige rien cependant pour que les lumières arrivent en Égypte; chaque année on envoie à Londres, à Paris, à Lyon, à Livourne, de jeunes Arabes pour apprendre les arts et les industries des Francs. — C'est fort bien, sans doute, mais le pays n'en a pas recueilli de grands avantages. Le plus souvent on prend les jeunes gens au hasard, sans examiner leurs dispositions naturelles et sans con-

naître leur aptitude au travail; il arrive par là que parmi des sujets distingués, il s'en trouve beaucoup de médiocres, et même d'incapables. Ajoutez que les esprits ne se prêtent point à toutes ces tentatives. Pour juger à cet égard l'opinion du pays, il faudrait voir la désolation des jeunes gens qu'on fait partir, celle de leurs familles lorsqu'ils quittent leurs foyers pour aller à la recherche de la civilisation. — Mais au moins, lorsqu'ils reviennent, tout le monde doit être content? — La plupart, il est vrai, reviennent plus instruits; leurs préventions sont dissipées, mais celles du peuple sont toujours les mêmes; il y a quelques jours que des étudians arabes sont revenus de France; l'un d'eux a été mis aux bagnes d'Alexandrie; des gens qui se glorifient d'être barbares lui ont reproché de n'avoir rien appris; du reste, il a été condamné sans être entendu, et la police l'a retenu en prison comme on retient à la douane un ballot qui n'est pas en règle. — Cet acte de violence est généralement attribué à Ibrahim pacha, qui ne veut avoir que des soldats. — Quoique le pacha ait encouragé ceux qui ont réussi dans leurs études, et leur ait donné des emplois, la jeunesse n'envie point leur sort, et ne s'empresse point de suivre leur exemple. Le public, si on peut nommer ainsi la population musulmane du Caire, les connaît à peine, et n'a que de l'indifférence pour les lumières qu'ils rapportent du pays des chrétiens. —

Vous pouvez juger, par cette conversation, que les esprits, sur les bords du Nil, ne sont pas aussi avancés qu'on le croit chez nous; je ne sais dans quel livre j'ai lu qu'il y a dans les régions reculées du firmament des étoiles que les astronomes de notre globe n'ont point encore découvertes; la lumière de ces étoiles est en route depuis le temps de la création, mais elle n'a pu nous parvenir. En vérité, je suis quelquefois tenté de croire qu'il en sera de même des lumières de notre Europe, non-seulement pour l'Égypte, mais pour beaucoup d'autres pays de l'Orient.

Il faut avouer toutefois que les écoles primaires se sont mieux défendues, se sont mieux conservées dans ce pays que les mosquées et les grandes écoles; nous en avons visité plusieurs; chose assez singulière, ici une école pour les enfans est presque toujours attachée à une citerne publique; la piété des fondateurs a voulu que dans le même lieu, on pût distribuer de l'eau aux pauvres, et donner des leçons à l'enfance; la plupart de ces écoles sont très fréquentées: il y en a trois ou quatre dans chaque quartier, un plus grand nombre dans les quartiers populeux. L'instruction des enfans ne commence qu'à l'âge de sept à huit ans : on leur apprend à lire, à écrire et à prier Dieu; ils écrivent sur un tableau et prononcent tous ensemble le même mot; tous inclinent la tête et balancent leurs corps de la même manière; ils ont tous, soit qu'ils lisent,

qu'ils écrivent, ou qu'ils prient, les mêmes gestes, la même attitude, les mêmes accens et les mêmes intonations ; pour entretenir leur émulation, on ne donne point des prix comme chez nous, mais ceux qui ont le mieux réussi sont présentés comme exemple aux autres, et quelquefois même on leur décerne de petites ovations, c'est-à-dire qu'ils sont promenés en triomphe dans leur quartier ; on veille à ce que les élèves ne soient pas trop dissipés, et qu'il ne leur arrive aucun accident ; des maîtres vont les chercher dans les maisons et les mènent à l'école. Cette éducation dure à peu près deux années ; dans cet espace de temps ils apprennent tout ce qu'un musulman doit savoir; presque tous les enfans du peuple suivent les écoles primaires ; il en est très peu qui passent de là aux écoles supérieures ; une remarque à faire, c'est qu'en Égypte, et j'ose dire dans tout l'Orient, il n'y a guère que les enfans qui étudient, et personne, excepté un petit nombre de docteurs, n'exerce sa mémoire et ne continue à s'instruire passé dix ans.

J'aurais pu voir au Caire quelques colléges oubliés par le temps, quelques hospices que le génie de la destruction n'a point visités ; mais les établissemens de ce genre, qui subsistent encore, n'ont que très peu d'importance, et sont à peine connus dans les quartiers où ils se trouvent. La seule institution qui attire aujourd'hui l'attention des

voyageurs, est le Moristan. Cet hôpital remonte pour sa fondation au moyen-âge; pendant plusieurs siècles, sa renommée avait rempli l'Orient. Les malades et les infirmes n'y trouvaient pas seulement un asile commode, mais de bons médicamens, d'habiles médecins, les mets les plus délicats, et toutes sortes de distractions, telles que la musique, la comédie, etc. Le Moristan du Caire est attenant à la mosquée de Kelaoun, dans le quartier des ouvriers en cuivre. On m'y a conduit, et je suis entré dans un grand bâtiment qui menace ruine; là, dans deux ou trois chambres sans meubles, j'ai vu de pauvres gens couchés sur des nattes ou des coussins, couverts de vermine et de lambeaux, qui paraissent plus souffrir encore de la misère que de leurs maladies. Comme dans tous les hôpitaux musulmans, il n'y a là ni remèdes ni médecins.

Dès son origine, le Moristan fut un hôpital pour ceux qui avaient perdu la raison; j'ai vu les aliénés dans une des cours. De toutes les infirmités humaines, l'aliénation mentale est celle qui a le mieux conservé ses droits à la compassion des Orientaux; mais qu'il y a loin encore de ce que nous avons vu, à ce que peut inspirer une véritable charité! Je n'ai trouvé, auprès des malheureux enfermés au Moristan, qu'un barbier qui leur tient lieu de médecin. Pour tout remède, il leur donne à chaque renouvellement de la lune, un bouillon

de vipère; comme il nous accompagnait dans notre visite, j'ai remarqué qu'il avait à la main une clé, et qu'il en donnait des coups sur la tête de chacun de ses malades; vous frappez sans doute à la porte du logis, lui ai-je dit, pour savoir si la raison est rentrée. Il m'a répondu que l'équilibre dans les idées ne pouvait se rétablir que par quelques secousses. — En avez-vous guéri quelques-uns? — J'ai jugé à sa réponse qu'il en était des aliénés du Caire comme de ceux de Stamboul, qui ne guérissent que lorsque Dieu consent à les délivrer de cette vie.

Ce serait peut-être ici le cas de dire un mot de l'état de la médecine au Caire; cette science est à peu près en Égypte ce qu'elle est en Turquie; et par un singulier rapprochement, il se trouve que le premier médecin du pacha (Bosari), est comme l'hékim-bachi du sérail impérial de Constantinople, lequel ne sait pas un mot de médecine, et n'en préside pas moins à l'art de guérir. La médecine de ce pays n'est pas plus avancée que tout le reste; heureusement le soleil, le climat et la sobriété du peuple préviennent ou guérissent bien des maladies. Il n'y a point de pays d'ailleurs où les malades sachent mieux souffrir leurs maux; l'ophtalmie, par exemple, est une maladie très commune; on ne manque pas ici de médecins oculistes, mais ils n'ont pas encore pu connaître la nature et la source du mal. Lorsque la maladie arrive, on s'occupe à

peine d'en arrêter les progrès, et d'en éviter les suites. La plupart des malades se lavent les yeux avec l'eau du Nil, et la Providence fait le reste. Depuis que je suis arrivé en Égypte, ma vue s'est affaiblie, et j'ai senti le besoin de m'aider des ressources de l'optique. Le croirez-vous ! dans une ville où tous les habitans ont mal aux yeux, rien n'est plus rare que des lunettes, et j'ai eu toutes les peines du monde à m'en procurer. Ce qu'on ne peut obtenir de la science, et même de la charité, on le demande à la superstition. En sortant du Moristan, je suis entré dans la mosquée voisine; là, on m'a montré le caftan et la ceinture de cuir du sultan Kelaoun, qui passent pour guérir plus de maladies qu'on n'en guérit au célèbre hôpital. On m'a dit aussi que les Grecs conservaient dans une église, au-dessus du Caire, un bras de saint Georges, qu'on fait toucher aux aliénés. Cette relique, révérée des musulmans comme des chrétiens, opère, dit-on, plus de guérisons que les bouillons de vipère du Moristan. Je me propose, au reste, de revenir sur la médecine et les médecins du Caire, quand je vous parlerai de l'établissement d'Abouzabel.

Les visites que nous venons de faire aux mosquées, aux écoles et aux hospices, m'ont laissé de tristes pensées sur l'état actuel et sur l'avenir de l'Orient; il n'est que trop vrai de dire que dans ces contrées d'où la lumière nous est autrefois venue,

tout ce qui tend à éclairer les hommes, tout ce qui tend à soulager l'humanité dépérit et dégénère d'année en année, et de jour en jour. Toutes les grandes écoles ont perdu leur gloire, et toutes les institutions de charité ne sont plus que des ruines. Tout ce qui s'est perfectionné dans notre Europe chrétienne s'est détérioré chez les Turcs et les Arabes; il ne reste plus que le Coran avec son fatalisme et ses inspirations stériles; cet islamisme qui voulait renouveler le monde, n'a rien pu finir de ce qu'il avait commencé et n'a rien produit de ce qui a de la vie et de la durée; après ses grandes victoires qui ont jadis tout ébranlé, avec ses doctrines qui laissent maintenant tout périr, on pourrait le comparer aux magiciens de Pharaon, à qui Dieu avait permis de faire certains prodiges, et de changer en quelques points les lois de la nature, mais qui ne pouvaient réparer le mal qu'ils avaient fait, et rétablir l'ordre qu'ils avaient troublé. Plusieurs voyageurs modernes ont pu prendre cette décadence des institutions musulmanes pour un commencement de civilisation, pour une tendance vers d'utiles réformes; tout ce que je peux vous dire, c'est que la vieille barbarie s'en va; que viendra-t-il à la place? on ne peut répondre que par ce dicton des musulmans : *Dieu le sait.*

Je ferai néanmoins une observation générale, qui peut s'appliquer à tous les peuples d'Orient qu'on s'occupe de réformer. Il est certain que pour une so-

ciété, quelle qu'elle soit, la meilleure et la seule manière de parvenir à quelque civilisation, c'est de perfectionner, d'améliorer ce qu'elle a déjà; par une conséquence de cette vérité, il est difficile de croire que dans un pays qui laisse dépérir tout ce qu'il a de bien, des institutions nouvelles, des institutions venues de loin, puissent prendre racine et porter des fruits salutaires.

LETTRE CXXXIX.

LE VIEUX CAIRE. – LE NILOMÈTRE. – L'ILE DE ROUDAH. – GISEH.

Le Caire, avril 1831.

Fostat ou le vieux Caire est situé au midi de la capitale ; c'est là qu'on s'embarque pour la Haute-Égypte, comme on s'embarque à Boulac pour descendre le Nil ; Boulac est une ville bien bâtie, très peuplée, très industrieuse ; le vieux Caire a peut-être plus d'étendue, mais il est sans aucune espèce de commerce. La première de ces deux cités peut avoir une population de dix à douze mille ames ; l'autre ne compte guère que trois ou quatre mille habitans.

L'origine du vieux Caire remonte à la conquête d'Amrou ; le lieutenant d'Omar avait fait placer sa

tente au bas du château qu'on appelait Babylone, et lorsqu'il voulut marcher vers Alexandrie, on vint lui dire qu'une colombe avait placé son nid sur sa tente; Amrou ne voulut point que sa tente fût démontée; lorsqu'il eut achevé la conquête de l'Égypte, il ordonna qu'on bâtît une ville au lieu même où il avait campé, et la cité nouvelle prit le nom de *Forstat* ou de *tente.* Ce respect pour le nid d'un pigeon, cette espèce d'idylle au milieu des horreurs de la guerre a quelque chose de singulier qui caractérise les mœurs des Arabes et le génie musulman; tandis que tout un peuple est chassé de ses foyers, une colombe et ses petits excitent seuls la compassion du vainqueur; on retrouve encore cette singularité dans tout l'Orient, où le peuple a souvent moins de pitié, je dirai presque moins de sympathie pour l'humanité que pour certains animaux.

Au-dessus du vieux Caire était un château qu'Aboul-Feda appelle le *château des lumières*, et nos chroniqueurs du moyen-âge, la *Nouvelle Babylone:* deux noms qui indiquent qu'il fut bâti par les Perses ou les adorateurs du feu. Il faut remarquer que Babylone ou Forstat, par sa position, était la porte de l'Égypte pour les conquérans qui arrivaient de la Syrie, tels que les Perses, les Assyriens et les Arabes; de même que Neucrate, puis Alexandrie, furent la porte du pays pour ceux qui arrivaient par la Méditerranée et l'Archipel. Le vain-

queur établi dans le lieu qu'occupe aujourd'hui le vieux Caire, pouvait de là contenir la Haute et la Basse-Égypte; la Babylone nouvelle porta les premiers coups à Memphis; l'agrandissement de Forstat acheva de détruire la capitale des Pharaons; cependant, les califes fatimites se trouvèrent à l'étroit dans la cité d'Amrou, et bientôt le grand Caire, *Kahira* ou la *Victorieuse*, s'éleva dans le voisinage; le calife Hakem, le même qui fit démolir l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem, prit un moyen expéditif d'agrandir et de peupler la ville nouvellement bâtie, ce fut de faire brûler l'ancienne. Un siècle et demi après, lorsque le roi Amauri vint avec une armée jusque dans la plaine d'Héliopolis, on craignait qu'il ne s'emparât du vieux Caire, on le fit brûler une seconde fois, et l'incendie dura cinquante jours; Forstat ou la vieille cité s'est trouvée, depuis cette époque, réduite des deux tiers; elle n'a plus d'autres vicissitudes à redouter, et désormais, quelles que soient les révolutions qui peuvent survenir, elle suivra les destinées de la capitale dont elle n'est plus qu'un faubourg.

Le vieux Caire offre des souvenirs à toutes les sectes qui l'habitent; on nous a montré de loin le couvent de Saint-George où, selon l'opinion des Grecs, s'opèrent plusieurs guérisons miraculeuses; nous avons visité le couvent latin de la Propagande et l'église de Saint-Sergius, où les pélerins s'arrê-

tent encore devant une grotte qui a servi d'asile à la famille de Jésus. Notre guide nous a conduit à la mosquée d'Amrou ; on la regarde comme le premier temple qu'ait élevé l'islamisme ; elle fut construite à la place d'une ancienne église grecque, et cette église grecque avait succédé à un temple du Soleil. La mosquée d'Amrou a été reconstruite et réparée plusieurs fois ; c'est une vaste cour avec des galeries de trois côtés. Je n'ai jamais vu dans la même enceinte une si grande quantité de colonnes ; elles sont inégales, noires, vertes, grisâtres ; les unes de porphyre, les autres de granit ; la plupart ont appartenu à des temples de la vieille Égypte ; toutes les anciennes mosquées de ce pays renferment de même quelques dépouilles de l'antiquité ; lorsque je vois ces grands monumens de la barbarie, menacés à leur tour par le temps, et nous montrant dans leur construction les restes d'autres monumens détruits, j'éprouve un sentiment pénible que j'ai peine à exprimer ; il me semble, vous trouverez peut-être la comparaison bizarre, que j'éprouverais la même sensation, si je voyais dans les flancs entr'ouverts d'un énorme léviathan des poissons encore entiers, d'autres habitans des mers presque vivans qui ont été sa proie et qu'il a dévorés au fond de l'abîme.

La mosquée d'Amrou, dans laquelle les musulmans ne viennent que le vendredi, n'offre plus que l'aspect d'un édifice abandonné ; elle n'est plus entretenue que par la charité des fidèles, et par les

offrandes des voyageurs qui la visitent. Nous avons trouvé, en sortant de la mosquée, plusieurs femmes musulmanes qui nous ont demandé de l'argent pour les lampes du lieu saint, et qui se sont partagé quelques piastres avec une avidité peu édifiante. La rencontre de ces femmes nous a d'autant plus surpris, que jusqu'ici nous n'avons rien vu de semblable ; les Turcs ne souffrent pas ainsi des femmes à l'entrée de leurs sanctuaires ; on ne souffre pas même des mendians à la porte des mosquées.

Les voyageurs ont coutume de visiter, au vieux Caire, les *greniers de Joseph ;* on appelle de la sorte une enceinte découverte, entourée de hautes murailles, dans laquelle se déposent les grains venus de la Haute-Égypte, et destinés à l'entretien de l'armée ; des tourterelles s'abattent sans cesse sur des tas de blé ; ces oiseaux qu'on respecte et qu'on laisse faire, m'ont rappelé la colombe d'Amrou ; ce qu'ils dévorent en orge, en froment et en dourah, suffirait, m'a-t-on dit, à nourrir tous les pauvres du vieux Caire, et c'est ainsi que les musulmans entendent la charité. Je n'ai pas besoin de vous dire que ces greniers de Joseph ne remontent ni au patriarche Joseph, ni à Saladin que les Arabes appelaient *Iousouf ;* si on en croyait les traditions populaires, le fils de Jacob et le fils d'Ayoub auraient élevé en Égypte plus de monumens que les Pharaons.

Le vieux Caire n'est séparé de l'île de Roudah que par un bras du Nil qui est à sec six mois de l'année; j'ai voulu parcourir cette île, fameuse par ses jardins, et par le nilomètre ou mékias; Roudah fournit au Caire des légumes et des fleurs; nulle part je n'ai vu d'aussi beaux sycomores; il est probable que cette île n'existait pas du temps des Pharaons; car les anciens n'en parlent pas; elle n'est mentionnée dans l'histoire qu'à l'époque de la conquête d'Amrou; le chef des Grecs, Macauque, après avoir abandonné la forteresse de Babylone, vint camper avec ses troupes dans l'île de Roudah, qu'il ne put défendre contre les Arabes. Guillaume de Tyr nous apprend que les Francs établis à Jérusalem vinrent vers le milieu du douzième siècle jusqu'aux portes du Caire, et que l'île de Roudah fût alors le théâtre de plusieurs combats; plus tard, le sultan Neggemedin, le même qui mourut à Mansourah pendant l'expédition de saint Louis, fit bâtir dans l'île une forteresse qu'il confia à la garde des mamelucks baharites, et un palais dont il fit sa demeure.

Notre première visite dans l'île de Roudah a été pour le nilomètre; c'est un édifice carré, placé à la pointe de l'île; dans l'intérieur est une colonne en pierre où sont marqués les divers degrés de la crue des eaux; personne maintenant n'y fait attention; mais dans quelques mois tous les regards se porteront de ce côté, car c'est là qu'on viendra

lire la destinée de l'Égypte, pour l'année 1831.

Dans d'autres pays, la prospérité ou l'abondance dépend de mille accidens; le fléau de la disette ne s'étend pas partout en même temps, et ne se présente pas toujours avec toutes ses calamités; si des terres sont restées stériles, d'autres ont été fécondes; si une récolte a manqué, d'autres récoltes viennent dédommager l'agriculteur; si une saison apporte avec elle quelques fléaux passagers, une autre saison vient réparer le mal; il n'en est pas de même en Égypte; ceux qui cultivent la terre égyptienne n'ont à redouter ni les froides brumes, ni les longues pluies de l'automne, ni les gelées d'avril, ni les orages de l'été; dans toute l'Égypte, les saisons se succèdent toujours les mêmes; le ciel, la température n'y changent point; on n'y craint qu'un seul fléau, l'absence des eaux du Nil. Si le pays n'était point arrosé par les eaux du fleuve, il ne produirait pas plus que les sables de la Libye; partout où le Nil ne pénètre pas, il n'y a point de moissons; dans tous les lieux que le fleuve n'a point visités, tout ce qui végète, tout ce qui respire est menacé de périr; lorsque la disette se fait sentir, l'Égypte n'a rien à espérer des pays voisins, car tous les pays voisins vivent de son abondance, et souffrent tous de sa misère. Vous pouvez juger d'après cela avec quelle inquiétude l'Égypte attend chaque année la crue du Nil; avec quelle vive curiosité elle doit interroger le nilomè-

tre. Quel spectacle offre la population tout entière au temps où le fleuve sort de son lit! la foule accourt de toutes parts sur la rive, pour voir les eaux s'accroître; de rapides messagers devancent partout le cours du fleuve pour annoncer son accroissement; personne ne peut rester dans l'indifférence, car il s'agit pour le gouvernement de savoir s'il pourra percevoir le miri; pour le laboureur, s'il recueillera le fruit de ses travaux; pour tout le peuple des campagnes et des cités, s'il sera dévoré par la faim. Quel désespoir, quelle joie doivent tour-à-tour éclater, lorsque les cent voix de la renommée vont apprendre dans le Delta, et dans les provinces les plus fertiles de la Basse-Égypte que le Nil vient d'arriver au Caire avec le tribut de ses grandes eaux, ou qu'il s'est tout-à-coup arrêté dans sa crue; les événemens les plus importans ne sauraient arracher le pays à cette préoccupation générale; lors même que l'ennemi serait aux portes, on se demanderait encore à quelle coudée est monté le Nil; on viendrait dire au peuple égyptien que de grands empires sont tombés, que Stamboul et d'autres capitales de l'Orient ont été englouties, que le Taurus et le Liban ont disparu de la terre, et de toutes parts on se demanderait encore quel est l'accroissement des eaux du Nil, quelle est la nouvelle annoncée par le nilomètre ou le moniteur du fleuve?

Cette inquiétude, cette agitation universelle suffirait peut-être pour nous faire juger comment les

vieilles superstitions qui ont régné sur ce pays, ont pu y prendre naissance et s'y accréditer. On voulait savoir d'avance ce que chaque année apportait avec elle de biens et de maux ; on s'adressa d'abord au fleuve, au soleil, à la lune ; on s'adressa ensuite à la pierre, à l'insecte, à la plante, à l'habitant de l'air, à l'habitant de l'onde ; on interrogea le scarabée, l'oignon, le taureau, le serpent, le crocodile. Toutes les créatures vivantes ou inanimées, furent consultées comme des oracles ; comme on leur demandait les secrets de la Providence, on leur trouva quelque chose de divin ; c'est ainsi que se multiplièrent à l'infini les objets de l'adoration populaire, et qu'à la fin tout devint dieu dans la vieille Égypte.

Il y a dans les crues régulières du Nil quelque chose de si merveilleux, que mon esprit en est toujours étonné comme d'un miracle ; je compare quelquefois dans ma pensée cet écoulement d'un grand fleuve, qui se répand à la fois dans mille canaux, et qui porte partout la fécondité, à la circulation du sang dans les corps vivans ; tant que le sang coule par ses mille conduits divers, il répand partout la santé, la force et la vie ; s'il s'arrête dans son cours et que sa régularité soit interrompue, alors surviennent la maladie et le dépérissement, et quelquefois même les angoisses et la pâleur, avant-coureurs du trépas. O prodige de notre nature ! en interrogeant le pouls de l'homme, vous connaîtrez

tout ce qui se passe dans le corps humain, tout ce qu'un homme souffre, tout ce qu'il sent; vous saurez s'il est sain ou malade, s'il est triste ou joyeux, s'il est faible ou fort, s'il doit mourir ou vivre; de même, vous pouvez savoir si la terre qu'arrose le Nil sera dans la tristesse ou dans la joie, si les animaux et les plantes qu'elle nourrit, vivront ou mourront, si le peuple sera comblé de biens ou livré aux horreurs de la famine; vous pouvez savoir en un mot, tous les malheurs, toutes les prospérités de l'Égypte, et pour cela, vous n'avez qu'à tenir les yeux attachés sur le nilomètre ou le mékias.

Chez les anciens Égyptiens, le nilomètre fut placé dans les temples, et son histoire à cette époque se couvre du mystère qui enveloppait alors tout ce qui appartenait au culte des dieux; tout ce que nous savons, c'est qu'il y avait un nilomètre à Memphis, et qu'il était sous la garde des prêtres de Phta et de Sérapis; après la conquête d'Amrou et sous le troisième successeur du Prophète, le nilomètre fut transporté à l'île de Roudah, et c'est depuis ce temps qu'il a pris le nom de mékias. Les auteurs musulmans nous ont laissé un tableau fidèle des crues du Nil et de toutes les calamités qui furent d'avance annoncées par le mékias. Toutes les fois que le nilomètre est resté au-dessous de la seizième coudée, ce qui annonce l'absence de l'inondation, ou que les eaux ont dépassé la dix-huitième coudée, ce qui est

une inondation excessive, l'histoire ne manque pas de nous dire qu'il y a eu grande cherté, qu'il y a eu grand deuil en Égypte, et qu'on y a mangé des cadavres, des chiens, des chats, des chameaux et des ânes. Lorsque la crue du Nil donnait des inquiétudes; les fidèles allaient prier tantôt dans le mékias, tantôt dans les mosquées d'Amrou et d'El-Ashar; quelquefois les sultans, les califes, les ulémas, tout le peuple, allaient en procession dans le désert pour obtenir les eaux nécessaires; j'ai remarqué dans les chroniques musulmanes, que souvent la disette a duré sept années, comme au temps des vaches maigres de Pharaon; sous le règne de Mostanser-Billah, l'inondation se fit attendre pendant sept ans, et tout le monde se persuada qu'on avait détourné le cours du Nil; les chroniques du temps rapportent qu'un ambassadeur fut envoyé au roi des Abyssins, pour le conjurer de laisser couler le fleuve vers la région de l'Égypte, et que le roi des Abyssins fit ce qu'on lui demandait, par respect pour le prophète de la Mecque; il n'y a point de pays, comme je vous l'ai dit, où la famine soit un fléau plus terrible qu'en Égypte; on ne peut lire sans frémir d'horreur le récit d'une famine qui arriva au temps d'Abdalatif; et dans laquelle les hommes se dévorèrent entre eux, et la chair humaine fut exposée en vente dans les bazars du Caire; Makrisi raconte aussi les mêmes calamités, les mêmes abominations renouvelées de son temps.

Le nilomètre a souvent été réparé ou reconstruit; l'histoire nous a conservé les noms de tous les princes ou conquérans à qui le mékias doit quelque réparation ou amélioration; sur les murs et sur la colonne métrique sont inscrits les *fils de la victoire*, les *enfans de la lumière*, les *épées* ou les *élus de Dieu* qui ont relevé l'édifice à mesure qu'il se ressentait des outrages du temps; une remarque assez curieuse, c'est que le premier sur la liste de ceux qui ont réparé le nilomètre de Roudah, est le fameux Al-Mamoun, fils d'Aaron Al-Rachid, et le dernier est un des lieutenans de Bonaparte. Les Français, pendant leur séjour au Caire, s'occupèrent de reconstruire le mékias; M. Marcel nous a conservé une lettre adressée par le divan du Caire au général en chef de l'armée française, et une autre lettre adressée à l'ingénieur Lepère, pour les remercier d'avoir réparé cette *mesure du fleuve béni, qui donne la vie aux enfans d'Adam, aux quadrupèdes, aux oiseaux et aux animaux errans dans les déserts*. Sur la colonne métrique était marquée l'année de cette réparation avec les lettres initiales des mots : *république française;* sur un portique de l'édifice, se trouvait une autre inscription en français et en arabe, portant l'époque de la construction nouvelle, et le nom du général Menou, avec le sceau du cadi et la formule musulmane : *au nom du Dieu clément et miséricordieux*. Je n'ai pas besoin de vous dire que ces deux inscriptions ont disparu

et qu'il n'en reste pas aujourd'hui la moindre trace. Le mékias dans l'état où il est maintenant, paraît avoir grand besoin de nouvelles réparations; l'escalier par lequel on descend dans le bassin est fort dégradé; les murailles même de l'édifice semblent en plusieurs endroits près de s'écrouler; quelques-unes des inscriptions arabes de la colonne s'effacent chaque jour; toutefois, il reste encore dans l'intérieur du mékias et dans la mosquée voisine beaucoup de passages du Coran, tels que ceux-ci : *Ne vois-tu pas que Dieu fait descendre la pluie du ciel, et aussitôt la terre se couvre de verdure..... Nous avons fait tomber des nuées une eau pure pour donner la vie à une terre morte, et pour en abreuver tout ce que nous avons créé, les troupeaux et le nombre infini des hommes*, etc. Le Coran, qui a été écrit dans une contrée brûlante, ne devait pas manquer de vives images pour exprimer les bienfaits de la pluie, et j'aime à voir cette poésie orientale reproduite ainsi sur la pierre du nilomètre.

Nous n'avons visité ni le jardin ni la mosquée du mékias; au milieu des ruines du palais de Neggemedin, on a construit une poudrière; nous avons été nous reposer chez le directeur de cet établissement, qui est un Marseillais; il nous a montré son petit jardin dans lequel il cultive la vigne et plusieurs plantes qu'il fait venir de son pays; il nous a fait faire une remarque qui n'est pas sans intérêt pour l'histoire naturelle, c'est que les plantes ve-

nues d'Europe ne peuvent vivre long-temps en Égypte, et qu'elles dépérissent et dégénèrent dans l'espace de trois ou quatre années; ainsi, nos fleurs et nos arbres d'Occident ont, sur les bords du Nil, le sort des étrangers qui viennent s'y établir, et qui ne peuvent y perpétuer leur race.

Après avoir visité l'île de Roudah et le mékias, nous avons traversé le Nil, et nous sommes descendus au village de Giseh. Ce village qui a donné son nom aux grandes pyramides, quoiqu'il en soit séparé par une plaine de quatre ou cinq milles, paraît assez bien bâti, et sa position est très pittoresque; il renferme beaucoup de belles maisons de campagne et quantité de kiosques construits dans des jardins; ce que nous avons vu des habitations annonce de la richesse, mais le gros de la population paraît misérable, car nous n'avons vu nulle part autant de pauvres et de mendians.

La partie du Nil, entre Giseh et l'île de Roudah, est couverte de barques; jour et nuit, des pêcheurs qui ont affermé la pêche du Nil, y tendent leurs filets; souvent on rencontre des canges peintes en vert, en jaune, en rouge, et couvertes de dorures; quelques-unes ont des musiciens qui font retentir de leurs accens les rives du fleuve; dans d'autres, on entend des voix féminines, des conversations enjouées; ce sont des familles du Caire, des harems qui font des promenades sur l'eau, les seules qu'on se permette dans ce pays. Le Nil, en cet en-

droit, est traversé par de gros bateaux qui transportent sur la rive droite le fourrage nécessaire pour nourrir les ânes, les chameaux et les chevaux de la capitale, du vieux Caire et de Boulac.

LETTRE CXL.

LE MÉKÉMÉ ET LA PRISON POUR DETTE. — LA VILLE DES MORTS OU LES TOMBEAUX DES CALIFES ET DES SULTANS.

Le Caire, avril 1831.

Nous avons visité le mékémé ou le tribunal du Caire ; on entre d'abord dans une grande cour environnée de hautes murailles ; c'est dans cette cour que se rassemblent les corps de métiers, lorsqu'on les convoque pour quelques affaires importantes, ou pour la répartition des impôts. Nous avons reconnu dans le voisinage quelques restes de portiques qui paraissent avoir appartenu à un grand édifice, lequel pourrait bien avoir été le palais des califes, si pompeusement décrit par Guillaume de Tyr.

Au fond de la cour, est une galerie de bois, ouverte du côté du nord, à laquelle on monte par un mauvais escalier; cette galerie est sans ornement, et n'a aucune apparence; au-dessus de l'escalier sont les plaideurs et les témoins qui attendent qu'on les appelle; on vend là des comestibles, du café, des sorbets; au fond de la galerie, on aperçoit deux ou trois cabinets vitrés où sont accroupis les hommes de justice, des cheiks chargés de porter les arrêts, des huissiers qui appellent les causes, des kiatibs ou écrivains qui rédigent les sentences.

Le cadi était absent, parce que l'audience n'offrait point de causes importantes; il faut vous dire que le cadi du Caire est nommé par le divan de Stamboul; il ne reste jamais en place plus de douze à quinze mois, et quand ce terme est expiré, il va à Gedah, d'où il retourne à Constantinople; les cheiks le remplacent dans plusieurs procès. Ce magistrat paraît environné de beaucoup de respect; les quatre-vingt-dix-neuf attributs donnés par le Coran au grand Allah, ne sont rien à côté de ceux qui sont donnés à son excellence dans les placets ou requêtes des plaideurs; il *est la joie des jours et des nuits, le phénix du siècle, la fontaine du savoir, l'étoile qui annonce aux hommes le bonheur, le meilleur des cadis de l'islamisme... En plongeant dans la mer des connaissances humaines, il en retire les perles les plus précieuses, et lorsqu'il prend la plume, il fait jaillir les sources de la sagesse*. Je vous ai dit que les cadis

étaient changés tous les ans, mais la formule des complimens est toujours la même; il ne faut pas croire néanmoins que cette magistrature ambulante se contente d'une pareille monnaie dans les procès qu'elle décide; le cadi reçoit quatre pour cent sur la valeur de tous les objets en litige, et c'est toujours la partie gagnante qui paie, ce qui fait que la justice ne perd jamais rien; le cadi a de plus un traitement qu'on payait autrefois sur les revenus des mosquées, et qui est payé maintenant par le trésor du pacha; on m'a dit que cette justice du mékémé était fort dispendieuse pour ceux qui imploraient ses décisions. Il n'y a point ici d'avocats ni de gens d'affaires patentés et reconnus par la loi; mais, lorsqu'on a un procès, il faut se procurer à grands frais des solliciteurs, et payer chèrement des témoins; comme il n'est pas défendu aux juges de recevoir des présens, l'usage d'en faire a dû s'établir, et les plaideurs ne se dispensent pas de cette obligation; dans toute affaire importante, il s'agit pour les parties de corrompre et non d'éclairer ceux qui doivent prononcer; les meilleures raisons qu'on puisse donner dans un procès quel qu'il soit, sont des sequins et des piastres; en un mot, le mékémé du Caire passe pour être le plus vénal des tribunaux, et notre interprète ne l'appelle jamais que *le bazar de la justice*. J'aime à croire qu'il y a beaucoup d'exagération dans tout ce qu'on m'a dit.

Nous avons vu juger plusieurs procès; c'était des questions commerciales, des querelles, des plaintes domestiques, des créanciers qui poursuivaient leurs débiteurs. Deux seuls de ces procès ont attiré mon attention, et comme ils sont amusans, je veux vous en parler dans ma lettre.

Dans le premier procès il s'agissait d'un sarcophage trouvé à la plaine des pyramides, dont on se disputait la possession; l'une des parties prétendait avoir vu d'abord le sarcophage dans l'hypogée, et l'avoir vu avant tout le monde; l'autre prétendait avoir payé des Arabes pour le faire sortir du sépulcre. Le juge a décidé que le sarcophage appartenait à celui qui l'avait découvert le premier. Je regrette beaucoup de n'avoir pu entendre tout ce qui a été dit dans ce singulier procès; car rien ne me semble plus curieux que de voir des gens qui se disputent devant la justice les dépouilles des tombeaux, et qui plaident pour faire valoir leurs droits de propriété sur les ruines de la vieille Égypte.

Ce serait ici l'occasion, si j'en avais le temps, de vous rappeler quelques exemples de ce trafic honteux qui se fait dans ce malheureux pays sur tout ce qui a échappé aux ravages du temps. Combien vous seriez scandalisés, si je vous racontais les ruses, les fraudes, les violences, qui se mêlent au commerce des plus vénérables restes de l'anti-

quité ! Je regrette quelquefois que le pacha n'ait pas fait de la vieille Égypte ce qu'il fait de la nouvelle, et qu'il n'ait pas établi de monopole sur les statues, les colonnes et les momies, comme sur le riz, les fèves et le coton; au moins le pillage des sépulcres, le brigandage exercé sur les dépouilles des générations, aurait eu quelque régularité; on aurait vu régner dans la vieille Thèbes, dans les catacombes de Sakara, le même ordre et la même police que dans les bazars du Caire.

Au reste, les procès tels que celui dont je viens de parler, sont fort rares, et j'espère qu'ils le deviendront encore davantage dans l'avenir, car on a défendu les fouilles, et les pierres des monumens sont maintenant protégées par les menaces du pacha.

Dans le second procès, une femme s'est présentée pour demander le divorce; elle s'est avancée devant le juge, et a déposé sa babouche en la plaçant sens dessus dessous; ce qui voulait dire que l'époux ne remplissait pas ses devoirs conjugaux dans la nuit du jeudi au vendredi, et qu'il était incapable de laisser de postérité. Le juge a prononcé le divorce. Dans d'autres causes, le mari se plaignait de sa femme, et demandait au juge la permission de la renvoyer; ce qui était accordé très facilement. Ce sont les époux qui plaident eux-mêmes leur cause; ces plaidoiries ne sont pas toujours très décentes, et s'il y avait au Caire une ga-

zette des tribunaux, le scandale ne manquerait point à ses colonnes.

Les mariages musulmans se font au mékémé; quelquefois un iman, qui assiste à cette célébration, prononce un petit discours dont la formule est la même pour tous ceux qui se présentent. Ce discours commence par des louanges à Dieu qui a *fait du mariage un moyen de perpétuer l'espèce humaine, et qui a fait dépendre l'ordre qui règne dans ce monde de cette union même.* L'iman cite ensuite ces paroles adressées aux fidèles par le Prophète : « Une des grandes merveilles de Dieu, c'est qu'il » vous a créés de sexe différent, de manière à vous » unir par couples, et il a fait naître entre vous de » l'amour et de la sympathie. » Le pasteur musulman finit par demander à Dieu que sa bonté daigne entretenir dans le cœur des deux époux une affection réciproque, et leur accorder en outre une bonne lignée, et sa protection contre les rigueurs du sort et les embûches des méchans. Rien n'est plus simple que la formule du divorce, prononcée par le cadi ou par le cheik qui le remplace; *comme les avantages du mariage n'ont pu se réaliser entre un tel et une telle*, l'époux a répudié *sa femme une fois ou trois fois*; vous voyez par là qu'il y a deux sortes de divorces, le divorce simple, dans lequel le mari ne jure *qu'une fois* qu'il veut se séparer de sa femme; et le divorce absolu, dans lequel l'époux annonce jusqu'à *trois fois* sa résolution.

Dans le divorce simple, le mari peut reprendre sa femme, si elle y consent ; dans le divorce absolû, il faut que la femme répudiée ait contracté un autre mariage, pour être reprise par son premier mari. Les cérémonies de l'hymen et du divorce se renouvellent très souvent au mékémé. La plupart des Arabes n'ont qu'une femme à la fois ; mais ils ne restent jamais bien long-temps avec la même, ce qui ne donne pas une haute idée des mœurs de la famille. Ce besoin de changer de femmes a donné naissance à un établissement qui se charge de procurer des épouses à ceux qui veulent se marier, ou qui ne sont pas contens de la femme qu'ils ont choisie. Cet établissement a des correspondans dans les bains publics, dans les bazars d'esclaves, et tient registre de la population féminine du Caire. Tout le monde sait qu'il y a à Paris des gens qui font ainsi des mariages ; mais il me semble que ce genre d'industrie convient mieux à un pays tel que celui-ci, où les femmes sont comme une marchandise qu'on vend et qu'on achète.

Les cheiks du mékémé ne remplissent pas seulement les fonctions de juges, mais celles de notaires publics ; ils rédigent les contrats de mariage, les contrats de vente, toutes les transactions commerciales et civiles ; j'ai vu des formules de ces actes notariés ; ils sont rédigés avec beaucoup de clarté, et ne diffèrent guère des nôtres, si ce n'est que la

présence des témoins y est toujours indispensable, et plus nécessaire même que la signature des parties contractantes.

Nous sommes restés une demi-heure au mékémé, et nous avons vu juger plus de trente causes, ce qui prouve que la justice du Caire est aussi expéditive que celle de Stamboul ; la législation et l'ordre judiciaire établi en Égypte, sont à peu près les mêmes qu'en Turquie. Le mékémé du Caire n'est pas la seule autorité qui rende la justice ; le divan qui tient ses séances à la citadelle, juge les affaires les plus importantes ; le mékémé juge aussi au criminel, mais il ne juge que les délits, et ne peut prononcer d'autre peine que l'emprisonnement ou la bastonade. Les crimes sont déférés au divan, qui peut condamner les coupables à la peine capitale. Outre la justice des tribunaux, il y a une justice administrative qui est exercée par les agens supérieurs du gouvernement ; comme la nature du despotisme est d'inspirer la terreur, il est assez naturel que tous ceux qui le représentent, et qui sont chargés d'exécuter ses ordres, aient le même privilége que lui. Il n'est point de ministre, de kachef ou de pacha, qui n'exerce en certaines occasions le droit de vie et de mort sur ceux qui leur sont subordonnés ; cette justice terrible se montre surtout armée de toutes ses rigueurs, lorsque le pouvoir souverain est offensé, mais rarement pour ce qui peut menacer la vie ou la fortune des ci-

toyens, car l'ordre judiciaire ne reconnaît point ici ce que nous appelons le ministère public, et personne n'y veille pour le compte de la société.

En sortant du mékémé, nous avons visité la prison pour dettes, qui se trouve dans le même quartier; comme nous n'avions pas de permission pour entrer, le drogman qui nous accompagnait, s'est adressé à un barabras ou commissionnaire du coin de la rue, et l'a envoyé auprès du concierge, pour savoir si quelques piastres pourraient nous ouvrir la porte. Le barabras a fait la commission, et, peu de temps après, il est venu nous dire qu'on nous attendait. La porte s'est ouverte aussitôt que nous nous sommes présentés; je vous rappelle cette circonstance, peu importante en elle-même, parce qu'elle peut vous donner une première idée du régime des prisons dans ce pays.

Comme beaucoup d'autres prisons que nous avons visitées en Orient, celle-ci n'a rien dans son abord qui puisse inspirer la crainte, ou même un sentiment triste; point de guichet, point de verroux, point de porte de fer, point de garde; le geôlier a reçu poliment son bakchis, et n'a point trop fait valoir la facilité qu'il nous donnait; après avoir franchi le seuil, on entre dans un grand corridor qui sert de parloir; la prison a deux étages; on nous a montré plusieurs salles où sont les prisonniers; chaque secte religieuse a sa chambre; d'un

côté sont les Arabes et les Turcs, de l'autre les Cophtes, les Grecs et les Arméniens; il y a aussi une salle à part pour les juifs, et je dois dire qu'elle est la moins remplie. Le concierge nous a dit qu'il avait en tout quatre-vingt-dix prisonniers; le gouvernement ne leur donne que le logement; ils sont visités par leurs parens et leurs amis, même par des femmes; les détenus qui ont des esclaves, peuvent se faire servir dans la prison; ce qui vous étonnera, c'est qu'il n'est pas permis à un prisonnier pour dette, de travailler de son métier, ni de sa profession, pendant tout le temps de sa captivité; comme en Orient il n'y a point de lois plus exactement suivies que celles qui ordonnent aux gens de ne rien faire, personne ne travaille et ne paraît occupé de quoi que ce soit. En parcourant les chambres des prisonniers, j'en ai vu quelques-uns qui fumaient le kassabeh, d'autres qui prenaient la liqueur du moka; plusieurs avaient l'air fort misérable, et nous demandaient des paras; je n'ai pourtant trouvé nulle part l'abattement du désespoir; il règne un grand silence dans toute la prison; mais ce silence n'a rien de plus triste que celui de certains cafés du Caire. J'ai démandé au geôlier s'il gardait ses prisonniers très long-temps; ils ne restent guère ici, m'a-t-il répondu, que trois ou quatre mois; au bout de ce temps, la plupart sont remis en liberté, soit qu'ils aient acquitté leurs dettes, ou que leur insolvabilité ait été prou-

vée par témoins. J'ai demandé aux geôliers quels moyens on employait en Égypte pour se faire payer. On envoie d'abord au débiteur un tchiaous chargé de faire les premières poursuites ; si le débiteur ne paie pas, on saisit ses biens lorsqu'il en a ; puis on le fait mettre en prison ; le geôlier ajoutait que le fisc employait quelquefois la bastonnade, mais qu'entre particuliers, il n'y avait que la détention. Cette jurisprudence des Turcs et des Arabes m'a paru un peu rigoureuse, et j'en ai fait l'observation au concierge ; j'ai même essayé de lui rappeler ce qui se passait à cet égard dans la vieille Égypte. Diodore nous apprend que chez les anciens Égyptiens une dette était toujours une obligation sacrée ; on saisissait les biens du débiteur ; néanmoins on ne pouvait saisir sa personne ; la patrie seule pouvait disposer d'un de ses citoyens. Celui qui empruntait de l'argent pouvait engager le corps de son père décédé, le sien propre, pour garantie de sa foi. Après son trépas, un débiteur pouvait être privé de la sépulture ; vivant, on ne pouvait toucher à sa liberté. Mon érudition historique n'a pas réussi auprès de notre concierge : je n'ai pu lui faire comprendre un état de choses où il n'y aurait point de prisonniers pour dettes. Des squelettes embaumés, des momies lui paraissaient d'ailleurs une bien pauvre garantie pour des créanciers.

Nous avons parlé des lois relatives aux transac-

tions commerciales. J'ai dit au geôlier musulman, que le Coran qui se réduisait à des maximes générales, n'avait pu prévoir toutes les transactions entre particuliers, et n'avait pu régler avec précision les intérêts si mobiles et si changeans de l'industrie et du négoce; cela peut être, m'a-t-il répliqué, mais dans votre Europe où les lois sont aussi nombreuses que les étoiles du ciel et les grains de sables de la mer, êtes-vous plus avancés que nous? n'avez-vous pas aussi vos prisonniers pour dettes, vos banqueroutes, vos liquidations frauduleuses, vos tromperies de toute espèce? Je n'avais rien à répondre, et je n'ai pu m'empêcher de convenir qu'il vaut mieux quelquefois n'avoir pas assez de lois que d'en avoir trop. En effet, dans les pays où il y a beaucoup de lois, il est rare qu'il ne s'en trouve pas dont l'iniquité puisse tirer quelque parti; en ce cas, il suffit à ceux que de vains scrupules ne retiennent point, de faire parler la loi dans leurs intérêts, et dès-lors, on ne prend plus pour règle l'équité naturelle; personne ne veut avoir plus de probité qu'il n'y en a dans la législation : la loi bonne ou mauvaise se met peu à peu à la place de l'honneur, à la place de la conscience; on se réfugie, on se retranche dans la loi contre l'opinion d'autrui, contre ses propres remords; enfin, la justice est pour le mensonge et pour la fraude comme ces lieux d'asile où les coupables cherchaient autrefois l'impunité; je connais beaucoup d'honnêtes gens qui ont été

trompés, dépouillés, ruinés au milieu de nos lois sans nombre, au milieu de tous nos codes de commerce, et qui se seraient peut-être mieux tirés d'affaire avec la barbarie du Coran.

Au reste, le pacha n'est pas tout-à-fait de l'avis du concierge de la prison pour dettes; il a déjà fait plusieurs tentatives pour remplir les lacunes de la législation; le commerce du Caire a quelques réglemens pour les lettres de change, ce que nous n'avons point vu à Stamboul; on a établi un conseil ou une cour judiciaire pour les faillites; plusieurs commissions ont été nommées dans lesquelles ont été admis des marchands turcs, arabes, francs, arméniens, cophtes; ces sortes de commissions, qui avaient pour but de faire cesser les antipathies entre les sectes diverses, annonçaient évidemment le dessein de fonder une législation qui fût égale pour tous, et qui fût commune à tous. Je ne vous rappellerai point en détail tout ce qu'a tenté Méhémet-Aly pour l'amélioration des lois; on doit louer ses intentions, mais il faut dire en même temps qu'il a rencontré de grands obstacles, et le plus grand de tous, du moins pour ce qui concerne le commerce, était, je crois, sa qualité de premier négociant du pays. Le pacha, en cette qualité, n'a pas tout le désintéressement qu'on pourrait souhaiter à un législateur, et pour savoir ce qu'on peut attendre de son esprit de réforme, il faudrait peut-être interroger ceux qui ont fait des affaires avec

lui et qui sont restés ses créanciers ou ses débiteurs.

Réformer la législation commerciale, tenir la balance entre tous les intérêts, sera toujours chose fort difficile dans ce pays, mais surtout pour un chef absolu qui veut tout exploiter à son profit, qui a mis la main à toutes les entreprises du négoce, et qui, dans la distribution des richesses que produisent le commerce et l'industrie, s'est toujours réservé la part du lion ; au reste, ce qui manque au commerce d'Égypte, c'est encore moins des lois, que de la confiance et du crédit. La circulation de l'argent est tout-à-fait interrompue; depuis qu'on parle d'une nouvelle guerre, la disette des valeurs métalliques se fait encore plus sentir; toutes les caisses de l'état sont vides; aussi l'opinion publique place-t-elle le pacha à la tête de ceux qui n'ont point de crédit; au moment où je parle, le propriétaire de tout le territoire égyptien, le souverain de toutes les industries, le conquérant futur des provinces syriennes et de la Palestine, ne trouverait pas à faire le plus petit emprunt; je puis vous assurer qu'on ne lui prêterait pas volontairement cinq cents piastres, ni sur ses conquêtes, ni sur ses manufactures, ni sur la foi du mékias annonçant la fécondité des terres.

Avant de terminer cette lettre, je veux vous parler d'une promenade que j'ai faite à la Cité des morts; la Cité des morts, ou le cimetière des an-

ciens sultans et des califes d'Égypte, est placée entre le désert et la capitale, au nord du Mokatan, à l'orient de Fostat; pour y arriver, on traverse un terrain rempli d'excavations et couvert de décombres; l'enceinte funèbre est presque aussi étendue que le vieux Caire; on trouve là des rues, des places publiques, des mosquées, des minarets; en marchant à travers cette cité singulière, on s'étonne de ne pas entendre le moindre bruit, et de ne rencontrer personne; la ville des morts n'a de population vivante qu'un seul jour de la semaine; les familles musulmanes du Caire, et surtout les femmes, y viennent le vendredi; on ne rencontre là aucun reste de l'antiquité, mais des monumens qui appartiennent à toutes les époques des temps barbares et des temps modernes. On nous a conduits au monument funèbre qui est le plus près du désert; les voyageurs européens visitent quelquefois ce monument, parce qu'ils le croient consacré à Malek-Adel, frère de Saladin; c'est une erreur que je dois relever, car le célèbre Malek-Adel mourut et reçut les honneurs de la sépulture dans la ville de Damas; le monument d'ailleurs n'est plus qu'une ruine, un amas de pierres. En revenant sur nos pas, nous avons remarqué la mosquée du sultan Barcouf, celle du sultan Bibars, les seules qui soient encore debout; toutes les chapelles ou mosquées élevées dans le voisinage, sont à moitié détruites; chacun de ces établissemens

religieux avait des revenus affectés à son entretien; à mesure que les legs pieux ont été dissipés ou anéantis, l'édifice a été abandonné aux ravages du temps, et personne ne s'est occupé de le réparer. Toutes ces ruines, tous ces mausolées les uns entiers, les autres à moitié renversés, offrent un spectacle fort pittoresque; mais on ne rencontre nulle part l'image de la grandeur; quelle différence entre les sentimens qu'inspirent cette ville des morts et la plaine des pyramides! combien tous ces mausolées des sultans sont petits et mesquins à côté des monumens élevés à la mémoire des Pharaons! dans notre promenade, nous étions avec un Anglais qui avait vu à Égra les mausolées des empereurs mogols; les monumens funèbres de l'Indoustan l'emportent de beaucoup en magnificence sur ceux des sultans et des califes d'Égypte. En avançant vers le midi, on aperçoit une autre ville des tombeaux; les dévots musulmans y viennent adorer le mausolée de l'iman Schafey, chef de l'une des quatre sectes musulmanes; plusieurs tombes de ce cimetière sont décorées avec une certaine pompe; les voyageurs y remarquent surtout le tombeau d'Ali-Bey et de plusieurs autres chefs des mamelucs; la dorure éclate encore sur quelques marbres; autour de quelques sépulcres, la piété cultive encore des fleurs; les cippes et les colonnes sont surchargés d'inscriptions arabes parmi lesquelles nous avons distingué celle-ci : *La pensée*

survit à l'homme d'où elle est sortie; elle dure plus que les monumens de pierre, que les tombeaux des rois.

Nous voilà au pied du Mokatan, dont la cime jaune et nue domine sur tout cet horizon de ruines; ses flancs sont sillonnés par de profonds ravins; on y trouve çà et là d'énormes cavernes, des blocs de rocher détachés du mont par l'effort de l'homme ou par des tremblemens de terre; tout le Mokatan est une carrière d'où sont sorties Memphis, Héliopolis, le vieux Caire, le grand Caire. Jamais ces sommets arides ne furent habités; jamais on n'y vit croître un arbre, une plante; cette montagne qui appartient au désert, n'a point d'histoire; les vieux Égyptiens, les vieux Grecs, les Arabes, prononcent à peine son nom; les traditions nous apprennent seulement que l'antiquité allumait des feux sur le Mokatan en l'honneur du soleil, dans le temps où le soleil était Dieu. On trouve sur la cime de la montagne quelques masures parmi lesquelles des voyageurs ont reconnu les restes d'un observatoire et d'une mosquée; là le kalife Hakem allait chaque jour interroger les astres du firmament pour savoir les secrets de Dieu et découvrir les trésors enfouis dans la terre; une tradition populaire répète encore aujourd'hui que le vieux calife avait lui-même caché ses trésors dans une grotte profonde, et qu'ils y restent sous la garde d'un crocodile, dont la vigilance ne peut être endormie qu'à l'aide d'un

talisman. Je vous cite ces fables, parce qu'elles nous font connaître la superstition des Arabes, et qu'elles sont en harmonie avec la physionomie triste, âpre et sauvage du Mokatan.

LETTRE CXLI.

VOYAGE A ABOUZABEL. — M. MIMAUT. — LA CARAVANE DE LA MECQUE. — LE KAMSIN. — ARROSEMENS DES TERRES. — HÉLIOPOLIS.

Le Caire, avril, 1831.

Abouzabel est connu depuis quelques années en Europe, et son nom est souvent cité dans les journaux, à cause de l'école de médecine qui s'y trouve établie. J'étais impatient de voir cette merveille des temps modernes, cette victoire remportée par l'amour des lumières et de l'humanité sur l'état de barbarie et les préjugés les plus invétérés de l'islamisme.

L'ouverture des cours dans l'école nouvelle se fait chaque année après les fêtes du Beyram; nous avons voulu y assister, et nous sommes partis lundi

dernier avec M. Mimaut et plusieurs professeurs qui étaient venus passer quelques jours au Caire. M. Mimaut est un des hommes les plus distingués que la France ait eus dans le Levant; il avait d'abord suivi à Paris la carrière des lettres, et il l'avait suivie avec succès, lorsque les emplois de la diplomatie sont venus réclamer son activité et ses talens. Consul à Venise, consul en Sardaigne, il a laissé partout d'honorables souvenirs; la fortune encore plus que le choix des ministres, l'avait placé provisoirement en Égypte, et son zèle, secondé par une habileté peu commune, l'a rendu nécessaire dans un pays où se traitent les affaires les plus importantes du temps présent.

M. Mimaut n'est pas seulement un diplomate habile, mais un ami très éclairé de l'antiquité. Pour mon compte, je lui sais un gré infini de n'avoir pas oublié qu'il y a deux Égyptes, l'une gouvernée par un pacha qui produit du blé, du riz et du coton; l'autre, sur laquelle plane encore l'ombre de Sésostris, remplie de monumens et de vénérables ruines qu'il importe à l'Europe savante de faire respecter. Un consul de France au Caire a deux missions à remplir, et je ne crains pas de dire que M. Mimaut les a remplies toutes deux avec honneur. Je ne vous parlerai point des services qu'il a rendus au commerce et à l'industrie, mais seulement de ce qu'il a fait pour les intérêts de la science. Je vous ai dit plusieurs fois que dans

tous les lieux où il reste quelques débris du vieux temps, on fait chaque jour de nouveaux dégâts; tantôt c'est un temple qu'on renverse, un tombeau qu'on dépouille, tantôt une colonne ou une statue qu'on brise ou qu'on enlève, des inscriptions, des tableaux hiéroglyphiques qui disparaissent sous le marteau des démolisseurs. M. Mimaut a plusieurs fois adressé des plaintes au pacha; le vice-roi, au fond, se soucie très peu des antiquités égyptiennes, mais pour faire une chose agréable au consul de France, il vient de défendre aux Arabes, sous peine de la vie, de remuer une pierre parmi les ruines de la Thébaïde, et même dans les plaines de Sakarah. Ombres de Memphis et de Thèbes, vénérables restes de la vieille Égypte, jouissez de la trève qui vous est accordée, et n'oubliez pas que vous la devez à l'envoyé du pays des Gaules!

Comme nous sommes sortis de la ville du côté de l'orient, nous avons laissé à notre droite la *ville des morts* ou le grand cimetière des soudans et des califes. A quelque distance du Caire, nous avons pu voir le lieu où se rassemble la caravane de la Mecque; on avait déjà dressé un grand nombre de tentes; beaucoup de chameaux se reposaient étendus sur le sable, et déjà on ne leur donnait de l'eau que tous les deux jours, pour les habituer aux privations du désert. La plupart des pélerins qui arrivent pour se joindre à la cara-

vane, viennent, les uns de l'intérieur de l'Afrique, de Maroc, des côtes de Tunis et d'Alger; les autres de l'Asie-Mineure et de la Turquie d'Europe. On remarque qu'ils sont moins nombreux qu'à l'ordinaire; ces sortes de pélerinages n'inspirent plus le même enthousiasme, depuis que les Wahabites ont envahi et pillé les deux villes saintes, la Mecque et Médine; les gouvernemens musulmans ne donnent plus au départ des caravanes la même solennité, et n'accordent plus la même protection aux pélerins. Le pacha d'Égypte a nommé, pour la troupe sacrée, un chef qui doit la conduire, et qu'on appelle *Émir-Adji*. J'ai vu à la citadelle du Caire le drapeau qui doit être déposé sur le tombeau du Prophète; voilà tout ce que le gouvernement de Méhémet-Aly fait pour la caravane de la Mecque. Du reste, qu'elle périsse engloutie dans les sables, qu'elle soit moissonnée par les maladies et par la faim, pillée par les Arabes; personne ne s'en inquiète dans le divan. La dévotion des fidèles avait autrefois donné des maisons et des terres à la ville chérie du Prophète, et leurs revenus étaient employés à l'ornement des saints lieux et à l'entretien des pauvres pélerins. Tout ce qui restait de ces fondations pieuses est tombé entre les mains de Méhémet-Aly, qui a rendu à la Mecque son culte et sa gloire, et qui a gardé pour lui les offrandes des croyans. D'un autre côté, les caravanes saintes étaient jadis florissantes par le commerce qui mar-

chait à leur suite ; mais le commerce n'ose plus se mettre sous la sauve-garde de la religion, et craint plus que jamais les brigands du désert et les agens du fisc; ajoutez à cela qu'il y a maintenant chez tous les peuples de l'islamisme je ne sais quels sinistres pressentimens, qui ne leur montrent dans l'avenir que des calamités. Depuis quelques jours, on répète avec effroi que la peste, le *choléra-morbus* et d'autres maladies contagieuses, ont été apportés par des *hadjis* venus des bords de la mer Noire et de l'Anatolie. Aussi avons-nous vu un air de tristesse parmi les dévots de la caravane, qui écoutent à peine les chanteurs et semblent fuir les baladins, accourus pour les distraire et les divertir. Un de nos interprètes nous a dit de plus que tous ceux qui se mêlent de prédire les choses futures et qui sont en assez grand nombre au Caire, annoncent publiquement que les nouvelles qu'on recevra cette année du désert, doivent remplir de deuil toutes les familles musulmanes de l'Égypte, de l'Afrique et de la Caramanie.

A peine avions-nous dépassé le lieu où s'assemble la caravane, que le soleil a paru s'éteindre, et n'a laissé voir qu'un disque plombé. Au bout de l'horizon se montrait une rougeur comme celle d'une fournaise; une poussière enflammée s'élevait des hauteurs du Mokatan, et le vent du midi la poussait vers nous : c'était le *kamsin* qui menaçait de tout ébranler. Dans les orages d'Europe, ce qui

m'a toujours causé le plus d'effroi, c'est le tonnerre qui gronde, et qui tombe en éclat; ici le ciel ne tonne point, et ce qu'il y a d'effrayant, c'est le silence de toute la nature au milieu d'une tempête. Nous avons cherché un abri dans un terrain planté d'arbres, car le *kamsin* auquel rien ne résiste, et qui soulève des montagnes de sable comme les vents de la mer soulèvent les grandes eaux, s'arrête quelquefois devant le feuillage du palmier et les humbles tiges de l'acacia. Je m'attendais à voir un de ces ouragans qui avaient englouti les armées de Cambyse, et dont les voyageurs nous font de si horribles tableaux; mais au bout d'une demi-heure, le ciel a repris toute sa sérénité, et nous en avons été quittes pour quelques gouttes de pluie; ce qui est, du reste, une espèce de prodige dans ce pays, car il y a plus d'un an que les habitans du Caire n'ont vu pleuvoir.

Les campagnes que nous traversons sont coupées de beaucoup de petits canaux, de mille rigoles qui se croisent et se prolongent en tous sens. Il nous arrive quelquefois de marcher entre deux courans d'eau, dont l'un coule vers le nord, et l'autre vers le midi. Cette rosée qui ne tombe point du firmament, et que dirige à son gré l'industrie de l'homme, couvre tantôt une terre où croissent le maïs et le coton, tantôt une vigne qui fleurit dans l'eau comme les plantes d'un marécage. Ce qui m'étonne le plus dans ce pays, c'est de trou-

ver partout sous mes pas la terre inondée, et d'avoir toujours sur ma tête un soleil ardent. Je chercherais en vain dans toutes ces campagnes brûlantes nos claires fontaines, nos ruisseaux roulant parmi de verts gazons et sur des cailloux mousseux; quant aux zéphirs printaniers, quant à la fraîche obscurité des bois, si souvent chantée par nos poètes, il ne faut pas seulement y penser.

La plupart des terres que nous avons vues sur notre passage, appartiennent, dit-on, à Ibrahim pacha qui fait beaucoup d'expériences agricoles. L'état où se trouve la culture, semble annoncer au voyageur que le pays vit dans une profonde paix, et que ceux qui l'habitent n'y sont occupés que des travaux innocens de l'agriculture; toutefois, il s'y commet des meurtres et des brigandages qui font frémir; on en accuse les Maures et les Maugrabins qu'Ibrahim a pris à son service; mais personne n'ose poursuivre les coupables, et, lorsqu'on en parle au pacha, il se contente de demander si ses oliviers sont restés debout, et si on a respecté ses plantations.

Après une heure de marche, nous sommes arrivés sur l'emplacement de l'ancienne Héliopolis; ce nom suffit sans doute pour éveiller toute votre attention; Héliopolis fut après Thèbes et Memphis la cité la plus illustre de l'Égypte. La gloire de Memphis était dans la magnificence de ses palais et de ses temples, dans ses pyramides et dans ses

hypogées; celle d'Héliopolis dans l'école de ses prêtres, qui, les yeux fixés vers le ciel, cherchaient la divinité, étudiaient la philosophie et la morale dans le cours des astres et dans la marche des saisons. C'est dans Héliopolis que se conservait le dépôt sacré des sciences égyptiennes; c'est là que Platon, Eudoxe, Thalès de Milet et d'autres sages venaient prendre des leçons qu'ils transmettaient à la Grèce, à l'Italie, à l'Asie-Mineure. Le soleil, que l'Égypte regardait à la fois comme le père du jour et le père des intelligences, avait dans Héliopolis un temple dont l'antiquité nous a laissé une description; on y arrivait par des avenues couvertes de sphinx, de statues et de colonnes; plusieurs obélisques chargés d'inscriptions, de superbes portiques ornaient les cours qui précédaient l'enceinte sacrée. On remarquait au dôme du sanctuaire un miroir immense qui réfléchissait les flots de la lumière du ciel, et ce miroir était disposé de telle manière que le *dieu* soleil, depuis son lever jusqu'à son coucher, se trouvait partout, et toujours présent dans son temple.

Lorsque Strabon visita Héliopolis, il vit ses monumens à moitié ruinés, et la cité se relevant à peine de ce qu'elle avait souffert à l'invasion de Cambyse; mais elle conservait encore son école des prêtres; on montrait encore aux étrangers l'observatoire d'Eudoxe vers le Nil, la maison que Platon avait habitée pendant onze ans; depuis le passage

de Strabon, l'histoire semble avoir oublié jusqu'au nom d'Héliopolis; nous savons seulement que dans les premiers siècles de l'église, des ermites et des anachorètes vinrent chercher là une retraite ignorée parmi les débris des anciens temples; il ne reste plus maintenant qu'un obélisque, qui est encore debout dans une campagne déserte; autour du vieux monument, tout est silencieux et muet, et lorsque le voyageur lui demande comment ont été détruits les édifices dont il décorait les avenues, il garde le silence; lorsqu'on lui demande comment la ville du soleil a passé sur cette terre sans y laisser de traces, semblable à un hôte qui ne s'arrête qu'un jour, le témoin solitaire des vieux temps ne répond rien; la charrue se promène dans cette enceinte couverte autrefois des merveilles de l'architecture; à la place même où s'élevait le temple du dieu du jour, à la place où s'assemblaient les sages et les docteurs pour observer la marche du temps et l'ordre de l'univers, il ne s'agit plus maintenant que de savoir si un fellah y sèmera du dourah, du trèfle ou du froment; et pour qu'il ne reste rien de la vieille Héliopolis, les nouveaux possesseurs de ce lieu où fut trouvée l'année solaire, ne comptent plus les mois et les saisons que par les révolutions de la lune.

Que sont devenus les autres obélisques dont l'histoire nous a parlé? Deux ont été transportés à Rome au temps des empereurs, un autre à Constantinople, et nous l'avons vu l'été dernier dans

la place de l'Hippodrome. Les deux obélisques d'Alexandrie, qu'on appelle les Aiguilles de Cléopâtre, et sur lesquels M. Champollion a lu les noms de Méris et de Sésostris ou *Ramsès*, sont venus aussi d'Héliopolis. On s'aperçoit, en voyant l'obélisque qui est resté seul, que plusieurs tentatives ont été faites pour le renverser; mais il n'en demeure pas moins assis sur sa base comme au temps des Pharaons. Plusieurs voyageurs ont remarqué que du côté de l'est, la surface latérale du monument avait subi quelque altération; cette altération peut s'expliquer, ce me semble, d'une manière assez naturelle; les pierres se couvrent chaque nuit d'une rosée abondante, et comme le côté oriental de l'obélisque se trouve exposé aux premiers rayons du jour, l'action du soleil, en s'exerçant sur la pierre encore humide, peut, à la longue, en altérer la surface. Cette explication me paraît d'autant plus vraisemblable, que les obélisques d'Alexandrie, que celui de Constantinople, ont été de même endommagés, et qu'ils ne l'ont été que du côté qui regarde l'orient.

En approchaut de l'obélisque, nous avons pu distinguer sur les divers côtés de la pierre, l'ibis, le scarabée, le serpent, le lotus, le palmier, la charrue, etc. Jusqu'ici on avait pensé que le langage inconnu de ces signes pourrait révéler un jour quelques-uns des mystères de la vieille Égypte; cette opinion, qui fut long-temps accréditée parmi les savans, est abandonnée depuis les découvertes

de M. Champollion ; nous savons maintenant que les inscriptions d'un obélisque ne rappellent jamais que la date du monument, le nom du roi qui l'a fait élever, et celui de la divinité à laquelle il était consacré ; l'inscription gravée sur l'obélisque d'Héliopolis annonce qu'il fut élevé par *Osortasen*, Pharaon de la vingt-troisième dynastie [1] ; *Osortasen* régnait vers l'an 800 avant l'ère chrétienne, c'est-à-dire près de quatre cents ans avant la conquête d'Alexandre, et près de trois cents ans avant le voyage d'Hérodote en Égypte.

[1] Je dois cette communication à M. Champollion-Figeac, dont les soins obligeans et les recherches éclairées m'ont souvent secondé dans mon travail.

SUITE

DE LA LETTRE CXLI.

HÉLIOPOLIS. — FONTAINE DE MARIE. — SYCOMORE DE LA SAINTE FAMILLE. — PLANTE DU BAUME. — MATARIEH. — BATAILLE D'HÉLIOPOLIS. — KLÉBER.

Le Caire, avril 1831.

Héliopolis, comme Saïs, Memphis et d'autres grandes cités, avait des enceintes réservées aux monumens religieux; nous avons fait le tour de l'enceinte où se trouvaient le temple du soleil et l'école des prêtres. Du côté du nord et du côté de l'est, il existe des restes d'une chaussée, qu'on prend d'abord pour des amas de décombres. Dans tous les lieux où fut bâtie une ville ancienne, il est rare de ne pas trouver des traces d'une nécropolis; lorsque

les grands monumens ont disparu, il reste encore des tombeaux; toutefois, nous n'avons rien trouvé sur l'emplacement et dans les environs d'Héliopolis, qui pût ressembler à d'ancienne sépultures, ce qui nous prouve que la ville du soleil, comme Memphis, faisait porter ses morts dans la plaine des pyramides.

M. Jomard, qui a décrit l'emplacement d'Héliopolis, a parcouru toutes les campagnes voisines; il a trouvé des ruines en plusieurs endroits, surtout dans le bourg d'Hélioud, situé vers le Nil; ce bourg renferme plusieurs restes de la ville antique; le nom d'Hélioud est lui-même un reste ou un souvenir d'Héliopolis. C'est ainsi que dans la Troade, l'antiquité vit successivement l'ancienne Ilion, la nouvelle Ilion, puis la Troie d'Alexandre; la seconde fut bâtie avec les ruines de la première, la troisième avec les débris des deux autres. La même chose a pu arriver à plusieurs villes d'Égypte, et le bourg d'Hélioud fut sans doute une nouvelle Héliopolis, qui aura été construite par les Grecs plus près du fleuve.

Des traditions sacrées et profanes, des souvenirs de plusieurs époques et de diverses croyances, se rattachent à la ville et au territoire d'Héliopolis; cette ville est souvent mentionnée dans la bible, qui l'appelle On, mot qui signifiait ville du soleil dans la langue des vieux Égyptiens. *Putiphar*, dont le patriarche Joseph fut l'intendant, habitait *Héliopolis*, et son nom même de *Putiphar* annonce qu'il

était un des grands prêtres du Dieu-soleil. Comme Héliopolis était près du pays de Gessen, habité par les Hébreux, elle leur était beaucoup plus connue que Memphis et Thèbes. On croit même que les Juifs furent employés à construire, ou tout au moins à réparer quelques édifices de la cité égyptienne. Ce fut là, sans doute, que Moïse, qui est appelé dans l'Écriture *l'élève de l'Égypte*, vint apprendre les hautes sciences qu'enseignait l'école des prêtres, les sciences dont il avait besoin pour étonner, pour convaincre Pharaon, et remplir la mission que lui avait donnée Jéhovah. Quand les Hébreux furent les maîtres de Chanaan, leurs pensées se tournèrent encore quelquefois vers Héliopolis, et dans les mauvais jours d'Israël, ceux qui avaient à redouter la persécution, vinrent y chercher un asile. Les traditions saintes nous apprennent que la famille de Jésus-Christ vint à Héliopolis, lorsqu'elle fuyait les poursuites d'Hérode, et ces traditions, fort répandues au moyen-âge, attirèrent dans ce lieu un grand nombre de pélerins; on nous a montré, à quelques centaines de pas de l'obélisque, une fontaine qui fut long-temps l'objet de la vénération des chrétiens, et qu'on nomma long-temps la *fontaine de Marie.*

Une opinion s'était accréditée, que la vierge Marie avait lavé dans cette fontaine les langes de l'enfant Jésus, et depuis ce temps, l'eau qu'on y puisait avait opéré quantité de miracles. Dès les

premiers temps du christianisme, les fidèles bâtirent en ce lieu une église; quand les musulmans furent maîtres de l'Égypte, ils construisirent à leur tour une mosquée près de la source miraculeuse. Les disciples des deux croyances venaient demander à la fontaine de Marie la guérison de leurs maux; les Cophtes, les Grecs et quelques musulmans du pays, y viennent encore aujourd'hui en pélerinage; mais le nombre des prodiges a beaucoup diminué. La chapelle chrétienne et la mosquée ont eu le sort du temple du soleil; on n'en trouve plus de vestiges. Nous n'avons vu, auprès de la fontaine révérée, qu'une machine hydraulique, à laquelle quatre bœufs sont attelés, et qui élève l'eau au niveau du terrain.

Une autre trace de la sainte famille attirait aussi les pélerins; non loin de la fontaine, on nous a fait entrer dans un enclos planté d'arbres; un musulman qui nous conduisait, nous a fait arrêter devant un sycomore, et nous a dit: *Voilà l'arbre de Jésus et de Marie*. Les Cophtes nous disent que dans un moment où la sainte famille fuyait devant des brigands, le tronc de cet arbre s'ouvrit tout-à-coup pour la recevoir; heureusement que nous ne sommes pas obligés de croire à ce que disent ici les Cophtes et même les disciples du Coran, car la seule vue du sycomore suffirait pour démentir leurs assertions et nous disposer à l'incrédulité; d'abord le tronc de l'arbre ne surpasse pas en grosseur ce-

lui des arbres les plus ordinaires, et ne laisse donc guère aux spectateurs l'idée du prodige qu'on suppose ; j'ai remarqué de plus que le sycomore devant lequel nous nous sommes arrêtés, ne ressemble pas même à celui qui est décrit par les voyageurs du seizième siècle ; comment se persuader qu'un arbre à qui on enlève chaque jour son écorce et ses branches pour en faire des reliques, soit resté le même depuis le temps d'Hérode? Vansleb, curé de Fontainebleau, nous rapporte que l'ancien sycomore était tombé de vieillesse, en 1656; les pères cordeliers du Caire conservaient pieusement dans leur sacristie les derniers débris de l'arbre miraculeux. Il ne restait dans le jardin qu'une souche d'où est venu sans doute l'arbre que nous avons vu.

Le jardin où nous sommes entrés renfermait une autre plante qui obtint aussi le respect des pélerins; c'est l'arbuste qui produit le baume : « La » vigne du baume, dit Jacques de Vitri, qui ne » se trouvait que dans la Terre-Sainte et dans le » lieu appelé Jéricho, fut transportée très ancien- » nement dans la plaine de Babylone (la plaine » d'Héliopolis). Elle y est cultivée par les disciples » du Christ qui vivent captifs sous la domination » des Sarrasins; ces derniers ont jugé par expérience » et ils en conviennent, que lorsque la vigne du » baume est cultivée par des mains musulmames, » elle demeure stérile, comme si elle dédaignait » de produire des fruits pour des infidèles. » Telle

est l'opinion qu'on avait sur le baume d'Héliopolis au treizième siècle; le siècle suivant ne trouva point cette narration assez merveilleuse; le seigneur d'Englure que nous avons souvent cité, et qui passa par la *plaine de Babylone*, nous parle ainsi de toutes les merveilles visitées par les pèlerins de son temps, et surtout du jardin où croissait la vigne du baume: « Quand notre dame, mère de » Dieu, nous dit-il dans son vieux langage, eut » passé les déserts et qu'elle vint en cedit lieu, » elle mit notre Seigneur à terre, et alla cherchant » eaue par la campagne, mais point n'en peut *tiner* » (trouver); si s'en retourna moult dolente à son » cher enfant, qui gisoit estendu sur le sable, le- » quel avait feru des talons en terre, tant qu'il en » sourdit une fontaine d'eaue moult bonne et douce; » si fust nostre dame moult joyeuse de ce, et en » remercion notre Seigneur; illec recoucha notre » dame son cher enfant et lava les *drapelets* de no- » tre Seigneur de l'eaue d'icelle fontaine, et puis » estendit iceux drapelets par dessus la terre pour » les essuyer (les faire sécher), et de l'eaue qui » dégoutoit d'iceux drapelets, ainsi comme ils es- » suyoient (séchaient), par chaque goutte nais- » soit un petit arbrisseau, lesquels arbrisseaux » portent le baume, et encore à présent y a grant » planté (quantité) de ces arbrisseaux qui portent » le baume, et en autre lieu du monde, fors » (excepté) en paradis terrestre, vous ne trouve-

» rez qu'il naisse baume hors en cedit jardin. »
Je cite ici le texte de notre vieux pélerin, parce qu'on ne peut imiter le charme de sa narration; quelle simplicité naïve, quel naturel plein de grace dans ce petit tableau! ce que dit Virgile de l'arbre de Polidore, tout ce que dit le Tasse de la forêt enchantée, ne me paraît pas plus poétique; combien il me serait doux de partager toutes les illusions de nos voyageurs du moyen-âge, et de regarder comme paroles d'Évangile tout ce qu'ils nous racontent! notre raison superbe et les tristes conseils qu'elle nous donne, valent-ils le bonheur de croire à cette innocente poésie des légendes! Du reste, la plante du baume, ainsi célébrée, n'existe plus dans la plaine d'Héliopolis; elle a péri comme tant d'autres merveilles du pays, sans qu'on sache dans quel temps elle a disparu et quelle a été sa fin.

En avançant du côté de l'est, nous sommes arrivés au village de *Mattharieh*, appelé ainsi d'un mot arabe qui veut dire, *source d'eau, eau nouvelle;* ce village est bâti en pierres; on doit croire qu'il renferme dans ses constructions, quelques ruines d'Héliopolis; il y a là, disent les voyageurs, un lieu de prostitution célèbre dans le pays; il est protégé par l'ouali ou le chef de la police, et très fréquenté par les habitans du Caire; ainsi, la volupté impure a aussi ses pélerinages, et les prostituées règnent dans les lieux où s'enseignait la sagesse antique; j'ai remarqué que, parmi les ruines désertes des cités,

on trouvait le plus souvent des chacals, des couleuvres ou des scorpions; mais lorsque ces ruines sont habitées, et que l'homme y a établi sa demeure, ce qu'on est le plus sûr d'y rencontrer, ce sont des crimes, des vices honteux, car la corruption des mœurs suit et précède partout le génie de la destruction; la corruption est aussi une ruine, la plus déplorable de toutes, et celle que le temps épargne le plus.

Cette plaine d'Héliopolis fut souvent rougie du sang des combats; c'est dans cette plaine appelée par les vieux chroniqueurs, la plaine de Babylone, que la fortune des armes a décidé souvent du sort de l'Égypte; c'est par là qu'arrivèrent les armées de Cambyse et d'Alexandre; c'est là que le lieutenant d'Omar vint camper avec ses hordes victorieuses; au temps des croisades, lorsqu'Amaury, roi de Jérusalem, eut pris et dévasté Bilbeis, il s'avança jusqu'à la plaine d'Héliopolis, et put voir de là l'incendie qui dévora le vieux Caire pendant quarante jours; dans la même plaine, le dernier des sultans mamelucs fut vaincu par Sélim qui soumit bientôt toute l'Égypte à ses lois; les historiens des derniers temps n'ont pas négligé de parler de la victoire que le général Kléber remporta sur l'armée du grand-visir. D'après ce qu'on m'a dit sur les lieux, j'avoue que j'ai perdu un peu de mon admiration pour cette bataille qui fut à peine un combat, et qui ne méritait pas le grand nom d'*Héliopolis* qu'on

lui a donné. Je fais cette observation dans l'unique intérêt de la vérité historique, et non pour ternir en rien la gloire d'un grand capitaine ; Kléber est un de ces hommes pour lesquels la louange n'a pas besoin de mentir, ni même d'exagérer, et j'aime à retrouver sous ma plume, un nom qu'on prononce dans ce pays avec respect, et qui m'a quelquefois fait battre le cœur. Je me rappelle qu'à mon arrivée au Caire mon guide me montra la maison où Kléber fut assassiné ; je ne pus me défendre de la plus vive émotion ; dans cette plaine d'Héliopolis, il existait naguère un autre souvenir du général français ; en visitant, comme les pélerins, l'arbre de la sainte famille, Kléber avait écrit son nom sur l'écorce de l'une des branches ; ce nom, avec celui de plusieurs Français, a été vu par plusieurs personnes dignes de foi qui m'en ont parlé ; mon premier soin a été de le chercher, quand je me suis approché du sycomore ; mais je n'ai rien trouvé ; tous les noms ont disparu, effacés par le temps ou par une main jalouse ; ainsi périssent les souvenirs du désert, et peut-être le temps est-il venu de demander aux contemporains, pourquoi le plus illustre des compagnons de Bonaparte n'a point de monument ni sur les bords du Nil ni dans son propre pays.

SUITE

DE LA LETTRE CXLI.

UNE TRIBU D'ARABES BÉDOUINS. — DES ARABES EN GÉNÉRAL.

Avril 1831.

En quittant Mattharieh, nous n'avons rencontré sur notre route qu'une seule maison, c'est un café établi en face d'un bois de palmiers. Après ce café, on n'aperçoit plus devant soi et autour de soi que des solitudes ; un sable jaune qui couvre des terrains spacieux, annonce assez que le Nil n'y porte plus le tribut de ses eaux.

Comme nous marchions lentement et qu'aucun spectacle n'attirait notre attention, nous avons pu causer tout à notre aise sur tout ce qui nous ve-

nait à la pensée; notre conversation s'est portée d'abord sur la culture du pays et sur la négligence que le gouvernement paraît mettre à la favoriser. — Ne vaudrait-il pas mieux, disions-nous, ouvrir des canaux sur le fleuve que de lancer tous les mois un vaisseau de ligne à la mer? Ne serait-il pas plus avantageux pour le pays de multiplier les machines hydrauliques, que de fabriquer de la poudre et des canons; de bâtir des fermes et des villages, que des arsenaux et des casernes? Les conquêtes sur le désert ne seraient-elles pas plus glorieuses que celles qu'on a faites vers la mer Rouge et dans le Sennar, que celles même qu'on se propose de faire dans la Syrie et dans la Palestine? — Alors un de nos voyageurs qui n'avait rien dit jusque là a pris la parole; c'est ainsi, nous a-t-il répondu, que raisonnent tous ceux qui passent par l'Égypte; il n'y a rien de plus beau sans doute, de plus poétique même que des conquêtes sur le désert; mais on ne songe pas qu'il s'agit maintenant pour Méhémet-Aly de se maintenir contre les entreprises de la Porte, et pour cela, il lui faut une armée, il lui faut une flotte et non des canaux et des puits à roue; l'Égypte couverte de moissons ne le défendrait pas contre le dernier des Capidgi, porteur d'un firman, et les sept vaches grasses de Pharaon ne l'empêcheraient pas d'être étranglé avec un lacet de peau de serpent, s'il n'avait ni vaisseaux de ligne ni soldats. Si le pays ne jouit pas de tous les

avantages que la nature lui a donnés, il ne faut pas toujours en voir la cause dans la mauvaise administration du pacha, mais dans la nécessité qui domine sa politique, dans la position incertaine et périlleuse où sa fortune l'a placé; si l'Égypte n'est pas heureuse, il faut s'en prendre à l'état de l'Orient, sur lequel soufflent tous les vents des révolutions, et peut-être aussi à l'Europe qui entretient des haines, qui nourrit des discordes qu'elle pourrait et qu'elle devrait apaiser. — Ces observations m'ont paru d'un grand sens, et nous n'avons rien répliqué; ainsi, pour que toutes les terres soient fertiles, et pour que le désert ne continue pas ses usurpations, l'Égypte doit attendre que son pacha soit tranquille, et pour que le pacha soit tranquille, il faut que le sultan de Stamboul écoute la voix de la modération, et que tous les cabinets de l'Occident soient désintéressés et conduits par une sagesse prévoyante. J'avais envie de parler du fameux canal de Suez, mais, d'après ce qu'on nous a dit, il faut tant de choses miraculeuses pour qu'on puisse creuser le plus petit des canaux, que je n'ose plus songer à celui qui doit joindre les deux mers.

Nous avions terminé notre conversation sur les canaux, lorsque nous sommes arrivés dans une plaine sablonneuse et stérile où campe depuis quelque temps une tribu d'Arabes; notre caravane s'est arrêtée un moment devant ce camp de bé-

douins ; les tentes y sont séparées les unes des autres, et distribuées à peu près comme les huttes d'un village ; le camp est divisé en plusieurs quartiers, qu'on appelle *ferigs* ou familles ; on trouve là des troupes de chiens comme dans les rues du Caire : ce sont les seuls gardiens de la tribu pendant la nuit. La richesse des bédouins consiste en des chameaux, des jumens, des chèvres et des brebis ; tous ces animaux sont maintenant dans des pâturages affermés à des villages voisins ; lorsque nous nous sommes approchés des tentes, plusieurs femmes étaient assises par terre, tissant des étoffes de peaux de chèvre et de chameau ; nous leur avons demandé à boire, et plusieurs d'entre elles nous ont apporté de l'eau dans des vases d'argile ; comme elles étaient sans voile, nous pouvions voir leur teint hâlé, leurs dents blanches, leur nez épaté, leurs sourcils noirs, semblables à l'arc du croissant ; elles portent une tunique de laine, des bagues et des boucles d'oreilles en cuivre ; la plupart ont des anneaux de verre bleu aux bras et aux jambes, sur le front une couronne de piastres, la paume des mains jaunie par le henneh ; toutes ont la taille svelte, et dans leur physionomie quelque chose de plus distingué que les femmes des fellahs.

Tous les hommes de la tribu se trouvaient hors du camp ; ils étaient assemblés à quelque distance des tentes et délibéraient sur un sujet grave ; on avait commis un assassinat dans le voisinage ; la

rumeur publique accusait les Arabes, et le pacha avait ordonné qu'on prît des informations; comme dans tous les états de l'empire ottoman, les habitans du canton où s'est commis le meurtre, doivent payer une amende ou le prix du sang, quand le meurtrier n'est pas connu; les bédouins que nous avons vus délibérant, s'occupaient de repousser les soupçons élevés contre eux, ou d'échapper à la responsabilité pécuniaire qu'on pouvait faire peser sur leur tribu. Leur délibération paraissait fort animée; j'aurais été curieux de savoir ce qu'ils disaient dans leur conseil tenu en plein vent; nous n'avons entendu qu'un bruit confus, et leurs paroles ne sont pas venues jusqu'à nous.

Rien n'est plus facile à saisir que la physionomie des bédouins; aussi tous les voyageurs en ont-ils parlé, et ce qu'ils en ont dit ne manque pas d'exactitude; comme ces peuplades errantes sont toujours les mêmes et qu'elles ne changent ni de mœurs ni de caractère, on peut indifféremment les étudier dans les vieux auteurs, comme dans les auteurs les plus récens; nos chroniqueurs des croisades parlent souvent des Arabes bédouins, et la peinture qu'ils nous en ont laissée, ne ressemble pas mal à ce que ces tribus nomades sont aujourd'hui; nous les retrouvons tels que nous les représente le sire de Joinville, *habitant es montagnes et déserts*, n'ayant ni ville ni cité où ils puissent se retirer, *fichant par terre une façon d'habitacle*; com-

posée de *tonnes et de toiles liées à des perches ;* portant sur eux des peaux de mouton, ou *peaux de doummos*, avec des plisses à grand poil ; toujours à cheval ; revêtus le plus souvent d'une *étoffe* de laine blanche, *comme si c'estaient surplis*. Joinville ajoute que les bédouins ont les cheveux longs ainsi que la barbe, et *qu'ils sont presque tous laids et hideux à regarder*, ce qui paraît tant soit peu exagéré pour ceux qui les voient maintenant. Ce que le bon sénéchal ne pouvait pardonner à ces Arabes nomades, c'est qu'ils pillaient tour-à-tour les chrétiens et et les musulmans ; ils ne s'épargnaient pas même entre eux, ce qui lui faisait dire qu'ils *étaient de la nature des chiens, lesquels, sitôt qu'ils voyent un des leurs battus par d'autres, se mettent à crier et se jettent tous sur lui.*

J'avoue que dans tout mon voyage, rien ne m'a plus frappé que ces tribus errantes ; j'ai vu en passant celles de la Palestine, et j'en ai parlé dans mes lettres ; celles de l'Égypte, quoiqu'elles aient à peu près les mêmes mœurs, les mêmes habitudes, ont cependant dans leur physionomie quelques traits distincts, qu'on peut remarquer au premier aspect. J'ai beaucoup interrogé les Francs établis dans le pays, et les voyageurs qui ont le mieux observé les Arabes ; je vais recueillir tout ce que j'ai pu apprendre d'intéressant et de nouveau.

Quoique la vie des bédouins soit très agitée, elle est le plus souvent uniforme et monotone comme

les solitudes qu'ils habitent. Dès qu'ils se sont arrêtés en quelque lieu, et qu'ils y ont dressé leurs tentes, toute leur occupation est de soigner leurs armes, leurs jumens et leurs chameaux; le plus grand événement pour ces tribus oisives, est la naissance d'un cheval de race. Les chefs le reçoivent dans leurs bras, comme ils recevraient le fils d'une de leurs épouses; ils le tiennent ainsi pendant plusieurs heures; et quand ses pieds sont raffermis, ils le posent sur le sable. Les bédouins ne font usage du tabac que pour le mâcher entre leurs dents, en le mêlant avec du natron. Ils fument rarement, car la fumée de la pipe pourrait avertir quelquefois de leur présence, et nuire à leurs expéditions nocturnes. Quelques-uns d'entre eux s'adonnent à l'exercice de la chasse; plusieurs ont encore des fusils à mèche, et s'en servent avec une dextérité surprenante. Pendant le jour, l'Arabe court le désert, se nourrissant de quelques dattes, faisant paître à sa jument quelques herbes. Il est suivi de son lévrier plus rapide que les gazelles, et porte à sa main un faucon, habitué comme lui à vivre de sa proie. Le soir, il revient dans sa tente, où l'attendent un lait caillé et un pilau préparé par les femmes. Les bédouins sont en général très sobres; ils n'ont point de médecins, et peu de maladies; l'ophtalmie, ce mal si commun en Égypte, leur est presque inconnu; la peste fait rarement parmi eux des ravages. Tous ces hôtes du désert

reconnaissent en général la loi du Coran, mais ils n'en prennent guère que la doctrine du fatalisme. Il y a des bédouins qui ne sont jamais entrés dans une mosquée ; ils ne tiennent point compte du ramadan, et ne font le pélerinage de la Mecque que pour savoir s'il y aura quelque chose à piller sur la route. Ils ont presque tous des talismans, et se laissent souvent aller à des superstitions païennes ; on les soupçonne même d'adresser quelquefois leurs prières du matin et du soir au soleil.

Rien n'est plus simple que leurs funérailles : les morts sont accompagnés par leurs parens qui ne gémissent ni ne pleurent. On creuse une fosse dans le sable ; aucun signe ne la distingue, et personne n'y vient prier. Les Arabes ne jurent point par les ossemens de leurs pères, et lorsqu'ils ont séjourné quelque temps dans une partie du désert, le voyageur n'y reconnaît pas plus la place où ils ont enterré leurs morts, que celle où ils ont dressé leurs tentes. A la guerre, les bédouins ne recherchent point la gloire, mais le butin ; ils pillent tout le monde, et personne n'use avec eux de représailles, ce qui fait que plusieurs sont fort riches, et que des tentes recouvertes d'un feutre grossier ont souvent renfermé des trésors. Les Arabes ont pour leur race un orgueil qu'on a peine à comprendre dans les habitans du désert ; il est curieux de voir les petits garçons d'une tribu venir au-devant de l'étranger qui passe, et s'écrier

avec une certaine fierté : *Nous sommes bédouins !* On leur apprend dès le berceau à dédaigner tous ceux qui ne passent pas leur vie en plein air ou sous la tente, qui s'enferment dans les murs des cités, et qui reconnaissent une autre patrie que des solitudes sans nom.

Les femmes des bédouins sont plus chastes que les autres femmes d'Égypte; elles vivent toujours en présence de la tribu, et la tente qu'elles habitent est sans cesse exposée à tous les regards. Une femme d'une tribu arabe se marie quelquefois avec un Arabe des tribus voisines, mais jamais avec un fellah. On m'a raconté qu'un jeune fellah avait séduit une bédouine de la tribu des *Amayn*; il offrait de l'épouser, mais cette offre fut repoussée avec mépris par les parens de la jeune fille. La tribu tout entière prit les armes, et menaça de brûler le village qu'habitait la famille du séducteur. Le malheureux fellah fut obligé de donner tous ses biens pour expier l'outrage fait à la nation des bédouins; et quand la querelle eut été ainsi apaisée, les frères de la pauvre bédouine l'entraînèrent à l'écart et la tuèrent à coups de couteau. Tel est le caractère farouche et jaloux des bédouins ; telle est leur aversion, leur mépris pour une classe d'hommes qui vivent sous le même ciel, et qui descendent comme eux d'Ismaël. Les Arabes des tentes ne changent pas aussi souvent de femmes que les autres, aussi leurs épouses ont-

elles un peu plus d'importance dans la famille, et même quelquefois dans la tribu. Leur principale occupation est de traire les brebis, de veiller sur les enfans, de préparer les repas, de tisser des étoffes grossières. Quand la tribu est campée, elles sortent rarement de la tente; dans les longues marches, elles restent quelquefois plusieurs semaines sur le dos d'un chameau, portant avec elle un moulin de pierre pour broyer le blé, et un fourneau pour faire cuire le pain de chaque jour. Quand la guerre se déclare entre des tribus, les femmes ne quittent point leurs maris et leurs fils; pendant qu'on se bat, elles se tiennent à l'écart, dans une attitude immobile et silencieuse; elles ont alors un certain roulement de langue qui produit des sons inarticulés, et ces sons expriment leur crainte ou leur joie, annoncent la défaite ou la victoire. Les qualités qu'elles estiment le plus dans leurs époux, c'est l'adresse et la bravoure. Lorsqu'un jeune bédouin se présente pour se marier, on demande d'abord s'il monte bien à cheval et s'il est vaillant à la guerre.

On compte jusqu'à vingt-six tribus nomades sur la rive droite du Nil, et vingt-quatre sur la rive gauche; toutes ces tribus ont diverses nuances de barbarie, et mènent plus ou moins une vie errante; les uns n'ont que des tentes et ne s'arrêtent nulle part; d'autres s'établissent quelque temps dans des campagnes qu'ils cultivent, dans des lieux où elles

font paître leurs troupeaux. Plusieurs ont des habitations ; elles occupent même des villages ; elles diffèrent souvent par leurs habitudes ; des antipathies, des rivalités les animent les unes contre les autres ; mais elles se rapprochent toutes par le besoin qu'elles ont de dévaster le pays, de piller et de maltraiter les fellahs. Tous les bédouins, demi-nomades, ou tout-à-fait nomades, sont enclins à la rapine, et les biens qui ont le plus de prix à leurs yeux, sont toujours ceux qu'on acquiert par la ruse ou par la violence.

Méhémet-Aly est venu à bout de contenir et de soumettre à des lois ces hordes indisciplinées ; il a accordé aux bédouins des terres dont ils sont temporairement possesseurs, et pour lesquelles ils ne paient qu'un léger tribut. Il en a cantonné plusieurs, et ne leur permet pas de sortir de leurs cantonnemens ; il les prend à son service, il loue leurs chameaux pour ses transports, et son habileté prévoyante leur a enlevé, à plusieurs reprises, leurs chevaux, et surtout leurs jumens, ce qui était pire que de les désarmer.

L'Égypte se trouve délivrée ainsi de leurs terribles excursions ; on ne saurait trop louer en cela la politique du pacha. Il ne faut pas croire néanmoins que la civilisation puisse jamais faire de grands progrès parmi les bédouins. Comment, en effet, inspirer le respect de la propriété, fondement de tout ordre social, à des hommes pour qui la

rapine est un moyen d'existence, le brigandage une gloire. Comment parler de la concorde, comment parler des lois à des hordes qui ont besoin que l'Égypte soit troublée, et que toutes les lois y soient méconnues, pour y vivre à l'aise? Ne croyez pas que les mœurs s'améliorent, même parmi les tribus qui ont renoncé à quelques-unes de leurs coutumes. Je ne connais rien de plus odieux que ce qu'on raconte de la dépravation qui règne parmi certains Arabes de la Haute-Égypte; le crime de la bestialité y est fréquent, et surpasse tout ce que l'antiquité nous rapporte de ces sortes d'excès. Les anciens, Plutarque lui-même, nous parlent de certains penchans honteux dont les boucs étaient jaloux; mais qui pourrait dire tout ce qui se passe parmi les bédouins du haut Nil, qui s'adressent pour leurs amours aux monstres du désert, et dont les horribles voluptés, si nous en croyons des voyageurs dignes de foi, ont pu donner de la jalousie aux crocodiles du grand fleuve[1]? Ne pensez pas que la religion puisse les retenir; ils n'ont point d'iman, point de prêtres pour leur rappeler la morale religieuse, ou la morale naturelle; ils sont toujours ce qu'ils étaient au temps de Mahomet, lequel a dit : *L'Arabe du désert est le plus opiniâtre des infidèles.* L'Égypte a subi mille révolutions; mille gouvernemens s'y sont succédé,

[1] Voyage de Sonini en Égypte, tome II, page 217.

et les bédouins sont toujours restés les mêmes. On n'a jamais pu les soumettre à des lois; Méhémet-Aly sera-t-il plus heureux que ceux qui ont tenté cette réforme avant lui! On sait que tous les Arabes qui vivent sous la tente regardent le temps présent comme un temps de misère et de servitude. Ils sont maintenant comprimés par la crainte, mais si la force qui les comprime vient à se briser, je ne doute pas qu'ils ne reviennent à leurs penchans naturels, à leurs brigandages accoutumés, semblables à ces bêtes fauves qu'on a essayé d'apprivoiser, et qui, dès qu'elles peuvent s'échapper, ne manquent pas de reprendre leur instinct, et de retourner dans les bois.

LETTRE CXLII.

ARRIVÉE A ABOUZABEL. — DESCRIPTION DU LIEU. — RÉCEPTION QU'ON NOUS FAIT. — OUVERTURE DES COURS. — DU COURS DE LA LANGUE FRANÇAISE, DU COURS DE MÉDECINE. — DE LA MÉDECINE ANCIENNE ET MODERNE EN ÉGYPTE.

Avril 1831.

Nous n'avons pas fait quatre lieues depuis que nous sommes sortis du Caire, et dix fois notre caravane s'est trouvée au milieu d'un désert, dix fois au milieu d'une plaine féconde. Nous avons cherché parmi des ruines la ville où Platon apprenait la sagesse; puis, comme si dans ce pays il nous fallait toujours marcher de contraste en contraste, une tribu de bédouins est venue nous offrir

le spectacle de la barbarie. Après le camp des Arabes, il nous a fallu traverser de nouveau des solitudes sablonneuses et arides; enfin, nous voilà arrivés au village d'Abouzabel, où nous retrouvons une image de nos institutions et de nos écoles de l'Occident.

Abouzabel est un village assez considérable : il a, au midi et à l'est, une campagne déserte; au nord, une plaine fertile; tout près du village est un étang, qui se remplit dans les inondations du Nil; à deux milles, vers l'ouest, on aperçoit un lieu élevé que les habitans appellent la *montagne des Juifs*; au sud-est, se trouve le gros bourg de *Kankah*; l'école de médecine est séparée du village d'Abouzabel; l'établissement est vaste et se compose d'un grand nombre de bâtimens; il renferme des logemens pour les professeurs et pour beaucoup d'élèves; des salles pour les cours. On y trouve, de plus, un hôpital et un jardin de botanique. Nous avons été reçus par MM. les professeurs, ayant à leur tête le docteur Clot, que son zèle et ses travaux ont placé à la tête de l'établissement. Après notre arrivée, le cheik d'Abouzabel et les notables du pays sont venus nous complimenter, et nous ont accueillis comme les représentans du pays des lumières. Nous avons pris notre place à un banquet préparé pour nous; puis sont venues plusieurs compagnies d'almées, car il n'y a point de fête sans almées dans ce pays; notre soirée s'est passée

tour-à-tour en spectacles, en conversations sur la France et sur l'Égypte. Les professeurs d'Abouzabel nous ont paru moins graves que ne l'étaient autrefois les docteurs d'Héliopolis ; aussi instruits que les prêtres du soleil, ils ont tout ce qu'il faut pour rendre la science aimable, et, dès le premier abord, on voit qu'il y a quelque chose de français dans cette école établie au milieu des Arabes, et sur les confins du désert.

L'ouverture des cours devait se faire le lendemain de notre arrivée, et je n'étais pas sans quelque inquiétude pour la tâche que je devais remplir. J'ai oublié de vous dire qu'il y a dans l'école d'Abouzabel une chaire pour la langue française, et que j'ai été chargé d'examiner les progrès des élèves. Cette mission, que m'avait donnée le pacha, avait pour moi quelques difficultés, et je dois vous avouer qu'en cette occasion j'aurais volontiers changé tous mes livres de voyage contre une grammaire de Domergue ou de Vailly. Comme Montaigne, je n'ai jamais trop su *ce que c'est que le vocatif*, et je n'imaginais pas qu'on mettrait ainsi mon peu de savoir à l'épreuve parmi les peuples d'Orient. Pour sortir d'embarras, j'ai emprunté la syntaxe de Lhomond, qui est à l'usage de l'école, et je me suis retiré à l'écart, pour remettre dans mon esprit des règles que j'avais trop oubliées. Au lieu de voir danser les almées, au lieu de suivre d'intéressantes conversations sur les merveilles du pays, il m'a fallu re-

passer les chapitres de l'*article*, de l'*adverbe*, du *pronom*, l'accord de l'*adjectif* avec le *substantif*, les *conjugaisons*, les *déclinaisons*, le *participe présent* et le *participe passé*, le *participe coûté et valu*, etc. J'espère, mon cher ami, que vous n'abuserez pas de l'aveu que je viens de vous faire, et que vous ne partirez pas de là pour lancer quelque mordante épigramme contre le corps illustre auquel j'ai l'honneur d'appartenir ; je dois vous déclarer que sur les quarante fauteuils qui composent l'Académie, nous ne sommes tout au plus que deux ou trois à qui puisse arriver une déconvenue semblable à la mienne; nous ne sommes que deux ou trois, vous dis-je, qui, dans un cas difficile, soyons obligés d'emprunter une grammaire; tous les autres, vous pouvez en être sûr, vous expliqueront les plus grandes difficultés de la langue, aussi bien qu'un livre, et sans s'y être préparés.

J'ai passé ainsi toute ma soirée, et je ne me suis couché, qu'après avoir su à fond tout ce que Lhomond nous enseigne. Le lendemain, on est venu me réveiller en me disant que tout le monde était réuni dans la salle des cours, et que la séance allait commencer. J'ai suivi le directeur de l'école, et j'ai pris la place qu'on m'avait destinée parmi les professeurs; le spectacle avait quelque chose d'imposant; près de deux cents élèves, tous en uniforme, étaient assis devant nous sur les gradins d'un amphithéâtre; le docteur Clot a prononcé en

français un discours sur les études d'Abouzabel; puis l'examen des élèves a commencé; on les a interrogés successivement sur l'anatomie, la physiologie et l'hygiène; la plupart ont répondu de manière à étonner tous les médecins qui étaient présens.

On en est venu au cours de langue française; des questions ont été d'abord adressées aux élèves sur les principales règles de la syntaxe; les réponses ont été faites sur le tableau avec une précision qui vous aurait surpris. On a écrit ensuite sur le même tableau, des phrases françaises, et deux ou trois des élèves les ont analysées; ils ont expliqué le genre, le nombre, le rôle, le sens propre ou figuré de chaque mot; j'étais ravi de tout ce que je voyais écrit sur l'ardoise; j'ai voulu complimenter les élèves; je me félicitais de voir enfin la langue française devenue une des langues de l'Égypte; mais quelle a été ma surprise, quand j'ai vu que personne ne m'entendait, et que mes paroles étaient comme la voix du désert.

Voici comment se fait l'enseignement de notre langue; le professeur de français, qui est un Piémontais, adresse en italien chacune de ses leçons à un professeur qui la transmet en arabe aux élèves; la réponse des élèves est traduite en italien et transmise ainsi au maître de français; au milieu de toutes ces traductions, il y a du miracle qu'on s'entende comme on le fait sur les règles de la syntaxe; mais comme la langue française ne figure que sur

le tableau où s'inscrivent les demandes et les réponses, personne n'apprend à la parler, pas même le maître qui s'est approché de moi pour m'expliquer sa méthode, et qui me l'a expliquée comme il a pu, non sans faire quelques fautes de prononciation.

Cet examen, comme vous voyez, n'a pas été tout-à-fait satisfaisant; toutefois il ne faut désespérer de rien; on doit croire que l'étude de notre langue fera plus de progrès, quand la langue de la France et celle des Arabes seront seules en présence l'une de l'autre, et qu'elles n'auront plus besoin de l'idiome italien pour communiquer entre elles; au reste, ce mode d'enseignement par truchemens et par interprètes, a moins d'inconvéniens pour la médecine et les sciences naturelles que pour la langue française; tous les médecins qui ont assisté à la séance dont je viens de vous parler, s'accordent à dire que l'école d'Abouzabel a vingt ou trente élèves qu'on peut comparer à tout ce que nous avons de plus instruit dans nos écoles de médecine: je dois ajouter que l'école a tous les instrumens nécessaires pour les opérations chirurgicales; on nous a montré plusieurs modèles en cire, représentant toutes les parties du corps humain; les professeurs ont aussi des cadavres à disséquer, ce qui est inoui dans des pays où il y aurait moins de danger à tuer un homme qu'à le soumettre au scalpel après sa mort; dans plusieurs villes de Turquie, on aurait brûlé

une école qui aurait fait la moitié de ce qui se fait à Abouzabel; il y a bien eu quelques rumeur parmi les musulmans; mais pour les apaiser, on leur a dit qu'on n'avait disséqué que des Cophtes, des Grecs ou des Juifs.

Pour compléter l'établissement d'Abouzabel, une chaire de médecine vétérinaire vient d'y être établie; elle doit être occupée par M. Hamont, un des élèves les plus distingués d'Alfort; je ne doute pas que cet habile professeur ne fasse des disciples dignes de lui; il ne faut pas croire néanmoins que l'art vétérinaire ne rencontre pas aussi des préventions, des préjugés qui contrarient ses progrès; M. Hamont m'a raconté lui-même qu'Abas pacha, petit-fils de Méhémet-Aly ne lui avait point permis de voir ses chevaux, dans la crainte de ce qu'on appelle ici le *mauvais œil;* vous voyez par là combien l'esprit du pays est peu préparé à recevoir nos sciences, quelque manifeste que soit leur utilité.

L'école d'Abouzabel a éprouvé et elle éprouvera encore long-temps, tous les obstacles, tous les inconvéniens attachés à l'introduction de nos connaissances et des différentes branches de notre industrie; personne en Égypte ne s'intéresse véritablement à l'école d'Abouzabel, et beaucoup de gens voudraient la voir tomber; elle a contre elle, outre l'ignorance et le fanatisme ennemi de toute nouveauté, les jalousies du pays et les jalousies qui ont traversé les mers; ont peut dire qu'elle n'a d'appui

solide que dans la protection de Méhémet-Aly ; encore faut-il chaque jour persuader au pacha, qu'il lui est aussi utile d'avoir des savans et des médecins que d'avoir des soldats ; qu'il n'y a pas moins d'avantage pour lui à fonder une école qu'à bâtir une caserne, ou à former un régiment.

Puisque nous voilà sur le chapitre de la médecine, et que cette lettre est datée de l'école d'Abouzabel, je veux vous dire quelques mots sur la médecine égyptienne dans les temps anciens et dans les temps modernes. Les premiers législateurs de l'Égypte, dont on avait fait des dieux, n'étaient point étrangers à la science de la médecine, et les premières lois du pays furent des lois d'hygiène ; il y avait chez le peuple égyptien des règles, des formules consacrées pour tout ce que peut embrasser le génie de l'homme, et l'art de guérir, comme toutes les sciences, comme tous les autres arts, avait sa marche tracée, ses doctrines prescrites par la législation ; il n'était pas permis aux médecins de s'écarter des méthodes reçues ; ceux qui voulaient innover, répondaient de tous les accidens fâcheux, et la loi les punissait sévèrement ; dans une société où tout était prévu ainsi, où d'avance tout était enseigné, réglé par la loi elle-même, les connaissances acquises ne pouvaient plus se perdre; mais l'expérience n'y ajoutait jamais rien, et tout progrès semblait interdit à la science.

Une autre cause dut nuire chez les anciens aux

progrès de la médecine, c'est l'ignorance de l'anatomie ; je sais que des savans modernes ont prétendu que dans l'antiquité on disséquait les morts; on a cru même reconnaître dans les ruines de Thèbes l'image d'un instrument semblable à notre scalpel ; on ne saurait tirer aucune induction de cette découverte, car il est évident qu'on a pris pour notre scalpel l'instrument avec lequel les anciens Égyptiens faisaient une incision aux corps pour en retirer les intestins et pour y introduire des aromates. Celui que la loi chargeait de faire cette incision, nous dit Hérodote, était obligé de fuir après l'avoir faite, comme s'il eût commis une action impie; or, cette circonstance ne prouve-t-elle pas sans réplique que la dernière dépouille de l'homme était regardée comme un objet sacré, et que la science elle-même n'en approchait qu'en détournant la vue.

Les Grecs, qui avaient pris tant de choses aux Égyptiens, ne paraissent pas en avoir rien emprunté pour la médecine. Alexandrie eut une école de médecine qui jeta quelque éclat; mais cette école ne subsista qu'un moment; chez les musulmans, la science de l'anatomie ne fit pas plus de progrès que chez les Égyptiens et par la même raison, à cause d'un extrême respect pour les morts; on lit dans Abdalatif qu'un médecin arabe avait coutume de conduire ses élèves dans une plaine voisine du lac Mensaleh, et que là, parmi des monceaux d'osse-

mens blanchis, il leur enseignait la structure du corps humain ; l'Orient n'avait point d'autre école d'anatomie.

Cependant la médecine des Arabes avait eu ses Avicenne, ses Rhasès, ses Aboul-Cassem. Dans le temps des croisades, les médecins égyptiens l'emportaient de beaucoup sur les médecins venus de l'Occident ; vous savez que saint Louis, au moment de sa captivité, était attaqué d'une dyssenterie qui menaçait ses jours ; Geoffroi de Beaulieu, dans l'histoire du saint roi, remercie la Providence de l'avoir fait tomber entre les mains des infidèles qui seuls pouvaient le guérir ; Joinville nous dit que lorsqu'il fut fait prisonnier à Mansourah, il était si malade, que ses gens le croyaient mort ; un médecin sarrasin lui donna un remède qui le guérit en deux jours, *avec l'aide de Dieu*. Prosper Alpin, qui habita l'Égypte au seizième siècle, nous apprend que la médecine était à cette époque dans une grande décadence ; toutefois, on y conservait quelques traditions des anciens ; on y avait encore des livres où se trouvaient indiqués un grand nombre de médicamens ; la médecine y connaissait des préparations, des remèdes pour toutes les infirmités, pour toutes les maladies ; Alpin nous donne la nomenclature de ces préparations, sans oublier celles qu'on employait *ad augendam venerem*, et qui sont encore fort employées aujourd'hui dans les harems ; il n'oublie pas non plus la thériaque, que les

croisés apportèrent en Europe, et qui a si bien conservé sa réputation en Égypte; depuis le seizième siècle, les voyageurs ont donné peu de notions sur l'état de la médecine dans cette contrée; j'ai lu ce qu'ont écrit les savans qui ont suivi l'armée française sur les bords du Nil; ils ont parlé assez longuement des maladies qu'ils ont vues en Égypte, mais fort peu de la médecine et des médecins du pays; si j'en crois les voyageurs les plus éclairés, la médecine égyptienne est maintenant beaucoup au-dessous de ce qu'elle était au temps de Prosper Alpin, et même au temps de l'expédition des Français; la médecine des Francs qui s'accrédite chaque jour davantage dans toutes les contrées d'Orient, a fait abandonner toutes les écoles qui restaient, et dans l'art de guérir, ainsi qu'en beaucoup d'autres choses, les esprits, comme si un découragement subit leur était venu, se sont arrêtés. Un cheik du Caire, homme plein de sens, déplorait avec moi cette décadence générale; il se plaignait surtout que l'Égypte eût perdu ses lumières anciennes sans en recevoir de nouvelles; nous sommes, disait-il, comme une caravane qui a marché une partie de la nuit avec les torches qu'elle avait allumées, et qui a trop imprudemment éteint ses flambeaux, avant que le soleil ait paru.

Ne serait-il pas possible que les nouvelles lumières qui sont attendues pour l'Égypte, sortissent un jour de l'école d'Abouzabel?

SUITE

DE LA LETTRE CXLII.

DINER CHEZ ABDALLAH PACHA. — CONCERT ARABE. — MUSIQUE DES RÉGIMENS. — CONVERSATION SUR LA MUSIQUE.

Avril 1831.

Après avoir assisté à l'ouverture des cours d'Abouzabel, nous avons été dîner à Kanka, chez le pacha Abdallah, qui commande les troupes en cantonnement dans ce pays ; nous avons été parfaitement accueillis. Abdallah est un jeune Turc de vingt-huit à trente ans ; il est le neveu du ministre de la guerre actuel ; sa tournure est agréable, sa physionomie ouverte ; il a une grande réserve dans les manières ; le jeune pacha ne doit pas moins son avancement rapide à son mérite personnel qu'à la faveur de Méhémet-Aly. Il a étudié avec beaucoup de succès les mathématiques, et passe pour être très fort dans

cette science. Après le café et la pipe, Abdallah nous a remerciés de l'intérêt que nous prenions à l'école d'Abouzabel ; nous l'avons complimenté à notre tour sur la protection éclairée qu'il accorde à cet établissement. On doit regretter, lui ai-je dit, que son excellence n'ait pas eu l'idée de faire le voyage de Paris pour perfectionner les heureuses dispositions que Dieu lui a données. On trouve partout à s'instruire, m'a-t-il répondu, et lorsqu'on voit en Égypte des Européens comme vous, on peut se dispenser d'aller chercher des lumières au-delà des mers ; on ne peut avoir une politesse plus aimable.

Comme le pacha Abdallah nous attendait, il avait fait des préparatifs pour nous recevoir ; il nous a donné une véritable fête, et voici comment. Nous étions à peine assis sur le divan circulaire de son appartement, que nous avons vu entrer une troupe de musiciens avec leurs instrumens; ils se sont accroupis en rond à quelque distance de nous, et bientôt a commencé un concert tout-à-fait égyptien. J'ai voulu connaître les noms des divers instrumens que nous avons entendus : c'était l'*éoud*, espèce de guittare, le *kebir turki*, la grande mandoline turque, *boulghary*, la mandoline bulgare, le *kemangeh agouz*, la vielle arabe, le *kitar* ou la lyre éthiopienne; le *rebab*, espèce de viole, le *zamr* ou zournâ, hautbois égyptien, le *zoukarah*, sorte de cornemuse, le *santir*, clavecin, etc. Je termine ici ma nomenclature de peur de défigurer les noms. Ces ins-

trumens, décrits dans le grand ouvrage sur l'Égypte, remontent presque tous à des temps reculés; quelques-uns, disent les savans, ont été mentionnés dans la Bible, ou dans Homère; on en a reconnu plusieurs, retracés sur la pierre des vieux hypogées. Les airs qu'on a joués devant nous, doivent être aussi fort anciens, car il y a long-temps que personne n'en compose de nouveaux. Les Grecs, les Arabes, les Cophtes, pourraient tour-à-tour en réclamer l'invention; qui sait même si cette mélodie ne remonte pas au temps des Pharaons, et si les sons qui ont frappé nos oreilles n'ont pas été entendus aux funérailles du bœuf Apis, ou dans les fêtes de Bubaste et de Canope? Sans doute que cette musique a dû perdre du caractère qu'elle eut autrefois, et les airs composés pour le *dieu* Nil, pour le *dieu* Soleil, pourraient bien n'avoir plus leur signification ou leur à-propos dans le salon d'un pacha; ils n'ont plus surtout leur simplicité primitive, car les artistes nouveaux ne manquent pas d'y ajouter beaucoup d'ornemens de leur façon. La musique arabe a aujourd'hui trois grandes prétentions, de faire naître la joie dans l'ame des auditeurs, de les disposer à la tristesse, ou de provoquer leur sommeil. Je dois vous dire qu'elle n'a produit, en cette occasion, aucun de ses effets accoutumés, et qu'elle nous a laissés à peu près comme elle nous a pris. Quand le concert a été fini, on a renvoyé les musiciens en leur donnant à

chacun trois ou quatre piastres, avec un gâteau au riz appelé *fetyr*. Je ne vous dirai plus rien de ces pauvres gens qu'on avait fait venir ainsi pour nous divertir, mais il est aisé de voir que la musique, dans ce pays, ne mène pas à la fortune comme dans notre Europe, et le premier prodige qu'il faudra demander à cet art divin, quand le temps des prodiges reviendra, c'est de donner du pain et des habits à ceux qui le cultivent.

Après le concert, on nous a conduits dans la salle du festin; nous nous sommes assis autour d'une table dressée à l'européenne; chaque convive avait devant lui une fourchette, une cuillère et un couteau, de plus une bouteille de vin d'Europe; ce qui annonce les progrès de la réforme. Si je vous disais les plats qu'on nous a servis, j'aurais l'air de copier une carte de Véry ou de Beauvilliers; je dois ajouter qu'en Égypte il y a depuis quelque temps un parti pour la cuisine française, et que Méhémet-Aly s'est déclaré pour elle; c'est aussi un progrès que je dois signaler à votre attention. Notre dîner a été fort long, et tout naturellement notre conversation s'est portée sur la musique que nous avions entendue. On a beaucoup parlé de la musique des anciens; vous serez peut-être bien aise de savoir ce que nous avons dit, après beaucoup d'autres, sur un sujet aussi intéressant.

La musique est-elle née en Égypte? On a cité de part et d'autre Hérodote, Diodore de Sicile,

Platon, ce qui nous a donné, comme vous le pensez bien, peu de lumières positives; ceux qui croyaient que l'art musical avait eu sa première école sur les bords du Nil, nous disaient que les dieux et les rois de la vieille Égypte aimaient beaucoup la musique, et qu'ils avaient toujours dans leur compagnie une troupe de musiciens; ils ajoutaient que les Égyptiens avaient emprunté leur musique à l'harmonie des corps célestes. Pour mon compte, je ne comprenais guère comment la musique serait ainsi tombée du ciel, et j'ai exprimé à ce sujet ma très grande surprise. Lorsqu'Orphée vint en Égypte, tout le monde sait qu'il enchanta les ombres et les divinités du triste Amenti; le succès qu'il obtint chez les Égyptiens ne prouverait-il pas que la musique avait fait de grands progrès chez d'autres peuples; or, de quel pays venait le divin Orphée? dans quelle région de la terre cet enchanteur des vivans et des morts avait-il pris des leçons! Orphée venait des rives de l'Èbre, et c'est dans cette contrée que le génie de la musique avait enfanté ses plus grandes merveilles; les traditions mythologiques nous apprennent qu'on entendait partout dans la Thrace des bruits mélodieux, et que les rossignols y chantaient mieux que dans toutes les autres contrées du globe; les rossignols de la Thrace furent donc les maîtres d'Orphée, et tout ce qu'on voyait, tout ce qu'on admirait sur les rives harmonieuses de l'Èbre, avait dû ins-

pirer ses premiers accens. On n'aurait pu trouver les mêmes inspirations en Égypte, car les oiseaux n'y ont point de chant, les bois y sont sans échos; l'année presque sans printemps; des plaines monotones que se disputent tour-à-tour le sable du désert et l'eau du Nil, les sommets pelés du Mokatan, l'aride plateau de la montagne Lybique, le soleil toujours le même, un ciel, une terre qui ne changent jamais d'aspect, tout ce spectacle n'était pas fait pour échauffer l'imagination des musiciens et des poètes; il faut donc croire que la musique ainsi que la poésie a commencé ailleurs qu'en Égypte, et que l'antiquité ne vint point prendre des leçons d'harmonie sur les bords du Nil.

Une autre question s'est élevée, celle de savoir si la musique avait été interdite par les lois égyptiennes, comme n'étant propre qu'à corrompre les moeurs; les uns soutenaient l'affirmative, les autres l'opinion contraire; comme cela arrive souvent entre érudits, on s'appuyait de part et d'autre sur les mêmes autorités; pour moi, sans trop m'embarrasser de mettre les anciens d'accord entre eux, je pensais que la musique n'avait jamais dû faire de grands progrès en Égypte; mais, d'un autre côté, je ne pouvais croire qu'elle y eût jamais été proscrite formellement. Ce qui prouve que la musique ne fut point rejetée par la législation égyptienne, ce sont les danses, ce sont les chanteurs qu'on voit partout représentés sur les anciens monumens; il a pu ar-

river que l'art musical, créé pour le culte des dieux, ait quelquefois servi la corruption, comme cela se voit encore aujourd'hui, mais l'abus même qu'on a fait de cet art merveilleux, nous indique qu'il était généralement accrédité parmi le peuple. Non-seulement la musique fut tolérée en Égypte, mais elle se mêla, comme l'usage de la parole, à la vie domestique des Égyptiens ; chaque profession avait sa chanson ; il y avait des chants pour toutes les circonstances de la vie ; il y en avait pour les laboureurs, pour les guerriers, pour les artisans. Ce qu'il faut remarquer, c'est qu'aujourd'hui chaque métier a encore son chant qui lui est propre ; il ne se creuse pas un canal, il ne se fait pas un travail tant soit peu important, sans qu'on entende parmi les ouvriers un chant ou un air vulgairement consacré. Combien de fois n'avons-nous pas vu les chameliers charmer les routes du désert par quelques chansons ! combien de fois n'avons-nous pas vu les matelots du Nil remuer l'aviron en chantant un air qui leur est familier ! je n'ai jamais passé près d'un édifice en construction, sans entendre quelques refrains arabes, et j'ai pu souvent me rappeler ainsi la fable d'Amphion.

Il n'est donc pas probable que la musique ait été bannie de l'Égypte ; il a pu arriver chez les anciens Égyptiens, ce qui arrive de nos jours dans tous les pays d'Orient, soumis à l'islamisme ; le Coran et plusieurs lois musulmanes interdisent la musique

aux fidèles, et la représentent comme un art corrupteur; la musique néanmoins n'a jamais cessé d'être cultivée dans tous les pays musulmans. Lorsqu'on veut juger les peuples anciens ou modernes, il ne faut pas toujours s'en rapporter à ce qui est écrit dans les livres, ni prendre les lois à la lettre.

Pendant que nous raisonnions ainsi sur l'histoire de la musique dans ce pays, j'ai plusieurs fois invité Abdallah pacha à nous dire son opinion; il a gardé le silence; j'ai interrogé les Turcs et les Arabes qui dînaient avec nous; je n'ai pu obtenir d'eux une parole; ce n'est pas la première fois que je m'aperçois de cette indifférence des habitans pour ce qui tient à l'histoire de ces contrées si remplies de souvenirs et de merveilles; lorsque nous parlons de l'Égypte devant des Turcs et des Arabes, qu'ils soient derviches, ulémas, ou pachas, nous sommes à peu près sûrs de n'être pas écoutés; à voir le peu d'intérêt qu'ils mettent à ce qu'on dit, on les prendrait volontiers pour des voyageurs d'un jour, pour des étrangers qui passent, tandis qu'à la chaleur que nous y mettons, on pourrait bien nous prendre, nous venus de si loin, pour des gens du pays, pour de vrais Égyptiens que le patriotisme anime et qui ne rêvent que les vieilles gloires de la patrie.

Au sortir de notre dîner, nous avons voulu visiter la petite ville de Kankah; toute la cité est dans une seule rue; le passage continuel des caravanes

et des voyageurs, lui donne du mouvement. Elle est presque aussi animée que les bazars les plus populeux du Caire; dans les environs de Kankah sont cantonnés plusieurs régimens de l'armée; ainsi les troupes de Méhémet-Aly campent aux mêmes lieux que les cohortes romaines, car la géographie place le *scenæ veteranorum*, non loin de Kankah et sur la route de Bilbeis.

Quand nous sommes rentrés dans la cour d'Abdallah pacha, nous y avons trouvé les musiciens de plusieurs régimens; la musique, comme vous le voyez, semblait nous attendre partout, et ne voulait nous épargner aucune de ses merveilles; le jour commençait à tomber, et l'ombre du soir ne nous permettait pas de voir les musiciens et de distinguer leur uniforme; tout ce que nous savions, c'est que nous étions parmi des Turcs et des Arabes, et que notre hôte nous avait préparé un nouveau spectacle; quelle a été notre surprise, lorsque parmi les airs qu'on a joués devant nous, nous avons reconnu l'air de *Vive Henri IV*, la *Marseillaise*, et même la *Parisienne* tout récemment arrivée au Caire; dans cette symphonie, on distinguait des cimbales, des hautbois, des cors, des clarinettes, des bassons, etc. Le concert a duré près de deux heures, et tous les opéras d'Europe y ont été mis à contribution.

Vous devez juger par là que notre musique a été plus heureuse que nos sciences et nos institutions, car elle s'est introduite en Orient sans trop de contradic-

tion et de difficulté; nous avions déjà fait la même remarque à Stamboul, qui a si long-temps repoussé notre discipline et notre tactique militaire, et qui s'est fort bien accommodé des airs de Rossini, de Paër, et de nos plus célèbres compositeurs; il ne faut pas toutefois crier au miracle pour ce qu'ont fait à cet égard les Orientaux; on doit leur reconnaître un talent d'imitation porté assez loin; mais ils imitent machinalement; il n'y a pas plus d'expression et de vie dans leur exécution, qu'il n'y en a dans nos *vielles* organisées et dans l'écho qui redit exactement les sons qu'on lui envoie; quand on joue cette musique, les auditeurs restent froids, et personne ne prête une oreille attentive; tout ce qui est turc et arabe, préfère encore à cette harmonie venue de l'Occident, la musique du pays, celle qu'on entend au départ des pélerins de la Mecque, celle qui se mêle aux danses des almées, aux spectacles des baladins du Caire; il n'est pas même bien sûr que la musique européenne, telle que nous l'avons entendue, soit conservée long-temps encore dans l'armée, car Méhémet-Aly vient de supprimer une école fondée, il y a quelques années, pour l'enseignement de cette musique étrangère, et tous les professeurs, français ou italiens, ont été renvoyés, ce qui fait craindre qu'on ne revienne au charivari turc.

Nous ne sommes rentrés à Abouzabel qu'à onze heures du soir; la séance d'ouverture de l'école, les

deux concerts du pacha m'avaient mis sur les dents; je me suis couché avec la fièvre, ce qui ne m'a pas empêché de me lever au point du jour pour vous écrire et pour visiter ensuite la montagne des Juifs.

SUITE

DE LA LETTRE CXLII

DE LA MONTAGNE DES JUIFS, DU PAYS DE GESSEN ET DE LA MARCHE DES HÉBREUX DANS LE DÉSERT.

Avril 1831.

A deux ou trois milles d'Abouzabel, vers le nord, est un tertre fort élevé que les Arabes appellent *Tel-Yhoudyeh*, la montagne des Juifs. M. Hamont m'a conduit dans ce lieu, souvent visité par les voyageurs ; à mesure qu'on approche, la montagne des Juifs paraît comme un grand amas de décombres ; après avoir franchi un canal qui est maintenant à sec, nous avons gravi des hauteurs couvertes de briques et de terres brunies par le soleil ; il faut se rappeler les constructions des vieux Égyptiens, pour sa-

voir qu'il y eût là autrefois une cité; je me suis rappelé ce que nous avions vu à Saïs; parmi les décombres, on aperçoit quelques cavités qu'on pourrait prendre pour des chambres sépulcrales; des pans de mur sont encore entiers; pour parcourir cette enceinte abandonnée, il faut tour-à-tour descendre dans des ravins, ou gravir des terrains escarpés; le sable, des briques crues, des débris de poterie, sont mêlés ensemble; pour avoir quelque idée de cette confusion, figurez-vous une planche de caractères, qui, pour parler la langue des imprimeurs, *est tombée en pâte*, une planche où se trouvaient reproduites les plus nobles pensées de l'homme, et qui n'offre plus qu'un amas informe de lettres de plomb, renversées pêle-mêle, ne formant ni phrase ni mot, n'exprimant aucun sens; je ne puis mieux peindre ce qui reste de la cité antique. Nous avions avec nous des chiens qui ont chassé deux ou trois chacals; ce sont les seuls habitans d'une ville qui fut jadis célèbre, et dont la postérité n'a pas même conservé le nom.

Cette partie de l'Égypte fut autrefois le pays de Gessen; c'est ici qu'il faut chercher les positions que les Romains appelaient, *castra Judæorum, vicus Judæorum;* c'est dans cette contrée, voisine du désert, que la géographie sacrée a placé le lieu que l'Écriture appelle *Onion*, et dans laquelle le pontife Onias fit bâtir un temple, rival de celui de Jérusalem; les enfans d'Israël avaient construit, dans la

même région, deux cités, appelées Ramessès et Pithoms; il ne serait pas invraisemblable que la *montagne des Juifs* fût l'emplacement de l'une de ces deux villes; on y a découvert à plusieurs reprises des vases, des statues, et ces restes de l'antiquité sont en bronze; or, on sait que les Juifs excellaient dans l'art de travailler les métaux, et le livre des Nombres cite plusieurs de leurs ouvriers habiles *en qui Dieu avait mis son esprit et sa sagesse.*

Après avoir visité les ruines de la vieille cité, nous avons parcouru une enceinte au nord-est, qui pourrait bien avoir été un champ des morts; mais les pierres ne disent rien, et nous n'avons rien trouvé qui pût confirmer nos conjectures. Du haut de la montagne des Juifs, nos regards planent de tous côtés sur un immense horizon; à l'est, on découvre le bourg de Tantah; au midi, le Mokatan, l'obélisque d'Héliopolis; à l'ouest, les pyramides de Giseh; l'aspect des pyramides, de quelque côté qu'on les voie, produit toujours dans l'esprit du voyageur une vive impression; mais cette impression est bien plus profonde, lorsqu'on aperçoit ces masses éternelles du milieu de quelques grandes ruines, et qu'en les contemplant, on foule sous ses pieds l'emplacement ou le tombeau d'une cité.

En parcourant des yeux le pays où nous sommes, j'avoue que j'oublie quelquefois Memphis et Thèbes, et que ma pensée est plus volontiers occupée des

souvenirs de la Bible. Je regrette que les voyageurs modernes, qui ont si bien décrit les autres parties de l'Égypte, aient trop négligé dans leurs investigations cette terre de Gessen; je regrette qu'on n'ait pas tracé une carte détaillée, où nous aurions reconnu tous les lieux qu'habitèrent les fils de Jacob, où nous aurions pu suivre le peuple de Dieu dans sa sortie de l'Égypte, dans cette longue suite de miracles, dans cette sublime épopée qui commence à la rive orientale du Nil, et ne finit qu'aux rives du Jourdain. Lorsqu'au mois de juillet dernier, je relisais l'Iliade dans les campagnes de Troie, tout semblait poétique autour de moi, et je marchais de merveille en merveille; mais en relisant l'Exode dans le pays de Gessen, ce sont bien d'autres prodiges; quel spectacle que celui qui fait passer sous nos yeux les sept plaies d'Égypte, depuis les eaux changées en sang, depuis la calamité des moucherons et des grenouilles, depuis les fléaux de la grêle, de la sécheresse, de la peste, jusqu'à la désolation de ces nuits remplies de fantômes hideux et de ces ténèbres si épaisses qu'on pouvait les toucher, jusqu'à l'extermination des premiers nés dans toutes les familles égyptiennes, celle des rois comme celle de l'esclave employé au moulin. Ce n'est plus ici, comme dans l'Iliade, le Simoïs qui roule les casques et les cadavres des héros, ce n'est plus le Scamandre qui enfle ses eaux, qui sort de son lit et déracine les arbres, pour arrêter le bouillant fils

de Thétis ; c'est la mer qui ouvre ses abîmes, et s'élève en deux colonnes d'eau, pour laisser passer Israël. Le Seigneur, ajoute l'Écriture, a regardé l'armée de Pharaon, et cette armée est tombée au fond de la mer comme une pierre ou comme une masse de plomb. Homère nous montre quelquefois les dieux de l'Olympe se mêlant aux Grecs et aux Troyens dans les combats ; mais tous ces dieux ont-ils la majesté de Jéhovah, qui s'enferme dans une nuée lumineuse et qui marche devant les bataillons de Jacob ? Qui pourrait comparer le puissant Jupiter, tonnant sur le Gargare, le père des dieux, tenant ses balances d'or, à ce Dieu des armées, qui a pour marche-pied le firmament, et que les Israélites n'osent regarder en face de peur de mourir ? Je m'étonne qu'aucun grand poète n'ait pris pour sujet de ses chants le peuple d'Israël sortant du pays de Gessen ; que de poésie dans la vie de cette nation que Dieu s'est choisie, et qu'il défend et protége au milieu des périls, comme l'aigle soutient et porte ses petits sur ses ailes ! que de scènes animées dans les souffrances, les combats, les passions de ce peuple au cœur opiniâtre, *à la tête dure*, qui cent fois a reproché à son chef de l'avoir amené dans le désert, et cent fois a mêlé à ses cantiques saints des murmures contre Dieu !

Combien le conducteur des Hébreux surpasse en grandeur les héros que l'épopée profane a célébrés ! son enfance a été sauvée des eaux par un miracle,

des prodiges sans nombre ont annoncé sa mission; pasteur des troupeaux avant d'être pasteur des peuples, il n'a point connu les magnificences de la terre; mais il a vu Jéhova dans les nuées du Sinaï, et lui a parlé comme un homme parle à un autre homme; il n'est point, comme l'invincible Achille ou le pieux Énée, armé d'un bouclier, ouvrage divin; son char ne vole point dans la poussière; il ne porte à son front ni casque d'airain ni panache éclatant, mais la majesté du Tout-Puissant rayonne sur sa face; sa baguette commande aux élémens, et les tables de la loi sont dans ses mains. Qu'y eut-il jamais, dites-moi, de plus inspirant pour les poètes? et celui qui aura chanté toutes ces merveilles, ne pourra-t-il pas dire comme Moïse dans son dernier cantique: *Peuples de la terre, écoutez ma voix!*

Si j'en avais le temps, si j'en avais la force, je suivrais la marche des Hébreux vers la mer Rouge, je la suivrais dans toutes les solitudes auxquelles l'Écriture donne un nom, et qui sont aujourd'hui ce qu'elles étaient alors. Je chercherais à la limite du désert le lieu appelé Socoth, où les Israélites allèrent camper le premier jour de leur départ; en m'avançant avec eux vers le golfe de Suez, je reconnaîtrais la seconde de leurs stations, que l'Exode nomme *Hahiroth*, et qui porte à peu près le même nom dans les géographies les plus récentes. Au-delà du golfe, je visiterais le désert de

Sur, où les cailles voyageuses abordent encore dans la saison de leur passage, et se laissent prendre à la main comme au temps des Hébreux. Je parcourrais cette solitude de *Sin*, où la manne, *semblable à la graine de Coriandre*, commença à tomber autour des tentes d'Israël, et dans laquelle on recueille, de nos jours, une espèce de manne qui s'attache à certains arbrisseaux; j'accompagnerais les fils de Jacob à la source miraculeuse d'Oreb, aux puits de Marrha à l'onde amère, et je m'arrêterais dans le désert *d'Elim*, à la *place des douze fontaines et des soixante-dix palmiers*. Je pousserais ma course jusqu'aux sables brûlans de *Caleb* et de *Pharan*, où les voyageurs modernes ont retrouvé cette effroyable quantité de serpens et de scorpions que Jéhovah suscita contre son peuple ingrat.

Il ne m'est point donné de faire ce grand pélerinage; la terre de Canaan ne m'apparaîtra point comme à Moïse, des sommets du mont Nébo; assis parmi les ruines qui couvrent la *montagne des Juifs*, je n'ai devant moi d'autre perspective que celle d'un désert sans nom; je suis condamné à chercher dans les livres les vérités de l'histoire et de la géographie. Je relis tour-à-tour l'Exode, le livre des Nombres et les vieux historiens de l'antiquité profane; qu'il me soit permis de rappeler dans cette lettre quelques usages, quelques pensées de l'ancienne Égypte qui paraissent avoir suivi les Israélites dans le désert.

J'ai été d'abord frappé de la ressemblance qui existe entre les paroles du chef des Hébreux, lorsqu'il parle au nom de Jéhovah, et les inscriptions trouvées dans les ruines de Thèbes; Moïse, en s'adressant à Pharaon, commence toujours ainsi : *Voilà ce que dit le Seigneur ;* toutes les inscriptions égyptiennes commencent de même; *voilà ce que dit le dieu Amoun-rah, voilà ce que dit le dieu Soleil, voilà ce que dit la déesse Neith, la déesse Isis ;* au milieu des grandes scènes du Sinaï, on retrouve aussi quelques souvenirs de l'Égypte; les tables de la loi, *écrites sur la pierre, écrites des deux côtés,* rappellent quelque chose des monumens égyptiens; car toutes les lois de l'Égypte ancienne étaient écrites sur la pierre. Le veau d'or qu'adorèrent les enfans d'Israël était évidemment un souvenir du bœuf Apis; livrés à toutes sortes de misères, ils exprimaient leur désespoir par une image du pays qu'ils avaient quitté; ce qu'il faut remarquer, c'est que le peuple juif ne faisait pas un pas dans le désert sans regretter la terre de Gessen; tantôt il se représente avec amertume, ces plaines couvertes d'*oignons, de melons, de concombres;* tantôt il se ressouvient de ces *poissons du* Nil *qu'on mangeait presque pour rien.* Lorsque les enfans d'Israël se partagèrent en classes et en tribus, cette division pouvait bien être une imitation de ce qu'ils avaient vu chez les Égyptiens; c'est en Égypte que les ouvriers, qui élevèrent un tabernacle, avaient appris à travail-

ler les métaux, à faire des ouvrages de lin et de soie. Lorsqu'à travers d'immenses solitudes de sable, les Hébreux suivaient la nuée lumineuse de Jéhovah, et qu'ils prenaient pour guide les phénomènes du ciel ou les astres du firmament, ils durent quelquefois se ressouvenir des leçons et des sages d'Héliopolis. Sans les sciences, sans les arts de Memphis et de Thèbes, peut-être n'auraient-ils pu vaincre les fléaux multipliés sur leurs pas; ils n'auraient pu triompher de leurs ennemis, et prendre enfin la place des rois et des peuples de Canaan. On peut remarquer que le peuple juif ne passa point par la barbarie pour arriver à la civilisation; c'est ici qu'il faut admirer les desseins de Jéhovah; car, les enfans de Jacob s'établirent d'abord dans le pays fertile de l'Égypte afin qu'ils pussent s'y multiplier en peu de temps; et la sagesse divine voulut sans doute que le peuple d'Israël s'élevât en présence d'une nation très éclairée, pour qu'il devînt bientôt lui-même une grande nation.

Un autre peuple que le peuple juif, qui se distingua aussi dans l'antiquité, était venu d'Égypte; les Athéniens étaient sortis de Saïs pour s'établir dans l'Attique, comme les Hébreux étaient sortis du pays de Gessen pour habiter la terre promise. Loin de moi la pensée d'expliquer les vues mystérieuses de Dieu! mais en ne prenant de l'histoire ancienne que ce qui appartient aux choses humaines, n'est-ce pas pour nous un bien étrange

spectacle que celui qui nous montre les deux peuples qui ont jeté le plus d'éclat dans le monde, et qui ont exercé le plus d'influence sur les destinées et les opinions du genre humain, partant ainsi des rivages du Nil? Pour moi, je sens que mon esprit est quelquefois ému et troublé comme à l'aspect d'un miracle, lorsque je pense qu'Athènes et le Parthénon, que Jérusalem et son temple, furent l'ouvrage de deux nations qui avaient eu leur berceau dans la vieille Égypte, qui avaient vu l'une et l'autre le royaume de Sésostris, cette terre favorisée du ciel, où flourissaient les arts et la sagesse, où le génie de l'homme éleva tous ces grands monumens dont nous admirons aujourd'hui les ruines.

Après avoir fait le tour de la montagne des Juifs, nous sommes revenus au village d'Abouzabel; comme le cheik nous avait invités à venir le voir, nous sommes entrés chez lui; il nous a fait un accueil très gracieux; le cheik d'Abouzabel est un des plus beaux hommes que j'aie vus en Égypte; il a quelque chose de noble dans sa physionomie, et sa stature surpasse beaucoup celle des fellahs; au premier abord, j'ai jugé qu'il avait peu d'instruction; comme tous les notables du pays, il professe quelque estime pour nos lumières d'Occident, mais il n'en profite pas pour lui-même, et de tout ce qui vient d'Europe, ce qu'il aime le mieux, c'est, m'a-t-on dit, l'eau-de-vie de Cognac et le vin de Champagne; le cheik a deux femmes dans sa maison, ce qui ne l'em-

pêche pas de faire sa cour aux femmes de ses voisins; et si nous en croyons la chronique scandaleuse d'Abouzabel, lorsque les maris sont trop jaloux, il les envoie passer quelques jours dans l'*El-Mouïeh*, ou la prison du village. Notre conversation a été d'abord insignifiante; j'ai demandé au cheik s'il se ressouvenait de l'expédition de Bonaparte en Égypte; je n'avais que dix ans, m'a-t-il répondu, lorsque les Français quittèrent ce pays; je me rappelle que tout le peuple de ces contrées se leva contre eux; plusieurs soldats cantonnés dans les villages furent massacrés; à Kankah, on en jeta dans des fours.— Que reprochait-on aux Français? — Rien autre chose que leurs victoires. — Ces préventions ont-elles duré long-temps?— Tous ceux qui sont venus après les Français les ont fait regretter.—Quel souvenir en reste-t-il aujourd'hui! — On se souvient qu'ils ont fait la guerre avec humanité, et s'ils revenaient, on irait au-devant d'eux, surtout s'ils étaient les plus forts. — Nous avons parlé de Méhémet-Aly; le pacha, nous a dit le cheik, est sage et prudent; mais les mauvais conseils siégent près de lui; après avoir détruit beaucoup d'anciens abus, il ferme les yeux sur les nouveaux, qui deviendront grands et le tueront.—Le pacha a grand tort; il faut faire la guerre aux abus, comme l'ichneumon la fait aux crocodiles; il les attaque avant qu'ils ne soient nés et dévore leurs œufs. Le cheik a paru content de ma comparaison, et plusieurs fois a répété, *taieb*, *taieb* (fort

bien, fort bien). Notre conversation a fini par l'école d'Abouzabel; nous avons fait des vœux pour que la science se répande dans ce pays, car la science est comme le Nil qui féconde la terre et fait reculer le désert.

Nous allons repartir pour le Caire d'où je vous écrirai encore.

P. S. Je vous écris ces lettres sans savoir à quelle époque elles pouront partir pour l'Europe; j'espère, d'un autre côté, recevoir prochainement des nouvelles de mon cher compagnon de voyage qui doit être maintenant à Beirout ou à Damas; quand j'aurai reçu ses lettres, je vous les enverrai avec les miennes par la première occasion.

LETTRE CXLIII.

DE SEIDE A BEIROUT. — LA VILLE DE BEIROUT. — EXCURSION A L'EMBOUCHURE DU LYCUS.

A M. M......

Beirout, mai 1831.

Une distance de huit heures sépare Sidon de Béryte. Partis de Seyde, le 9 mai à quatre heures du soir, nous sommes venus dans un lieu appelé *Ionin*; de Seyde à Ionin, trois heures de route; il faut marcher dans le sable ou sur des collines incultes et rocheuses. Ionin est un petit amas d'habitations avec une mosquée et un khan; ce lieu fait face à la mer et domine une plage sablonneuse; tout près du rivage est un puits où s'abreuvent les carava-

nes. Dés débris antiques répandus autour des cabanes d'Ionin donnent à penser que là s'élevait jadis une ville; la grande baie formée par les contours de la mer, appelait naturellement une cité. Strabon cite *Léontopolis* (la ville des Lions) sur la route de Sidon à Béryte; je désignerai volontiers Ionin comme marquant l'emplacement de Léontopolis. La cité de *Parphirion*, que l'Itinéraire de Jérusalem place à huit milles au nord de Sidon, serait la même que la ville des Lions; Pokoke avait fait cette dernière remarque.

Ionin est ainsi appelé du nom de Jonas que la baleine déposa, dit-on, sur cette rive. Je laisse aux savans le soin de disserter pour savoir si c'est précisément ici que fut déposé le prophète; je serais bien aise aussi que les savans fissent des recherches pour nous apprendre si le poisson qui engloutit Jonas était réellement une baleine, car dans la Bible il n'est question que d'un *grand poisson*, *piscem grandem*, sans le nommer; pour moi à qui l'allure de la dissertation ne va guère, grace à la légèreté de mon bagage scientifique, j'aime mieux accompagner par la pensée le prophète de Ninive dans le tombeau vivant où durant trois jours il fut enfermé, et je l'écoute chanter sa prière si poétique : Jonas, du fond de l'abîme, élève sa voix vers Dieu et vers son temple saint; toutes les vagues, tous les flots de la mer ont passé sur sa tête; il est descendu jusque dans les racines des montagnes, il se voit comme exclus pour

jamais de la terre, mais il espère en la miséricorde de Dieu, et quand il sera rendu à la lumière, il offrira au Seigneur des sacrifices avec des cantiques de louanges.

Deux émirs du Liban qui revenaient du siége de Sanour avec cent cinquante cavaliers, avaient fait halte à Ionin ; j'ai mangé avec eux le pilau du soir et j'ai dormi avec mes conducteurs dans une salle attenant à la mosquée. Au lever du jour, les cavaliers maronites et druses couraient sur la plage d'Ionin, en tirant des coups de fusil et de pistolets; ma petite caravane s'est mêlée à la troupe des deux princes montagnards. Un jeune maronite, secrétaire-interprète de l'un des émirs, parlant la langue italienne, m'a raconté, touchant le siége de Sanour, des détails que je savais déjà; il m'a dit que le pacha d'Acre n'avait pas voulu recevoir les émirs du Liban sous le prétexte de la peste, mais que c'était tout simplement pour échapper à l'obligation de leur donner un bakchis. Le kiatib truchemant ajoutait que les vainqueurs de Sanour n'ont pas laissé pierre sur pierre, et que la place du château rebelle est rase comme la main : « Voilà, disait-il, un grand exemple et une grande victoire; » j'espère que maintenant les fellahs nous laisseront en repos, et que de long-temps la guerre ne » nous forcera de quitter nos montagnes. » Mon jeune kiatib, lui ai-je répondu, j'ai parcouru toutes les terres de la Palestine, je suis allé jusqu'au-

delà de Gazzé, sur les frontières de l'Égypte pour mieux entendre les bruits qui viennent de là-bas, et je vous dirai : Aiguisez vos épées et vos iatagan, amassez des balles de plomb, car la guerre est proche, et les combats de Sanour n'ont été que le faible prélude d'une lutte terrible.

A une heure et demie d'Ionin, nous avons traversé l'ancien Tamyras, appelé aujourd'hui Tamour; cette rivière dont la source est dans le Liban, est grossie en hiver par des pluies qui la rendent quelquefois dangereuse. Nous aurions pu prendre les arbustes voisins du Tamour pour le reste de l'ancien bois d'Esculape, mentionné par Strabon, et quelques fragmens de marbre auraient pu nous aider à fixer l'emplacement du temple consacré à ce dieu près du Tamyras.

Le territoire de Beirout m'a offert une physionomie à laquelle je ne m'attendais point, accoutumé que j'étais aux aspects sévères de la Palestine. Un pays tout nouveau et qui ne ressemble nullement à tout ce que j'avais vu en Terre-Sainte, s'est déployé à mes yeux avec une étonnante magnificence. Une terre rouge et grasse s'étend sur un long espace entre le Liban et la mer; du côté méridional une belle forêt d'oliviers comme celle que j'avais vue aux avenues de Gaza et d'Athènes; plus près de Beyrout, de vastes plantations de mûriers, grand nombre de palmiers, un bois de pins, de longues allées de nopals, plus de trois cents maisons de

campagne répandues au milieu de jardins à peu près comme les *bastides* autour de Marseille ; à l'orient, le penchant verdoyant des montagnes couvert de villages et de monastères, à l'occident l'immense azur de la mer de Syrie ; ce sont là des indications à l'aide desquelles vous pouvez imaginer quelque chose de la beauté de cette perspective, qui devient grande et sublime par l'aspect des montagnes du Liban.

Arrivé à Beirout, je suis descendu dans une mauvaise auberge franque qu'on m'a désignée; mon moukre de Saint-Jean d'Acre m'attendait depuis plusieurs jours; il avait porté mes bagages dans le couvent des capucins ; en me voyant il m'a demandé comment j'avais pu mettre si long-temps à faire une route qu'il avait faite en trois jours ; je n'ai pas cru nécessaire de lui expliquer comme quoi les ruines et le pays de Tyr et de Sidon méritaient que je leur donnasse plusieurs journées ; je l'ai envoyé redemander mes bagages au monastère, et, à mon retour, je l'ai payé d'après nos conditions de Saint-Jean d'Acre ; j'ai ajouté quelques piastres au prix convenu, pour l'indemniser de la bride de mon mulet qui avait disparu dans un khan de Seyde. Après avoir reçu le dernier salam-alek du moukre Mahmed, j'ai fait ma visite à notre consul pour qui vous m'aviez laissé une lettre, la veille de votre départ de Jérusalem. M. Henri Guys m'a reçu avec une politesse empressée et une bonté particulière

qui m'ont beaucoup touché; il m'a offert et j'ai accepté un logement chez lui, parce que dans la misérable taverne où j'étais d'abord descendu, j'aurais trouvé à peine de quoi reposer ma tête; mes bagages ont été apportés au consulat, et j'ai été installé dans une chambre grande et commode, d'où la vue s'échappe sur la mer. M. Guys, homme d'honneur et de science, madame Guys, pleine de bonté, de grace et d'instruction, M. Jorelle, drogman-chancelier, qui a gardé l'amabilité d'un Parisien au milieu des mœurs arabes de Beyrout et du Liban, tous ces Français que la vue du pavillon de France peut seule consoler des amertumes d'un rivage lointain, sont devenus mes amis; je retrouve ici une petite patrie, et déjà j'ai oublié les fatigues, les privations et les ennuis du désert.

Les murailles et les tours sarrasines, qui enferment et défendent Beirout, furent l'ouvrage des émirs druses. Volney a raconté comment le fameux Djezzar s'empara de cette ville pour le compte des Turcs. Maintenant l'entrée de Beirout est fermée aux princes du Liban; quand parfois ils font quelque visite dans la ville, c'est après en avoir reçu l'autorisation spéciale. Le pouvoir turc de la côte et le pouvoir chrétien ou druse du Liban, s'observent et se traitent avec une adroite précaution. Depuis dix ans, Beirout est devenu la place la plus importante de la côte, la principale échelle de Damas, l'entrepôt de toutes les marchandises,

le centre de tous les mouvemens commerciaux de la Syrie. Quoi qu'en ait dit Volney, tous les navires, même les bâtimens de guerre, mouillent en sûreté dans la rade de Beirout; le port de la ville ne reçoit que les bateaux arabes. Une multitude de petites colonnes de granit, répandues sur le rivage, donnent aux mariniers la facilité d'attacher leurs bateaux. . . . .

Je vous ai parlé de notre consul de France; l'Angleterre et la Sardaigne sont également représentées à Beirout, chacune par un consul. L'Autriche a un vice-consul, M. Laurella, que je visite quelquefois; le représentant de la plus petite de ces nations, le consul sarde, est celui qui étale ici le plus de magnificence; ne pouvant occuper le premier rang dans la chapelle latine de Beirout, il a pris le parti de faire dire la messe chez lui. Au risque d'indisposer les musulmans, le consul sarde a fait l'acquisition d'une cloche qui annonce l'heure de ses repas; plus d'une fois j'ai entendu des Turcs maudire l'airain retentissant, et je ne répondrais pas qu'un beau matin la cloche consulaire ne fût mise en pièces. . . . .

La population de la ville, composée de maronites, de Grecs catholiques, d'Arabes musulmans, s'élève à plus de neuf mille ames, y compris les habitans des campagnes dépendant de Beirout. On ne trouve point encore dans cette échelle autant de négocians de notre nation qu'on en voyait à Seyde

au siècle dernier ; nous n'avons ici que deux établissemens. Le commerce français, dans le Levant, fut jadis une de nos gloires ; maintenant que l'œil protecteur de notre gouvernement ne s'arrête plus sur ces contrées, il nous faudra renoncer à toute prospérité, à toute prépondérance commerciale. Quand je songe qu'autrefois les navires marchands des différens ports d'Europe ne pouvaient trafiquer sur les mers de Syrie qu'avec la bannière de France, ou avec la permission de notre gouvernement, je m'attriste de ne plus rencontrer dans ces parages que des pavillons aux couleurs étrangères.

Je n'ai rien vu de bizarre, d'irrégulier, d'extraordinaire, comme la construction de la cité arabe de Beirout ; les maisons, bâties en pierres, y sont plus hautes qu'en aucune autre ville de Syrie ; des voûtes, des issues secrètes, des passages ténébreux, des rues étroites et tortueuses inspirent d'abord une espèce d'effroi au voyageur qui veut essayer de parcourir la ville ; chaque maison forme comme un grand cachot inaccessible, et le quartier musulman surtout semble n'être habité que par une population de prisonniers. Je ne trouve rien de difficile comme de pénétrer dans une maison de Beirout ; le despotisme doit se trouver quelquefois embarrassé pour faire ses visites domiciliaires. On peut dire aussi que chaque maison présente comme un lieu de défense ; on voit assez que les derniers

constructeurs de la cité étaient des hommes belliqueux qui avaient voulu faire de Beirout une immense citadelle.

La ville d'où je vous écris offre, dans la plupart de ses rues, un inconvénient qui peut devenir fatal aux piétons ; on a ici une manière toute particulière de tanner le cuir : sur le pavé sont étendues grand nombre de peaux d'animaux ; les hommes, les chameaux, les chevaux, les mulets et les ânes qui passent, ne peuvent faire autrement que de fouler ces peaux dont le chemin est couvert, et faute de précaution parfois les gens à pied glissent et tombent. Ce qui ajoute au péril, c'est un fort mauvais pavage sur un terrain inégal. Beirout a trois portes et un khan ; la grande mosquée, monument contemporain des guerres de la croix, fut jadis une église consacrée à saint Jean. Les maronites et les Grecs catholiques ont des sanctuaires pour célébrer leurs cérémonies ; les Francs vont à la chapelle du couvent des capucins ; un fauteuil d'honneur y est réservé au consul de France, en sa qualité de protecteur de tous les établissemens catholiques de Syrie. Les vivres abondent dans les bazars, mais, presque toutes les provisions venant du dehors, il n'est pas de cité sur la côte où les vivres ne soient à meilleur compte qu'à Beirout. Il suffit de jeter les yeux sur les campagnes voisines, toutes couvertes de beaux mûriers, pour savoir que la soie doit former le principal commerce de cette

ville. Une grande caravane chargée de marchandises part pour Damas deux fois par semaine.

La langue arabe n'est point parlée de la même manière dans tous les cantons de la Syrie; il existe différens idiomes qui ressemblent peu à la noble et harmonieuse langue du Coran, et si le prophète Mahomet revenait en Syrie, il ne comprendrait guère mieux le langage de la plupart des habitans, qu'Homère ne comprendrait le langage de la Grèce nouvelle. Vous devez vous ressouvenir des sons barbares qui s'échappent de la bouche des Arabes de Caïpha, mais la langue de Mahomet et d'Antar n'a été nulle part corrompue et dénaturée comme à Beirout. Ceux qui ont vécu long-temps dans cette ville n'accordent pas une intelligence très vive aux habitans; ce n'est point parmi eux que le voyageur peut se faire une idée de l'esprit et de la finesse des Arabes. Dans ces derniers temps, les musulmans de Beirout se faisaient remarquer par une intolérance fanatique. Depuis quelques années, la fréquentation des Francs les a rendus plus maniables et plus humains.

Assez de débris antiques sont épars dans l'enceinte de Beirout, pour qu'on ne puisse douter que la cité moderne occupe au moins une portion de l'emplacement de Béryte; toutefois, c'est à l'ouest de la cité arabe qu'on découvre le plus de vestiges de l'ancienne cité; de ce côté, on reconnaît une citerne, les restes d'un aqueduc, d'anciens bains;

vers la mer, les débris d'un monument demi-circulaire qui fut probablement le théâtre d'Agrippa. Je pense que de grandes ruines sont cachées sous les sables, à l'ouest-sud-ouest de la ville moderne.

Beaucoup de livres ont répété que l'empereur Auguste fit de Béryte une colonie romaine, et qu'il l'appela du nom de sa fille Julia avec l'épithète de *Felix* heureuse. Béryte eut une école de droit civil, qui fut célèbre dans tout l'Orient. Beaudoin I[er] soumit cette ville au culte de la croix, ainsi que vous l'avez raconté dans le cinquième livre de votre *histoire*. J'ai visité, à trois quarts d'heure au sud-est de Beirout, le bois de pins d'où les compagnons de Beaudoin tirèrent leurs échelles, leurs tours mobiles, et d'autres machines de guerre qu'ils employèrent au siége de la cité. Puisque les pins de Beirout ont connu la hache de nos vieux croisés, pourquoi donc Volney a-t-il dit que ce bois a été planté par l'émir Fakreddin, afin de purifier l'air ?

Béryte, reprise par Saladin en 1187, devint la capitale musulmane de la Syrie, l'entrepôt des richesses des infidèles, et c'est là que Saladin se fit couronner sultan de Jérusalem, de Damas et du Caire. Béryte enfermait plus de dix-neuf mille prisonniers latins; on avait fait de cette ville le dépôt des captifs chrétiens. En 1197, les croisés et les troupes de Malek-Adel se rencontrèrent entre Tyr

et Sidon, sur les bords du *Nahr-el-Kasmieh*, dont je vous ai parlé dans une lettre précédente; après un combat terrible, la victoire se déclara pour les chrétiens. Les habitans de Béryte désertèrent leur cité à l'approche des vainqueurs de Kasmieh, et les chroniques nous apprennent que les Francs trouvèrent dans la ville abandonnée, des provisions de bouche pour plus de trois ans, et une si grande quantité de traits, d'arcs et de ballistes, qu'ils auraient pu en charger deux gros navires. La seigneurie chrétienne de Béryte subit le destin des autres seigneuries de la côte, en 1291.

Une excursion à l'embouchure du Lycus, au nord de Beirout, nous donnera occasion de décrire un endroit fort curieux, dont les voyageurs ont à peine parlé, et de rappeler un fait militaire fort intéressant appartenant aux guerres de la croix. A une demi-heure de Beirout, on passe sur un pont à sept arches le Nahr-el-Barout, l'ancien Magoras de Pline; en hiver, les navires mouillent avec plus de sûreté auprès de l'embouchure du Nahr-el-Barout. Une demi-heure après, on traverse un ruisseau qui coule dans le sable et se nomme je ne sais pourquoi, *la rivière de la mort;* c'est à peu de distance de là qu'on trouve la chapelle de Saint-George, aujourd'hui convertie en mosquée et portant encore dans la langue musulmane le nom de *Mar-Guéourguious;* la relation du seigneur d'Englure a beaucoup parlé de cette chapelle *bâtie sur*

la place où monsieur saint George occist le serpent; le baron champenois avait vu le jardin où se trouve *le propre olivier qui encore porte sainctes feuilles tous les ans, auquel saint George lia son cheval; d'iceluy arbre*, ajoute la relation, *prend-on qui veut par dévotion, et pour ce ne laisse point à porter son fruict.* Malgré toutes ces merveilles, le souvenir de saint George m'a peu préoccupé dans cette route, et je n'ai même pas eu la pensée d'aller boire de l'eau de la fontaine où le héros lava ses mains ensanglantées après avoir triomphé du dragon. De la *rivière de la mort* à l'embouchure de Lycus, deux heures de marche; une plage sablonneuse s'offre au voyageur pour tout chemin.

Des hauteurs escarpées dominent l'embouchure du Lycus, nommé aujourd'hui *Nahr-el-Kelb* (fleuve du chien); on trouve là ce qu'on appelait dans l'antiquité la *voie Antonine*. Plusieurs voyageurs ont recueilli l'inscription latine où les noms de Marc-Aurèle et d'Antonin le pieux figurent sur le roc impérissable. Ce qui est beaucoup moins connu, ce sont les personnages antiques taillés en relief dans le rocher; sur le côté méridional du Lycus, j'en ai compté huit; l'image la plus voisine de la voie Antonine, jaunie par les siècles, celle dont les traits sont le mieux conservés, est un personnage debout, vêtu d'une longue robe, coiffé d'un bonnet qu'on peut prendre pour une tiare, et portant une grande barbe à la manière orientale;

il tient dans sa main droite quelque chose de semblable à un vase de parfum qui brûle; ne peut-on pas croire que ce personnage est un ancien pontife phénicien ou persan? le temps a tellement usé les sept autres images, qu'on ne reconnaît que très difficilement leur forme. Au bas de la colline, presque en face du petit pont du Lycus, j'ai remarqué dans un compartiment de rocher, de six pieds de hauteur et de deux pieds et demi de largeur, une inscription en gros caractères qui nous expliquerait peut-être les images sans nom devant lesquelles je me suis long-temps arrêté sur cette montagne. Les caractères de cette inscription ont été gravés en forme de clous; ils pourraient appartenir à l'écriture cluniforme. Il est à désirer que des voyageurs versés dans la connaissance des anciennes langues d'Orient, viennent demander à ce rocher quel souvenir, quel événement, quelle pensée l'homme a voulu lui confier.

J'ai vu sur le haut de la voie Antonine l'antique piédestal du loup en bas-relief, qui d'abord donna son nom au fleuve; les Arabes l'avaient pris pour un chien, et de là l'origine de la dénomination moderne du Lycus, Nahr-el-Kelb (fleuve du chien). L'animal avait la bouche béante, et quand le vent soufflait, une harmonie inconnue s'échappait de ses flancs de marbre ou de pierre; l'Arabe effrayé s'imagina que le Kelb pouvait exercer sur le pays une fatale influence; pour rompre toute espèce de

charme funeste, et pour prévenir les effets de la plaintive harmonie du chien de la montagne, les gens du pays le précipitèrent dans la mer. On m'a montré, par un temps calme, les restes de l'animal gisant dans les flots près de la rive; les jambes, la tête et la queue lui manquent; comme il faut regarder du sommet du promontoire, on ne peut guère retrouver dans ce débris une forme qui rappelle celle d'un loup ou d'un chien.

Le Lycus sort d'une grotte profonde, à trois lieues à l'est de son embouchure; les Arabes, amans du merveilleux, prétendent que le Nahr-el-Kebb vient du lac *Bahr-el-Merj*, situé à sept heures à l'est de Damas; il est vraisemblable que le Lycus s'échappe tout simplement des entrailles du Liban; aucun voyageur n'a pu mesurer encore la longueur de la caverne souterraine où le fleuve commence à se montrer. Durant son trajet de la grotte à son embouchure, le fleuve parcourt un vallon boisé qui, dans ses sinuosités capricieuses, forme des scènes charmantes. Je n'ai jamais bu une eau aussi fraîche, aussi délicieuse que celle du Lycus. Au pied des hauteurs de la voie Antonine, un cafetier arabe offre aux voyageurs la liqueur dorée et le narguillé; autrefois, m'a-t-on dit, il y avait là un péage. De l'autre côté du fleuve, en face, se voit un aqueduc composé de seize arcades d'environ vingt-sept pieds de hauteur, adossé au penchant du vallon; cet aqueduc, ouvrage de l'émir

Fakreddin, m'a semblé fort mal entretenu; il avait été destiné dans son origine, à l'arrosement d'une petite plaine située au-delà du Lycus, sur le chemin de Gebail ou de Biblos; les eaux de l'aqueduc font tourner aujourd'hui un moulin à farine. Voilà une description complète du lieu que vous avez indiqué dans votre *Histoire* sous le nom de *défilé de Béryte*.

Ce passage est célèbre dans les annales des guerres saintes, par une victoire que Beaudoin I[er] remporta sur les musulmans, lorsqu'il s'en allait à Jérusalem pour recueillir l'héritage de Godefroi. Je trouve un récit fort curieux de cet événement, dans le premier volume de votre *Bibliothèque des Croisades*, à l'article d'un des abréviateurs de Foucher de Chartres. L'historien parle de cette gorge montagneuse comme d'un endroit où cent hommes peuvent résister à cent mille et les empêcher de passer. Des Sarrasins venus de Damas et d'Alep s'étaient emparés de ce lieu, et les chrétiens en arrivant furent obligés de tirer l'épée; dès le premier choc, les ennemis se retirèrent dans les montagnes et le creux des rochers. Beaudoin et ses compagnons dressèrent leur camp sur la rive droite du Lycus, à la place même où d'abord ils avaient combattu, et comme les infidèles étaient répandus autour d'eux dans les grottes ou les sinuosités du vallon, la troupe chrétienne passa la nuit sous les armes. Au point du jour, on plie les tentes, on

charge les bêtes de somme, et les chrétiens s'avancent dans le défilé au milieu d'une grêle de traits lancés par les Sarrasins. Le combat devenait terrible, et les soldats du Christ allaient succomber sous le nombre, quand ils découvrent le terrain plat qui commence au-delà des hauteurs méridionales de la voie Antonine; les chrétiens gagnent la plaine, l'ennemi s'y laisse attirer, et bientôt il n'a plus qu'à choisir entre la fuite et la mort. Grand nombre de musulmans se précipitèrent dans des barques rassemblées près du rivage, et s'avancèrent en hurlant au milieu de la mer, craignant encore, disent les chroniques, que le glaive des Francs ne les atteignît jusque sur les flots. Foucher de Chartres, chapelain de Beaudoin, fut lui-même témoin du sanglant combat livré dans le défilé de Béryte, et le chapelain avoue naïvement dans son récit, *qu'il aurait mieux aimé être alors à Orléans ou à Chartres*.

Vous imaginez bien que dans les relations de nos vieux chroniqueurs, il n'est nullement question des figures antiques et des inscriptions de l'embouchure du Lycus; je pardonne volontiers à Foucher de Chartres de n'en avoir point parlé; le bon chapelain, quand il a passé par là, n'était point à son aise et devait avoir naturellement d'autre préoccupation que celle de l'antiquité; Guillaume de Tyr qui sans doute connaissait ce chemin, aurait pu dire quelques mots de ces

curiosités intéressantes ; mais ne savons-nous pas que les siècles profanes avaient été comme rayés de l'histoire par les pieux chroniqueurs de la croix !

P....

LETTRE CXLIV.

ITINÉRAIRE DE BEIROUT A DAMAS.

A M. M......

Mai 1831.

MA première entrée dans le territoire de Beirout m'avait offert une nature toute différente de celle que j'avais trouvée en Palestine ; les belles régions du Liban et de Damas, que je viens de traverser, ont achevé de me séparer d'une manière plus complète des mornes solitudes de Juda. Accoutumé à vous peindre naïvement ce que je vois, j'ai toujours montré la nature telle qu'elle est en réalité ; je n'ai point fait couler des ruisseaux et des cas-

cades dans les vallons arides; je n'ai point mis des bosquets à la place d'un sol rocailleux, je n'ai point fait fleurir le désert; vous pouvez ainsi vous expliquer la teinte pâle de la plupart de mes peintures, datées de la Judée. Désormais d'autres couleurs, d'autres images se rencontreront dans mes lettres; au lieu d'une terre à face lugubre, il me faudra retracer la magnificence et la gloire des montagnes et des vallées, toutes les splendeurs de la création.

J'ai pris à Beirout le costume musulman, parce qu'aucun voyageur ne peut se montrer à Damas avec l'habit européen; une calotte blanche sous un fez rouge surmonté d'un long flot de soie bleue, a remplacé sur ma tête le chapeau franc; le reste de mon costume se compose d'une large veste de drap rouge, d'un ample pantalon blanc à la manière arabe. Autour de ma ceinture sont roulés les contours nombreux d'une étoffe de laine blanche et grise; mes pieds, chaussés d'une étroite et fine babouche jaune, sont emprisonnés en outre dans des bottines rouges, comme les cavaliers du pays ont coutume d'en porter. Pour mettre ma tête en harmonie avec la coiffure turque, un barbier de Beirout a fait tomber sous les ciseaux et le rasoir mes cheveux et mes favoris. Vous dirai-je qué j'ai senti d'abord une impression pénible, un véritable ennui pendant qu'on me dépouillait de ma chevelure. J'ai maudit un moment le fanatisme des Damasquins,

qui m'obligeait à un tel déguisement ; le barbier, à qui je livrais ainsi mes cheveux, était un musulman; il éprouvait une joie secrète à humilier de la sorte un giaour du pays des Francs, et, forcé de m'incliner sous sa main, il me semblait l'entendre me dire, parodiant un mot sublime : *Courbe ta tête, fier Sicambre.* Le costume oriental, qui m'embarrassait le premier jour, est déjà devenu pour moi un vêtement que j'aurais porté toute la vie. Avec mon habit de nazan, et deux gros pistolets suspendus à une ceinture de cuir, avec des moustaches et un visage bruni par le soleil de la Palestine, on me prend pour un cavalier arabe, et cette méprise pourra me sauver de plus d'un accident à travers les pays de Syrie qu'il me reste à parcourir. Je me suis pourvu aussi d'un jeune trucheman catholique appelé Louis Béraut, appartenant à une famille d'origine franque, qui demeure à Beirout.

Je vous ai dit dans ma précédente lettre qu'une caravane part de Beirout pour Damas, deux fois par semaine. Ayant à suivre un chemin qui n'est point sans péril, je me suis joint à la caravane qui est partie le 16 mai; elle était formée de négocians de Beirout et de Damas. Pour ne pas être obligé de traîner partout avec moi mes bagages, je les ai laissés au consulat de France à Beirout, me bornant à n'emporter avec moi que quelques livres indispensables, et les choses de première nécessité ;

avec peu de bagages et d'appareil, on voyage plus librement et avec plus de sécurité.

La route de Beirout à Damas va de l'ouest à l'est; c'est un voyage de trente heures. Le territoire de Beirout, vu des hauteurs du Liban, présente un beau spectacle; au sud, la forêt d'oliviers; près de Beirout, la forêt de pins, et cette vaste étendue, couverte de mûriers et de palmiers, et la terre rouge de la côte, et la ville et la mer immense à l'horizon; tout cela offre une succession de tableaux attachans, avec des teintes et des couleurs d'une variété infinie.

En entrant dans le Liban, on est frappé de la culture qui se déploie de toutes parts, au milieu d'un terrain rocheux; il n'est pas un pouce de sol susceptible d'être remué, qui n'ait été travaillé par le fer agricole des montagnards; ce sol pierreux, devenu terre féconde, est planté de vignes, d'oliviers et de mûriers; les épis mûrissent à côté des rocs escarpés. Les villages de la montagne, avec leurs églises et leurs clochers, annoncent au voyageurs que le catholicisme habite le Liban; le fanatisme musulman n'a pu empêcher les maronites d'avoir des cloches. Je n'avais point entendu la cloche depuis notre départ de France, excepté à Constantinople, et la voix de l'airain religieux, retentissant dans la montagne, était pour moi comme une voix amie qui me parlait de mon pays. Les chemins sont âpres et continuellement difficiles; il

n'est pas rare qu'un mulet, posant mal son pied, s'abatte avec son fardeau sur la pente des rochers, et le cavalier distrait court souvent risque de se rompre le cou. Aussi les caravanes s'avancent lentement, et le voyageur a le loisir d'admirer les grands paysages qui s'étendent devant lui.

Nous étions partis de Beirout vers le milieu du jour, et nous sommes venus coucher dans un café entouré de quelques cabanes dont je n'ai point retenu le nom. Mon drogman Béraut et moi, nous avons soupé avec les provisions dont M. Henri Guys avait eu l'extrême obligeance de nous munir pour la route; je voulais dormir en plein air au lieu de m'ensevelir dans une petite cabane noire; mais un enfant avait été dévoré la veille par un loup, et les habitans des cabanes m'ont engagé à m'enfermer.

Le 17 mai, à mesure que j'avançais dans l'intérieur du Liban, la nature m'offrait ses plus sublimes spectacles; un jour du mois de mai dans les montagnes du Liban est un bien beau jour. Il y a un mois que je vous décrivais le printemps à Jérusalem, printemps sans fleurs et sans ombrage, lugubre sourire d'une nature morte; mais un printemps dans le Liban c'est quelque chose de solennel et de magnifique comme le premier lendemain de la création. J'ai vu les rayons du soleil naissant empourprer la neige du sommet des monts, et pardessus toutes ces cimes à la fois blanches et do-

rées, le ciel étendait un riche pavillon bleu. Les bulbuls chantaient sur les cabanes des Druses ou des maronites; les huppes voltigeaient à travers les branches des mûriers, et les oiseaux surnommés *mangeurs* d'abeilles, au long bec effilé, au dos grisâtre, aux ailes azurées, couraient sur le sol verdoyant. Les ruisseaux nés de la fonte des neiges descendaient en murmurant, et se précipitaient en cascades dans le creux des vallons. Délicieuse matinée d'un des plus beaux printemps que l'homme ait jamais salués! L'air était si doucement frais, si pur, qu'en le respirant il me semblait respirer et boire la vie. J'aurais voulu jouir avec vous de cet enivrant spectacle, pour vous demander si les matinées du Jura étaient aussi belles, alors que vous chantiez le printemps dans les montagnes où vous étiez proscrit.

Nous avons vu plusieurs petits khans ou cafés placés au bord du chemin. Après cinq heures de marche depuis l'endroit où nous avions couché, nous sommes entrés dans une grande vallée appelée *Bekaa*, qui va du sud-ouest au nord-est. En entrant dans la Ouadi-Bekaa, j'ai remarqué à droite sur une éminence les restes d'un château bâti par l'émir Fakr-el-Eddin, auprès d'un village nommé *Ab-Elias*, entouré de hauts peupliers. La vallée de Bekaa qui, du côté du nord-est, prend le nom de vallée de Balbek, est ce que les anciens appelaient la Cœle-Syrie (la Syrie creuse); le

chef de notre caravane m'a cité onze rivières qui arrosent la Syrie creuse ; les principales de ces rivières sont le Nahr-el-Litani et le Nahr-el-Gzaïl ; le Litani mêle ses eaux aux eaux du Gzaïl, à trois lieues à l'ouest d'un pont où nous avons couché, et les deux rivières ainsi mêlées vont joindre le Nahr-Kasmieh qui se jette dans la mer à deux heures au nord de Tyr.

Le pont auprès duquel nous avons passé la nuit, est construit sur le Nahr-Gzaïl. Notre moukre ou chef de caravane nous a fait camper sur le gazon, en plein air, plutôt que de nous loger dans un des villages voisins, parce que les Druses qui habitent ces villages passent pour inhospitaliers. Au lieu de nous éparpiller autour du pont, nous nous sommes groupés à côté les uns des autres derrière les bagages et les marchandises ; à quelques pas de nous, paissaient nos mulets attachés à des pieux de fer enfoncés dans la terre ; les conducteurs ont veillé toute la nuit : il fallait ne se point laisser surprendre par les Druses pillards. Comme la nuit était belle et que la lune invitait à la causerie, les marchands de Damas, avant de s'abandonner au sommeil, ont voulu converser avec moi. Ces marchands étaient musulmans, mais ils m'avaient dit plusieurs fois qu'ils ne partageaient pas les absurdes préjugés du peuple de Damas contre les Francs. « Il y a des hommes bons chez toutes » les nations de la terre, me répétait l'un d'eux ;

» fils d'un même père qui est Dieu, nous devons
» chercher à nous faire du bien les uns aux
» autres » — « Qu'allez-vous faire à Damas? me
» disait celui-ci; est-ce pour voir nos jardins qui
» s'étendent aussi loin que le regard peut se por-
» ter, nos eaux si abondantes, si belles, qu'elles
» font envie au reste du monde? » — Celui-là me
demandait si j'allais à Damas pour acheter de
riches étoffes; un autre me pressait de lui expli-
quer quel plaisir je pouvais trouver à courir ainsi
les régions lointaines.

Est-ce à vous, bons Damasquins, ai-je répondu,
qu'il faut prouver l'utilité des voyages! vos sages
n'ont-ils pas dit : Tant que tu demeures attaché au
seuil de ta maison, tu ne peux devenir un homme;
sors de chez toi, parcours le monde, apprends
à le connaître avant d'être obligé d'en sortir. —
Taieb, taieb (bien, bien), s'écriaient les Damas-
quins. — Il est vrai que vos sages ont dit aussi que
les voyages ne devraient être permis qu'à cinq sortes
de gens, 1° les marchands riches qui, grace à leur
or, ne sont étrangers dans aucun pays; 2° les savans
qu'on aime et qu'on accueille partout; 3° ceux qui
sont beaux, parce que toujours chacun s'empresse
autour de la beauté; 4° ceux qui chantent bien,
parce que nul homme est insensible au charme de
l'harmonie; 5° les artisans, parce qu'ils ne man-
quent jamais de trouver au bout de leurs bras de
quoi soutenir leur vie[1]. Je ne suis ni riche, ni savant,

[1] Sady.

ni beau, ni chanteur, ni artisan; mais il est une sixième classe de gens à qui vos sages auraient dû permettre de voyager; c'est celle des hommes qui bravent les fatigues, les privations et les périls pour échaper à la monotonie de la vie, pour admirer les œuvres de Dieu et de l'homme dans tous les lieux où le soleil brille, pour chercher dans l'étude de l'humanité tout entière un remède ou une consolation aux misères présentes, un peu de lumière pour éclairer le ténébreux horizon de l'avenir. — Telles étaient nos causeries dans la vallée de Bekaa par une belle nuit du mois de mai, tandis que la lune errante se mirait en passant dans les eaux du Gzaïl, tandis que sur nos têtes scintillaient les étoiles, ces fleurs brillantes semées dans les jardins du ciel.

Le 18 mai, au soleil levant, notre caravane s'était remise en route; le moukre nous avait prévenu que nous allions traverser des montagnes dangereuse; « Marchons ensemble, nous a-t-il dit, serrons-nous autour des marchandises et des bagages, et que chacun se tienne sur ses gardes. » Nous avons laissé à l'est, à une heure environ du pont du Gzaïl, les restes d'une cité que les gens du pays appellent *Anjar*, et qu'ils regardent comme une cité d'origine française; ces ruines appartiennent probablement à quelque château franc du temps des croisades; ce nom de *Anjar* ne serait-il point la corruption du mot *Anjou?* Foulques d'An-

jou, le cinquième de ce nom, qui en 1131 remplaça Beaudoin II sur le trône de Jérusalem, n'aurait-il point fait bâtir cette forteresse? Cette conjecture me semble d'autant plus probable que, de tous les rois latins, Foulques d'Anjou est celui qui fit construire le plus de châteaux. Les montagnes de l'anti-Liban par où nous avons passé, présentent des vallons pierreux avec de limpides ruisseaux, mais ces vallons sont incultes, et l'œil n'y découvre ni village ni cabane, aucun vestige d'habitation, aucune trace d'existence humaine; seulement parfois vous apercevez un Druse au front pâle, à l'œil menaçant, portant un fusil sur l'épaule, épiant le passage d'un étranger sans défense. Après quelques heures de marche, cette sauvage nature a fait place à de rians vallons; j'ai remarqué une suite de rochers élevés percés de tombeaux semblables à ceux dont j'ai eu tant de fois occasion de vous parler. C'est là aussi que j'ai rencontré la rivière de *Barada* ou *Baradi*, qui vient abreuver la sainte ville de Damas; sur la rive gauche de la rivière est un village appelé *Sou-Barada*. A une heure au-delà des grottes sépulcrales, nous nous sommes arrêtés au village de Kafar-Zeta, où nous avons passé la nuit; c'est le village du moukre qui conduisait notre caravane, et nous avons été traités avec honneur. Kafar-Zeta s'élève sur les bords du Baradi, au penchant d'une colline, entouré de jardins délicieux. Les rives du

Baradi, depuis le lieu où je les ai vues pour la première fois jusqu'à Damas, sont couvertes de peupliers et de saules, de platanes et de noyers, et présentent une suite d'agréables tableaux.

De Kafar-Zeta à Damas, cinq heures de marche. En quittant ce village nous avons suivi un chemin nu et pierreux sur un vaste plateau jaunâtre, et ce n'est qu'après un espace de deux lieues et demie que nous avons retrouvé de rians paysages; on revoit alors le Baradi, mais plus large, plus beau qu'à Sou-Barada ou à Kafar-Zeta, car il s'est accru d'une rivière nommée *Figé*. On passe là sur un pont, laissant à gauche les restes d'une mosquée. Un quart-d'heure plus bas, les eaux du Baradi se précipitent d'une cascade d'environ vingt pieds de hauteur dans un étroit vallon rempli de peupliers et de platanes, et le bruit de la cascade se fait entendre au loin. Je causais avec un de nos marchands damasquins, du fleuve Baradi et de la belle nappe argentée qu'il déploie en tombant dans l'étroit vallon; j'ai appris de lui que la source du fleuve se trouve à dix lieues de Damas, au nord-ouest, près d'un village appelé Zeb-Dani. Ali-Bey donne à ce village le nom de *Barradi* ou *Barrada*, nom moderne substitué, dit-il, à l'ancien nom d'Arfana.

Il était onze heures du matin quand nous sommes arrivés sur les dernières montagnes qui dominent, à l'ouest, la plaine de Damas; des nuages couvraient le ciel, et la matinée avait été pluvieuse. Cette lé-

gère pluie et ces nuages m'ont fait plaisir ; je ne crois pas qu'on puisse se lasser d'un beau soleil, mais les splendeurs de l'Orient ont aussi leur monotonie ; la pluie, si rare dans ces régions, ne gâte pas le paysage. La vue de Damas et de ses jardins magnifiques n'a rien perdu sous un ciel voilé. C'est un des plus ravissans spectacles que j'aie vus en ma vie. Le premier aspect de Constantinople est plus pittoresque, plus oriental ; le mouvement des sept collines et le voisinage de la mer donnent à la ville des sultans quelque chose de plus varié, de plus nouveau ; mais la vue de Damas a un charme grandiose qui plaît bien plus à l'imagination ; c'est une grande cité blanche, avec des minarets et des coupoles, étendue en forme de mandoline, au milieu de vastes jardins semblables à un lac d'azur ; vous diriez des milliers de tentes groupées avec art dans une plaine étincelante de verdure ; cette nature, si unique dans son éclat et sa fraîcheur, me semble un vrai sourire de Dieu sur la terre. Le prophète Mahomet, dit une légende musulmane, lorsqu'il vit Damas du haut des montagnes, frappé de la beauté de ces lieux, s'arrêta tout-à-coup et ne voulut point descendre vers la ville. « Il n'y a qu'un seul paradis destiné à l'homme, » s'écria Mahomet ; pour ma part, j'ai résolu de ne » point prendre le mien dans ce monde. » On doit présumer que le prophète conquérant redoutait le séjour de Damas comme pouvant amollir ses compagnons d'armes.

A un quart-d'heure de la ville de Damas, on prend un grand chemin pavé à la manière des routes d'Europe; ce grand chemin pavé est le seul de ce genre que j'aie rencontré en Orient. Avant d'entrer dans la ville, on m'a prudemment conseillé de descendre de cheval et d'ôter mes pistolets de la ceinture; un giaour ne doit entrer dans la sainte ville de Damas qu'avec des airs d'humilité. Le gardien de la porte par où nous sommes entrés a exigé de moi un tribut. Je me croyais ainsi quitte avec le fanatisme des Damasquins, et j'espérais que tout serait fini là, lorsque mon drogman a entendu des gens du peuple dire entre eux en me voyant passer : *Voici un consul franc, brûlons-le.* Mon costume de cavalier musulman m'eût infailliblement évité l'ennui d'un tel accueil; mais j'avais dit quelques mots d'italien à mon drogman Béraut, et ces paroles ont trahi mon déguisement. Je me suis bien gardé de répondre à l'apostrophe menaçante des Damasquins; je me suis sauvé en toute hâte du côté de la maison de notre agent consulaire M. Beaudin, pour lequel M. Henri Guys de Beirout avait eu l'obligeance de me remettre une lettre de recommandation. M. Beaudin m'a reçu avec une cordiale politesse qui me console, et j'aime à penser qu'on ne viendra point me chercher ici pour m'entraîner sur un bûcher.

P.....

LETTRE CXLV.

ÉMEUTES ET TROUBLES A DAMAS. — ANECDOTES. — SITUATION POLITIQUE DE CETTE VILLE.

Damas [1], 23 mai 1831.

Ces jours derniers, en traversant le Liban, je me disais que ces montagnes attendent encore un peintre habile et un naturaliste savant, et je pensais à vous. Que de belles pages et de précieuses collections vous auriez rapportées ! Pourquoi faut-il que vous n'ayez point fait avec nous le pélerinage ! Il m'en souvient ; vous regrettiez de ne pouvoir partir avec nous, vous et M. de Lamartine, qui sans doute n'aura point renoncé à son projet de visiter

[1] Les lettres écrites de Damas sont à l'adresse de M. Charles Nodier.

l'Orient. Quelle divine Odyssée nous eût value le commun voyage du chantre des *Méditations*, de l'historien des *Croisades*, de l'auteur de *Jean Sgobar* et de tant de charmans ouvrages! Pour moi, jeune homme sans nom, admis à la haute faveur d'accompagner d'illustres maîtres, j'aurais été comme ces pauvres pélerins du moyen-âge, qui cheminaient humblement à la suite des rois croisés. Puisque votre souvenir est venu se présenter ainsi à moi pour m'encourager à poursuivre de pénibles courses, souffrez que je place sous la sauvegarde d'un nom bien cher aux muses, ces pâles et inutiles esquisses touchant Damas.

Il faut d'abord que je vous explique pourquoi, le jour de mon arrivée à Damas, quelques habitans ayant cru reconnaître en moi un consul européen, ont eu la pensée de m'envoyer au bûcher. Les Damasquins ont ouï dire qu'un consul doit venir s'établir dans leur ville pour changer leur culte et leur législation; j'ai été pris pour celui que les ames pieuses de Damas maudissent chaque jour dans leur prière, et je puis m'estimer heureux que les vrais croyans de la foi musulmane se soient bornés à de simples menaces. Car le peuple de cette ville est terrible, surtout depuis quelques mois; il a bravé récemment les ordres de la Porte sublime; il a levé le glaive contre ses deux pachas; l'émeute s'est montrée à Damas avec le turban blanc, ou parée des couleurs du Prophète, et la milice du

séraï a teint de son sang le pavé de la sainte ville. Au temps où nous vivons, la révolution est une méchante reine qui a mis la main sur toute la terre; devais-je la rencontrer à Damas, la cité privilégiée appelée *odeur du paradis*, *porte du ciel*, *fleur de l'Orient*?

Au mois de février dernier, un ordre vint de Constantinople pour percevoir à Damas un impôt extraordinaire; soudain le mécontentement et la colère du peuple éclatèrent; la grande mosquée fut fermée en signe d'alarme; toutes les voix, tous les bras invoquèrent l'assistance d'Allah et de son prophète, et les habitans déclarèrent qu'ils refusaient l'impôt. Je me rappelle à ce sujet que, peu de temps avant notre départ de France, il était beaucoup question de refuser l'impôt dans notre pays; je ne m'attendais pas à trouver à Damas la même politique et le même genre d'opposition. Damas a, comme Paris, ses faubourgs révolutionnaires; c'est d'un des grands faubourgs de l'ouest, semblables à des cités, que la révolte est sortie tout armée. Les deux pachas, le premier *Émir Hadji*, pacha à trois queues, le second, pacha à deux queues, opposant la force à la force, ont mis sur pied leur brave milice; mais que pouvaient un millier de gardes contre une populace furieuse? L'autorité turque a eu ses martyrs; les pachas ne se sont sauvés qu'en se renfermant dans les murs épais du sérail, et la révolte a gagné la bataille. Ce devait être un curieux spec-

tacle que cette multitude rebelle s'avançant en désordre contre son visir, la rage dans les yeux et les saintes paroles du Coran sur la bouche; j'aurais voulu voir tous ces barbares de l'islamisme armés du kandjar ou du *barout* (fusil), quand ils couraient dans la noble ville, demandant la tête de leurs pachas, appelant les vengeances du ciel contre le sultan, qui avait cessé d'être pour eux l'*ombre de Dieu*. Je n'ai jamais entendu gronder le flot populaire; je parcourais les rives solitaires de l'Hellespont, quand les tempêtes politiques de 1830 emportaient le vieux trône de nos rois. Ayant manqué le spectacle du peuple de Paris en colère, je n'aurais pas été fâché d'assister à la colère du peuple de Damas; il y a toujours quelques bonnes leçons à retirer de ces scènes orageuses, et je regrette de n'avoir pas vu tout cela, dans l'intérêt de mon instruction.

Depuis cette époque, chaque quartier de Damas est placé sous la surveillance et la responsabilité d'un chef; la ville s'est chargée de défendre elle-même son repos. Mais la populace musulmane des faubourgs continue à nourrir une haine profonde contre les deux pachas qu'elle accuse d'infidélité et de trahison, et le kandjar des moslims devancera peut-être le ciseau d'Azraël pour trancher les jours des deux visirs [1].

[1] Les craintes que j'exprimais, au mois de mai 1831, n'étaient point vai-

Quatre semaines avant la demande d'impôt, un fait que je vais vous raconter avait déjà aigri l'esprit des Damasquins contre le grand-seigneur. Nous avons eu occasion de parler, dans cette *correspondance*, de l'affranchissement des catholiques arméniens; le fanatisme musulman ne saurait s'accommoder des priviléges qu'on accorde aux chrétiens. Le 25 décembre dernier, les Arméniens catholiques de Damas, usant de leurs priviléges, voulurent célébrer la messe de minuit en mémoire de la nativité du Christ. Comme ils n'ont point d'église, ils s'étaient contentés de dresser un autel dans une vaste chambre. Le soir, un prêtre de cette nation avait appelé les fidèles à la solennité nocturne, en frappant sur un instrument de bois, à la manière des chrétiens orientaux. Mais voyez ce que peut la jalousie entre sectes rivales! Le lendemain, plusieurs Arméniens schismatiques courent dénoncer les Arméniens catholiques auprès des cheiks ou prêtres musulmans; ils les accusent de s'être bâti secrètement une église et d'avoir une cloche, crime horrible dans l'empire ottoman, et surtout à Damas. Aussitôt les cheiks furieux se rendent au sérail et déposent leurs plaintes aux pieds du grand-pacha;

nes; le pacha de Damas a péri à la suite d'un mouvement populaire dans cette ville, en 1832. Le pacha qui a été frappé, est-ce l'émir Hadji ou le pacha à deux queues? c'est ce que les journaux n'ont point dit. On a de la peine à croire que ce soit l'émir Hadji, parce que son titre de conducteur de la caravane de la Mecque, le rend sacré aux yeux des musulmans.

celui-ci se hâte de convoquer les principaux de la nation arménienne catholique, et leur expose les accusations qui pèsent sur eux. « Nous n'avons rien » fait de contraire aux lois et aux coutumes éta- » blies, répondent les accusés ; nous n'avons bâti » aucune église, nous n'avons point de cloche ; » nos prêtres ont célébré la messe dans une cham- » bre, suivant la permission que nous en avons » reçue du sultan notre maître ; pour annoncer à » nos frères l'heure de la célébration religieuse, » un prêtre a frappé sur un instrument de bois, » comme cela se fait partout où sont des rayas, » humbles et dévoués esclaves du sultan sublime. » Le pacha, satisfait de cette déclaration sincère, congédia les catholiques avec politesse et bonté, et chassa de son palais les cheiks accusateurs, en les appelant d'un nom qui équivaut à notre mot de canaille.

Mais les prêtres musulmans de Damas ne sont pas gens à s'apaiser tout-à-coup et à se soumettre, par la seule pensée que Dieu l'a voulu. Les cheiks, renvoyés du sérail, s'assemblèrent et mirent en délibération comment ils pourraient se rendre eux-mêmes la justice qu'on leur refusait ; après une courte séance, ils décident de livrer au feu la maison où les catholiques arméniens ont célébré leur cérémonie, de renverser tous les monastères de la ville et de massacrer tous les chrétiens. Admirez la modération tolérante des gar-

diens de la foi musulmane ! Les compagnons de Caled et d'Omar auraient-ils mieux fait ? Déjà une troupe menaçante s'avance vers le quartier des chrétiens, et se dirige d'abord du côté de la maison arménienne promise aux flammes. Averti de l'approche de ces furieux, le prêtre catholique, coupable d'avoir célébré les saints mystères la nuit de Noël, enlève de la maison tout ce qui peut ressembler à un autel et prend la fuite. Les musulmans, ayant pénétré dans cette demeure, frappèrent violemment une pauvre vieille femme qui s'y trouvait, enfoncèrent et brisèrent toutes les armoires, et la maison fut entièrement pillée. Le lendemain, au lever du soleil, la troupe barbare conduite par des cheiks, reparut avec des armes ; elle avait soif de sang chrétien, et c'est ce jour-là que devaient s'accomplir ses projets homicides. Les misérables étaient en marche pour chercher leurs victimes, lorsque soudain on annonce qu'une riche famille musulmane a été égorgée pendant la nuit. Le grand-pacha s'était rendu lui-même, avec une escorte nombreuse, dans la maison où le crime avait été commis, et comme cette maison touchait au quartier des chrétiens, les conjurés sachant le visir si près d'eux, crurent prudent de se retirer et de remettre à un autre jour l'œuvre de mort qu'ils avaient projetée. Deux des premiers meneurs de la bande, d'une réputation équivoque, furent arrêtés comme soupçonnés d'avoir commis l'assassinat ; le pacha

qu'on avait secrètement informé du complot avorté, fit subir aux deux meneurs arrêtés tous les tourmens de la torture; on reconnut leur non-culpabilité; l'auteur du crime était un voleur de profession. Là se termina cette affaire qui eût pu devenir terrible; un meurtre particulier empêcha l'exécution d'un grand massacre. Quel deuil lamentable, quelle page hideuse dans l'histoire moderne de Damas, si des flots de sang chrétien avaient coulé pour satisfaire le caprice fanatique de quelques cheiks musulmans!

Pour n'avoir plus à revenir sur le chapitre des émeutes et des révoltes à Damas, je dois rapporter ici une assez plaisante anecdote qui date du mois de mai 1830, laquelle manqua d'avoir des suites funestes. Un médecin chrétien, nommé Letfé, avait coutume de recevoir, chaque soir, dans sa maison, des musulmans irréligieux qui venaient y boire librement du vin et de l'eau-de-vie; la réunion était toujours joyeuse et bruyante; on chantait des chansons où la muse arabe conviait l'homme à tous les plaisirs de l'amour; le *zoukkarah*, fait de peau de bouc et de roseau, le *rebab*, espèce de violon arabe, et d'autres instrumens de musique accompagnaient les chants bachiques et voluptueux; les buveurs musulmans trouvaient dans ces enivrantes orgies les délices ineffables que le dieu du Coran a promis à ses élus. Un soir que les buveurs avaient vidé plus de coupes qu'à l'ordi-

naire, ils eurent l'idée de parodier certaines processions ou promenades religieuses des Turcs, appelées en arabe *Sakara*; de longues pipes au bout desquelles étaient accrochées des babouches jaunes, servaient de bannières; un musulman, marchant sur ses mains et ses genoux, faisait la jument; un autre se disait le cheik et montait sur la jument complaisante. Cette procession grotesque où figuraient tous les habitués du médecin Letfé, s'avançait dans la cour de la maison, au milieu des cris d'une folle joie. La plaisanterie ne resta que peu de jours sous le secret; elle parvint aux oreilles des cheiks. Les prêtres musulmans tiennent conseil; ils condamnent le médecin Letfé à la mort, et sa maison aux flammes. Mais avant d'exécuter la sentence, ils jugèrent convenable d'avertir le pacha et de lui demander à lui-même justice. Le pacha ordonna l'emprisonnement du médecin et de quelques-uns des musulmans coupables d'irrévérence envers les saints usages de l'islamisme. Cette punition ne satisfit point les cheiks, qui demandèrent la tête de quarante chrétiens. Heureusement que le jour où les cheiks voulaient faire tomber les quarante têtes, était un jour de fête musulmane; la seconde solennité du Beiram se célébrait à Damas, et tous les rayas avaient quitté la ville pour passer la journée dans les jardins. Pendant que le kandjar des cheiks cherchait vainement du sang chrétien à répandre, un pauvre catholique fontainier, occupé

de réparer des conduits d'eau devant une maison turque, fut signalé à la fureur de ces barbares et tomba percé de coups. Le pacha, informé de ce meurtre, envoya des soldats dans le quartier des chrétiens, et aucun autre malheur n'arriva. Le médecin Letfé et les prisonniers turcs finirent par obtenir grace; sortis de leur prison, ils restèrent long-temps sans se montrer pour ne pas trop effaroucher les cheiks damasquins.

Vous pourrez être étonné et je m'étonne moi-même que ma première lettre sur Damas, le paradis de l'Orient, la ville des contes merveilleux, des jardins enchantés, ne renferme que les choses du monde les moins poétiques, des séditions populaires, des émeutes de carrefour, des peintures qui n'honorent point l'humanité; mais ce sont là les premières paroles que j'ai entendues, les premiers faits que j'ai appris en entrant dans la cité, et comme j'écris à mesure que je vois ou que j'entends, je ne pouvais vous épargner l'ennui de ces récits sans poésie. Du reste, ce que je viens de dire sur l'irritation actuelle des Damasquins doit servir à faire connaître l'état politique de ce pays. A Damas, les vrais croyans n'aiment pas le sultan Mahmoud, parce qu'ils l'accusent de sortir des voies de l'islamisme pour complaire aux chrétiens; ils n'aiment point leur pacha parce qu'ils l'accusent de seconder, autant qu'il est en son pouvoir, les vues impies du sultan Mahmoud. La cité de Damas veut

rester sainte, et s'efforce d'empêcher que l'esprit profane de l'Europe ne vienne souffler sur elle. D'après cela, puisque les Damasquins avaient cru voir en moi un consul franc, pouvaient-ils m'accueillir autrement qu'ils ne l'ont fait? Pour ce qui est de l'opinion de Damas sur la prochaine invasion égyptienne, voici ce qu'il en est. Méhémet-Aly ou Ibrahim pacha seront les bienvenus dans la sainte ville, pourvu qu'ils se présentent au nom du Coran et des intérêts de l'islamisme; les Damasquins chercheront à briser le joug de Méhémet-Aly, du jour où ils verront en lui l'homme des idées nouvelles, le rival du sultan Mahmoud dans la carrière de la réforme.

Au milieu des bruits de jour en jour moins vagues qui annoncent l'expédition des Égyptiens en Syrie, il est une idée qui circule aussi parmi la population musulmane de Damas, c'est la crainte indéfinissable d'une expédition française; ici bien plus qu'en d'autres cités d'Orient, la nouvelle de la conquête d'Alger a retenti comme un violent tonnerre; on m'a montré, à l'ouest de Damas, une porte que les musulmans ont murée jadis, parce qu'une tradition annonce que les giaours entreront par là; je suis sûr que, dans ce temps-ci, bien des fidèles de l'islamisme passent et repassent devant la porte murée pour voir si le bras invisible du destin ne l'a point encore rouverte pour les Francs. Ce matin j'ai rencontré dans une maison

chrétienne un vieux Turc indévot qui buvait tranquillement du vin et de l'eau-de-vie. « Je sais, » m'a-t-il dit, que vous venez ici pour lever des » plans, pour examiner l'état de notre ville et pré- » parer les voies aux Français qui ont pris Alger, » mais je ne veux point vous trahir, car je ne hais » pas trop les chrétiens; seulement, a-t-il ajouté, » promettez-moi que vous me sauverez du glaive » quand vous viendrez avec le sultan de France. » Comme je souriais de ses paroles, le vieux musulman m'a fait jurer sérieusement par le Christ que je le protégerais au jour de l'invasion; je lui ai fait le serment de chrétien qu'il demandait. « Nous » voilà tous deux amis, lui ai-je dit en le quit- » tant; au revoir jusqu'à la conquête. »

P....

LETTRE CXLVI.

DESCRIPTION DE DAMAS. LES PORTES DE LA VILLE. INTÉRIEUR DES MAISONS. — LES KANS, LES BAZARS, LES MOSQUÉES, LE SÉRAIA, LES HOPITAUX, LES CAFÉS ET LES CONTEURS ARABES.

Mai 1831.

La ville de Damas, appelée par les Arabes *El-Châm, la Syrie*, parce qu'elle en est la capitale, et non point El-Chams, *le soleil*, selon quelques auteurs, est la plus riante et la plus délicieuse des villes d'Orient; l'imagination arabe a peuplé ces lieux de beautés divines; elle a fait de Damas la métropole de la séduction. Les voyageurs Pokoke, Mundrel, Niebuhr, Volney, Ali-Bey, plusieurs voyageurs anglais modernes, entre autres Richardson, ont parlé de Damas; les détails intéressans

abondent dans leurs récits, mais, vous l'avouerai-je, on connaît peu la noble ville quand on ne l'a vue qu'à travers ces différentes relations. Loin de moi la prétention de mieux faire que tous ces célèbres voyageurs ! Seulement j'ai cru devoir noter cette remarque, pour que vous ne m'accusiez pas trop si je ne vous donne de Damas qu'une très imparfaite idée.

Damas, comme je l'ai déjà dit, se présente de loin sous la forme d'une mandoline ; vous voyez alors que la ville s'étend surtout en longueur dans la plaine ; j'ai fait le tour de la cité ; je lui ai trouvé une lieue et demie de circuit ; Niebuhr lui donne à peu près la même circonférence. La ville est close de nouvelles murailles bâties sur les fondemens des anciennes ; dans quelques endroits, les murailles nouvelles menacent de tomber. Les antiquaires n'ont rien à faire à Damas comme à Gaza ; ce n'est point ici que vous trouverez les grandes ruines ; les peuples qui ont passé par cette vallée n'y ont laissé aucune trace de beaux monumens. La porte de Saint-Paul (Bab-Boulos), à l'orient, est le débris le plus remarquable de la vieille cité ; à deux cents pas de cette porte s'élèvent quelques débris d'anciens murs, où j'ai remarqué une fleur de lis gravée sur une pierre de taille ; la vue de cette fleur m'a causé une sorte de joie mélancolique que votre patriotisme comprendra sans peine. Nous avions retrouvé de ces glorieux emblèmes à Rhodes dans la rue des Chevaliers, à Nicosie en Chypre

sur de vieilles tombes françaises ; en retrouvant encore cette fleur à Damas, au milieu des ruines, je songe en même temps à la gloire de la France du passé et aux malheurs de l'âge présent.

De quelle manière, par quel événement cette fleur de lis est-elle venue se placer sur les murailles de Damas ? c'est ce que j'ignore ; cette ville n'a jamais été soumise au pouvoir des croisés, et par conséquent n'a jamais été française. A côté de ce bas-relief est une autre pierre d'une plus grande dimension, revêtue d'une inscription arabe ; cette inscription qui donne peut-être l'histoire de la fleur de lis, est placée trop haut dans le mur pour qu'il soit possible de la lire ; un troisième bas-relief dans le même mur représente une branche de palmier jointe à une branche de chêne ; une quatrième pierre représente un lion semblable aux lions que j'ai vus sur la porte de Saint-Étienne à Jérusalem. L'origine de ces quatre bas-reliefs ne serait pas facile à expliquer ; disons cependant que nous avons vu des médailles arabes avec des fleurs de lis frappées à Damas dans le treizième siècle ; la fleur de lis dont il vient d'être ici question, a pu être l'ouvrage du prince musulman qui fit frapper ces médailles.

Damas a dix-huit portes, et chaque porte a son gardien. Les hommes préposés à la garde de ces portes reçoivent une consigne sévère. L'entrée de la ville est interdite aux Druses ; un Druse reconnu

pour tel, aurait la tête coupée s'il était surpris dans la cité; mais beaucoup d'hommes appartenant à cette peuplade, viennent à Damas en se faisant passer pour musulmans; nul chrétien, quel qu'il soit, ne peut franchir les portes à cheval ou en turban blanc; de plus, tous les chrétiens, à quelque nation qu'ils appartiennent, sont tenus de payer en entrant un tribut de cinq ou six paras (un sou de notre monnaie).

Les maisons et les palais de Damas, contruits moitié en pierres, moitié en briques, n'offrent à l'extérieur qu'une apparence mesquine et grossière; toutes ces habitations sont revêtues de terre ou de boue blanchâtre, et vous diriez qu'elles ne renferment que des pauvres; quand on pénètre dans leur intérieur, on est tout surpris de trouver des cours pavées en marbre blanc, des appartemens décorés avec luxe, de riches divans cramoisis, des lambris dorés et peints à la manière orientale; chaque maison a une cour, chaque cour a une fontaine et des arbres tels que des orangers, des grenadiers, des citronniers ou des cèdres. J'ai visité avec M. Beaudin, notre agent consulaire, les vingt premières maisons chrétiennes de Damas; comme dans cette ville presque toutes les habitations se ressemblent, quant à leur forme intérieure et à la distribution des pièces, quand vous en connaîtrez une, vous les connaîtrez toutes. La porte d'entrée est étroite et basse; on trouve d'abord un corridor obscur et

tout juste assez large pour qu'un ou deux hommes puissent y marcher de front ; ce passage ténébreux semble devoir vous mener à une grotte ou à une étable ; mais voilà que s'offre à nous soudain une cour ouverte au ciel, ornée d'arbres et d'une fontaine, puis vous arrivez dans des salles semblables à de brillans sanctuaires. Les poutres qui soutiennent le toit des maisons sont toutes en bois de peupliers. Des ciselures, des frises sarrasines, des paysages avec des kiosques ou des mosquées, toutes sortes de vases de porcelaine encadrés dans des boiseries, différens ustensiles en argent, en cuivre ou en étain, tels sont les ornemens qui décorent les murs intérieurs de l'appartement. Les divans écarlates règnent autour d'une estrade de bois, recouverte d'une natte ou d'un tapis, élevée à deux ou trois pieds au-dessus du sol ; le sol est pavé en marbre blanc ou en mosaïque. Au fond de la principale salle, dans presque toutes les maisons chrétiennes, est une espèce d'autel qu'on ouvre et qu'on ferme comme une armoire ; il y a aussi des armoires dans lesquelles on enferme chaque matin les matelas qui ont servi de lits dans la nuit ; les matelas sont roulés et recouverts d'une toile blanche.

C'est dans ces demeures cachées que le chrétien, troublé et persécuté au dehors, recueille son existence et jouit de la vie ; là plus de terreur, plus de tremblement ; aucun regard ne l'épie, aucun bras ne le menace ; ce chrétien qui tout-à-l'heure tra-

versait la rue humblement et sans lever la tête, qui pâlissait devant les menaces d'un petit enfant musulman, une fois entré chez lui, change d'attitude et de costume ; ce n'est plus le rayas pauvre et timide, vêtu de noir comme un malheureux esclave ; il prend le manteau rouge et les babouches jaunes, il se pare de toutes les couleurs qui lui plaisent ; de nombreux serviteurs sont là pour obéir au premier mouvement de ses yeux.

Les rues de Damas sont étroites comme celles de toutes les villes d'Orient ; des rues larges ne conviendraient point à des cités exposées aux dévorantes ardeurs du soleil. J'ai vu pourtant, dans le quartier du sérail, des rues tout-à-fait européennes par leur largeur. Les piétons ont des trottoirs ; au milieu passent les cavaliers, les chameaux et le bétail. Les rues de Damas sont beaucoup moins sales que dans les autres cités d'Orient.

Le commerce a trente et un khans à Damas ; le plus remarquable de ces khans est un édifice à voûte immense, à grandes galeries, avec des salles et des chambres pour les négocians ; ce monument ne déparerait point les capitales de notre Europe. Les khans des cités asiatiques sont, comme vous savez, des entrepôts de marchandises, et c'est là qu'on traite les affaires. Les soieries et les selles pour les chevaux forment les deux principales branches du commerce de Damas. Les Arabes des déserts viennent chercher ici les selles, les ouvrages

de cuir dont ils ont besoin, et ce commerce est d'une importance et d'une activité que rien n'affaiblit et n'arrête. On compte soixante-douze boutiques de selliers. Les étoffes de soie et les toiles de coton, les sucreries et les fruits secs vont en Perse, en Turquie, en Égypte et en Afrique; il part chaque jour des caravanes marchandes pour tous les pays de l'Orient, et chaque jour des caravanes arrivent; Stamboul, le Caire et Bagdad échangent leurs productions contre celles de Damas. La caravane de la Mecque apporte tous les ans à Damas tous les trésors de l'Inde et de l'Arabie; les hadgi musulmans n'oublient point les choses de la terre, tout en pensant au ciel; les pieux visiteurs de la Kaaba reviennent chargés de cachemires, de mousselines, de graines de café, d'aloës et de perles.

Les bazars de Damas, aussi riches que ceux de Stamboul, m'ont paru beaucoup plus élégans et plus en harmonie avec les trésors qu'ils renferment; ils sont couverts d'une charpente percée de lucarnes par où le jour descend. Chaque espèce de marchandise, chaque industrie a son bazar. Dans ces brillans passages où le commerce asiatique déploie toutes ses richesses, circulent en silence des flots de peuple continuels. Dans une lettre, je disais que j'avais trouvé à Gaza une plus grande variété de costumes qu'en d'autres villes d'Orient; cette prodigieuse variété de vêtemens arabes, je l'ai retrouvée à Damas dans les bazars; là le caftan

rouge du musulman citadin se croise avec le abba de laine du bédouin : à celui-là, la ceinture de cachemire, le turban de mousseline blanche, les grandes babouches jaunes; à celui-ci la ceinture de cuir, le petit fichu gris ou jaune autour de la tête, les grossières sandales du désert; le chrétien semble vouloir se dédommager de l'humilité de son manteau noir, en laissant retomber aussi bas qu'il peut sur ses épaules le long tarbouch damasquin; à travers cette bigarrure orientale où se mêlent sans se confondre les couleurs de la domination et de la servitude, passent et repassent d'uniformes troupes de blancs fantômes, des bandes de femmes musulmanes enveloppées dans de longs voiles de mousseline. Rien ne charme plus l'européen voyageur qu'une promenade dans les bazars; ce sont là les seuls spectacles des cités d'Orient, et ces spectacles mettent en relief tous les caractères, toutes les mœurs, toutes les images du pays.

En parcourant ces galeries populeuses, j'ai souvent entendu des musulmans me maudire ou m'adresser des injures, lorsqu'à mon langage ils reconnaissaient que j'étais Franc; mais notre agent consulaire m'avait fait accompagner d'un émir ou cousin de Mahomet, et par respect pour le turban vert on me laissait passer. Toutefois si j'avais été surpris portant des armes, j'aurais couru risque d'être lapidé, car il est défendu à tout giaour de par-

courir la ville sainte avec des armes. Aucun Européen, aucun raya ne trouverait à acheter ici ni poudre, ni balles, ni rien de ce qui ressemblerait à une munition de guerre. On m'a raconté que, l'an dernier, un voyageur anglais visitant les bazars, demanda à acheter un sabre et un couteau; comme il portait le costume arabe et que son drogman seul avait parlé, le marchand musulman vendit sans difficulté le couteau et le sabre au prix convenu; puis tout-à-coup le voyageur s'étant mis à causer en langue italienne avec son drogman, le marchand reconnut sa méprise, jeta à la tête de l'Anglais l'argent qui avait été le prix des armes, et força l'acheteur infidèle de lui rendre le sabre et le couteau.

J'ai eu le bonheur de me procurer un document qui, mieux que tout ce que je pourrais vous dire, vous donnera une parfaite idée de l'importance de Damas et de son mouvement commercial; c'est un état des manufactures et des boutiques de Damas, d'après un dernier recensement; cette précieuse note étant trop longue pour que je la transcrive en entier, je me bornerai à vous en offrir un extrait.

On compte aujourd'hui à Damas 129 boutiques de tanneurs, 47 établissemens où l'on peint les étoffes, 22 établissemens où les étoffes s'impriment, 75 teinturiers pour diverses étoffes, 120 teinturiers en soie tous juifs, 34 maisons de lieurs de

soie, 748 marchands d'étoffes appelées étoffes de Damas, 211 épiciers, 19 magasins de coton filé, 68 maisons où l'on taille le tabac, 72 selliers comme il a été dit plus haut, 11 marchands de tentes, 47 marchands de cuivre, 50 marchands de fer, 54 maréchaux, 70 marchands de fourrures, 98 passementiers, 140 boulangers, 58 meuniers ou marchands de farine, 24 marchands de grains, 122 cafés, 32 boutiques de sucreries, 129 bouchers, 124 barbiers, 19 armuriers; Damas a perdu depuis long-temps ses manufactures de sabres si célèbres, mais les lames qu'on y fabrique encore sont estimées. En poursuivant cette nomenclature, je trouve 71 tailleurs, 59 bains publics, 6 horlogers, 6 relieurs de livres, 6 marchands de papier, 43 boutiques de tuyaux de pipe, 200 magasins de mouchoirs et de petits objets de parure, 150 marchands de tabac et de café, 4 manufactures de verre, 4 savoneries, 143 tisserands; les cuisiniers publics et les rôtisseurs s'élèvent à plus de 500. Si Damas était une cité connue, je vous aurais fait grace d'une semblable énumération; mais cette ville est une de celles sur lesquelles il n'existe que des détails généraux et souvent très vagues, et la statistique que je viens de vous donner, présente le tableau le plus positif qu'il soit possible d'avoir. Il est aussi un fait qui lui seul suffirait pour nous aider à juger du commerce de Damas; on m'a conduit dans un vaste quartier de la ville occupé tout

entier par une classe de menuisiers, dont l'unique travail est de préparer les caisses destinées à recevoir les marchandises.

Dans une sainte ville musulmane comme Damas, les monumens religieux doivent naturellement se trouver en grand nombre; je pourrais vous citer les noms de soixante mosquées qui s'ouvrent chaque jour à la piété des Damasquins. La grande mosquée, celle qu'on a coutume de fermer en signe d'alarme, fut autrefois une église consacrée à saint Jean-Baptiste, selon les uns, à saint Jean-Damascène, selon les autres; quelques auteurs prétendent aussi que cette église était dédiée au prophète Zacharie et qu'elle date de l'empire d'Héraclius; cette dernière opinion est fondée sur ce que dans le premier siècle de l'ère chrétienne, les fidèles et surtout les Grecs aimaient à placer leurs temples sous l'invocation des anciens patriarches et des prophètes. Les auteurs arabes nous apprennent que le calife Valid, an 86 de l'hégire, répara et embellit le monument; ce qui a fait croire que la grande mosquée de Damas était l'ouvrage de ce calife. Je n'ai pas le temps de fouiller dans les vieilles origines, pour déterminer avec une incontestable vérité, quel fut le premier fondateur de ce temple, sous quel saint patronage ce sanctuaire fut d'abord placé; il me paraît plus simple de vous annoncer que la grande mosquée est le plus beau monument de Damas; l'édifice est d'architecture corinthienne; la

vue extérieure du monument présente des formes et un caractère qui rappellent les grandes œuvres du génie grec ; le premier âge de la foi chrétienne n'a rien enfanté de plus remarquable. Combien j'aurais aimé à visiter l'intérieur d'un tel sanctuaire, mais jamais les pas d'un voyageur franc ne retentiront dans la grande mosquée de Damas, et c'est à peine si l'on nous permet, à nous infidèles, de jeter de loin quelques regards sur ce saint et redoutable monument. Le voyageur européen peut dire de cette religieuse enceinte ce que les livres saints disent de la maison de Dieu : *Terribilis est locus iste, ce lieu-là est terrible.*

Pourtant la science est parvenue à tromper le fanatisme ; votre curiosité et la mienne seront satisfaites. Ali-Bey qui se fit serviteur de Mahomet pour avoir son entrée dans les mosquées d'Orient, va nous parler d'une manière complète de la grande mosquée de Damas :

« La grande mosquée est magnifique par son » étendue ; avant d'y entrer, on remarque un su- » perbe château d'eau, avec une fontaine dont le » jet s'élève à plus de vingt pieds. Autour de cette » fontaine est un café sans cesse rempli des oisifs » de la ville. Dans l'intérieur de la mosquée, on » trouve une grande cour entourée de galeries et » d'arcs reposant sur des colonnes et des piliers » carrés. Au milieu de la cour est une autre fon- » taine, avec un berceau de chaque côté. De cette

» cour on passe dans le corps principal de la mos-
» quée, qui contient trois nefs immenses dans la
» direction E. O., et composées d'arcs légèrement
» pointus, appuyés sur de grandes colonnes et des
» piliers. On compte sur chaque rang, quarante-
» quatre colonnes, qui ne sont pas exactement
» égales. Ces nefs ont près de quatre cents pieds
» de longueur. Au milieu de la nef du centre qui
» est la plus large, quatre énormes piliers sup-
» portent une grande coupole en pierre. Le reste
» de la mosquée est couvert en charpente. Ces
» nefs sont transversales, c'est-à-dire que leur lon-
» gueur est dans le sens perpendiculaire à la ligne
» qui regarde le fond de la mosquée. Au milieu de
» la nef du fond est un espace carré, fermé de ja-
» lousies qui ne sont ouvertes qu'aux heures de la
» prière. C'est dans cette espèce de presbytère
» que se trouvent le *mehereb*, le *monbar*, deux pe-
» tites tribunes basses, avec de grands corans
» pour les lecteurs, et au-dessus, un chœur pour
» les chantres. Cet endroit est particulièrement
» affecté aux individus du rit hhaneffi, qui est
» celui des Turcs. Le sol est décoré des plus
» beaux tapis ; le reste du pavé est nu en partie, et
» en partie couvert de tapis déjà usés. Dans cette
» nef du fond vers la droite est placé le *mehereb*
» pour l'iman du rit schaffi. La nef du centre a
» sur la gauche une maisonnette en bois avec des
» jalousies, des moulures et des ornemens en or,

» et des peintures arabesques ; elle renferme le sé-
» pulcre du prophète Jean, fils de Zacharie. Il y a
» dans toute l'étendue de la mosquée un grand
» nombre de carcasses de fer et de bois en forme
» de cages, suspendues au toit, et destinées à
» porter des lampions pendant les nuits d'illumi-
» nation. »

D'après ce que nous venons de lire dans cette description, les musulmans damasquins croient posséder le tombeau de Jean-Baptiste, fils de Zacharie; avec un peu d'attention et de critique, on peut reconnaître leur erreur. C'est à Tibériade que le précurseur du Christ eut la tête tranchée; les disciples de Jean l'ayant su, dit l'Évangile, vinrent prendre son corps et le mirent dans un tombeau. Il est donc bien évident qu'il faudrait chercher le sépulcre du fils de Zacharie dans la Galilée, et non point à Damas. Ali-Bey a oublié de dire que les portes de la grande mosquée sont en bronze et d'une grande beauté. Une tradition musulmane annonce qu'à la fin du monde saint Jean descendra dans la grande mosquée de Damas, comme Jésus, d'après la même tradition, descendra dans le temple d'Omar à Jérusalem, et Mahomet dans le temple de la Mecque.

Je désirais beaucoup être présenté aux principales autorités musulmanes, au grand mollah, au second pacha, en l'absence du pacha à trois queues qui est maintenant sur le chemin de la Mecque. La gra-

vité politique de la situation présente en Syrie, une foule de circonstances intéressantes me faisaient mettre du prix à une entrevue avec les hauts dignitaires de Damas. M. Beaudin m'a dit que telle est la position critique des autorités vis-à-vis des musulmans damasquins, qu'il y aurait presque péril pour elles d'accueillir un voyageur franc. « Le pacha, ajoutait notre agent, aurait le plus grand plaisir à vous recevoir, mais je n'ose pas le lui demander, parce que s'il y consentait, vous lui rendriez un très mauvais service. » A Dieu ne plaise, lui ai-je répondu, que je veuille sacrifier à ma curiosité le repos de ce bon visir! Je prie le puissant Allah de le défendre contre les cheiks et les derviches, et de lui envoyer ses anges pour garder les avenues de son palais.

Le Seraïa ou palais du pacha est un vaste édifice dont je n'ai pu parcourir que la cour, vaste espace clos de murs, où se voient, à différens intervalles, des tas de boulets, de petites pièces de canon, des gardes albanais qui, les uns fument la pipe, et les autres exercent des chevaux à la course. Le château fait face au Séraïa; son immense étendue lui donne l'air d'une cité à part dans la grande cité des Damasquins. Ce château fut probablement l'ouvrage des conquérans arabes de la Syrie. Le Séraïa et le château occupent le centre de la ville; c'est le plus beau quartier de Damas.

Dans tous les pays du monde, les époques d'agi-

tation multiplient les obstacles sous les pas du voyageur; mais dans un pays semblable à celui que je parcours, quand le flot populaire s'échappe victorieux de son lit, le voyageur européen voit se fermer à chaque instant pour lui le champ des pacifiques recherches; on prend sa curiosité pour une machination perfide, les questions les plus innocentes paraissent cacher des piéges, et des gestes insignifians sont jugés séditieux. C'est ce qui m'arrive à Damas; si je m'arrête un peu trop long-temps devant un mur, si, dans une promenade, je suis surpris crayonnant un mot sur un bout de papier, ou regardant quelque chose avec des yeux attentifs, vite les malédictions d'usage sortent des bouches musulmanes, et pour peu que j'y misse de l'entêtement, je m'engagerais dans de mauvais partis. Aussi dirai-je avec raison que le peu d'observations que je fais sont de véritables conquêtes. C'est comme une bataille continuelle entre mon envie de savoir et le fanatisme soupçonneux. Damas est, pour les Francs, un livre rebelle à la main qui veut l'ouvrir; puissé-je en dérouler quelques pages!

Cette irritation religieuse des Damasquins m'a fermé les portes de quelques établissemens que j'avais demandé à visiter. Sachant qu'il y a dans la ville des hospices pour les malades et les fous, j'ai prié un vieux musulman, assez bon homme, de vouloir bien m'en faciliter l'entrée. « Que deman- » dez-vous là? m'a-t-il répondu; vous ne pourrez

» pas plus entrer dans un hôpital que dans une » mosquée; les malades, et les fous surtout, sont » placés sous la garde particulière de la religion; » les cheiks des hospices vous traiteraient comme » un profanateur; les malades auraient peur de » vous comme de l'ange de la mort; quant aux » fous, ceux-là, Dieu les garde, et leurs pensées » ne sont plus de la terre. D'ailleurs il serait im» possible de ne pas se défier de vous, si vous » cherchiez à vous introduire jusque dans nos hô» pitaux. » A ces sortes de raisonnemens il n'y a rien à répliquer. Tout ce que j'ai pu obtenir, c'est d'être conduit en face du principal hospice de Damas, situé au couchant de la ville, près du lieu appelé le *pré vert* (*El-Merj*); une cinquantaine de coupoles recouvertes de lames de plomb surmontent l'édifice, ouvrage du sultan Sélim II. On m'a dit que les hôpitaux de Damas sont fort mal administrés. Les seuls qu'on n'ait point abandonnés à la Providence sont les hôpitaux des fous. Ici, comme en d'autres villes d'Orient, la charité musulmane veille surtout sur la folie; les traitemens et les soins pieux qu'on prodigue aux insensés n'ont point pour but de les guérir, mais de prévenir leurs besoins, leurs désirs, et jusqu'à leurs caprices. En général, on ne cherche pas à guérir chez les musulmans; dans leur opinion, celui que la raison abandonne devient un élu de Dieu, un saint, un inspiré; pourquoi donc chercher à lui faire perdre un si

précieux privilége ? lorsqu'un malade meurt ou recouvre la santé, c'est toujours Dieu qui l'a voulu; qui donc oserait aller contre les décrets de Dieu ?

Je pourrais vous parler longuement des bains publics de Damas, qui surpassent en commodité et en élégance ceux de Smyrne et de Constantinople; mais vous savez ce que sont les bains turcs avec leurs lits de marbre, leur massage et leur brûlante atmosphère de vapeur; les cinquante-neuf bains publics de Damas ne désemplissent pas chaque jour, depuis le lever du soleil jusqu'au soir. Les boutiques des barbiers, établies près des bazars, doivent être comptées au nombre des plus charmantes curiosités de cette ville; ces boutiques, tenues avec une admirable propreté, offrent sur leurs murs intérieurs des peintures arabesques, des figures de mosquées, des paysages, des versets du Coran tracés en beaux caractères revêtus d'or. Le barbier d'une ville turque est un personnage important; son ministère a quelque chose de religieux pour les musulmans; sa boutique est une espèce de sanctuaire.

Les cafés et les jardins sont la poésie de Damas; je vous parlerai plus tard des jardins; en ce moment je chercherai à vous donner une idée des cafés de Châm Beled. De vastes salles pavées de pierre blanche ou de marbre, dont la voûte est soutenue par des colonnes, des divans circulaires placés dans

l'intervalle de chaque colonne, des bassins d'eau bordés de narguillés en forme de couronne, une large niche où se prépare le nectar arabe, des estrades recouvertes de nattes ou de tapis, tels sont les meubles, tel est l'intérieur d'un café de Damas; au dehors, des pavillons verdoyans, auxquels une grande natte sert de toiture, s'élèvent au bord d'une, de deux ou de trois rivières provenant du Barrada; des peupliers, des saules et des platanes balancent sur vous leurs ombres, vous respirez la fraîcheur des eaux, vous écoutez le murmure de charmantes cascades artificielles, vous suivez d'un œil rêveur les feuilles ou les débris de rameaux que les flots emportent; le narguillé qui se consume vous avertit seul de la marche du temps, et le calme dont on jouit est si profond et si parfait qu'on se croirait entré déjà dans la paix éternelle.

Damas a cent vingt-deux cafés, comme je l'ai noté ci-dessus; les plus fréquentés et les plus rians sont le café des Roses, le café du Fleuve, le café de la Porte-du-Salut; ce dernier, entouré de trois rivières et ombragé par de grands saules, fait les délices des Damasquins; là se réunissent chaque jour plus de deux cents personnes qui viennent fumer le narguillé, boire la liqueur amère, jouer aux échecs sur des estrades ou des bancs élevés, au bruit des eaux, à l'ombre des saules ou des nattes suspendues. Que de musulmans pour qui la vie

n'est qu'un long repos, arrivent sous les grands saules quand le soleil se lève, retournent à leurs demeures quand la nuit descend, et passent leurs jours entre le café et la pipe, ne connaissant d'autre univers que cet aimable séjour! Ceux-là ignorent les tourmens de l'ambition, les dévorantes ardeurs d'une ame qui cherche la fortune ou la gloire; vents des passions, soufflez sur la pauvre humanité et multipliez vos victimes; tempêtes politiques, balayez les trônes et les nations; vaine et indifférente chose que tout cela! le paisible habitué du café du Fleuve ou du café des Roses savoure le narguillé ou regarde passer sur l'eau la feuille tombée, avec un calme perpétuellement égal. En d'autres pays, souvent l'ame brûlante ronge et dévaste le corps, fragile demeure, comme un torrent orageux dévaste ses rives, mais l'ame de ce paisible habitué musulman ne s'est jamais plus émue que l'eau des bassins de marbre placés dans l'enceinte des cafés.

Nul doute que vous n'ayez souvent entendu parler des conteurs arabes, espèce de troubadours musulmans, poètes des traditions populaires et des souvenirs merveilleux; c'est dans les cafés de Damas qu'on rencontre les plus habiles de ces narrateurs. Malgré ma passion pour toutes les choses orientales, les contes des *Mille et une Nuits* ne m'ont jamais beaucoup amusé; je ne sais pas pourquoi, mais cela est ainsi; je vous fais cette petite

confidence à vous qui êtes indulgent, mais n'allez pas, je vous en conjure, me trahir auprès de nos orientalistes de Paris. Si donc les *Mille et une Nuits* n'ont jamais eu pour moi un attrait bien puissant, vous pensez bien que j'ai dû d'abord me tenir en garde contre tout ce qu'on me disait touchant les conteurs des cafés de Damas. L'empressement des musulmans à écouter ces sortes d'histoires, le plaisir qu'ils paraissent y trouver, n'étaient point à mes yeux une garantie suffisante de l'intérêt de ces récits, car je sais que les orientaux ne sont pas difficiles à amuser. Toutefois il m'a fallu changer d'avis sur les conteurs arabes; comme je n'entends pas assez la langue du pays pour suivre des narrations, j'ai pris le parti de me faire traduire deux histoires qu'on avait racontées devant moi; je me hâte de vous dire que ces deux histoires m'ont charmé. La première retraçait la vie errante d'un derviche qui, en punition d'une faute, avait passé par toutes sortes de tribulations; il avait failli mourir de faim sur le chemin de Damas à Bagdad; des voleurs l'avaient mis à nu et ne lui avaient pas même laissé son rosaire; puis il arrive qu'il perd la mémoire, et tout, jusqu'aux choses de la veille, s'efface de son esprit. Dieu prend enfin pitié du pauvre derviche, il lui rend son bonnet de laine, sa robe, ses babouches, son rosaire, et aussi ses souvenirs; une dervicherie de Bagdad l'accueillit avec bonté, et le moine musulman, ainsi rentré en grace, passa dans

le bonheur le reste de ses jours. Cette première histoire, dont je vous donne à peine une idée, a duré plus d'une heure ; je n'ai pas le temps de vous indiquer une foule de détails que les auditeurs musulmans recueillaient avec une incroyable avidité.

L'autre histoire est une espèce d'apologue entre un tapis et un étendard, placés tous deux dans le palais des califes de Bagdad. L'étendard n'avait pu secouer encore la poussière de vingt batailles, et sur le point de repartir pour une lointaine expédition, il disait tristement au tapis son voisin : Un même palais nous enferme, mais nous n'avons point une même destinée ; la tienne me paraît bien digne d'envie. Tandis que, porté dans les airs, je livre mon front aux traits de l'ennemi, à la pluie, aux vents, au sable des déserts, toi, mollement étendu sur le marbre ou les boiseries dans le palais de notre maître, tu passes ton temps avec les fleurs, avec les filles jeunes et belles, avec les jeunes et beaux garçons ; combien ton sort est heureux ! combien mon destin est amer ! — Ma vie est douce, parce que je suis humble, répond le tapis à l'étendard ; la félicité n'est point réservée à ceux qui comme toi élèvent fièrement la tête. —

Ne trouvez-vous pas cette fable ingénieuse et poétique ? Il me semble avoir lu un récit à peu près semblable dans le *Jardin des Roses* de Sady ; si cela

est, on pourrait en conclure ou que les conteurs arabes récitent des histoires de Sady comme les Rapsodes chantaient les vers d'Homère, comme les gondoliers de Venise répètent les stances de Torquato, ou que le poète persan avait introduit dans son *Jardin* des récits populaires répandus encore aujourd'hui en Orient.

D'après ce que je viens de vous dire, pensez-vous qu'il y ait moins de poésie dans un café de Damas que dans un de vos brillans cafés de Paris, même les plus fréquentés par vos prosateurs et vos poètes. Pour moi, j'aime mieux les conteurs arabes que la plupart des nouveaux grands hommes dont Paris abonde. Parler de la mer et du jeu sublime de ses vagues, sans l'avoir jamais vue qu'à l'Opéra, chanter l'œil noir des Circassiennes, la jalousie des pachas armés de kandjar où les pierreries étincellent, les amoureux mystères du sérail tour-à-tour rians et sombres, sans jamais avoir connu cela que par les gravures des boulevards et quelques voyages modernes sans vérités; enfler une description de phrases sonores et prononcer souvent les mots de dague, de sérénade, de mantille, de madone; peindre enfin ou mettre en scène les hommes, les jeunes filles, les mœurs, la nature des pays lointains, sans être sortis de Paris ou de sa province : chez vous, on appelle cela l'Orient, l'Espagne, l'Italie, on appelle cela de la poésie, de la couleur locale, de la nature réelle, que sais-je? Vos jeunes génies à qui l'ins-

tinct a tout révélé, ignorent donc que la poésie ne se trouve point comme ils trouvent de l'or au bout d'une page qu'ils ont barbouillée de noir, à grand renfort d'images forcées et de barbarismes; ils ignorent que, pour parler de l'Orient, il faut avoir partagé la natte du Turc, du fellah ou du bédouin, avoir respiré à l'ombre des palmiers et des sycomores, avoir été porté sur les flots bondissans dans un caïque ou une tartane, avoir eu soif, le jour, sous le soleil brûlant, avoir veillé, la nuit, les regards attachés sur le firmament radieux. Chaque pays a une nature à part qui forme sa physionomie; cette physionomie ne se devine point; l'Orient n'appartient qu'aux pélerins; avant de chanter l'Italie, qu'on aille se chauffer à son soleil et méditer à Rome sur la poussière des Césars; qu'on aille boire de l'eau du Tibre ou de l'Éridan; avant de chanter l'Espagne, qu'on prenne la peine de franchir les Pyrénées, d'aller voir ce qui reste à Tolède ou à Séville des palais des rois maures, d'aller voir ce qu'est devenue la maison du Cid, à Burgos dans la vieille Castille, de visiter à Grenade l'Alhambra, merveille de l'architecture mauresque, de parcourir cette riche nature hispanique, d'interroger ses peuples. Vous à qui Dieu donna une voix puissante, criez donc dans votre Babylone littéraire que les portes de l'avenir ne s'ouvrent point pour le mensonge et l'ignorance; la poésie n'est que la vérité parée d'une robe éclatante;

dans toutes les œuvres d'art et d'intelligence, le vrai est la condition absolue sans laquelle on n'échappe point aux froides et rapides ailes de l'oubli.

P....

LETTRE CXLVII.

POPULATION DE DAMAS. — MARIAGE DES CHRÉTIENS DE DAMAS.

Mai 1831.

Un proverbe arabe dit : *Châmi, choumi, Damasquin, méchant.* Plusieurs voyageurs sont partis de là pour présenter la population de Damas comme la réunion de tout ce qu'il y a de pis au monde. L'Arabe qui le premier s'écria, *Châmi, choumi,* n'eut peut-être que la pensée de faire un simple jeu de mots. Sur ce point, une des choses qui ont pu égarer l'opinion des voyageurs, c'est le fanatisme des Damasquins; sans doute qu'en matière religieuse les Damasquins n'entendent pas raillerie, et que leur susceptibilité peut devenir dangereuse ; mais dans le reste des choses de la vie, ils n'ont

pas moins de vertus que les habitans des autres cités orientales. L'exaltation religieuse n'exclut pas nécessairement la droiture, le dévouement, la bonne foi. Je n'ai pas séjourné assez long-temps dans cette ville pour multiplier les preuves de ce que j'avance; toutefois, je pourrais citer des témoignages qui honorent les musulmans damasquins. Vous vous souvenez des quatre marchands avec qui j'ai fait la route de Beirout à Damas; j'ai gardé de la reconnaissance pour leurs procédés bienveillans envers moi, pour leurs paroles douces et engageantes, quand, le soir, dans les haltes de notre caravane, nous prenions place ensemble autour du même pilau. Un Grec catholique qui, depuis plusieurs années, est en relation de commerce avec des musulmans damasquins, me disait qu'il n'avait jamais eu à leur reprocher le moindre tort. J'ai rencontré plusieurs fois dans des maisons chrétiennes des musulmans qui me traitaient avec une parfaite bonté. S'il existe à Damas une portion d'hommes vraiment méchans, elle ne se trouverait que dans lès derniers rangs du peuple et dans les faubourgs; mais, dites-moi, trouve-t-on beaucoup de pureté et de vertu chez le bas peuple de nos grandes cités européennes? Cette courte défense des Damasquins n'est point suspecte de la part d'un homme qui a manqué d'être brûlé en entrant dans la ville.

Les chrétiens de Damas n'ont pas été plus mé-

nagés que leurs dominateurs; les voyageurs leur ont fait une réputation de bassesse et d'imposture. Les déclamateurs qui ont passé par ici, principalement les Anglais, n'ont point songé combien est difficile la position des chrétiens de cette ville vis-à-vis des musulmans; pour que de pauvres rayas puissent vivre en face d'un fanatisme toujours ardent, que de souplesse ne faut-il pas, que de finesse, que d'adroites précautions ! Les voyageurs ont appelé cela de la bassesse et de l'imposture. Le musulman fanatique de Damas, à l'égard du chrétien, c'est le loup de la fable qui, voulant manger le faible agneau, ne manque jamais de bonnes raisons. Que de génie il faut à l'agneau pour qu'il parvienne à tromper le loup !

Un trait commun au caractère des deux peuples, c'est l'amour du repos et des plaisirs. Dans un pays où tout abonde, où partout s'offrent aux regards des ombrages, des fleurs et de belles eaux, il est naturel qu'on se laisse aller à une douce nonchalance : l'esprit de l'homme est invinciblement soumis à l'influence des lieux. La race damasquine est remarquable par la beauté du sang et la blancheur de la peau; on ne rencontre guère ici de ces figures jaunes ou couleur de terre, qui souvent attristent le voyageur dans les contrées arabes; je n'ai vu nulle part des enfans au teint plus frais, à l'œil plus vif. Ali-Bey vante la beauté des femmes de Damas; vous n'ignorez pas que dans ce pays-ci

ce qu'on cache le plus aux voyageurs ; ce sont les femmes, et je ne puis vous dissimuler que sur ce point j'ai peu observé par moi-même. Pourtant, je ne dois pas vous taire que parfois, dans les bazars, un coin de voile écarté par des doigts probablement distraits, m'a permis de découvrir furtivement de jeunes et charmans visages, des yeux noirs pleins de feu ombragés par de longues paupières, et cette double rangée de perles qui pare avec tant d'éclat la bouche rose des filles d'Orient. J'ai vu aussi dans des maisons chrétiennes des femmes et de jeunes filles sans voile, qui m'ont paru belles sous leur couronne de sequins et leurs longs cheveux entrelacés ; elles marchent sur des galoches de bois qui les grandissent d'un demi-pied, et leur donnent quelquefois la taille des orangers et des grenadiers plantés dans la cour de leur habitation. Aly-Bey dit avoir remarqué qu'il se trouve très peu d'aveugles à Damas ; je ne sais pourquoi j'ai fait une remarque toute contraire ; je n'ai rencontré dans aucun lieu de la Syrie un aussi grand nombre d'aveugles qu'à Damas. Il paraîtrait que dans cette vallée, moins qu'en d'autres pays asiatiques, les habitans ne dorment point impunément, en été, sur leurs terrasses.

D'après les informations que j'ai prises, et par un calcul qui d'ailleurs ne peut être qu'approximatif, je porterai à cent trente mille environ le nombre des musulmans à Damas ; on compte

à peu près deux mille juifs, dix mille Grecs catholiques, cinq mille Grecs schismatiques; le reste de la population chrétienne est arménien et syrien. Les juifs de Damas, moins maltraités que les chrétiens, parlent avec une espèce d'orgueil de leurs trois synagogues, qui pourtant ne sont pas des monumens; mais les synagogues de Damas sont bien moins humbles que les synagogues souterraines de Jérusalem. Les Grecs schismatiques ont une église; la nation syrienne et la nation arménienne schismatique, possèdent chacune un sanctuaire; les catholiques remplissent leurs devoirs religieux dans les trois monastères latins, savoir: le couvent de Terre-Sainte, habité par quatre religieux espagnols; le couvent des lazaristes, successeurs des missionnaires jésuites, habité par deux prêtres français pleins de science, de zèle et de piété; le couvent Capucin habité par un vieil Espagnol qui vit d'aumônes. J'ai remarqué dans la cour de ce dernier monastère une treille qui m'a semblé un phénomène dans le monde végétal; le cep de cette treille, droit et haut comme le tronc d'un cyprès, a quatre pieds d'épaisseur. Les monastères francs de Damas ne sont point à l'abri des vexations de l'autorité musulmane. Il y a cinq mois que le couvent de Terre-Sainte a été condamné à payer huit mille piastres au pacha; voici pourquoi: les religieux latins avaient pavé l'avenue de leur monastère, auparavant humide et boueuse, sans en avoir ob-

tenu l'autorisation préalable. Au mois de mars dernier, nos pauvres lazaristes ont été condamnés aussi à une amende de huit mille piastres pour avoir osé réparer la chapelle de leur couvent. Plus d'une fois, dans nos lettres d'Orient, nous avons eu occasion de remarquer combien il en coûte aux chrétiens de ces pays pour remuer ou pour aligner des pierres.

Les chrétiens de Damas passent pour beaucoup aimer les réjouissances ; les époques solennelles de la vie, telles que le mariage, sont des fêtes et des occasions de plaisir dont on garde long-temps la mémoire. J'ai recueilli sur la célébration du mariage des chrétiens de Damas, des détails très curieux que vous ne trouveriez dans aucune relation de voyageur.

On sait que les mariages des musulmans se réduisent à de simples conventions faites en présence du cadi ; dans tous les pays d'Orient, les mariages des chrétiens sont accompagnés de plus de pompe, de plus de joie et de bruit. J'ai vu dans l'Archipel et dans l'Anatolie quelques-unes de ces fêtes en l'honneur des fiancés et des nouveaux époux chrétiens ; mais ce qu'on voit à Damas est plus intéressant et plus nouveau pour le voyageur d'Europe. Voici d'abord ce qui regarde les fiançailles :

Un prêtre est chargé de la part d'une famille d'aller demander en mariage telle ou telle jeune

fille. Les parens de la jeune fille prennent deux jours pour réfléchir à la demande qui leur est faite, et le troisième jour le prêtre va chercher leur réponse. Si les parens consentent à l'union, le jeune homme envoie aussitôt à la jeune fille dix sequins, un mouchoir brodé, deux grands mouchoirs de mousseline, et une bague attachée à un ruban; c'est le prêtre qui a lié cette bague et c'est lui qui la délie le soir des noces. Dès ce jour-là, le jeune homme et la jeune fille sont déclarés fiancés l'un à l'autre, et chacun s'empresse d'aller complimenter les deux familles. Au premier jour de l'an, le fiancé a coutume d'offrir un présent à sa fiancée. Toutefois les deux futurs époux vivent séparés l'un de l'autre sans se voir jamais et sans se parler; l'amour n'entre pour rien dans cette union qui doit durer toute la vie, et souvent il arrive que c'est dans la chambre nuptiale qu'un jeune homme fait pour la première fois connaissance avec la femme qui doit être la compagne de ses jours. Enfin les deux familles fixent le jour de la célébration du mariage. Quinze jours avant la fête, le fiancé fait remettre à sa fiancée une paire de bracelets en or ou en diamant suivant la fortune du futur époux, une pièce d'étoffe brodée en or et cent soixante piastres pour les frais du bain et du souper de noces. Le mariage se célèbre toujours pendant la nuit du dimanche au lundi.

Trois jours avant la célébration du mariage,

c'est-à-dire le jeudi, les proches parens se réunissent le soir dans la maison de la nouvelle mariée; ils passent la moitié de la nuit à préparer le banquet des noces composé de sucreries, de pâtisseries et de confitures; des amusemens et des chants joyeux accompagnent ce travail. Le vendredi, la fiancée est conduite au bain par des femmes qui ne la quittent plus jusqu'après la célébration du mariage; au retour du bain, on teint de rouge les mains de la fiancée; on lui enlève le duvet du visage avec du miel durci au feu; on lui peint les sourcils, on les lui façonne avec un soin particulier; on procède ensuite à d'autres opérations qui sont trop peu dans nos mœurs pour que je puisse en parler. Le samedi, la fiancée reste seule dans un appartement, mange seule et ne voit absolument personne, excepté la matrone chargée de la servir et de la parer. Le dimanche au matin, on la fait asseoir dans un coin de l'appartement, le visage tourné vers le mur, les yeux baissés et enveloppée d'un long voile, elle reste immobile dans cette position jusqu'à trois heures après le coucher du soleil. Tout ceci ne vous paraîtra pas sans doute très amusant pour une jeune fille; ne dirait-on pas qu'on veut lui faire expier d'avance les douces joies de l'hymen?

Le dimanche au soir, environ quatre heures après le coucher du soleil, on met à la nouvelle épouse les habits de noces, et toutes les femmes

qui doivent assister à la fête se parent en même temps ; les femmes et les jeunes filles reçoivent chacune une ou plusieurs bougies blanches ; l'épouse en porte cinq dans chaque main ; ces bougies sont dorées et attachées ensemble. Alors l'épouse, accompagnée de toutes les femmes, est conduite processionnellement dans la cour de la maison, au milieu de chants et de cris de joie ; l'épouse, appuyée sur les bras de quelques femmes, fait trois fois le tour du bassin ou de la fontaine qui se trouve au milieu de la cour, et cette lente promenade dure trois quarts d'heure. Après cette procession, l'épouse est ramenée dans sa chambre, au son du tambour ; celle qui frappe en cadence sur le tambour est la matrone dont je vous ai parlé plus haut, spécialement chargée de parer la nouvelle épouse. Rentrée dans son appartement, la mariée quitte ses vêtemens de noces pour reprendre ses vêtemens ordinaires. Il est une heure après minuit quand tout cela est achevé.

Bientôt trois femmes, parentes du nouveau marié, se présentent et demandent à emmener la nouvelle mariée ; elles sont suivies de tous les amis de l'époux, portant chacun une bougie allumée et chantant au bruit de divers instrumens, tels que le *santir*, dont on frappe les cordes de métal avec des baguettes de bois ; le *tanbour* charky (oriental), en bois d'ormeau, espèce de mandoline arabe ; le *nây*, flûte en canne de roseau, qu'on trouve dans tous les pays d'Orient. Ils arrivent tous ensemble à la

porte de la chambre de la mariée; mais la porte leur est fermée, ils crient et sollicitent en vain; puis on en vient à des explications; ce sont des *qui vive*, des réponses et des menaces apparentes; enfin la porte s'ouvre, les trois femmes vont joindre la nouvelle épouse, et les hommes passent dans d'autres appartemens. Là tous ces convives poussent des cris de joie, des cris de victoire, et se livrent à une folle gaîté. Un souper leur est servi; après le souper ou donne à boire à tout le monde un verre d'eau sucrée. Il est inutile de vous dire que le café et la pipe remplissent les intervalles de chaque cérémonie. Une demi-heure après le souper, les hommes redemandent l'épouse à grands cris, et tous les flambeaux sont rallumés. La fiancée, enveloppée dans un long voile blanc, et le visage couvert d'un petit voile noir, dit adieu à sa famille; c'est dans ce moment qu'on porte à la maison de l'époux le trousseau de la mariée. Bientôt le cortége s'achemine processionnellement, et avec une lenteur extrême, vers la demeure de l'époux, au milieu des cris, des chants et des symphonies arabes. Plus la mariée marche lentement, plus elle est estimée; on aurait une très mauvaise idée d'une jeune fille qui ne mettrait pas une heure au moins pour faire un chemin de dix minutes; on veut qu'elle songe que chacun de ses pas la rapprochant de son futur époux, la pudeur doit rallentir sa marche autant que faire se peut.

Arrivé à la maison du fiancé, le cortége se disperse et s'éloigne; la jeune mariée reste seule avec sa matrone et une vieille sage-femme; son entrée dans la maison de l'époux, est accompagnée de témoignages d'honneur et de respect; l'aloës brûle autour d'elle, l'eau de rose est répandue sous ses pas. Introduite dans la salle qui lui est destinée, elle est d'abord placée dans un coin, sur une estrade élevée, le visage tourné vers le mur et les yeux tout-à-fait fermés; elle garde cette attitude jusqu'au lundi après midi, pendant sept heures environ. La mère, les sœurs et les parentes de la jeune mariée sont invitées à venir dans la maison de l'époux; un moment elles refusent de s'y rendre, mais bientôt elles se laissent emmener et assistent à la bénédiction nuptiale, qui a lieu dans la maison même. Le prêtre, après avoir béni les époux, prend la bague et le ruban envoyés à la jeune fille à l'époque des fiançailles; il détache la bague du ruban, la passe d'abord dans le petit doigt de la mariée, ensuite dans le petit doigt de l'époux, et la retire de nouveau pour la laisser dans le petit doigt de la femme. Cette bague n'est pas tout-à-fait comme notre anneau nuptial; elle ne sert que pour la cérémonie, et l'épouse n'est pas tenue de la porter; pourtant on aime à la conserver comme un précieux souvenir.

Après la bénédiction nuptiale, la mariée est replacée sur l'estrade élevée qu'elle occupait auparavant, et les convives passent dans la salle du festin;

la jeune épouse est laissée seule avec sa matrone. Au sortir du banquet, on danse, on chante; les instrumens de musique retentissent, la joie et l'ivresse sont dans tous les cœurs, et la mariée, ainsi placée à l'écart, semble seule ne prendre aucune part à la fête. Quand le soir approche, elle reprend ses vêtemens de noce; toutes les femmes s'habillent et se parent, et rallument les flambeaux qu'elles ont reçus. La jeune épouse et toutes ces femmes recommencent une procession dans la cour, autour du bassin. On fait trois tours; après le premier tour, un des principaux convives soulève à demi le voile de la mariée; celle-ci garde toujours les yeux fermés; elle est conduite dans la chambre nuptiale; le jeune époux, suivi seulement de quelques-uns de ses plus proches parens, va la joindre d'un air grave et recueilli. En entrant dans la chambre, il lui ôte son voile. Un léger souper est servi; le marié prend place à table, en face de la mariée, mais celle-ci ne touche à rien, et ne mange point. Son époux lui présente chacun des plats qui composent le souper; il la presse de manger, et la jeune épouse refuse toujours, immobile, les yeux baissés, et ne proférant aucune parole. Enfin, l'heure sainte et solennelle arrive, les convives disparaissent, tout bruit expire, la matrone elle-même s'éloigne, et moi, qui viens de vous faire assister à la fête, je ne saurais pousser plus loin ce récit.

Il me reste encore à vous détailler quelques cérémonies qui concernent particulièrement le nouveau marié, et que je n'ai pu raconter plus tôt, pour ne pas trop embrouiller cette narration.

Le jeudi, le vendredi et le samedi, il se passe dans la maison de l'époux les mêmes choses à peu près que dans la maison de l'épouse. Les convives arrivent en foule le dimanche, et, ce jour-là, le barbier vient raser la tête du nouveau marié pendant qu'on chante autour de lui, et qu'on pousse des cris de joie. Le dimanche au soir, après le souper, la danse commence et se prolonge jusqu'à trois heures du matin; alors l'époux se dérobe à tous les yeux; il va se cacher dans le recoin le plus secret de la maison; les parens et les gens de la fête le cherchent et le trouvent. Le marié feint de vouloir échapper à leurs poursuites; puis on le prend, on l'emporte en triomphe, malgré lui, pour le déposer sur un divan qui a été préparé. Tous les invités, un flambeau à la main, vont chercher en procession les habits de noces du nouvel époux. Pendant qu'on le revêt du costume nuptial, le santir, le nây et le tambour se font entendre. Les fêtes des jours suivans n'offrent aucune particularité remarquable touchant le marié. Vous me dispenserez de m'arrêter sur la cérémonie du lendemain des noces, dont le but est de faire éclater à tous les yeux l'honneur de la jeune mariée. Cette cérémonie, assez étrange pour un Européen, est

en usage dans la plupart des contrées d'Orient. La mariée se montre ce jour-là sans voile et les yeux ouverts; elle baise humblement la main à tous les parens, à tous les invités, et chacun lui fait un présent en argent; on donne depuis vingt jusqu'à cinquante piastres.

C'est ainsi que se célèbrent à Damas les mariages chrétiens. Ne découvrez-vous pas dans cette célébration solennelle l'expression de deux caractères, de deux génies bien marqués, le mélange des anciennes mœurs grecques, et de mœurs arabes ou persannes? Il me semble qu'il y a, dans les diverses cérémonies ci-dessus racontées, des images, des symboles, des traits emblématiques qui tiennent à la fois de l'Odyssée et du Gulistan, d'Athènes et de Bagdad. Les chansons nuptiales, que répètent les convives, se distinguent par une poésie qui ne vous déplairait point. On dit à la jeune épouse : « Vous avez la taille du palmier, votre œil noir » brille d'un doux éclat; votre bouche est semblable » à la bague d'or qui vient de sortir des mains de » l'ouvrier. » On dit au jeune époux : « Ouvrez les » yeux, vous qui sommeillez, regardez seulement » le pan de sa robe; voyez, voyez donc, car nous » vous présentons une femme digne du sultan. »

Vous ne me reprocherez pas, j'espère, d'avoir multiplié les détails sur ces fêtes nuptiales; il m'a paru que c'était là une assez bonne manière de vous faire connaître les mœurs et le caractère des

populations chrétiennes de Damas. Je viens d'apprendre que, depuis plusieurs semaines, le patriarche grec schismatique et le patriarche maronite du Liban ont rendu des décrets qui abrègent et simplifient beaucoup les cérémonies des noces, vu les désordres qui peuvent résulter des réunions nocturnes. Puisque ces décisions récentes menacent de proscrire les fêtes dont j'ai tracé le récit, ne dois-je pas me féliciter de les avoir fidèlement recueillies ? Il ne faut point laisser périr ce qui tient à l'histoire intime des peuples, à leurs usages, à leurs coutumes, tout ce qui forme leur existence morale. C'est surtout avant que les monumens ne tombent, qu'on doit noter avec un soin religieux leur forme, leur architecture, leur physionomie de marbre ou de pierre. Si je rencontrais dans le désert quelque temple inconnu, qui dût crouler le lendemain sous le marteau de l'homme, me pardonneriez-vous de ne point en décrire les colonnes, le portique, le fronton, les frises, les piédestaux ?

P.....

LETTRE CXLVIII.

LES FAUBOURGS DE DAMAS. — LES JARDINS. — LES DIVISIONS DU FLEUVE BARRADY. — LES ALENTOURS DE DAMAS. LE LIEU DE LA CONVERSION DE SAINT PAUL. — LA CARAVANE DE LA MECQUE.

Mai 1831.

Les faubourgs de Damas sont à eux seuls plus vastes que la cité; le faubourg du sud, de trois quarts de lieue d'étendue, se nomme *Bab-Allah* (la porte de Dieu), parce qu'il fait face aux chemins de Jérusalem et de la Mecque; la population de Bab-Allah est tout entière musulmane. Les maisons des faubourgs sont bâties les unes en terre, les autres en briques composées d'argile mêlée à de la paille et cuite au soleil. Chaque maison est surmontée d'une coupole blanche, destinée à faciliter

l'écoulement des pluies ; toutefois, malgré les coupoles, ces fragiles habitations disparaîtraient bien vite, si les pluies étaient fréquentes. Rien n'égale l'insolence et le fanatisme du peuple des faubourgs ; c'est là que vivent et s'agitent toutes les mauvaises passions ; je vous ai déjà dit que c'est de là qu'est partie la révolte, au mois de février dernier. Dans les prochaines révolutions qui menacent la Syrie, si la ville de Damas souffrait de l'autorité de quelque nouveau maître, elle lâcherait contre lui les loups et les panthères de ses faubourgs.

Je voudrais être moins étranger que je ne le suis à l'art des descriptions, pour pouvoir vous parler des jardins de Damas ; imaginez une étendue de plus de sept lieues de circonférence, couverte d'arbres de toute nature, une forêt éclatante composée d'orangers, de citronniers, de cédras, d'abricotiers de vingt espèces différentes, de pruniers, de cerisiers, de pêchers, de pommiers, de figuiers, de vignes hautes et vigoureuses, belle vallée qui fait rêver à l'Éden où se réveilla le premier homme. A l'ouest, au nord et au sud, les montagnes Gebel-el-Cheik, Gebel-el-Salahhié, Gebel-el-Kessone, dominent la plaine ; à l'est, la vallée verdoyante s'étend vers un horizon jaune. C'est dans ces tranquilles retraites que les habitans de Damas vont souvent passer des journées entières ; ils ont leurs kiosques dans les jardins, comme les habitans de Stamboul sur les rives du Bosphore ; les maisons de plaisance découpent

agréablement ce long espace toujours uni, toujours vert, et de loin ajoutent encore à la beauté du spectacle de la plaine. Si j'interrogeais les kiosques des jardins de Damas, ils me rediraient peut-être de tristes histoires comme ceux de Stamboul; les spoliations capricieuses et les crimes de l'ambition ont fait là aussi peut-être bien des victimes.

Nous ne sommes qu'au mois de mai, et les fruits des jardins n'ont point encore atteint leur maturité; les gens du pays me disent qu'en aucun pays du monde on ne trouve des fruits aussi beaux qu'à Damas. Je regrette de n'être point venu ici un mois plus tard pour assister aux fêtes de la Pomone arabe; j'aurais été surtout curieux de voir de ces abricots damasquins d'une grosseur prodigieuse, d'une saveur embaumée, d'un suc divin. J'ai lu à ce sujet dans les vieilles chroniques musulmanes un trait que vous aimerez à trouver ici. Émad-Eddin, en parlant d'une conférence qui avait eu lieu entre Saladin et un prince de Mésopotamie, dit que le sultan, pour égayer l'entrevue, fit apporter des abricots de Damas, dont la saison était alors venue: « Ces abricots brillaient comme les étoiles, dit l'auteur arabe; on les eût pris pour des boules d'or; ils jetaient un éclat semblable à celui des fruits peints sur les drapeaux du sultan. » Les prunes de Damas ont aussi une grande célébrité. En 1148, nos croisés étant retournés à Jérusalem après avoir vainement assiégé Damas, comme il sera dit ail-

leurs, furent accusés d'avoir fait le voyage de Damas *pour des prunes ;* ce fut là l'origine d'un proverbe qu'on répète encore en Europe.

Les magnifiques jardins qui entourent Damas comme d'une riche et grande robe bleue, forment la meilleure défense de cette ville, car les arbres se pressent en manière de haies parfois impénétrables, et s'étendent en remparts de verdure souvent impossibles à franchir. Les murs qui servent à clore les jardins, sont faits avec de la terre mêlée à des cailloux et à de la paille hachée, et séchée au soleil.

Ce qui donne tant de fraîcheur et d'éclat aux jardins de Damas, ce sont les eaux abondantes que le Barrady ou Barrada leur envoie. Le voyageur est frappé de la manière admirable dont les eaux du fleuve sont partagées et distribuées dans les quartiers de la ville et dans tous les lieux voisins. Je vous ai dit dans une de mes dernières lettres que le Barrady prend sa source au nord-ouest de Damas, à dix lieues de distance. Le Barrada ne peut être que le Pharphar de l'Écriture ; la dénomination moderne est une dérivation corrompue du nom primitif. Les Grecs et les Romains appelaient cette rivière Chrysorrhoas. L'eau de ce fleuve, à cause de sa crudité, n'est bonne à boire qu'après sa jonction avec la rivière nommée *Figé*, dont la source est à cinq heures au nord de Damas ; arrivées au village de *Maksan*, à deux heures de la

ville, les deux rivières qui n'en forment plus qu'une seule sous le nom de Barrady, se divisent en sept branches. La gorge montagneuse où le fleuve se divise, offre un de ces beaux aspects romantiques comme vous avez pu en rencontrer dans les montagnes de la Suisse ou du Tyrol. Aux temps antiques, le fleuve ne se partageait qu'en deux branches; c'étaient le Pharphar et l'Abana; on a creusé au fleuve cinq canaux nouveaux pour que tout le pays soit largement abreuvé. La première branche nommée *Djazzié*, arrose *Salahhié*, séjour délicieux couvert de maisons de plaisance, situé à une demi-heure de chemin de Damas, au nord-ouest; le Djazzié passe ainsi sur des hauteurs qui, d'après l'estimation de Pokocke, dominent en quelques endroits le Barrada de plus de soixante pieds; la seconde branche nommée *Tora* ou *Toura*, roule une plus grande quantité d'eau que toutes les autres, et baigne des lieux élevés situés au nord de la ville; la troisième nommée *Banias*, abreuve le quartier du sérail, qui est le plus beau quartier de Damas; la quatrième, qui conserve le nom de Barrada, coule au pied des murailles de Damas, du côté du nord; la cinquième nommée *Carnavat* ou *Kenovat*, fournit de l'eau à la majeure partie de la cité, à l'aide d'un grand nombre de petits conduits qui vont aboutir aux fontaines publiques, aux bains, aux khans et aux mosquées; la sixième nommée *Akrabani* ou *rivière des Scorpions*, traverse

la partie méridionale de Damas et abreuve aussi une moitié du grand faubourg de *Meidan ;* l'Acrabani pourrait bien être l'Abana de l'Écriture ; Benjamin de Tudèle dit que l'Abana traverse la ville ; la septième enfin, nommée *Derary* ou *Deramy*, coule au sud de l'Akrabani et donne de l'eau à l'autre moitié du faubourg de Meidan. Toutes ces rivières, après avoir ainsi abreuvé la population et le pays dans tous les sens, rejoignent un peu au-delà de Damas le Barrada qui leur a donné naissance, et les sept canaux réunis en grand fleuve vont se perdre obscurément dans un abîme, à sept heures, à l'est de Damas, appelé par les Arabes *Bahr-el-Merg* (*la mer du Pré*). Le Bahr-el-Merg, dont la circonférence est d'environ huit lieues, ne s'élève et ne s'abaisse dans aucun temps ; dans toutes les saisons, son niveau se montre perpétuellement le même. L'œil cherche en vain l'issue par où puissent s'écouler les eaux du lac ; on ne saurait lui assigner que des voies souterraines. Ainsi les eaux du Barrada ont le même sort que les eaux du Jourdain ; les deux fleuves promènent leurs flots glorieux dans de belles et riches vallées, et tous deux se perdent dans un abîme entouré de silence et de mystère.

Quelques mots sur les principaux endroits voisins de Damas, complèteront ce que je vous ai dit jusqu'ici. Nommons d'abord Salahhié, grand bourg de près de quinze mille habitans. Le proverbe

Chami choumi, Damasquin méchant, peut s'appliquer dans toute sa rigueur à la population de Salahhié. C'est un ramas d'hommes farouches, joignant à la barbarie du désert, le fanatisme des croyances exaltées. Les Curdes et les Turcomans sont là en grand nombre, mais ils n'ont aucune des vertus qui caractérisent les peuplades auxquelles ils appartiennent. Il n'est point de mauvaise doctrine, d'opinion perverse qui n'ait à Salahhié ses apôtres et ses croyans; toutes les aberrations humaines ont trouvé des autels dans ce bourg redouté. Là, dit-on, vivent des hommes voués au culte du démon, à tous les mauvais génies échappés du ténébreux empire de Satan; là beaucoup de familles ne connaissent d'autre dieu que le soleil; elles s'agenouillent et se prosternent vers la terre quand l'astre jette son premier rayon, quand ses feux embrasent l'espace, et quand le sommet des montagnes se colore de ses dernières clartés. Là aussi chaque jour des bouches maudissent tous ceux qui aiment l'Évangile ou le Coran, et promettent à des dieux qui n'ont point de nom, l'immolation d'un musulman, d'un juif ou d'un chrétien. Et pourtant Salahhié peut passer pour un des endroits les plus délicieux de la terre. Là se voient les plus charmans jardins, la plus aimable nature du pays de Damas; les riches habitans de la sainte ville ont choisi ces lieux de préférence pour y bâtir leurs kiosques. N'est-il pas permis de s'étonner que le

spectacle de ce paradis enchanteur n'ait point adouci les cœurs sauvages, les féroces caractères de Salahhié? Je ne croyais pas qu'il fût possible de rester méchant au milieu d'une belle nature. Le bourg de Salahhié est devenu aujourd'hui le grand foyer de la révolte, le rendez-vous des mécontens et des perturbateurs; avant hier, le pacha, par une espèce de coup d'état qui honore son caractère, a fait chasser du bourg quatre cents Curdes.

Les pélerins auraient plusieurs grottes à visiter dans les montagnes qui dominent Salahhié; la plus vaste de ces grottes, convertie en mosquée, renferme, dit-on, les cendres de quarante martyrs morts pour le Seigneur; une tradition pieuse place dans ces montagnes la grotte des sept Dormans. J'ai vu à Éphèse, derrière le mont Prion, la véritable grotte où s'est passé le miracle. Ce serait d'ailleurs un travail fort difficile que de vouloir chercher à concilier les traditions religieuses de l'Orient, relatives aux localités.

Plus de trente villages sont répandus autour de Damas; la plupart de ces villages se trouvent au nord ou à l'est de la cité. A une heure de Damas, à l'est, les Israélites vont visiter, au village de Jobar, le tombeau d'Élisée, renfermé dans une synagogue. Pokoke dit que cette synagogue, autrefois une église grecque, marque le lieu où le prophète Élie couronna Hazaël roi de Syrie, selon les ordres du Seigneur. On a remarqué que les habitans de Jobar

ne coupent point le blé, mais qu'ils l'arrachent suivant une coutume mentionnée dans les livres saints.

Le village de *Bezé*, à une demi-heure au nord de Jobar, indique la place où Abraham atteignit les quatre rois qui retenaient Loth prisonnier; c'est, dit-on, sur la montagne voisine de Bezé, que les quatre rois reçurent la sépulture. A une heure et demie de Damas, au sud-ouest, j'ai vu un village, nommé *Davani*, renommé dans la contrée pour ses raisins d'une grosseur énorme et d'un goût exquis. Au sujet de ces raisins tant vantés, les musulmans de Damas racontent une histoire que je ne veux pas vous laisser ignorer : Un jour que Mahomet s'entretenait familièrement avec Dieu, il exprima le désir de manger des raisins du Paradis; un ange lui en ayant aussitôt apporté une grappe, le prophète la mangea et jeta au loin les graines sur la terre; ces graines tombèrent dans l'endroit occupé maintenant par le village de Davani : de là l'origine de ces raisins d'un goût si merveilleux. Je ne me suis pas donné la peine d'aller voir ce qu'on appelle la grotte de Jérémie, l'endroit du paradis terrestre où le Seigneur fit entendre au premier homme son arrêt de mort après son péché, le lieu où coula le sang d'Abel; ces traditions de localités ne supportent pas la critique.

Si les troubles de l'époque présente offraient moins de périls au voyageur, je n'aurais pas borné

mes courses aux alentours de Damas, mais je serais parti pour aller visiter des régions ignorées, où chaque pas m'aurait conduit à des découvertes. Un savant voyageur du dernier temps a traversé une portion de ces pays qui s'étendent au sud de Damas, sur les limites de la Syrie et de l'Arabie, mais les recherches de Burkhard sont loin d'avoir amené des résultats complets. Combien j'aurais aimé à parcourir les plaines du Haouran (*Belad Haouran*), l'ancienne Auranite, jadis couverte de villes; les vastes solitudes du *Ledja* et du Gebel-el-Haouran, qui représentent les cantons *trachônes* dont parle Strabon! Les ruines de plus de deux cents villages en basalte ou pierre noire, annoncent que, même dans des temps peu reculés, la Trachonite nourrissait encore une population nombreuse; on cite Bozra comme la métropole de toutes ces contrées, cette même Bozra que l'Arabie romaine avait pour capitale; la ville nouvelle s'élève à côté des débris immenses du passé.

Au temps des croisades, dans la deuxième année du règne de Beaudoin III (1145), Bosra ou Bostrum, appelé au moyen-âge *Bussereth*, fut le but d'une expédition chrétienne qu'on peut regarder comme le plus curieux événement de cette époque. Le gouverneur de cette ville, appelé Tantais, mécontent du prince musulman dont il dépendait, s'en alla trouver le roi Beaudoin à Jérusalem, et offrit de remettre Bosra aux chrétiens, moyennant une ré-

compense. L'offre est acceptée, et l'armée chrétienne se met en marche, ayant pour guide le gouverneur de Bosra. Partis de Tibériade, les Latins traversèrent la vallée profonde de Roob et arrivèrent dans la plaine de Médan, où se tenait alors tous les ans une grande foire pour les Arabes. Ce fut là que les chrétiens commencèrent à rencontrer des ennemis; grace à leur bon ordre, à leur union, à leur ardeur courageuse, ils s'ouvrent passage au milieu des bataillons musulmans et poursuivent victorieusement leur chemin. C'était au mois de juin; aux continuels harcèlemens de l'ennemi se joignirent les souffrances de la soif. « Le pays qu'ils parcou-
» raient était aride et sans eau, dit Guillaume de
» Tyr; on n'y trouve point de sources; en hiver
» seulement, les habitans ont coutume de recueillir
» les eaux de la pluie dans des cavités. Dans cette
» année-là, un accident avait rendu ces citernes en-
» tièrement inutiles; une multitude extraordinaire
» de sauterelles avaient infecté les piscines d'un
» impur venin; beaucoup de sauterelles y étaient
» mortes, et les eaux avaient été corrompues. » Le même chroniqueur dont le récit nous guide en ce moment, cite au-delà de la plaine de Madan la ville d'*Adrate*, anciennement Édrée, connue dans le treizième siècle sous le nom de ville de Bernard d'Étampes; les croisés, trouvant dans ce pays des citernes ouvertes, jetaient des seaux pour y puiser de l'eau, mais des hommes cachés au fond des sou-

terrains coupaient les cordes des seaux, et les chrétiens s'épuisaient en vains efforts.

Après quatre jours d'une marche périlleuse, ils aperçoivent de loin la cité de Bosra, la métropole dont la conquête doit leur faire oublier de rudes fatigues; ils campent, pour la nuit, auprès de rochers à travers lesquels s'échappaient des filets d'eau, précieuse ressource pour une armée tourmentée de la soif. Au milieu du silence de la nuit, voilà qu'un messager de Bosra arrive au camp des chrétiens, annonçant que la femme même du gouverneur Tantais vient de livrer la ville, et que toutes les positions de Bosra, et sa citadelle, sont occupées par les musulmans de Damas. Vous imaginez le deuil de l'armée chrétienne à cette nouvelle; les princes s'assemblent et décident qu'il faut se hâter de rentrer dans le royaume de Jérusalem. On craint pour l'armée, on n'espère pas pouvoir la sauver dans sa retraite, et quelques-uns des principaux seigneurs, voulant au moins sauver le jeune roi Beaudoin, lui conseillent de prendre secrètement la fuite avec le bois de la vraie croix, et de monter sur le meilleur coursier de l'armée. Le jeune roi s'offense d'une telle proposition, et déclare qu'il veut vivre ou mourir avec son peuple. La retraite des chrétiens fut un combat continuel; pour cacher à l'ennemi le mal qu'il leur faisait, les princes avaient donné ordre de mettre sur les chameaux et les autres bêtes de somme, les morts, les faibles et

les blessés; ceux-ci portaient même leurs glaives nus, pour se donner l'apparence d'hommes en état de combattre, et les musulmans s'étonnaient de ne rencontrer sur la route aucun chrétien mort ou mourant, après la grêle de flèches qu'ils avaient lancées, au milieu des chaleurs dévorantes et d'une complète disette d'eau. Toute cette contrée, au rapport de Guillaume de Tyr, était couverte de buissons, de petits arbrisseaux, de chardons secs, de plans de sénevé, de chaume de l'année précédente et de moissons déjà bien mûres; les musulmans mirent le feu partout, et le vent qui soufflait sur l'armée chrétienne l'entourait d'un vaste incendie. Les vents ayant changé de direction, l'ennemi eut à souffrir à son tour de la flamme et de la fumée, et les Latins purent alors respirer. Cinq jours de marche ramenèrent les guerriers de la croix à la vallée de Roob, et trois jours après ils atteignirent Gadara, l'une des cités de la Décapole. J'ai abrégé autant qu'il m'a été possible l'intéressant récit de Guillaume de Tyr; ce récit se termine par ces mots : « Nul homme actuellement vivant ne » se souvient que les Latins, depuis leur établisse- » ment en Orient, aient fait une expédition aussi » périlleuse que celle-là, sans que cependant les » ennemis y aient remporté une véritable victoire. »

J'ai vu hier, dans la maison de notre agent consulaire, un Anglais, le capitaine Chesney, qui, voyageant pour le compte d'une compagnie

de commerce, vient d'explorer les rives de l'Euphrate, à la seule fin de s'assurer si le fleuve est navigable sur une grande étendue; les observations du capitaine Chesney sont favorables au projet de la compagnie anglaise, qui veut ouvrir, à travers la Syrie, une route vers les Indes; on joindrait l'Oronte à l'Euphrate par un canal; j'aurai occasion de parler encore de ce projet, quand je parcourrai les bords de l'Oronte autour d'Antioche. Le capitaine voyageur est venu à Damas en passant par le Haouran; quoique l'antiquité et les merveilles de l'art l'occupent fort peu, il n'a pu faire autrement que de remarquer plusieurs temples et théâtres encore debout sur les chemins qu'il a suivis: « Homme du commerce, m'a-t-il dit, je ne me suis guère arrêté à ces sortes de monumens, mais je vous assure qu'il y a là de bien belles choses. D'ailleurs, comme je me suis donné partout pour un bédouin musulman, je me serais évidemment trahi si j'avais fait quelque attention aux monumens antiques. » En effet, ce voyageur portait le fichu jaune ou kefieh, le abba et les babouches du désert; un kandjar de cheik brillait à sa ceinture de cuir; son visage était noirci par le soleil. Avant de le voir dans la maison de notre agent consulaire, je l'avais rencontré dans les bazars de Damas, et je l'avais pris pour un bédouin. Si Dieu voulait que la science eût des agens aussi entreprenans, aussi courageux que les agens du commerce, dans peu de temps le grand

livre de l'univers n'aurait pas une seule page qui ne fût bien connue, bien comprise. En attendant qu'il s'établisse pour la science des compagnies puissantes, à la manière des compagnies anglaises, j'engage tout voyageur d'Europe qui aura soif de gloire, à venir dans les pays du Haouran, digne but de conquête pour un génie aventureux.

Je reviens à Damas pour m'arrêter un moment au lieu où le persécuteur de l'église, qui depuis fut saint Paul, se sentit frappé d'une lumière du ciel, et entendit une voix d'en haut qui lui disait : *Paul, Paul, pourquoi me persécutez-vous ?* Ce lieu est à un demi-mille de la ville, du côté de la porte de Saint-Paul, ou Porte orientale, à peu de distance du cimetière chrétien; près de là, se voit un massif de maçonnerie qui peut-être appartint à quelque chapelle bâtie en mémoire de la conversion de saint Paul. Cet homme que le Seigneur, disent les livres saints, voulut choisir comme un instrument pour porter son nom devant les Gentils, devant les rois et les enfans d'Israël, ayant été ébloui par la lumière du ciel, fut conduit miraculeusement à Damas, dans une rue appelée la *rue Droite*, et que les chrétiens montrent encore. Ananie, dont j'ai visité la maison souterraine, alla trouver Paul pour lui rendre la vüe et le faire chrétien. Il tomba des yeux de Paul quelque chose qui ressemblait à des écailles; le jour lui fut rendu, l'eau du baptême coula sur son front, et l'homme de Tarse, qui avait

fait le voyage de Damas pour charger de chaînes les confesseurs de la croix, devint tout-à-coup un apôtre intrépide, prêchant dans les synagogues de Damas, et confondant les docteurs de l'ancienne loi. Les Juifs, ne pouvant résister au nouvel apôtre avec les armes de la parole, résolurent de le perdre; celui-ci, averti du complot, ne trouva d'autres moyens de salut que la fuite. A la faveur des ombres de la nuit, ses disciples le descendirent dans une corbeille, le long du mur, et des catholiques grecs m'ont fait voir, près d'une porte murée, à l'ouest de la ville, l'endroit par où saint Paul parvint ainsi à s'échapper. J'ai eu quelque plaisir à relire, dans les *Actes des apôtres*, ce que je viens de vous rapporter ici, d'abord parce que les plus petits faits deviennent intéressans quand on les rappelle sur les lieux mêmes où ils se sont passés; ensuite, parce que tout ce qui tient à l'établissement du christianisme dans le monde, prend à mes yeux un caractère grandiose et éminemment poétique.

Le lieu consacré par le souvenir de la conversion de saint Paul, fait partie d'un vaste terrain uni, inculte et sans arbres. C'est là que la caravane de la Mecque a coutume de se réunir tous les ans avant de se mettre en marche, sous la conduite du pacha de Damas. La sainte ville est le rendez-vous des pélerins de la Syrie, de l'Anatolie, de Constantinople et de la Perse, comme le Caire est le rendez-vous des pélerins d'Égypte et d'Afrique. Cette

affluence d'hommes double le commerce de la cité des Damasquins. Quel curieux spectacle que le départ de la caravane! Vingt, trente mille, et quelquefois même quarante mille pélerins montés sur des mules, des chevaux ou des chameaux qui portent à leur cou des sonnettes retentissantes, quelques-uns montés en *takterouan*, s'avancent ensemble, escortés des pavillons verts du Prophète, de l'émir hadji et de sa troupe, tous munis d'abondantes provisions, avec des nattes, des tapis ou des tentes, des vases de bois ou des sacs de cuir pour l'eau, avec les ustensiles de fer ou d'étain pour préparer le pilau et le nectar consolateur. Frais, joyeux et pleins d'espérance, ils cherchent déjà d'un œil religieusement avide, l'horizon lointain où la main des anges a placé le temple de la Mecque. Les voilà qui s'enfoncent dans l'immensité du désert; ils n'auront rien à redouter des tribus ennemies, car l'émir hadji leur sert de bouclier, et, d'ailleurs, il a d'avance acheté à prix d'or la liberté du passage dans le désert; mais qui défendra la caravane contre le terrible simoum, qui l'attend dans ces mornes et longues solitudes, contre la soif qui dessèche et tue, contre les mortelles maladies qui naissent des privations de toute nature, de l'excès de la fatigue et du soleil brûlant? Cette route de quarante jours sera fatale à plus d'un pélerin; tous les mulets et les chameaux qui partent pour la Mecque, n'achèvent point le voyage. Que d'hommes

e désert va dévorer ! que de cadavres seront abandonnés aux bêtes de la terre, aux oiseaux du ciel ! Chaque année, quand la pieuse caravane traverse le désert, elle laisse toujours assez d'ossemens pour que les vents et les sables puissent jouer bien longtemps avec eux. Cette grande caravane, qui doit passer par le désert lugubre avant d'arriver au sacré tabernacle de la Kaaba, ne vous représente-t-elle pas la grande caravane du genre humain, condamnée à passer par le triste voyage de la vie, avant d'arriver en face de la montagne radieuse où Dieu réside, avant de jouir du repos sublime de l'éternité !

Voici quelques détails que j'ai recueillis de la bouche d'un musulman qui a fait le saint voyage de la Mecque. Le pélerinage dure quatre mois ; on met quarante jours pour aller et quarante jours pour revenir ; la caravane ne se repose que toutes les vingt-quatre heures. Il meurt plus d'un tiers de pélerins et de chameaux. J'ai eu occasion de vous dire que les hadjis revenaient chargés de marchandises. Après les fêtes religieuses en l'honneur du Prophète, il se tient, autour de la Kaaba ou Kéabé, une foire immense où accourent les marchands des pays les plus lointains de l'Asie. Le pacha de Damas, prince du pélerinage, chargé des frais de la route, hérite des marchandises et de l'or des hadjis qui meurent. Il va sans dire que les dépouilles des morts l'indemnisent amplement des dépenses du

voyage. On sait d'ailleurs que le tribut annuel que le pacha de Damas paie au sultan ne s'élève pas très haut, en considération des frais du hadj.

Il est arrivé hier à Damas un sous-pacha de Saint-Jean d'Acre, destiné à partir prochainement pour aller à la rencontre de la caravane de la Mecque, et lui porter des vivres. Cette charge que supporte aujourd'hui le pacha d'Acre, fut pendant longtemps l'affaire principale et sacrée du pacha de Tripoli. Maintenant que Tripoli n'a plus qu'un mutselim, ce mutselim se borne simplement à envoyer des kiatib ou écrivains, pour régler les dépenses et présenter les comptes. Le sous-pacha de Saint-Jean d'Acre, accompagné d'un millier de soldats, a dressé ses tentes dans le lieu nommé le *Pré-Vert*, à l'ouest de Damas; c'est le lieu où campèrent autrefois les croisés, lors du siége de la ville, comme nous le verrons dans une prochaine lettre. Les Damasquins, qui ont des parens ou des amis dans la caravane, s'empressent aussi d'envoyer à leur rencontre, et de leur faire porter différentes provisions pour adoucir les dernières journées de cette marche si longue et si difficile. Dans une semaine ou deux, quand la pauvre caravane de la Mecque apercevra dans la plaine les hauts minarets de la mosquée de Saint-Jean, que de cœurs battront de plaisir, que de voix reconnaissantes béniront le nom d'Allah !

Ici finit ce que j'avais à dire sur Damas et sa si-

tuation présente ; la lettre suivante aura pour but de vous rappeler ce que fut Damas autrefois et quelles ont été les principales époques de son histoire.

P.....

LETTRE CXLIX.

SOUVENIRS HISTORIQUES DE DAMAS. — SES PREMIERS TEMPS. CONQUÊTE DE DAMAS PAR LES MUSULMANS ARABES. DAMAS AU TEMPS DES CALIFES. — SIÉGE DE DAMAS PAR LES CROISÉS. — DESTRUCTION DE CETTE VILLE PAR TAMERLAN.

Mai 1831.

Voila quatre lettres sur Damas que je viens de griffonner pour vous ; j'ose à peine relire tous ces récits, ces peintures, ces descriptions ; y a-t-il là quelque chose qui puisse vous intéresser, un trait, une observation, une image qui vaille un de vos regards ? Si j'écrivais à mon correspondant accoutumé, à ce noble ami qui en ce moment achève de parcourir la terre des Pharaons, des califes et des pachas, j'abandonnerais avec moins de défiance

toutes ces pages tracées à la course, car l'œuvre la plus médiocre se relève sous l'œil d'une tendre amitié; mais je n'ose espérer que mes lettres, ces pauvres filles de mon ame et de mes pensées, trouvent auprès de vous un aussi bienveillant accueil; si vous êtes tenté de ne point leur sourire quand elles vous arriveront, songez bien vite qu'elles viennent d'une contrée que vous aimez, qu'elles ont passé par les pays de la Bible et de l'Odyssée, et qu'un poète tel que vous ne doit point fermer sa porte à d'orphelines voyageuses nées sous le ciel de l'Orient. Cette cinquième lettre qui sera la dernière à votre adresse, va vous entretenir des choses du temps passé.

La première origine de Damas est obscure comme tout ce qui touche aux premiers siècles du monde. Cette ville eut-elle pour fondateur Abraham, ou Uz, arrière-petit-fils de Noé, ou d'autres patriarches des âges primitifs? c'est ce que je n'entreprendrai point d'examiner. Il me suffira de vous rappeler que Damas est une des premières cités qu'aient élevées les enfans de la terre; la date précise de sa fondation et les noms de ses fondateurs sont autant de questions qui appartiennent bien plus au dissertateur érudit écrivant dans son cabinet, qu'au voyageur qui passe en évoquant des souvenirs, traçant à la hâte des notes imparfaites dans ses courts instans de repos, sous la tente hospitalière ou dans les caravanséraïs. La Bible nous

apprend que Damas et les pays septentrionaux de la Syrie faisaient partie des terres promises au peuple de Dieu, mais nous savons que les Hébreux ne purent parvenir à s'y établir; la nation de Jéhovah n'y eut jamais qu'une domination très passagère; c'est ainsi que David et Jéroboam s'emparèrent de Damas pour l'abandonner ensuite; le premier, en mémoire de son triomphe, suspendit dans un sanctuaire de Jérusalem les armes et les carquois d'or des guerriers qu'il avait vaincus. Dans le seizième chapitre du *Livre des Rois*, il est dit que Theglath-Phalasar, roi des Assyriens, vint à Damas, ruina la ville et emmena la population dans la Médie. Le dix-septième chapitre d'*Isaïe*, s'ouvre par une prophétie contre Damas. « Damas, dit le prophète, » va cesser d'être une ville; elle deviendra comme » un monceau de pierres d'une maison ruinée. » Dans sa description de la Syrie, Strabon nomme à peine Damas. Jusqu'à la venue des Arabes, l'histoire ancienne de Damas ressemble à celle des autres villes de la Syrie, tour-à-tour conquises par les Perses, les Grecs, les Romains et les empereurs d'Orient.

Quelle est cette nation ennemie qui descend dans la plaine de Damas, quels sont ces hommes belliqueux sortis de leurs déserts lointains pour conquérir le monde? Une courte robe de laine ou de poils de chameau forme tout leur vêtement; une étoffe grossière couvre leur tête; d'épaisses sandales de cuir chaussent leurs pieds; leurs armes

sont des flèches et une épée pendue à la ceinture ; voyez comme est rude et sévère leur visage que le soleil a brûlé ! Quelle ardeur puissante les anime ! Apôtres et soldats d'une religion nouvelle qui compte pour rien la vie présente et promet au-delà du tombeau d'ineffables délices, les guerriers descendus sur les rivages du Barrady ne seront arrêtés par l'image d'aucun péril. Ces guerriers sont des Arabes musulmans conduits par les quatre chefs Caled, Abou Obeidah, Amrou, Derar, sous l'étendard de l'aigle noire. L'un de ces jeunes combattans, dans ses adieux à sa mère et à sa sœur, disait : « Je ne vais point chercher en Syrie » les plaisirs qu'on y trouve ; je vais combattre » pour obtenir la faveur de Dieu et de son pro- » phète ; j'ai ouï dire à un des compagnons de Ma- » homet que les esprits des martyrs seront logés » dans les jabots des oiseaux verts, qu'ils mange- » ront les fruits du paradis et boiront l'eau de ses » fleuves. Nous nous reverrons dans les bosquets » et près des fontaines que Dieu réserve à ses » élus. » — « Adieu la terre, s'écriait un jeune » Arabe ; adieu, pâles et stériles habitations de » l'homme ; les cadavres des infidèles (les chré- » tiens) me serviront de marche-pied pour m'élancer » vers l'éclatante région des prédestinés, vers les » voluptueuses demeures promises aux croyans. »

Gibbon a raconté le siége et la conquête de Damas par ces farouches soldats de l'islamisme, et

vous ne voudrez point que j'en répète ici les détails; l'arabe Caled, surnommé le *Glaive de Dieu*, et le grec Thomas, défenseur de la ville, sont deux figures qui dominent dans ces événemens dramatiques; le premier est le héros barbare du Coran, le fanatisme armé pour la destruction d'une croyance rivale; le second, inspiré par un noble patriotisme et par l'amour de l'Évangile, montre sur les murs de Damas une ardeur courageuse, un dévouement sublime, qui en font le Constantin de la capitale syrienne. Caled représente, dans son énergie primitive, cette religion nouvelle qui devait asservir violemment la moitié de la terre; Thomas jette un peu de gloire sur cet empire chrétien d'Orient, qui devait se fondre ignominieusement devant la face dévorante de l'islamisme. Le siége de Damas dura soixante-dix jours selon les uns, plus de six mois selon les autres; après une ardente mais inutile résistance, la population capitula. Les trois quarts des habitans se soumirent à un tribut et restèrent dans leur ville; le reste de la population, ayant Thomas à sa tête, aima mieux prendre le chemin de l'exil; soldats, prêtres, citoyens, femmes et enfans, tous ces chrétiens qui se condamnaient à la fuite, formèrent un camp dans la grande prairie (*el Mergi*), à l'ouest de Damas, et bientôt ils dirent adieu aux jardins de leur vallée, aux charmantes rives du Barrady, les larmes dans les yeux et le désespoir dans l'ame. Vous avez vu dans Gibbon

quel fut le destin déplorable de ces chrétiens fugitifs.

Aux huitième, neuvième et dixième siècles de notre ère, le nom de Damas retentit souvent dans l'histoire musulmane; elle est l'objet des plus graves négociations, le but de grandes attaques; son territoire fut souvent le champ de bataille où se décidait le destin des prétendans au pouvoir. C'est à Damas que les califes tinrent quelquefois leur cour. En 744, le calife Ommiade-Oualyd II fut vaincu par Yezid son rival, dans le voisinage de Damas. La même année, Mérouan II, surnommé *El-Himar* (âne sauvage) parce qu'il ne connaissait point la fuite, prit possession de cette ville. La domination de Mérouan II ne dura pas long-temps; Émesse et Damas se liguèrent pour briser son gouvernement en Syrie. Sous les Ommiades et les Abbassides, Damas voit s'élever et disparaître bien des dominations; c'étaient de perpétuelles rivalités toujours sanglantes, des combats entre parens, entre frères; la politique musulmane de cette époque est un jeu horrible, où la défaite entraîne presque toujours la perte de la vie : la plupart des princes Ommiades et Abbassides moururent de mort violente. Le calife El-Mamoun, fils et successeur de Haroun-El-Rachid, avait choisi Damas pour sa demeure. El-Mamoun aimait les lettres comme son père, il encourageait les poètes et les savans, et lui-même se livra beaucoup à l'étude de l'astronomie; le

Gebel-El-Kessone, au sud de Damas, servait d'observatoire au calife El-Mamoun; c'est de là qu'il étudiait le mouvement des astres et toutes les magnifiques merveilles du firmament. Après avoir vu tant de princes se déchirer entre eux et ensanglanter la scène politique de ces temps-là, le regard s'arrête avec complaisance sur le pacifique règne d'un calife éclairé.

Dans la dernière moitié du neuvième siècle, sous le calife El-Motamed, je trouve à Damas un prince qui ressemble assez à Méhémet-Aly, le dominateur actuel de l'Égypte; ce prince c'est Ahmed-eben-Touloun. Il gouverna l'Égypte dix-sept ans, et, par son génie et par sa bravoure, il sut conquérir une suprême indépendance; son pouvoir luttait avec celui du calife, comme Méhémet-Aly lutte aujourd'hui avec le sultan Mahmoud; lorsqu'il mourut en 884, son ambition n'avait plus rien à demander autour de lui. Mais la dynastie qu'Ahmed avait fondée n'eut pas un long avenir; cette race toulonide s'éteignit après trente-sept ans de durée; Khomarouyah, fils et successeur d'Ahmed, victime d'une conspiration de harem, périt à Damas égorgé dans son lit. Est-il impossible que ce que je viens d'écrire ici ne soit la destinée de Méhémet-Aly et de son fils Ibrahim? Vers le milieu du dixième siècle, Damas donna aussi un tombeau à un vice-roi d'Égypte qui était devenu la seule et grande puissance de l'Orient; ce vice-roi nommé

El-Ekchyd, chef de la dynastie des Ekchydites, avait soumis à son glaive l'Égypte, la Syrie et les rives de l'Euphrate, et pouvait mettre sur pied une armée de quatre cent mille combattans.

En étudiant les annales musulmanes de cette époque, j'ai fait une remarque qui pourrait ne pas être sans intérêt dans le temps présent; c'est que l'Égypte se courbe sans peine sous toute main puissante qui veut la subjuguer, et la Syrie au contraire, d'humeur rude et turbulente, se montre toujours rebelle à la conquête, et repousse souvent le lendemain le pouvoir qu'elle a accepté la veille; cela se comprend aisément, et déjà plus d'une fois j'ai eu occasion de l'expliquer dans mes lettres de Palestine; 1° la plaine est plus facile à dompter que la montagne; 2° la population presque homogène de l'Égypte est bien plus facile à gouverner que les vingt nations différentes campées, le glaive en main, dans les pays de la Syrie. Si Méhémet-Aly occupe les régions syriennes, pensez-vous, d'après cela, qu'il puisse les garder longtemps?

J'ai hâte de sortir des vieilles chroniques sarrasines un peu sèches, pour entrer dans les chroniques des Francs, qui du moins auront l'avantage de parler à notre patriotisme; le siége de Damas par les croisés, en 1148, vaut la peine qu'on s'y arrête. Ce n'est point sans plaisir que je retrouverai sur les bords du Barrady Louis VII et Conrad, les

guerriers de France et d'Allemagne dont j'ai tracé ailleurs l'itinéraire dans l'Asie-Mineure; nous avions laissé le roi de France à Satalie, près de s'embarquer pour Antioche; nous avions laissé l'empereur d'Allemagne à Constantinople, où il était revenu avec les débris de son armée, pour se diriger ensuite lui-même vers les côtes de Syrie; et voilà maintenant sous les murailles de Damas les deux monarques d'Occident, accompagnés des plus illustres seigneurs du royaume de Jérusalem. J'ai relu, dans l'*Histoire des Croisades*, le récit du siége de Damas; je l'ai relu aussi dans la chronique intitulée *Les Gestes de Louis VII*, et dans l'histoire de Guillaume de Tyr, qui donne les notions les plus complètes. Partis de Tibériade, les croisés avaient suivi le lac de Genesareth du nord au midi; ils étaient passés par Césarée de Philippe ou Panéas, et après avoir traversé l'Anti-Liban, ils étaient arrivés sur les collines occidentales qui font face à Damas. Guillaume de Tyr cite un village appelé *Darie*, que les pélerins rencontrèrent à l'entrée de la plaine. De ce côté-là se trouvent quelques villages, mais je n'ai pu en découvrir aucun du nom de Darie.

M. Michaud a décrit, d'après l'archevêque de Tyr, les difficultés que présentait aux troupes chrétiennes le passage à travers des jardins épais, entrecoupés de murailles de terre ou clôtures, séparées entre elles par d'étroits sentiers. L'ennemi s'était emparé de tous les défilés, de toutes les avenues; les maisons

de plaisance étaient occupées par des guerriers musulmans, et de tous les points des jardins partaient des flèches et des projectiles. D'autres périls, d'autres genres de mort menaçaient l'armée chrétienne dans son passage; de petites ouvertures avaient été pratiquées dans les murs de terre le long des chemins, et les lances des musulmans cachés derrière les clôtures perçaient les flancs de nos guerriers. Grand nombre de chrétiens périrent dans ce trajet dangereux, mais les clôtures ne tardèrent pas à être renversées; sur tous les points l'ennemi fut débusqué, mis en fuite ou frappé de mort. Un corps nombreux de cavalerie musulmane vint au secours des fugitifs; il voulait empêcher les chrétiens de s'établir sur les rives du Barrady, en face des remparts de Damas, à l'ouest, mais la vigueur courageuse du roi de France et de l'empereur d'Allemagne força la cavalerie musulmane de rentrer dans la ville. C'est dans ce combat que Conrad se signala par un exploit *digne d'être raconté dans tous les siècles*, dit Guillaume de Tyr; il partagea d'un seul coup d'épée le corps d'un géant qui était venu le défier; il fit tomber en même temps *la tête*, *le cou*, *l'épaule et le bras gauche, et même une portion du flanc gauche*. Après ce rapide triomphe, les croisés campèrent à leur gré aux bords du Barrady, moitié dans les jardins, moitié dans une prairie appelée aujourd'hui *El-Mergi*, appelée par Ibn-Alatir *Meidan Alhadhar* (la place verte). L'El-Mergi est une

étendue de gazon sans arbres, fermée de petites murailles de terre; cet espace peut avoir une demi-heure de longueur et trois cents pas de largeur; deux canaux du Barrady arrosent la prairie; la plus forte des deux branches, au nord de la prairie, offre un pont jeté à fleur d'eau, sous lequel, m'a-t-on dit, on précipitait autrefois les femmes coupables d'adultère. Au sud de la prairie s'élève un kiosque appartenant au pacha.

Cette position une fois prise, Damas ne pouvait plus résister, car la ville, du côté de l'ouest, n'avait que de faibles défenses, et le triomphe des Francs était assuré. L'épouvante régnait parmi les habitans; l'Alcoran du calife Otman, exposé dans la grande mosquée, attirait une multitude éplorée qui avait mis son dernier espoir dans la miséricorde de Dieu. Mais le malheur que Damas redoutait ne devait point s'accomplir; son salut devait lui venir de la discorde de l'armée chrétienne. A l'ouest, la ville était presque ouverte aux croisés; la moindre attaque suffisait pour emporter la place; de plus, les assiégeans avaient à leur disposition les eaux du Barrady, des jardins pleins de fruits excellens, qui étaient alors en maturité. A l'est s'étendait un grand espace aride, un terrain sans arbres, sans eau, qui n'offrait aucune ressource; de ce côté, d'épaisses murailles et de hautes tours défendaient la ville; c'est là que les croisés, par une détermination inattendue, transportèrent leur camp. On trouve là,

comme je l'ai dit dans une précédente lettre, le lieu de la conversion de saint Paul, le cimetière des chrétiens; ce terrain réunit, chaque année, la caravane de la Mecque avant qu'elle ne se mette en chemin.

A peine les croisés venaient-ils de former leur nouveau camp, que la ville de Damas reçut dans ses murs une troupe de vingt mille Curdes et Turcomans chargés de la défendre. Les Latins livrèrent quelques assauts inutiles, et bientôt, apprenant la prochaine arrivée d'autres renforts ennemis conduits par les princes d'Alep et de Moussoul, ils abandonnèrent leur entreprise. « Damas se réjouit » après avoir été frappée de terreur, dit un chro- » niqueur Franc, mais la harpe des nôtres n'eut » que de tristes plaintes à redire, et tous nos ins- » trumens de musique se changèrent en voix lu- » gubres. » Je ne trouve, dans les chroniques contemporaines, rien qui m'explique raisonnablement cette retraite de l'armée chrétienne, surtout cette translation du camp qui décida du sort de l'expédition; les querelles des princes latins pour la possession de la cité qu'ils regardaient déjà comme conquise, peuvent seules résoudre à nos yeux, le problème d'une semblable défaite; chaque prince s'était dit sans doute en lui-même : puisque je ne dois pas avoir Damas, personne ne l'aura. Ce raisonnement était peu digne, il est vrai, des guerriers de Jésus-Christ, mais ne se mêle-t-il pas

toujours quelque chose de l'homme aux choses les plus saintes et les plus pures? Parmi les principales causes de la mauvaise issue de cette expédition, il faut surtout noter les rivalités, le désaccord qui existaient entre les princes et les barons de Syrie, et les princes et les barons venus d'Europe, sous les drapeaux de la seconde croisade. L'Orient dut s'étonner d'une semblable défaite, car l'armée qui assiégea Damas fut belle entre toutes les armées de la croix au moyen-âge; « Oh! combien était » agréable à voir le spectacle de cette armée! s'écrie » un vieil historien témoin oculaire; quelles étaient » belles ces légions chrétiennes, où se trouvait un » si grand nombre de tentes toutes neuves, où » voltigeaient au gré des vents tant de bannières » différentes par leur forme et leur couleur! les » musulmans, du haut des remparts de Damas, » frémirent à l'aspect d'une aussi formidable ar» mée; il n'y avait là rien d'extraordinaire, car » ils savaient qu'ils allaient avoir à combattre la » fleur de la noblesse française. »

Les chrétiens de la Terre-Sainte durent regretter plus tard que la cité de Damas n'eût pas été ajoutée au royaume de Jérusalem; cette conquête aurait livré aux chrétiens plusieurs places de l'Anti-Liban, d'autres positions utiles dans les terres environnantes; elle aurait fermé le passage aux Sarrasins d'Alep et des rives de l'Euphrate, et les colonies latines devenues plus faciles à défen-

dre, auraient eu probablement une plus longue durée.

Ce chapitre d'histoire est déjà trop long pour que je m'arrête beaucoup au siége de Damas par les Tartares en 1401, époque où ces conquérans barbares épouvantaient l'Orient de leurs victoires; la ville était défendue par les armées d'Égypte, et les compagnons de Timour ou Tamerlan furent d'abord repoussés. La révolte des mameluks ayant obligé le sultan de reprendre le chemin du Caire, les Damasquins, quoique réduits à leurs propres forces, continuèrent à résister. Timour offrit de lever le siége, à des conditions que les habitans crurent pouvoir accepter. Mais le conquérant tartare viola le traité sous la foi duquel il avait pénétré dans la ville, contraignit la population à lui payer dix millions en or, et ordonna le carnage à ses troupes pour faire expier aux enfans des Syriens la mort d'Aly, gendre de Mahomet. Le glaive n'épargna qu'une seule famille, celle qui avait donné la sépulture au gendre du prophète, et un certain nombre d'artisans armuriers qu'on envoya à Samarcande; c'est depuis ce temps que Damas a perdu ses fabriques de lames tant vantées. L'incendie fit de la capitale syrienne un monceau de cendre et de ruines, et le beau Barrady coula solitaire à travers les décombres et les jardins dévastés.

Je ne vous dirai point comment Damas parvint

à se relever peu à peu de ses ruines; le spectacle d'une cité qui sort lentement de son sépulcre est ce qu'il y a de plus intéressant dans les choses humaines, mais malheureusement l'histoire qui se borne aux événemens généraux n'entre jamais dans les détails de ces sortes de résurrections. Conquise par Sélim I dans les premières années du seizième siècle, Damas monta de nouveau au rang de métropole, et Damas, sœur de la Mecque et de Médine, porte glorieuse de la sainte Kaaba, est comptée aujourd'hui encore parmi les plus belles cités de l'Orient.

Demain je quitte cette ville; j'avais envie d'aller à Palmyre qui appartient au pachalik de Damas; mais j'ai ouï dire que, la semaine dernière, deux voyageurs anglais ont payé de leur vie la curiosité qui les avait poussés vers les grandes ruines de *Tadmour;* je renonce donc à cette course; mon amour pour les ruines saura se contenter de Balbek où j'arriverai après demain soir. Burkhard, le capitaine Mangles et d'autres voyageurs anglais, pensent d'ailleurs que les restes de Palmyre ne valent pas toute la peine qu'on se donne pour aller les visiter; ils sont d'avis que les ruines de Balbek méritent mieux d'être visitées que celles de Palmyre.

Au moment de fermer cette lettre, j'apprends une nouvelle qui a dû affliger plusieurs maisons commerçantes de Damas; une grande caravane

partie dernièrement pour Constantinople a été arrêtée et dépouillée par les Arabes à quatre journées d'ici, près de Hums, l'ancienne Émesse; les Arabes étaient montés sur des chameaux et se trouvaient au nombre d'environ huit cents. Ils ont enlevé pour dix-sept cents bourses de marchandises; vous savez que la bourse vaut cinq cents piastres.

P.....

LETTRE CL.

DE DAMAS A TRIPOLI EN PASSANT PAR BALBEK ET LES VIEUX CÈDRES DU LIBAN.

A M. M......

Mai 1831.

Le 28 mai j'ai dit adieu à M. Beaudin, notre agent consulaire, dont l'hospitalité a été si douce pour moi; à MM. Poussou et Teste, les deux pères Lazaristes, mes compatriotes; aux jardins de Damas qui resteront dans mon esprit comme une gracieuse et poétique vision. J'ai marché à pied et sans armes jusqu'à un quart-d'heure hors de la ville; là j'ai repris mes pistolets et mon cheval, me

dirigeant du côté du nord, accompagné de mon interprète Béraut et du moukre qui m'avait loué les montures. A une demi-lieue de Damas nous avons laissé, vers la gauche, le village de Telh, entouré de jardins; arrivé au sommet de la montagne qui allait me dérober à jamais la noble et sainte ville, je me suis retourné pour la contempler une dernière fois. Je ne puis jamais me défendre d'un sentiment de tristesse, toutes les fois que je quitte des lieux que je ne dois plus revoir; il m'est toujours pénible de songer que je ne passerai plus par tel chemin, que je ne boirai plus de l'eau de tel fleuve, et quand je quitte une cabane ou une tente hospitalière, je n'aime pas à m'arrêter à la pensée que je ne reverrai plus mon hôte; il n'y a point de parole pour exprimer tout ce qu'il y a d'amertume dans un adieu pour toujours.

Ainsi donc, pour mêler de quelque charme la tristesse de mon suprême adieu à Damas, j'ai appelé à mon secours la poésie arabe qui a célébré la Châm-Beled, et j'ai pu me croire encore au milieu du paradis que je venais de quitter, en entendant la muse de Syrie vanter les charmes de cette cité : « Damas est comme une étoile ou un diamant » qui brille sur le front de l'univers; Damas est le » but de tout voyageur. La joie et le plaisir ont » choisi cette ville pour demeure. Là sont des pa- » lais et des fleuves, des jardins et des nappes » d'eau; là mûrissent des fruits de toutes couleurs,

» là vous rencontrez des visages de la beauté la plus
» parfaite. Damas est le plus délicieux des quatre
» paradis terrestres. On y dit au voyageur : Soyez
» le bien-venu ; ici on passe bien la nuit, ici le
» sommeil de la méridienne n'est point troublé. —
» C'est à Damas que les espérances et les désirs
» accourent en foule, que les complimens lèvent le
» voile, que mille voluptés vous sollicitent. Ces
» demeures et ces lieux de délices, Dieu ne les a
» fait voir en aucun autre pays de la terre. Tourne-
» toi où tu voudras à Damas, tu trouveras partout
» une eau courante et de l'ombre. Heureux celui
» dont les jours s'écoulent dans cette contrée où
» souffle une brise embaumée ! Sa boisson du matin
» et du soir est toujours bonne, et le lever ou le
» coucher du soleil ne lui apporte jamais aucun
» chagrin. Damas est le pays des houris, des perles
» et des paillettes d'or[1]. Je dis aux habitans de la
» vallée de Hamy : Que votre sort est digne d'envie,
» vous qui habitez des jardins comme ceux de l'é-
» ternité ! Donnez-nous un peu de votre eau ; nous
» avons soif, et vous êtes à la source. »

Lorsque je répétais les derniers mots de cette hymne arabe, je descendais le revers septentrional de la montagne, et Damas avait disparu derrière moi. Nous sommes venus coucher, après quatre heures de marche, au bourg de Seydnai, appelé

[1] Allusion au fleuve Barrada appelé par les Grecs Chrysorroas, parce qu'il passait pour rouler des sables d'or.

par Pocoke Sidonaia. Ce bourg est situé au bas d'un vaste monastère semblable à un château fort; le monastère, bâti sur de hauts rochers, au milieu de montagnes, habité moitié par des religieux, moitié par des religieuses de la communion grecque, remonte au temps de l'empereur Justinien, d'après la tradition locale. Quelques auteurs rapportent que Justinien donna au couvent trois cents esclaves géorgiens pour vassaux, et que les habitans de Seydnai sont les descendans de ces esclaves. Le voyageur peut remarquer l'église de ce couvent, formée de cinq nefs, séparées entre elles par quatre rangs de colonnes. Les caloyers m'ont parlé d'une image de la Vierge peinte, disent-ils, par saint Luc, laquelle est placée derrière le maître-autel, et qu'on ne montre à personne. Différentes églises d'Europe, au moyen-âge, se vantaient de posséder l'image de Notre-Dame, peinte par l'évangéliste saint Luc; je me souviens d'avoir lu dans des Mémoires du quinzième siècle [1], que Charles VIII, maître passager de Rome, visitant une église de l'ancien Capitole, y considérait avec prédilection *le portrait au vif et au naturel de Notre-Dame, fait par saint Luc;* mais ce n'est pas sur de telles questions que nous exercerons notre critique. On raconte beaucoup de merveilles sur la Vierge de Seydnai; voici un des miracles qui attestent son pouvoir divin : Il y a quelques an-

[1] Lavigne, *Journal.*

nées qu'un petit enfant faisait paître une chèvre sur la terrasse de l'église, où croît de l'herbe; tout-à-coup il voit sa chèvre tomber de la terrasse au fond d'un précipice; l'enfant se lève, s'approche du bord de la terrasse pour savoir le destin de sa chèvre, et voilà que lui-même glisse et roule dans le précipice. Quelques Grecs qui avaient vu la chèvre et l'enfant tomber, descendent du monastère et vont tristement chercher les restes du pauvre enfant; mais ô surprise! on retrouve au bas du monastère l'animal et son jeune gardien, l'un broutant paisiblement l'herbe, l'autre riant et jouant sur le gazon. La Vierge de Seydnai venait de se signaler par un nouveau miracle.

Arnold de Lubek, Mathieu Pàris et d'autres auteurs du moyen-âge, ont parlé de Seydnai qu'ils appellent *Sardan*, et de l'image merveilleuse conservée dans le monastère; au rapport de ces chroniqueurs, une liqueur semblable à l'huile, et plus douce que le baume, découlait incessamment de cette image sacrée; elle était recueillie dans un vase de cristal; cette liqueur guérissait les malades et les infirmes. Un auteur raconte qu'un pacha de Damas recouvra la vue en se prosternant avec humilité devant l'autel de la Vierge.

Au pied du monastère, à l'est et non point au sud, comme l'a dit Pococke, on trouve près d'une grotte trois niches qui offrent chacune deux figures taillées au ciseau dans le roc; ces figures, représen-

tant des hommes et des femmes, sont placées deux à deux ; les têtes manquent. Au bas du village, on m'a montré une chapelle dédiée à saint Pierre, maintenant abandonnée ; c'est un édifice carré, bien bâti, dont la terrasse réunit souvent de jeunes chrétiens armés de longues pipes ; à une heure de Seydnai, au midi, apparaissent les cabanes de *Mahhrab-Châm*, village chrétien avec un couvent consacré au prophète Élie. Les nombreux débris d'églises ou de monastères répandus aux environs, témoignent de la piété des habitans de cette vallée. La population de Seydnai, composée de trois mille ames, est toute chrétienne ; à peine trouve-t-on une quarantaine de musulmans, d'ailleurs fort doux et fort modérés. Les chrétiens de Damas viennent parfois ici oublier la servitude ; Seydnai ne connaît point le joug musulman ; on y est libre comme dans un village du Liban. Une vingtaine de chrétiens damasquins, rassemblés dans une salle du monastère, m'ont appelé au milieu d'eux pour partager les plaisirs de leur soirée. Je les ai trouvés accroupis sur des divans circulaires, entourés de bouteilles de vin et de flacons d'eau-de-vie, ayant devant eux de petites tables rondes semblables à des tabourets, couvertes de sucreries. Les gais propos et les chansons d'amour sortaient de toutes les bouches ; les vins du Liban coulaient dans des bols de verre ou de cristal, dans des tasses de bois ; les giaours damasquins buvaient ainsi l'oubli de leurs

maux et prenaient du courage pour mieux porter leur chaînes. Un Turc de Damas les avait suivis à Seydnai, voulant prendre sa part des libations chrétiennes; je l'ai vu qui ne pouvait se tenir sur ses jambes; il m'a dit qu'il faisait comme les giaours, et m'a pressé de l'imiter; je lui ai répondu qu'il était beaucoup trop giaour pour moi, et que ma sobriété musulmane ne me permettait pas d'en faire autant que lui.

Le pays de Seydnai est une espèce de champ de refuge pour les proscrits. J'ai reçu dans la soirée la visite d'un médecin russe nouvellement chassé de Damas, pour avoir osé aspirer au titre d'agent consulaire de Sardaigne; le consul sarde de Beirout lui avait déjà délivré ses lettres de créance, mais le pacha, craignant de mécontenter la population musulmane, a refusé de le reconnaître; de plus, il lui a fait défense de rester à Damas en qualité de médecin, et le pauvre moscovite, retiré dans le monastère de Seydnai, n'a plus que la consolation de maudire en toute sécurité le fanatisme des Damasquins: *Aquesti turki sono diavoli*, me répétait-il.

Je suis venu en douze heures de Seydnai à Balbek; pendant cette marche à travers l'Anti-Liban, je n'ai aperçu aucune trace d'homme ni d'habitation; le seul être vivant que j'ai rencontré, c'est un motouali qui gardait des chèvres. Rien ne serre le cœur comme la vue d'un beau pays abandonné.

A défaut de nourriture et d'eau, nous avons plusieurs fois mangé de la neige dans ce trajet de douze heures. Je n'oublierai jamais le ravissant spectacle qui s'est offert à mes yeux lorsque je suis arrivé sur les dernières collines de l'Anti-Liban, deux ou trois heures avant de descendre dans la vallée de Balbek; j'ai eu devant moi, au nord, les hautes montagnes du Liban, pareilles à d'immenses remparts, courant de l'est à l'ouest; avec leurs cimes blanches et leurs flancs azurés, elles présentaient de loin quelque chose de vraiment magnifique, une grande et divine échelle par où les hommes eussent pu monter aux cieux.

Que puis-je vous dire des ruines de Balbek, tant admirées et si souvent décrites? Essaierai-je de représenter à votre esprit ce qui reste des deux temples de la ville du Soleil? non, car cette tâche est remplie. Robert Vood a mis sous les yeux de l'Europe savante les images et les descriptions fidèles de ces beaux monumens; ce voyageur célèbre et d'autres voyageurs ont minutieusement détaillé jusqu'au dernier débris de Balbek. Comme les descriptions sont toujours difficiles à suivre, il faut se garder de les multiplier inutilement; on doit les réserver pour les choses peu connues; mieux vaut alors s'en tenir aux impressions et aux observations, ce qui est beaucoup plus facile à comprendre. Si aucun Franc, avant moi, n'avait salué les monumens d'Héliopolis, j'aurais

appelé à mon secours tout l'art des descriptions, et je n'aurais négligé aucun détail; mais, après les travaux de tant de savans, mes ennuyeux récits ne pourraient guère servir qu'à vous dégoûter des ruines. Quelques impressions, quelques vues générales suffiront à votre curiosité.

Depuis que je parcours l'Orient, j'ai rencontré bien des débris antiques, j'ai rencontré le cadavre ou les ossemens de bien des cités; au milieu de ces différens débris, des noms fameux retentissaient à mon oreille, la main de l'histoire arrachait au passé son voile ténébreux, et je voyais et j'entendais les peuples dont je foulais la poussière. A Balbek, aucun souvenir positif ne s'est mêlé à mes impressions, je voyais des monumens qui attestent le puissant génie de l'homme, et je cherchais en vain dans les siècles écoulés les hommes qui avaient passé par là; les voix du passé se taisent quand on leur demande ce que fut Héliopolis de Cœlésyrie. Aussi, tout était vague et fantastique dans mon admiration pour les monumens de Balbek; j'aurais pu, comme les Arabes, attribuer leur construction au pouvoir merveilleux des Djins. Ces monumens ont été pour moi comme le tombeau glorieux d'une nation ignorée, comme les magnifiques dépouilles d'un âge oublié par l'histoire. Il est assez remarquable que les plus belles ruines de l'Orient, celles de Balbek et Palmyre, appartiennent aux deux cités les moins connues dans les annales anciennes.

Ce n'est que dans un fragment de Jean d'Antioche que nous trouvons quelques mots sur l'origine des temples d'Héliopolis, et ces mots nous apprennent que les merveilles de la vallée de Békaa furent l'ouvrage d'Antonin-le-Pieux; plusieurs médailles nous montrent Héliopolis comme étant colonie romaine; on découvre dans le petit temple des inscriptions latines avec le nom de Caracalla. Ce pays avait été donné aux vétérans de la cinquième légion. Théodose convertit en église chrétienne le temple du Soleil. Avant cette époque, un arrêt de Constantin avait proscrit à Héliopolis une coutume profondément immorale, qui consistait à mettre les femmes en commun dans la cité. La chute et la destruction des statues qui décoraient les sanctuaires héliopolitains datent probablement de l'établissement de la loi évangélique. Le zèle déplorable des premiers chrétiens contre les monumens qu'ils appelaient profanes, et, plus tard, l'invasion des musulmans, durent commencer la ruine des temples de Balbek. On attribue aux califes Ommiades les tours et les murs crénelés qui surmontent ces édifices magnifiques; les anges de la guerre vinrent prendre la place des dieux d'Héliopolis, et les conquérans de l'islamisme donnèrent au temple du Soleil le nom de *kala* (château fort). Un de nos vieux chroniqueurs des croisades parle d'un combat qui se livra dans la vallée, entre la garnison arabe de Balbek et une troupe de guerriers chrétiens. Le tremblement

de terre de 1202, qui multiplia les ruines dans les régions de la Syrie, renversa la forteresse de Balbek, c'est-à-dire le temple du Soleil. L'histoire ancienne et l'histoire du moyen-âge ne disent rien de plus sur cette ville. Placée entre Tyr et Palmyre, sur le principal chemin du commerce oriental, elle occupa sans doute une grande place dans les annales des temps lointains, mais les vents qui soufflent dans l'abîme des siècles ont emporté les feuilles sur lesquelles était écrite la gloire de Balbek. L'histoire ancienne de cette cité devait se rattacher naturellement à celle de Palmyre; mais que sont devenues les annales palmyréennes? Dans quel naufrage, par quelle révolution ont-elles disparu? la flamme, en un jour de conquête, les a-t-elle dévorées? sont-elles cachées sous un coin des ruines de Palmyre, sous le sable de son désert?

L'Héliopolis de l'Anti-Liban, qui dans son nom syriaque de Balbek signifie encore ville du Soleil, reçut probablement le culte du dieu du jour de l'Héliopolis d'Égypte dont vous avez foulé les débris; le dieu Phré des bords du Nil était le même que le Baal de la Bible, que le Jupiter héliopolitain de la Cœlésyrie, que l'Apollon des Grecs. De tous les cultes de l'antique Orient, le culte du soleil est celui que je comprends le mieux. Quelle pardonnable superstition, celle qui s'adressait au glorieux vainqueur de la nuit, à l'astre sans lequel la terre, livrée à d'éternelles ombres, deviendrait pour

l'homme une prison où il s'agiterait en vain ! Quelle idole méritait l'adoration des premiers humains, si ce n'est ce monarque à la chevelure de flamme, au trône étincelant, qui, chaque matin, monte au ciel pour servir de flambeau à l'univers, pour réchauffer la demeure de l'homme, et donner naissance à tout ce qui peut soutenir ou charmer sa vie ! et si, pour devenir Dieu, ce n'était point assez d'être bienfaisant, s'il fallait être beau, je vous demanderais s'il existe une beauté qui égale celle du soleil, alors que, géant radieux, il lance des portes de l'Orient ses premiers traits dorés sur le sommet des montagnes, ou que, descendu majestueusement du ciel, il se couche dans sa pourpre pour recommencer le lendemain la même course avec la même splendeur. Pardonne-moi, dieu soleil, s'il m'est arrivé de murmurer contre toi lorsque, dans les contrées de la Grèce et de la Syrie, tu as versé sur ma tête des feux trop ardens ; je jure en face de ton temple de Balbek, dont je vais franchir le portique, que désormais ma bouche ne prononcera ton nom que pour t'admirer et te bénir.

Au premier coup-d'œil jeté sur les ruines de Balbek, on découvre un caractère de grandeur imposante, une magnificence de travail qui saisit l'esprit et qui l'étonne. De quelque côté que vous vous tourniez, vos regards s'arrêtent sur quelque chose d'éclatant. Il ne faut pas essayer de faire

passer dans l'ame d'un autre ce qu'on sent à l'aspect de ces murs crénelés qui enferment une cité dévastée, à l'aspect de ces six colonnes de soixante et dix pieds de hauteur, débris solitaires du premier temple; ce qu'on sent quand on foule les décombres accumulés dans l'enceinte du second temple, et qu'on voit les tabernacles et les niches vides; quand on voit sur les murs délabrés de l'édifice les ornemens de la plus riche architecture, dans son péristyle encore debout, des bas-reliefs représentant différens traits de l'antique mythologie, Léda caressée par le cygne, Diane avec sa flèche et son carquois, des génies aux ailes déployées, des têtes de béliers entourées de guirlandes, des amours jouant avec des fleurs ou des branches d'arbustes, tous les gracieux souvenirs de l'ancien monde, sculptés sur la pierre. Ouvrez les admirables dessins de Robert Wood, et vous connaîtrez alors quelque chose de ces œuvres du ciseau antique où tout est si correct, si pur, si fini, où se trouve réalisé le beau idéal de la perfection en matière d'art. Il serait nécessaire de passer quinze jours à Balbek pour donner une attention suffisante à tout ce qui mérite d'être remarqué.

A l'époque du voyage de Wood et de Dawkin, en 1751, le second temple offrait vingt-neuf colonnes; le tremblement de terre de 1759, et la cupidité des musulmans qui convoitaient les axes de fer placés autour de chaque fût de colonne,

avaient réduit ce nombre à vingt lors du voyage de Volney, en 1784. Depuis ce temps-là, une colonne de plus a été enlevée au second temple, et je n'en ai trouvé que dix-neuf; quant aux colonnes du grand temple, la secousse de 1759 en a fait crouler trois; les deux voyageurs anglais cités plus haut en avaient compté neuf. Cette histoire des ruines n'est point à négliger; le voyageur donne ainsi la date de son passage, et c'est aussi de cette manière qu'on apprend ce qu'il faut de temps en Orient pour que les monumens succombent, pour que les ruines s'effacent. La destruction, qui va toujours si vite, frappera bien des coups inutiles avant d'anéantir les vénérables restes de Balbek, car on ne saurait rien imaginer d'une construction plus solide. Malgré les tremblemens de terre et malgré les Turcs, les ruines de Balbek subsisteront peut-être plus long-temps encore que bien des cités et bien des royaumes de l'Occident.

Plusieurs voyageurs ont parlé de l'aigle oriental sculpté sur la pierre du soffite du second temple, qui, à la suite du tremblement de terre de 1759, s'est détaché d'un pied environ du haut de la porte, et demeure ainsi suspendu, séparé de ses ailes. Depuis cette époque, plus d'une violente secousse a ébranlé le sol de la Syrie, et l'aigle placé là comme pour servir d'enseigne au temple du Soleil, est resté immobile, quoiqu'il semble ne tenir que légèrement à la porte. Comme je n'appartiens

point à la classe des voyageurs qui mesurent les pierres, je ne vous dirais point qu'il se trouve à Balbek des pierres de taille de trente-cinq pieds de longueur sur neuf d'épaisseur, trois autres de cinquante-huit pieds chacune, si cela ne devait pas ajouter à l'idée que vous pouvez avoir de ces grandes constructions; le bloc de soixante-neuf pieds de long resté taillé aux trois quarts dans la carrière d'où sont sortis les deux temples du Soleil, frappe vivement l'imagination et ouvre à la pensée un immense champ; pourquoi le marteau n'a-t-il point achevé de tailler cette masse de granit, et pourquoi cette masse a-t-elle été laissée dans la carrière? L'antique génie qui a transporté sur les murs du temple des pierres de cinquante-huit pieds de long, a-t-il reculé d'effroi devant une pierre plus forte de onze pieds? a-t-il désespéré d'enlever cette masse, et c'est donc là que sa puissance s'est arrêtée?

Je veux distinguer ici deux petits édifices qui se détachent des grandes ruines de Balbek; l'un, situé près de la rivière, que plusieurs voyageurs ont pris pour un temple grec, est une cour hexagone qui servait de parvis au grand temple du Soleil; cet édificé, surmonté d'une voûte élegante, offre dans son intérieur des peintures à fresques d'un goût exquis; ces peintures dont les sujets appartiennent aux fables riantes de la Grèce, ont subi çà et là quelques outrages du temps ou de la barbarie.

L'autre édifice, situé au midi, à un demi-mille de la carrière, sur l'ancien chemin des caravanes, présente une forme circulaire avec un petit dôme et des colonnes tout autour ; c'est un chef-d'œuvre de gracieuse architecture. Si l'on en croit le témoignage d'auteurs anciens touchant certaines coutumes de Syrie, ce gracieux monument pourrait bien avoir été un de ces temples consacrés à Vénus où la prostitution aurait pris un caractère religieux.

Balbek qui, au commencement du dix-huitième siècle, renfermait encore une population de cinq mille habitans, n'en comptait plus que deux mille en 1733, époque où voyageait le botaniste Granger ; j'ai lu dans une lettre de ce voyageur que les habitans de Balbek, alors presque tous chrétiens, étaient pour la plupart forgerons ; ils tiraient leurs matériaux d'une mine de fer située à une journée au nord-est de la cité ; en 1784, Volney trouva à Balbek douze cents habitans ; aujourd'hui je trouve à peine deux cents habitans dans les cabanes de pierre voisines du temple du Soleil ; les guerres entre les pachas et les émirs du Liban ont fait de ce pays une solitude. Ajoutez à ces calamités des armées de rats et de sauterelles qui manquent rarement de se jeter sur le territoire de Balbek, et qui, plus terribles que les armées des pachas, dévorent les moissons, ravagent le sol comme si la flamme marchait devant elles. La plupart des habitans de Balbek sont des motoualis à sinistre vi-

sage qui n'inspirent pas grande confiance à l'étranger; dans leurs champs, autour des cabanes, croissent le maïs, le coton et les pastèques; mais ces revenus ne suffiraient point à leur existence, et le pillage forme leur principale ressource. Une petite rivière, nommée *Ouadi-Nahlé*, qui prend sa source à un quart-d'heure de Balbek, au pied de la montagne, abreuve les habitans, passe sous le grand temple, et va se jeter dans le Nahr Kasmieh, comme les autres petites rivières de la vallée. En parcourant les habitations des motoualis, j'ai été témoin d'une scène violente qui m'a vivement ému; un homme d'environ trente ans, armé de deux grosses pierres, courait après une jeune femme qui fuyait en poussant des cris de désespoir; le milan, du haut des airs, ne fond pas avec plus d'impétuosité sur l'alouette ou la colombe, et le loup ne poursuit pas avec plus de rage la brebis timide. Après une poursuite de plusieurs minutes qui me faisait battre le cœur de crainte et de compassion pour la pauvre femme, son ennemi a fini par l'atteindre et le misérable l'a frappée de grands coups; j'avais appelé au secours et j'avais accouru moi-même, et bientôt les parens de la jeune femme sont venus l'arracher à la fureur de cet homme impitoyable.

Balbek a une espèce de place que nous appellerions chez nous une promenade, ombragée par de grands noyers; ce lieu public de réunion n'est

point un champ des morts; on peut noter cela, parce qu'en Turquie les rendez-vous, les jeux et les promenades n'ont guère lieu que dans les cimetières. J'ai vu passer quelques femmes sous les grands noyers, et je me suis souvenu que les femmes de Balbek avaient jadis une réputation de beauté et de libertinage. Les femmes motoualis que j'ai aperçues n'ont rien de remarquable, mais le type de figure des femmes chrétiennes m'a frappé par sa ressemblance avec l'ancien type grec. Quant à la réputation de libertinage, il n'appartient guère à un voyageur de se prononcer là-dessus; il faut plus d'un jour pour se mettre à même de juger les mœurs publiques d'un pays.

L'émir de Balbek s'est avisé depuis quelque temps d'imposer à dix piastres par tête les visiteurs du temple du Soleil; la veille de mon arrivée, cet émir avait reçu au cœur un coup de pied de son cheval, et personne n'est venu réclamer auprès de moi le tribut accoutumé. J'ai trouvé un logement dans la demeure d'un prêtre grec catholique qui prend le titre d'évêque de Balbek; deux familles chrétiennes de Damas qui revenaient de Tripoli avaient occupé la maison épiscopale, et je me suis installé dans une mauvaise chapelle dédiée à sainte Barbe, attenante à cette espèce de monastère hospitalier. Cette chapelle plutôt semblable à une étable qu'à un sanctuaire, m'a servi de gîte pour la nuit; j'avais mangé à mon dîner deux œufs cuits dans l'eau

bouillante; c'est là tout ce que mon drogman avait pu se procurer dans la ville du Soleil.

Le pays de Balbek, appartenant au pachalik de Damas, est affermé depuis long-temps à la famille d'Harfouche; le fermier se nomme aujourd'hui Amin Harfouche; le bourg de *Néba* est son lieu de résidence; une soixantaine de villages, tous bien pauvres, composent les dépendances de l'émir Amin. L'unique cité de ce canton dans l'Anti-Liban, c'est Zahlé, renfermant près de douze mille habitans livrés au commerce; on trouve un collége à Zahlé; des jardins entourent la ville. Zahlé, en langue arabe, signifie *glisser*; les gens du pays l'ont ainsi nommée parce que, d'après une tradition, la cité *glissa* du sommet de la montagne au pied de laquelle elle est située maintenant. A l'est de Balbek, à huit heures de distance, j'aurais pu voir la source de l'Oronte; la position de cette source étant très connue, je n'ai pas voulu me détourner inutilement de mon chemin; d'ailleurs j'espère que d'ici à peu de temps je verrai couler l'Oronte sous les murailles d'Antioche.

P.....

SUITE

DE LA LETTRE CL.

DERNIÈRE VUE DE BALBEK. — LES CÈDRES DU LIBAN.

Juin 1831.

Le 30 mai, je suis monté à cheval au premier rayon de l'aube; les étoiles disparaissaient une à une du ciel, et quand le jour est venu, une dernière étoile brillait encore, suspendue au sommet du Liban comme un fanal sur un promontoire, ou comme un feu allumé par les pâtres de la montagne. Après une courte marche, j'ai salué le soleil qui sortait resplendissant du désert de Palmyre, et j'ai tourné la tête du côté de Balbek pour voir ses

premiers feux étinceler sur le faîte de son temple; c'était peut-être à pareille heure que les enfans de cette vallée se pressaient autrefois dans le sacré sanctuaire pour adorer le Dieu du jour. J'ai arrêté mon cheval pendant plusieurs minutes pour contempler, à un quart-d'heure de distance, les ruines de Balbek entourées des splendeurs matinales; les grands noyers, qui s'élèvent à côté des monumens, au milieu de décombres de toute nature, les plantes sauvages qui tremblaient au souffle léger de la brise sur le sommet des tours et des colonnes, aux flancs des murs de granit; l'aspect général de ces vastes et beaux débris colorés par le soleil naissant, formait un spectacle empreint de suave majesté. Vues à cette distance, les ruines de Balbek ressemblent à une cité, et, dans mon illusion d'un instant, je me demandais, malgré moi, pourquoi cette cité restait muette après le lever du soleil, pourquoi aucun habitant ne sortait de ses murailles, puisque l'heure était venue de reprendre dans les champs les travaux du jour.

La vallée qui, de ce côté, prend le nom de Balbek, et en d'autres parties le nom de Békaa, est probablement ce que Strabon appelle la *Vallée-Royale*; en la traversant une seconde fois pour venir de l'Anti-Liban au Liban, je n'ai pu voir sans tristesse tant de terres nues, incultes, abandonnées; ce sol, naturellement fertile, paierait au centuple les sueurs de l'homme; donnez un peuple

à la vallée de Békaa, et vous en ferez une des plus riches vallées de l'univers. Le pauvre village maronite appelé *Dehati*, situé à une heure au nord de Balbek, ne vaut guère la peine d'être mentionné. Trois quarts d'heure au nord de *Dehati*, au milieu de la vallée, j'ai vu une colonne isolée, debout. J'avais remarqué une colonne à peu près semblable en dehors des murs de Balbek, sur le revers oriental de l'Anti-Liban ; les voyageurs ne sont pas d'accord sur la destination première de ces colonnes.

Nous nous sommes reposés au pied du Liban, dans un village maronite appelé *Deir-Hamar* (le Couvent Rouge) ; j'ai distribué aux enfans et aux jeunes filles du Couvent Rouge de petites croix et des bagues de France ; j'ai reçu en échange quelques jattes de lait, des bénédictions et des souhaits de bon voyage. On remarque à Der-Hamar une église abandonnée, ornée de colonnes que Pokoke croit anciennes. J'ai entendu parler d'un village appelé Ainato, situé dans le voisinage, renommé par la production d'une plante appelée *ribas*, d'où les gens du pays tirent un excellent sirop ; le ribas aux larges feuilles rampantes n'est cultivé avec succès qu'autour d'Ainato. Ce village paie le miri avec sa plante sans débourser un seul para.

A midi, nous sommes entrés dans les montagnes du Liban ; nous avons marché pendant six heures à travers des vallons aux aspects les plus variés, couverts de pins et de chênes ; les perdrix rouges

couraient sur notre chemin et paraissaient ne point craindre notre approche. Nous sommes venus passer la nuit au pied d'une des plus hautes montagnes du Liban, dans un vallon stérile coupé par un ruisseau, à peu de distance d'un village ruiné nommé *Aïn-Éta*. La brise de la nuit s'était refroidie en passant sur les neiges; de plus, la rosée tombait avec abondance. Après m'être enveloppé dans un épais *caban* ou manteau acheté à Constantinople, je me suis étendu sous la voûte d'une grande roche; le ruisseau coulait à mes pieds, murmurant sur des cailloux, et je me suis endormi au bruit monotone des eaux et aux soupirs de la brise. Le voyageur dort bien ainsi, ayant autour de lui les ténèbres, la solitude des montagnes, et sur sa tête les brillans déserts des cieux.

Le 31 mai, bien avant l'aurore, il a fallu travailler à monter la montagne; nous étions à pied, et les moukres conduisaient les mulets et les chevaux devant nous; nous cheminions péniblement, quelquefois au milieu de la neige; la brise était si froide que j'ai été obligé de me couvrir de mon lourd manteau oriental, ce qui me gênait singulièrement, car, affaibli par de longues fièvres, j'éprouvais déjà de la difficulté à grimper de la sorte avec mon drogman Béraut, avec les moukres arabes et quelques maronites qui nous accompagnaient. Après quatre heures de fatigues, nous sommes parvenus au sommet de la montagne; nous avons

pris là une heure de repos; je me réchauffais délicieusement aux rayons du soleil; deux pains, de ceux que nous avions apportés de Seydnai, et qui avaient été oubliés dans un petit sac de toile suspendu au flanc d'un de nos mulets, ont dû suffire pour notre repas du matin. J'avais devant moi, au nord-ouest, la cime du Liban proprement dit, couverte d'une neige éternelle, et je regrettais que ma faiblesse ne me permît point d'y atteindre. Au rapport de ceux qui sont montés à ce sommet, on découvre de là un des plus grands spectacles qu'il soit donné au voyageur de contempler. A l'occident, on voit la vaste mer étincelante de lumière, l'île de Chypre flottant à l'horizon comme une voile ou comme un nuage; à l'orient, la vallée de Béka semblable à un long chemin entre deux chaînes, les ruines de Balbek qui se démêlent confusément, puis la cité de Damas blanchissante comme les vapeurs du matin dans l'azur, et au-delà, le désert jaune; au midi, les collines irrégulières de la Galilée, pareilles à des béliers qui bondissent, Saint-Jean d'Acre et sa plaine, le Carmel qu'on prendrait pour un vaisseau rasé prêt à s'élancer dans la mer; au nord, les hauteurs de Laodicée et d'Antioche, la chaîne du Taurus, et, de tous côtés autour de soi, des montagnes grisâtres sillonnées par de longues couches de neige. Quel spectacle! quelle source de ravissemens inconnus au monde! En laissant ainsi aller ses regards des montagnes à la mer, de la mer

au ciel, on doit éprouver des impressions bien différentes des impressions ordinaires de la vie; le voisinage du ciel doit ôter aux pensées les couleurs de la terre.

J'arrive aux cèdres situés dans une espèce de vallon entouré de hautes montagnes au sud, à l'est et au nord; ils couvrent trois monticules ou mamelons de terrain. Cet endroit s'appelle *El-Herzé;* on présume que c'est l'endroit cité dans la Bible sous le nom de *Domus saltus Libani.* Les cèdres dont l'antiquité et les troncs énormes ont excité l'étonnement des voyageurs, s'élèvent à côté d'autres cèdres plus petits, et de dimension inégale, formant un bois d'environ un mille d'étendue. J'ai compté quinze cèdres dont les troncs sont d'une grosseur remarquable; les plus forts présentent une circonférence de trente à quarante pieds. Autrefois chacun des principaux villages maronites possédait un gros cèdre, et, tous les ans, le jour de la fête de la Transfiguration, les habitans allaient y célébrer les saints mystères sur des autels de pierre dressés autour des arbres antiques. Ces promenades religieuses étant devenues l'occasion de quelques désordres, le patriarche du Liban les a interdites. Aujourd'hui trois cèdres seulement conservent des autels, consistant en pierres entassées les unes sur les autres. En défendant les promenades religieuses qui partaient de tous les coins du Liban, le patriarche a permis que la messe continuât à se célébrer

chaque année, le jour de la Transfiguration, sur les trois autels encore debout. La religion s'est faite la gardienne des vieux cèdres du Liban; les maronites croient que le téméraire qui essaierait d'abattre un de ces arbres, ou de trancher quelques-unes de leurs branches, serait aussitôt frappé de mort; dans leur opinion, ces arbres sont sacrés comme l'arche du Seigneur : malheur à qui oserait y toucher!

C'est du lieu dont il est ici question que furent tirés, selon plusieurs auteurs, les cèdres qui servirent à la construction du temple de Salomon. Je ne crois pas qu'il soit utile de chercher à prouver ou à combattre ces sortes de traditions; pour ma part, j'aime mieux embrasser et admirer ces vénérables débris de l'ancien monde, que de disserter sur le temps passé. Les quinze cèdres, nobles et belles ruines du vieux Liban, parlaient à mon cœur comme une page de la Bible, à mon esprit comme les ruines de Balbek; je les écoutais comme des témoins qui avaient vu la gloire de Tyr et les merveilles du peuple hébreu. Quelle poétique et divine chose que les vieux cèdres du Liban, quand leurs larges rameaux, dont les feuilles regardent le ciel, se balancent majestueusement sous le vent; quand l'aigle, précipitant son vol du haut de la montagne voisine où son aire est suspendue, s'abat sur le front de l'arbre-roi; quand le sanglier et la hyène, hôtes accoutumés du vallon, passent et repassent

autour de ces troncs qui leur sont connus ; quand des mille rameaux de tous les cèdres s'échappent des harmonies que l'imagination prend tour-à-tour pour des cantiques de gloire et de désolation, d'allégresse et de douleur, pour les chants qui ont resonné jadis sur les harpes des rois et des prophètes d'Israel !

Après avoir lu ceci, si vous ouvrez le livre de Volney, à la page où il est question des cèdres du Liban, vous croirez facilement qu'il ne les avait point vus, où qu'il les visita dans un accès d'humeur philosophique qui devait nuire à l'observation. Je me réserve de vous soumettre ailleurs quelques idées critiques sur l'ensemble du voyage de Volney.

Les cèdres les plus vieux sont couverts de noms de voyageurs ou de Francs établis sur la côte de Syrie ; telle est la nature vivace du cèdre, que les noms, au lieu de s'effacer avec le temps, reverdissent d'année en année et semblent briller des rayons de l'immortalité. J'admire cet arbre du Liban qui, plus animé, plus robuste que tous les arbres de la terre, grandit dans sa gloire et se couvre tous les ans de fleurs et de fruits, au sein de régions glacées ; monarque superbe dans le monde végétal, il ne craint rien, ne demande rien à l'homme ; il tire de ses propres flancs sa vie, sa force, son avenir ; il subsiste par lui-même, il est celui qui est, lui, le cèdre du Liban. Un des maronites qui nous accompagnaient m'a raconté, sur

la floraison du cône ou fruit du cèdre, quelque chose de vraiment remarquable. Lorsque le cône fleurit, il est caché sous les rameaux de l'arbre, pour qu'il ne souffre point de la neige ou d'une brise trop froide; sitôt que les fleurs ont fait place aux fruits, le cône victorieux se dresse vers le ciel. J'ai ouï dire en Europe que la race des cèdres se perd dans le monde, et que ceux du Liban, et celui du jardin des Plantes, à Paris, sont les seuls restes de cette grande famille. Il est bon de noter que, dans tout le Liban, on ne trouve des cèdres qu'à l'endroit dont il vient d'être question; je ne parle pas de quelques autres cèdres beaucoup moins beaux, qu'on rencontre auprès du village d'*Éden*, à deux heures à l'ouest de là, et auprès d'un autre village nommé *Rhaddet*. L'arbre antique du Liban ne périra point, si le fer de l'homme veut bien l'épargner. Ah! puisse la civilisation dont on menace l'Orient ne point choisir pour conquête les vieux cèdres! puisse le génie industriel, ce violent destructeur de toute poésie, ne pas abattre un jour ces arbres augustes, pour vendre leur bois précieux dans les bazars de l'Occident!

Nous avons quitté les cèdres pour reprendre le chemin de Tripoli. Après une heure de marche, on laisse à gauche *Becharré*, situé dans un vallon boisé, le plus riant, le plus romantique, le plus extraordinaire que j'aie jamais vu; ce vallon, où les sources abondent, est de plus abreuvé par la

rivière de *Quadicha*, qui part du pied des cèdres. Becharré renferme près de 12,000 habitans tous maronites; la cité chrétienne est gouvernée par trois cheiks; un évêque y réside; sur les huit églises de Becharré, on en compte deux avec des cloches. Plusieurs habitans de Becharré, hardis et laborieux, ont affermé dans la vallée de Balbek des coins de terre qu'ils cultivent, le fusil sur l'épaule.

Nous sommes arrivés au charmant village d'Éden, à travers des terres cultivées, où la voix des torrens et des cascades se mêle au bêlement des troupeaux et aux accens de la flûte du pâtre maronite. En descendant de cheval, j'ai été accosté par quelques montagnards qui m'ont d'abord demandé si j'étais Français ou Anglais; ma réponse *ana Françaoui* (je suis Français), a été accueillie par le sourire le plus bienveillant. On m'a fait asseoir sur une natte, au pied d'un mûrier, et bientôt s'est formé autour de moi un cercle nombreux composé d'hommes et d'enfans; puis un jeune maronite est arrivé à moi avec une brassée de petits pains, avec des œufs, des olives et du vin; pendant que je mangeais, tous me regardaient d'un air affectueux et content, et, après le repas, il ne m'a pas été possible de prouver ma reconnaissance par quelques piastres; pas un seul para n'a été accepté. Autant les Anglais sont mal vus, autant on nous aime dans les montagnes des maronites. Les missionnaires de la société biblique, chargés de con-

vertir au protestantisme les catholiques du Liban, n'ont pas obtenu jusqu'ici beaucoup de succès, et tous les voyageurs d'Angleterre sont maintenant traités dans la montagne comme des corrupteurs; j'aurai plus tard occasion de vous parler de cette haine pour les biblistes anglais, et du vieil amour pour la France qu'on retrouve chez tous les maronites du Liban.

Le village, ou plutôt le bourg d'Éden, car il contient 4,000 habitans, est pour les Francs de la côte ce qu'est Bournabat pour les Francs de Smyrne; je me hâte de dire que le séjour d'Éden est incomparablement plus délicieux que le séjour de Bournabat. Ce lieu justifie à merveille l'origine de sa dénomination; Éden, dans la langue syriaque, signifie paradis. Imaginez un plateau couvert de mûriers blancs, de noyers, d'arbres fruitiers, arrosé par des canaux assez abondans pour faire tourner des moulins; des vignes vigoureuses, qui produisent un vin renommé, se déploient au penchant de la montagne, au nord du village. La position d'Éden enchante le voyageur. Non-seulement la nature, mais la population aussi, vous frappe par sa beauté dans ce paradis de la montagne. Les hommes s'y montrent admirables de formes et de santé; les femmes de ce lieu passent pour les plus jolies femmes du Liban. La plupart des familles ne demeurent à Éden que durant les saisons d'été et d'automne; à l'approche des neiges, on descend

sur la côte au village de *Sgorta*, à deux heures de Tripoli. Éden possède six églises ; deux de ces sanctuaires datent du moyen-âge, et les voyageurs de ma nation y remarquent avec une joie pieuse des croix contemporaines de nos guerres héroïques.

D'Éden à Tripoli, sept heures de distance ; il faut marcher trois heures dans des sentiers rapides et tortueux qui épouvantent le cavalier. Une fois descendu dans la plaine, on suit un chemin facile au milieu de belles campagnes. Nous avons passé la nuit dans un verger du village de *Sgorta*. On lit dans différens livres que la ville de Tripoli s'élève au pied du Liban ; cela manque de vérité. La ville est séparée du Liban par une distance de quatre heures ; elle occupe un terrain bas au niveau de la mer, et ce terrain est dominé, à l'orient, par un vaste plateau entrecoupé de petites collines. M. Charles Guys, vice-consul de France à Tripoli, le frère de notre consul à Beirout, m'a fait un gracieux accueil ; sa maison est devenue la mienne, et je trouve en lui un compatriote et un ami.

P.....

LETTRE CLI.

DES SOLITAIRES DE LA THÉBAIDE, DE L'ÉGYPTE AU MOYEN-AGE.

Avril 1831.

Lorsque je remontais le Nil pour me rendre au Caire, je regrettais de ne pouvoir visiter la retraite de Macaire et de ses disciples; je m'afflige maintenant de ce que les circonstances de mon voyage, et le peu de temps qui me reste à passer en Orient,

[1] Cette lettre était écrite à M. Roger, de l'Académie française; au moment où cette *Correspondance* s'imprime, je reçois de mon très honorable confrère, deux beaux volumes qui renferment son théâtre; chaque pièce est accompagnée d'une notice piquante et spirituelle. Maltraité par la dernière révolution, M. Roger s'est adressé aux amis des lettres, qui ont répondu à son noble appel, et le public s'est trouvé avoir un bon ouvrage de plus.

ne me permettent pas d'aller jusque dans la Haute-Égypte, et de suivre dans le désert arabique les traces des pieux solitaires. Ce qui subsiste encore de la magnificence des Pharaons et de la puissance d'un grand peuple, mérite sans doute notre attention; mais j'aurais voulu marcher à la suite des pauvres et des humbles, à la suite de ces philosophes chrétiens, qui avaient tout quitté et qui cherchaient Dieu dans le désert; il y a là aussi des couleurs pour la poésie, des souvenirs pour l'histoire, des leçons pour le sage : laissons pour un moment Hérodote, Diodore de Sicile, Strabon, et prenons pour guides saint Jérôme et ceux qui nous ont transmis ce que le monde a pu connaître de la vie des anachorètes et des ermites; c'est ici que les légendes n'épargnent pas les prodiges, et pour vous en donner d'abord une idée, je veux vous rappeler en peu de mots ce qu'elles nous disent d'Antoine et de Paul.

Depuis les persécutions de Dèce, Paul de Thèbes s'était retiré dans une solitude voisine de la mer Rouge; une caverne lui avait offert un abri, une fontaine l'abreuvait de son eau, un palmier lui donnait ses feuilles pour vêtemens et ses fruits pour nourriture; c'est là que Paul restait seul avec Dieu et ses anges; il y avait passé soixante ans de sa vie, lorsqu'il fut visité par Antoine, à qui le prodige de sa sainteté avait été révélé dans un songe. Les deux solitaires s'appelèrent d'abord par leur

nom, car l'esprit de Dieu le leur avait appris. Paul demanda à Antoine ce qu'il y avait de nouveau dans le monde, si l'on bâtissait encore des maisons dans les villes, si les faux dieux avaient encore des autels. Comme ils étaient assis tous deux à l'ombre des palmiers, un corbeau, descendant de branche en branche, vint déposer un pain à leurs pieds; chaque jour, dit Paul, cet oiseau m'apporte un demi-pain, mais Jésus-Christ qui l'envoie a voulu qu'il apportât aujourd'hui un pain entier; ils rompirent le pain, prirent leur frugal repas, puis, se baissant vers la fontaine, ils burent chacun un peu d'eau; ils rendirent ensuite grace à Dieu, et passèrent le reste du jour et toute la nuit en prières; le lendemain au lever du soleil, Paul dit à Antoine que Dieu allait le rappeler à lui, et le pria d'aller lui chercher un manteau de l'évêque Athanase, dans lequel il voulait être enseveli; Antoine partit pour aller chercher le manteau d'Athanase, et lorsqu'il revint le troisième jour, il vit l'ame de Paul qui s'envolait vers le ciel, avec les ames des saints et des apôtres. Dans la grotte, où il venait d'expirer, le corps du saint vieillard était à genoux et dans l'attitude d'un homme qui prie; Antoine chanta les hymnes de l'église et s'occupa d'ensevelir les restes de Paul; mais il n'avait point d'instrumens pour creuser une fosse, et il s'affligeait, lorsqu'il vit venir deux lions, dont la présence ne l'effraya pas plus que s'il avait vu deux colombes; ces animaux s'appro-

chent du corps de Paul ; ils se courbent à ses pieds, rugissent de douleur, puis ils creusent la terre avec leurs ongles, et bientôt une tombe est prête à recevoir les restes du défunt. Les lions vinrent ensuite vers Antoine, lui léchant les pieds et les mains, et Antoine comprit qu'ils lui demandaient sa bénédiction; alors s'adressant à Dieu : « Seigneur, nous » savons que sans ta volonté il ne peut tomber une » feuille des arbres, et le plus petit oiseau ne peut » perdre la vie ; donne donc à ces lions ce que tu » juges leur être nécessaire. » Après cela, leur faisant signe avec la main, il leur commanda de s'en aller, et ils s'en allèrent. Antoine jeta du sable sur la fosse, après y avoir déposé le corps de Paul ; puis, ne voulant rien perdre de la succession du solitaire qu'il pleurait, il prit sa tunique composée de feuilles de palmier, et s'en retourna, bénissant Dieu et disant à ses disciples qu'il venait de voir un nouveau saint Jean-Baptiste, un nouvel Élie, quittant la terre pour le ciel.

Telles étaient les nouvelles qu'on recevait alors du désert et qui se répandaient de cité en cité; l'exemple de Paul et d'Antoine éveilla partout un pieux enthousiasme, et les solitudes qu'ils avaient habitées se peuplèrent bientôt d'une foule de chrétiens ; ainsi commencèrent ces colonies de moines dont l'Égypte était couverte au moyen-âge ; ainsi le territoire égyptien vit un autre peuple de Dieu, qui croissait aussi au milieu des prodiges

et devait se multiplier comme les enfans de Jacob.

Quel spectacle nous présente ce peuple de solitaires qui passait son temps à chanter des psaumes, à méditer les saintes écritures, à prier, à jeûner, à faire des nattes et des paniers ! Ces nouveaux habitans de l'Égypte ne s'occupaient guère de la crue du Nil et des richesses que le fleuve apporte avec lui, et dans leur insouciance des biens de ce monde, on pouvait leur appliquer ces paroles de saint Mathieu : *N'ayez aucun souci du lendemain, et ne vous inquiétez pas de quoi vous serez vêtus et nourris.* Singulière société, qui méprisait la richesse, la puissance, la gloire, nation de pénitens et de réclus, où tout ce qui ressemblait à la joie était un péché, où les plus sages, les grands comme les petits, mettaient leur félicité dans l'incommodité de leurs demeures, dans la grossièreté de leurs vêtemens, dans la soif et la faim qu'ils dédaignaient de satisfaire, dans les souffrances qu'ils paraissaient chercher. Le monde qu'ils méprisaient les environnait de ses respects, et les païens eux-mêmes appelaient cette dévotion des moines de l'Égypte *une philosophie divine.*

Quelque dure que fût la vie des solitaires, il ne leur était pas donné d'en jouir en paix, et je ne sais quelle puissance jalouse leur disputait jusqu'à la possession du désert ; il se livrait de terribles combats dans les solitudes sacrées ; Athanase, dans la vie d'Antoine, nous dit qu'on entendait quel-

quefois comme le bruit de gens qui se choquent entre eux; une multitude de monstres, de fantômes, sous la figure de serpens, de lions, de léopards, venaient dans l'ombre des nuits, assaillir les athlètes du Christ; c'étaient les démons ou plutôt les dieux de la vieille Égypte, avec leur forme d'animaux sauvages, qui venaient troubler la retraite des serviteurs du vrai Dieu; chaque cellule, chaque monastère était comme une véritable forteresse, toujours assiégée et toujours défendue; les soldats de Jésus-Christ avaient pour bouclier la foi, pour armes la prière et la pénitence; dans les momens de péril, le signe des chrétiens, le nom du Sauveur, suffisait pour mettre en fuite les nombreuses légions des mauvais anges.

Il restait ainsi dans l'esprit même des anachorètes quelque chose des vieilles superstitions de Memphis et de Thèbes; si dans l'ancienne Égypte, tout était Dieu, dans la nouvelle, tout était ange ou démon; la nature entière semblait se confondre avec les scènes pieuses et les saintes apparitions du désert; la dévotion des anachorètes croyait voir des ministres de Satan ou des ministres de Dieu dans tout ce qui frappait leurs regards éblouis ou s'offrait à leur imagination exaltée; Antoine, cherchant la retraite de Paul, rencontra sur son chemin, un homme avec le corps d'un cheval, un autre avec le corps d'une chèvre, et ces

êtres fantastiques lui parurent semblables aux dieux qu'on adorait encore à Alexandrie. Le même saint voyant des bêtes fauves dévorer les herbes de son jardin : Pourquoi moissonnez-vous ce que vous n'avez point semé? leur dit-il; et les bêtes fauves se retirerent sans faire aucun dégât. Pacôme marchait sur des scorpions et des vipères, qui respectaient en lui l'homme de Dieu, et lorsqu'il traversait le Nil, des crocodiles se disputaient l'honneur de le transporter sur l'autre rive; les légendes vont jusqu'à dire que l'arbre appelé *persea*, et regardé par les anciens comme l'arbre de vie, avait proclamé ou confessé Dieu dans la Haute-Égypte.

Tout en admirant la sainteté de ces anachorètes, on s'étonne d'abord que le christianisme qui devait civiliser le monde, ait ainsi persuadé à ses premiers disciples de se retirer dans des lieux inhabités. Nous pouvons répondre ici que de grandes persécutions avaient été suscitées contre les chrétiens. L'Orient et l'Occident étaient violemment agités; les dieux s'en allaient avec grand bruit, et laissaient partout derrière eux des peuples troublés et remplis d'alarmes. J'ajoute à cela qu'une révolution universelle se préparait, qu'un profond dégoût pour tout ce qui avait existé jusqu'alors s'était emparé des sociétés humaines, et que de toutes parts une puissance inconnue hâtait l'œuvre de la destruction, pour renouveler la face de la terre; dans ces jours de désolation, on ac-

courait de Rome, de Constantinople, de toutes les contrées du globe, dans la Thébaïde, pour y chercher la vérité et la paix.

Les princes, les empereurs envoyaient des ambassadeurs à Antoine, à Pâcôme, et leur demandaient des prières et des conseils ; le monde tout entier semblait n'avoir des yeux et des oreilles que pour ce qui se passait au désert ; Athanase, dans la vie d'Antoine, fait dire par Dieu lui-même, au fervent anachorète : *Je rendrai ton nom célèbre par toute la terre*. Lorsqu'il n'y avait plus d'histoire pour les empires, chacune des solitudes de l'Égypte avait ses pieuses annales qui racontaient la vie et les miracles des saints.

Bientôt il y eût moins de peuple dans les villes que dans les lieux les plus retirés. Antoine, avant de mourir, avait déjà réuni plus de mille cénobites dans les deux monastères qu'il avait fondés ; Pacôme établit un grand nombre de couvens dans le voisinage de Tintyra ; les cénobites de son ordre s'assemblaient chaque année aux fêtes de Pâques, et l'histoire contemporaine nous apprend que, dans une réunion, on en compta jusqu'à cinquante mille ; la ville d'Oxyrhinchus était toute remplie de moines ; il s'y trouvait vingt mille vierges consacrées à Dieu, et dix mille serviteurs de Jésus-Christ ; je ne parlerai point des solitaires d'Héliopolis, conduits par saint Apollon, ni des disciples de Sérapion dans le pays d'Arsinoë, ni de ceux de Macaire dans le dé-

sert de Nitri, ni des cénobites de Canope, qui habitaient les ruines du temple de Sérapis.

Tous ces moines étaient gouvernés par des lois que leur avaient apportées les anges; ceux de Pâcôme étaient partagés en vingt-trois classes, portant chacune le nom d'une lettre de l'alphabet grec. On n'apprenait plus en Égypte la sagesse que Platon était venu chercher, mais on y apprenait à souffrir et à mourir. Les prêtres d'Héliopolis avaient étudié le cours du soleil et les astres du firmament, pour étendre les limites des sciences humaines; les ermites de Tabennes, ceux de Scété, ne regardaient le ciel et les étoiles que pour savoir l'heure de la prière; beaucoup de cénobites priaient le vrai Dieu dans les temples d'Isis, d'Osiris ou de quelque autre divinité païenne, sans s'informer qui avait élevé ces temples changés en églises. L'Égypte oublia ainsi ses propres monumens, elle oublia jusqu'à son ancien langage, et il ne se trouva plus personne pour expliquer les paroles écrites sur la pierre. Saint Antoine avait prêché avec persévérance contre les cérémonies funèbres des Égyptiens, et ses prédications achevèrent de renverser les vieilles croyances de l'Amenti, c'est-à-dire la fable du Tartare et de l'Élysée; les corps ne furent plus embaumés; l'Achérusia ne vit plus juger les morts sur sa rive, et dès ce temps-là on put se demander, comme on se demande encore aujourd'hui, si les pyramides avaient été des tombeaux.

Cette miraculeuse révolution, opérée en Égypte, ne s'arrêta pas aux bords du Nil; elle s'étendit dans la Syrie et la Palestine; plusieurs contrées de l'Orient eurent aussi leurs solitaires dévoués à la foi du Christ; on ne croyait pas alors qu'il y eût de véritable salut hors du désert, et que Dieu fût présent dans les villes et dans le monde qu'on appelait le *siècle*; cette ardeur de la pénitence et de la retraite ne tarda pas à passer dans l'Occident, et l'Europe eut aussi ses monastères, ses déserts peuplés d'ermites et d'anachorètes. Une aussi grande révolution dans les habitudes et les idées humaines peut-elle être, même aujourd'hui, un spectacle indifférent?

SUITE

DE LA LETTRE CLI.

PÉLERINAGE AU MONASTÈRE DE SAINT-ANTOINE ET DE SAINT-PAUL. — RELATIONS DU SEIGNEUR D'ANGLURE, DE COPPIN, DE VANSLEB, DU PÈRE SICARD. ÉTAT ACTUEL DES MONASTÈRES DANS LA HAUTE-ÉGYPTE.

Le Caire, avril 1831.

Dans les siècles qui précédèrent et suivirent les croisades, les pélerins qui se rendaient à Jérusalem ne manquaient pas de visiter l'Égypte, renouvelée par la foi chrétienne; ils ne manquaient pas de s'enfoncer dans les déserts, et d'y suivre les pas d'Antoine et de Paul; là s'élevaient des monastères consacrés aux illustres fondateurs de cette nouvelle cité de Dieu; là se perpétuaient les traditions de la

pénitence, les prodiges et les vertus de la vie solitaire; jusqu'au dix-septième siècle, les voyageurs ont toujours mis un grand prix à visiter ce qui restait des anciens cénobites et des monumens de leur piété.

Le seigneur d'Anglure, vers la fin du quatorzième siècle, vit les couvens de Saint-Paul l'ermite et de Saint-Antoine. Le premier monastère de Saint-Antoine était sur le Nil, à deux journées du Caire[1]; « il y avait là, dit notre pélerin, une belle » petite église dans un grand pourprine tout clos » et bien fermé de murs à manière d'une forte- » resse; il y avait encore, attenant à ladite église » une tour de retrait; si estoient ceans en cette » abbaye bien trente frères demourans, faisant le » service de notre Seigneur, et sembloient être » moult bonnes et devotes personnes. » C'est là qu'avait d'abord habité saint Antoine, quand il fut *premièrement ermite*, mais ce lieu était *trop délectable pour faire pénitence;* il était trop près du fleuve et des lieux fréquentés, et Dieu *manda par un ange* à son serviteur d'aller habiter un autre lieu dans le désert à trois journées du Nil. « Nous » allasmes (continue notre pélerin Champenois), » à la seconde habitation de monsieur saint An- » toine... Or sachez que illec y a belle, forte et

[1] Il existe encore en face de Benisoueif, à vingt-cinq lieues du Caire, les ruines d'un couvent appelé couvent de Saint-Antoine.

» grande maison, et bien close de murs hauts et
» épais comme forteresse, et ceans a très belle
» église et moult devote et belle demourance pour
» les frères et pour loger les pélerins, quand ils
» viennent là. C'est grand noblesse de veoir le
» beau lieu qui y peust estre, et le beau jardin et
» la belle et bonne fontaine qui est dedans, et qui
» sert par aval ladite maison et abbaye... Quant au
» jardin, c'est belle chose a voir icelui, et avec ce,
» tout y est bien ordonné et labouré, et verdoyant
» d'arbres et d'herbes, qui moult réjouissent,
» quant on les veoit en si désert lieu... Dans cette
» diste abbaye, sont résidens et demourans cent
» frères et plus, lesquels mennent très sainte et
» très bonne vie, car en nul temps ils ne boivent
» vin, ne jamais ne mangent chair ne poisson, ne
» vestissent draps de lin; et en vérité, ils montrent
» bien qu'ils soient bonnes gens, car ils font très
» bonne chiere aux pélerins, et leur donnent ce
» qu'ils peuvent recouvrer de vivres très volontiers
» et sans rien demander. »

Tels étaient alors les deux monastères de Saint-Antoine en Égypte; les pélerins du moyen-âge ne visitaient pas avec moins de dévotion le couvent de Saint-Paul l'ermite; ce couvent était plus loin encore dans le désert; il était bâti au pied d'une montagne, du sommet de laquelle on voyait au nord-est les deux pointes du Sinaï, à l'est, la mer Rouge à l'endroit même ou le peuple d'Israël avait traversé

l'abîme des eaux; « passé ladite montagne (je cite » le récit du seigneur d'Anglure), et près de la » Roũge mer est l'abbaye où monsieur saint Pol, » premier hermite demouroit; cette abbaye est » très bien close et bien fermée de bons murs, et » l'entrée d'icelle abbaye est par devers icelle mer » Rouge... Là sont bien soixante frères demou- » rans, lesquels à notre advis sont pareils aux » frères de Saint-Antoine, c'est à sçavoir de bonté » et d'habits, car ils nous firent très bonne chiere, » et nous reçurent moult doucement et bénigne- » ment. Ces bons frères se levèrent au milieu de » la nuit, et estoient si diligents de nous servir et » de noũs appareiller chaudes viandes, comme si » chacun d'eux deust gagner cent ducats. En icelle » diste abbaye y a belle petite chapelle, laquelle » est bas en devalant plusieurs degrés sous une » roche. Illec demouroit saint Pol en faisant sa pé- » nitence, car autre habitation n'y avait que la » roche pour icelui temps. — L'abbaye a de plus » très bel jardin et très belle fontaine. »

Si je ne craignais d'être trop long, je suivrais ici notre bon pélerin de la Champagne, dans son voyage sur le Nil, et au désert; d'abord il avait grand'peur des *arabois robeurs* (les bédouins) qui assaillaient et dévalisaient les passans; parmi les merveilles qu'il a vues dans sa route, il nous parle d'*énormes serpens* qui étaient couchés sur la rive du fleuve, et qu'il appelle *coquatrix* (crocodiles), il

nous dit aussi qu'il a vu *trotter* sur le sable plusieurs *ostruches, aux plumes noires;* du reste, il ne fait mention d'aucun monument, ni d'aucune ruine de la vieille Égypte, et le nom de Memphis et de Thèbes ne se trouve pas une fois dans sa relation.

Deux siècles après le passage du seigneur d'Anglure, Jean Coppin, *consul des Français à Damiette, et syndic de la Terre-Sainte*, visita avec plusieurs pélerins le monastère de Saint-Antoine au désert; la manière dont il fut reçu est curieuse; le vicaire du couvent vint au-devant de la caravane, à plus de trois cents pas; il salua les pélerins et les baisa sur la joue, avec une si grande démonstration de joie qu'il ne pouvait retenir ses larmes. On conduisit ensuite les pieux voyageurs au monastère, dans lequel ils n'entrèrent qu'en se faisant hisser sur les murs, à l'aide d'une grosse corde attachée à une poulie. Arrivés dans l'enceinte, ils furent logés, ceux qui étaient prêtres dans des cellules, tous les autres dans une grande chambre, où ils se trouvaient pêle-mêle avec leurs bagages et leurs provisions; la nuit étant venue, ils se couchèrent comme ils purent sur des nattes; le lendemain matin les pélerins reçurent la visite d'un frère du couvent, qui leur lava les pieds; puis le vicaire qui tenait la place de l'abbé, suivi de tous les moines et portant la croix, vint prendre les pieux voyageurs pour les conduire à l'église; il leur

distribua des aubes, des surplis, et tandis que ceux-ci s'habillaient, les cénobites récitaient des prières en langue syriaque; ensuite le vicaire commença à chanter des hymnes dans la même langue, et pendant qu'il chantait, sept à huit religieux, pour accompagner sa voix, tenaient d'une main « des » pierres noires longues de demi-pied, et de l'autre » de petits maillets de bois dont ils frappaient sur » les pierres, en mêlant leur chant avec ce bruit » qui avait je ne sais quoi de lugubre et d'austère. » Nous fûmes, ajoute Jean Coppin, solennellement » conduits de cette sorte, au son des cloches et » avec le chant des hymnes, et la grande modestie » qui reluisait dans ces religieux avec leur vie pau- » vre et leur simplicité pleine de zèle, me semblait » capable d'exciter à la piété les ames les plus in- » dévotes. Quand nous fûmes entrés dans la nef de » l'église, ils nous firent ranger en cercle, et les » chantres qui s'étaient placés au milieu de nous » continuèrent assez long-temps leur harmonie de » voix et de marteaux. Après qu'ils eurent chanté » près d'un demi-quart d'heure, l'un d'eux fit lec- » ture de quelques épîtres, et cependant la plupart » ne cessaient de répandre des larmes; je deman- » dai l'explication de ce qu'ils lisaient, ils répon- » dirent que c'étaient des recommandations ins- » tantes que saint Antoine avait laissées pour la » réception des pélerins qui arrivaient dans ces » déserts, et qu'ils pleuraient de tendresse et de

» ressentiment de voir que nous nous étions expo-
» sés à tant de périls pour venir les visiter. »

Lorsque les moines eurent fini leurs cérémonies, l'un des pélerins entonna le *Te Deum* en actions de grace, et récita les litanies de la Vierge; après cela on sortit de l'église pour prendre un frugal repas. Les cénobites suivaient encore la règle des premiers anachorètes; ils ne mangeaient qu'une fois par jour, et ne vivaient que de fruits et d'herbes; l'eau pure était leur seule boisson; ils n'avaient que des plats de bois qu'on ne lavait jamais; l'étoffe la plus grossière, de couleur noire ou gris obscur, formait leurs vêtemens; la cellule de chaque solitaire ressemblait plutôt à un sépulcre qu'à une chambre. Le monastère avait toujours été fermé aux plus innocentes joies de ce monde, et tout ce qu'on y voyait, tout ce qu'on y entendait, avait quelque chose de triste. Les pélerins ne pouvaient s'empêcher d'admirer une si grande austérité; mais à leur admiration se mêlait un sentiment douloureux, lorsqu'ils se rappelaient que ces enfans d'Antoine et de Paul étaient plongés dans les ténèbres de l'hérésie, et que tant de prières, tant de mortifications, tant de larmes, étaient perdues devant Dieu.

Le seigneur d'Anglure avait trouvé dans ce monastère jusqu'à cent religieux; Coppin n'en trouva plus que vingt-deux; plusieurs cellules étaient démolies et quelques-uns des murs du couvent tombaient en ruines. Saint Antoine avait habité dans le

voisinage plusieurs grottes, plusieurs lieux où la dévotion des chrétiens avait bâti des chapelles, des asiles pour les moines et les ermites, mais il n'en restait plus de vestiges.

Vansleb, curé de Fontainebleau, qui voyageait en Égypte trente ou quarante ans après Jean Coppin, trouva le couvent de Saint-Antoine dans une grande décadence; il avait été plusieurs fois dévasté par les Arabes voleurs, et abandonné par les moines pendant plusieurs années; la plupart des anciennes cellules avaient été détruites et remplacées par des cabanes de terre qu'habitaient les solitaires. Le couvent ne comptait plus que dix-sept religieux; la plupart, nous dit Vansleb, *borgnes, ou sourds, ou estropiés, ou boiteux, ou cassés de vieillesse*. Ils suivaient encore la même règle; ils menaient une vie dure et austère, mais ils étaient moins hospitaliers et paraissaient avoir oublié les recommandations de saint Antoine pour la réception des pélerins.

Vansleb avait remonté le Nil jusqu'à la ville aux cent portes, dont il n'avait qu'une idée vague et qu'il appelait *Luxor le vieux;* dans tout ce pays, il avait vu, sans trop s'en rendre compte, les temples de la vieille Égypte et les églises chrétiennes du moyen-âge, mêlant ensemble leurs ruines; parmi d'immenses débris, couverts d'hiéroglyphes et de signes inconnus, il avait vu, çà et là, retracés sur la pierre, tantôt l'image de la Vierge et des saints, tantôt une croix, ou quelques paroles de l'Évan-

gile; le bon curé de Fontainebleau s'étonnait de trouver partout des *cavernes*, des *grottes* creusées au flanc des montagnes, et dans ces grottes, dans ces cavernes, qui lui semblaient un ouvrage miraculeux, il ne cherchait point les restes des Pharaons et de l'antique Égypte, mais les traces des anachorètes et des serviteurs de Jésus-Christ. Le cousul de France, Maillet, qui se trouvait en Égypte à la fin du dix-septième siècle, parle à peine des anciens solitaires, et des souvenirs qu'ils avaient laissés. Dès-lors, les solitudes consacrées à la prière et à la pénitence, n'étaient plus connues que des missionnaires employés à la conversion des Cophtes. Le père Sicard, au commencement du siècle dernier, visita les monastères de Saint-Antoine et de Saint-Paul; il visita plusieurs autres couvens dont il a laissé une description; après cela, un voile s'étend pour nous sur l'Égypte chrétienne; de même que nos vieux pélerins ne portaient point leurs regards sur les merveilles profanes de l'antiquité, de même les savans modernes n'ont point porté leur attention sur ce qui avait si vivement excité la curiosité des pélerins[1]. Ainsi l'Égypte était vue sous un aspect tout différent, selon les préoccupations diverses des esprits, selon les opinions et les idées qui dominaient en Occident; au dernier siècle, on

[1] Pokoke, Niebuhr et d'autres voyageurs modernes ont parlé de quelques couvens qu'ils ont rencontrés sur leur chemin, mais ils n'ont visité ni le monastère de Saint-Antoine ni celui de Saint-Paul.

ne demandait plus à ceux qui revenaient des bords du Nil, s'ils avaient visité les déserts, habités autrefois par un peuple de saints, mais s'ils avaient vu les pyramides de Giseh, la plaine des momies, les palais et les tombes des Pharaons, les merveilles de la vieille Thèbes. Aujourd'hui même, tout le monde connaît l'Égypte du temps d'*Isis* et d'*Amounra*, mais personne ne connaît l'Égypte du moyen-âge, l'Égypte des anachorètes et des solitaires.

Depuis que je suis arrivé au Caire, j'ai interrogé tous les voyageurs qui reviennent du Saïd, et je n'ai rien appris; j'ai adressé des questions à M. Wilkinson, qu'un zèle ardent pour la science retient depuis deux ans parmi les ruines de Thèbes: « On ne con-
» naît ici, ma-t-il répondu, que l'église des Cophtes
» à Medinet-Abou, quelques chapelles bâties dans
» l'enceinte des vieux temples, et quelques ma-
» sures, dispersées sur les collines, qu'on dit avoir
» été des couvens. » Voilà ce qu'a pu m'apprendre sur la Thébaïde chrétienne un voyageur qui connaît à fond tous les monumens de la vieille Égypte. J'ai fait, comme vous le voyez, une véritable enquête sur le moyen-âge et sur les cénobites égyptiens; et cette enquête n'a produit que des renseignemens vagues, des faits épars qui vous fourniront peu de lumières; je vous les transmets tels qu'ils m'ont été donnés. Les voyageurs qui remontent le Nil peuvent voir à leur droite sur un roc élevé le couvent *El-Bacara* (le couvent de la

poulie); les moines d'El-Bacara reçoivent l'eau, quelquefois aussi leurs provisions à l'aide d'une corde attachée à une poulie qu'on voit de loin, et qui est suspendue sur le fleuve. A quelque distance de là, près d'Antinoë, on voit un autre monastère, appelé *Abou-Hennis* (le monastère de Saint-Jean), et plus loin sur la rive gauche du fleuve le couvent d'*El-Maharrag* (le couvent brûlé); la Haute-Égypte a plusieurs couvens dédiés à la Vierge, à saint Georges et à saint Laurent; il existe un monastère à un mille de Denderah, un autre, près d'Edfou; parmi les lieux qui ont gardé le souvenir des premiers solitaires, il faut mentionner l'île de Thabenne, près de Tintirah : cette île a perdu ses hôtes pieux, mais elle conserve le nom que lui ont donné les légendes; les ruines d'Oxyrhinchus sont encore habitées par des cénobites, qui appellent ce lieu la métropole des couvens; le désert du Colzim a conservé aussi ses monumens, et les monastères de Paul et d'Antoine sont encore debout. Je vous ai parlé des couvens qu'on trouve dans la vallée de Natroun; plusieurs voyageurs nous parlent d'un monastère situé près de Tanis, dans le voisinage du lac Menzaleh. Il existe en outre plusieurs monastères cophtes dans les environs du Caire.

Vous me demanderez peut-être comment vivent les nouveaux habitans du désert; les couvens que le temps a respectés jusqu'ici, n'ont ni terres

ni revenus, ni industrie; tous les moines cophtes, à l'exception de ceux du Fayoum qui cultivent la vigne, restent dans l'oisiveté et ne vivent que de ce qu'on leur donne; aussi sont-ils toujours sur les chemins pour solliciter la pitié des passans; lorsqu'un voyageur visite leur couvent, les premières paroles qu'on lui adresse, sont pour lui demander l'aumône; lorsqu'une kange remonte ou descend le Nil et qu'elle passe devant un monastère, on est sûr de voir un ou deux moines s'approcher du bateau et le suivre en nageant jusqu'à ce qu'ils aient obtenu quelques pièces de monnaie.

La plupart des couvens sont entourés de hautes murailles; et ces murailles qui doivent les défendre, sont chaque jour minées par le temps; les pierres se détachent et tombent une à une sans que personne s'occupe de les relever; il n'est point de monastère qui n'ait été plusieurs fois assiégé, envahi, pillé par les Arabes; chaque couvent a sa lamentable histoire qu'on raconte aux voyageurs en implorant leur charité. Les plus exposés aux incursions des bédouins, achètent la paix au prix de quelques provisions qu'ils distribuent aux Arabes du voisinage. Il s'en faut de beaucoup que le désert soit aussi peuplé qu'autrefois; les couvens de Nitri ont encore, il est vrai, jusqu'à dix-huit ou vingt cénobites; mais celui de Saint-Antoine, celui de Saint-Paul, n'en renferment chacun que

six ou sept; plusieurs couvens du Nil n'en ont que trois ou quatre, et même quelquefois ils restent abandonnés.

Cependant on reçoit tous ceux qui se présentent. La profession de moine n'exige aucun noviciat; il suffit d'avertir l'évêque qu'on veut embrasser l'état monastique; le néophyte est conduit à l'église; on étend sur lui un linceul en récitant les prières des morts; puis il reçoit le *kaloucieh* ou la marque distinctive des moines cophtes; c'est une bandelette de laine bleue qu'on attache à la coiffure et qui descend sur la nuque; on ne fait pas d'autre cérémonie. Un moine n'est pas tenu de savoir autre chose que ses prières; pour ceux qui exercent la prêtrise, il suffit de savoir dire la messe; depuis que la cour de Rome a voulu les ramener à la foi catholique, leur ignorance est devenue encore plus grossière, car dans leur aveugle obstination, ils se séparent tous les jours davantage des autres sectes chrétiennes, et se défient de tous ceux qui veulent les éclairer.

On m'a donné peu de détails sur la discipline et la règle des moines cophtes; dans les solitudes d'Antoine et de Macaire les cénobites se livrent encore à de grandes austérités; ils travaillent de leurs mains; ils prient la nuit et le jour; mais dans les monastères voisins du Nil, je pense que toutes ces règles qu'avaient apportées les anges du ciel et qui faisaient l'admiration des saints, ont dû être oubliées

et tomber en désuétude; des moines vagabonds, qui passent leur vie à mendier, ne peuvent se livrer régulièrement aux exercices de la dévotion ; la plupart, m'a-t-on dit, ne jeûnent guère que lorsque la quête n'est pas bonne, et souvent les dons de la charité ne servent qu'à entretenir leur intempérance; ainsi la misère se mêle à la corruption, et les pieuses solitudes ont connu tous les vices des cités. Vous le dirai-je! on a vu dans la Haute-Égypte des enfans de Paul vivre publiquement avec des femmes et même avec des femmes musulmanes! voilà ce qui reste de la sainteté et des vertus du désert!

LETTRE CLII.

L'IMPRIMERIE DE BOULAC ET LES LIVRES QU'ON Y IMPRIME. — LES LIBRAIRES DU CAIRE. — LE BAZAR DES ESCLAVES. — DU SORT ET DE L'AFFRANCHISSEMENT DES ESCLAVES.

Le Caire, avril 1831.

J'AI visité l'imprimerie du pacha à Boulac, comme j'avais visité l'imprimerie impériale de Stamboul ; j'y ai trouvé huit presses, qui viennent de Paris, des caractères européens, turcs, arabes, persans, fondus à Paris ; le papier vient de Livourne et de Trieste. Cet établissement est dirigé par un Arabe qui a étudié à Milan. Les livres sortis des presses de Boulac, passent pour être imprimés assez correctement ; on les envoie régulièrement en France,

où ils doivent être placés dans la bibliothèque du roi.

Je ne vous donne point ici la nomenclature des publications qu'on a faites jusqu'à présent; ce sont pour la plupart des livres de médecine et de tactique, traduits des langues d'Europe et surtout de la langue française, des ouvrages de grammaire, parmi lesquels on distingue un dictionnaire arabe-italien; on n'a imprimé que trois ouvrages de littérature, le *Gulistan* de Sady, un *Manuel du style épistolaire*, une *Anthologie arabe*. J'ai acheté un exemplaire du Manuel, et je m'en suis fait expliquer quelques passages; il est intitulé : *le Jardin des secrétaires et bassins des personnes bien élevées*. Ce manuel renferme des formules de lettres pour écrire aux gens en place, à des amis, à des parens, etc. On y apprend quels titres on doit donner aux grands personnages, et comment il faut commencer et finir une épître. Ceux qui veulent orner leur style de quelques citations trouvent dans le Manuel épistolaire un choix de vers arabes qu'ils peuvent mêler à leur prose. Le même volume renferme des modèles de contrats pour toutes sortes de transactions ou de marchés; des formules de prières, des formules de discours pour toutes les occasions importantes. Ces sortes de manuels ont pour but d'achever l'éducation d'un Turc ou d'un Arabe, et tout musulman qui possède à fond son *Jardin des secrétaires*, peut se vanter d'être un homme

bien appris. J'ai voulu me faire expliquer quelques-unes des lettres familières qu'on nous donne en exemple ; le style oriental s'y montre dans les moindres détails avec sa pompe et ses exagérations ; chez nous, le naturel est dans la simplicité ; il faut croire que, chez les Orientaux, le naturel ne se trouve que dans la métaphore et dans l'hyperbole. Un orientaliste, qui a lu plusieurs fois le *Jardin des secrétaires*, et qui connaît parfaitement la littérature arabe, m'assure du reste que cette compilation est faite avec peu de goût et de discernement.

L'*Anthologie arabe* est un recueil de poésies tirées des meilleurs auteurs ; ce sont des élégies, des chansons, des tableaux, des moralités, etc. Dans ce recueil dont j'ai une traduction sous les yeux, se trouvent des choses qui me charment, d'autres que je ne comprends pas ou qui me paraissent étranges ; pour apprécier cette poésie orientale, il faudrait avoir vécu long-temps avec les Arabes, les Persans ou les Turcs ; il faudrait avoir été dans leur intimité, aimer ce qu'ils aiment et l'aimer comme eux, sentir de la même manière l'amour ou la haine, la tristesse ou la joie ; voir du même œil le soleil et les merveilles de la nature.

Les poètes orientaux excellent à peindre les sentimens héroïques ; qu'y a-t-il de plus beau que cette pensée dans la bouche d'un guerrier marchant au combat : « Le manteau de la vie n'est pas toujours » un vêtement d'honneur, c'est une robe d'igno-

» minie pour le lâche et le pusillanime. » La poésie arabe, quand elle décrit, abonde en images vives, brillantes, quelquefois bizarres, en rapprochemens ingénieux et souvent forcés; j'admire le poète Sayouti, par exemple, lorsque, dans une description du printemps, il compare la vapeur du soir qui pénètre dans le calice des fleurs, à la langueur du sommeil qui s'insinue dans les yeux d'un enfant prêt à s'assoupir; mais je ne le comprends plus lorsqu'il compare le merle qui siffle, perché sur sa branche, à un derviche qui entonne un hymne du haut de la chaire de son couvent. On trouve dans l'Anthologie plusieurs poésies galantes qui supporteraient fort bien la comparaison avec quelques-unes de nos poésies érotiques. Les poètes d'Orient, comme les nôtres, nous peignent l'amour avec des traits qui déchirent, avec des feux qui consument; mais les peintures qu'ils font de la beauté me paraissent avoir quelque chose d'un peu monotone; les joues d'une belle sont toujours des roses, ses dents des perles, sa taille un rameau flexible, ses yeux sont toujours noirs comme la nuit, sa face brillante comme la lune; j'ai cru remarquer aussi que cette poésie galante exprime moins la tendresse que la volupté, et que l'amour y parle plus aux sens qu'à l'esprit. Je suis fâché que, dans toutes les élégies que j'ai lues, on ne dise jamais rien de la sympathie des ames, de ce que le sexe a de plus doux et de plus délicat, de ce que la passion a de plus

moral, de plus pathétique et de plus attachant.

On m'a montré ces jours derniers une chanson nouvelle qui se chante maintenant en Égypte, et que je préfère à toutes les chansons amoureuses de l'Anthologie; ce sont les amours d'Hassan de Galioub, enlevé à sa cabane, à son *chadouf* [1] et à la belle Fatma, pour servir dans l'armée de Méhémet-Aly. Hassan a fait la guerre du Hedjaz où il est devenu caporal; il a vu la Mecque et Médine, ce qui lui a valu la qualité de hadji. Ni le pélerinage des villes saintes, ni la gloire, ni le bruit des armes n'ont pu lui faire oublier *le soleil de sa vie, sa chère Fatma à la peau douce, ferme et fraîche, aux yeux grands comme un fingean* [2]. Après trois ans d'absence, la fièvre du chagrin l'a pris; il a été conduit à l'hôpital d'Abouzabel; les *médecins frandjis* (*que Dieu les maudisse*) lui ont fait avaler *des drogues noires* qui n'ont point adouci son mal; mais un beau matin, il a entendu sous sa fenêtre une voix qui disait : *Hassan, Hassan, ya enni* (ma vie, mes yeux); c'était la voix de Fatma, et cette voix a guéri le malade comme par miracle; il est sorti de l'hôpital, il a emporté en triomphe dans sa tente sa chère Fatma, et leur union a été bénie par le cheik de Galioub. Cette ballade se termine par la formule sacramentelle : *Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète.*

[1] Machine dont on se sert pour tirer de l'eau du Nil.

[2] Fingean, petite tasse de forme ovale dans laquelle on prend le café.

Avant de quitter l'Anthologie arabe, je dois vous dire que ce recueil n'est qu'une réimpression; il a déjà été publié à Paris avec une traduction latine et française[1]; c'est une des singularités de l'Orient, dans le temps où nous sommes, que de recevoir d'au-delà des mers jusqu'aux chefs-d'œuvre qu'il a lui-même produits, et d'avoir besoin, pour multiplier les inspirations de ses poètes, des exemples de l'Occident.

Parmi les livres imprimés à Boulac, on trouve quelques livres d'histoire, la plupart sont écrits en langue turque, et font connaître quelques époques glorieuses de l'empire ottoman; on a imprimé aussi une vie de Catherine II, traduite du français en arabe; cette histoire traite fort durement Catherine II et Pierre-le-Grand, que le traducteur n'appelle jamais que *Pierre le fou*. On doit croire que, pour une pareille publication, le pacha n'aura pas consulté le consul de Russie; une histoire, d'ailleurs, qui ne trouve plus de lecteurs en Europe, ne doit pas en trouver beaucoup en Égypte.

L'imprimerie du pacha a publié jusqu'ici quatre ouvrages sur la religion musulmane; j'ai acheté un de ces ouvrages, qui a pour titre : *Des routes de l'empressement vers les rendez-vous des amans*, *et le guide de la passion vers le séjour de la paix*. J'espère bien que notre ami M. Reinaud m'aidera à

[1] Cette Anthologie a été publiée par M. Humbert, de Genève.

déchiffrer un livre aussi singulier par son titre que par les questions qui y sont traitées ; il ne s'agit rien moins que de la guerre contre les infidèles. L'auteur, nommé Badr-Eddin, vivait vers la fin des croisades ; il se plaint du refroidissement des musulmans pour la guerre sacrée. « Les glaives, dit-il » en commençant son livre, sont rentrés dans le » fourreau, et la fiancée de la guerre sainte ne » trouve plus personne pour lui faire la cour ; au » contraire, chacun a replié le tapis de la bonne » volonté, et préfère les jouissances de cette vie » passagère. » Le traité de Badr-Eddin est divisé en trente-trois chapitres ; l'auteur parle de la guerre sur mer et de la guerre sur terre, de la conquête et de l'invasion, de la discipline, des stratagèmes, de tous les moyens qui peuvent assurer le triomphe et les succès des champions de la foi musulmane.

Cet ouvrage arabe sur la guerre sacrée, m'a rappelé le fameux traité du vénitien Sanuti intitulé : *Secreta fidelium*. Il est curieux de voir qu'à peu près à la même époque, on cherchait également à ranimer le feu des croisades ou des guerres saintes chez les peuples d'Orient et chez les peuples de l'Occident. Ce qui vous étonnera, c'est que dans le Manuel du style épistolaire dont je vous ai parlé, se trouve aussi une prédication pour une guerre contre les infidèles ; cette prédication est tout-à-fait semblable à ce qu'on prêchait dans les mosquées du temps de Saladin ; pourquoi toutes ces exhortations

à la guerre sainte sortent-elles maintenant des presses du pacha ? Il est probable que ce fanatisme guerrier, que cette éloquence belliqueuse n'a pu être ainsi réveillée qu'à l'occasion de la guerre contre les Wahabites ; car on ne va plus chercher des ennemis au-delà des mers, et ce n'est plus certainement aux puissances chrétiennes qu'on en veut.

Toutes les publications faites à Boulac, remplissent-elles le but qu'on a dû se proposer? Les plus sages paraissent en douter; l'imprimerie du pacha aurait rendu peut-être de plus grands services, si elle avait reproduit des ouvrages élémentaires sur la géographie et sur l'histoire de l'Égypte, des livres propres à l'instruction et à l'éducation du peuple, les chefs-d'œuvre les plus renommés de la littérature arabe; les livres sur la tactique et sur la médecine, peuvent avoir leur utilité, mais ils ne s'adressent qu'à un très petit nombre de lecteurs; tous les autres, à quelques exceptions près, n'ont point de débit, point de circulation, et ne sortent de la presse qui les multiplie, que pour être entassés dans des magasins où ils paraissent condamnés à un éternel oubli; personne ne les achète, personne ne les lit, parce qu'ils ne répondent ni aux besoins du temps présent, ni à l'esprit de la population qu'il s'agit d'instruire et d'éclairer; il est aisé de voir au premier coup-d'œil qu'il en est de cette imprimerie établie à grands frais, comme de beaucoup d'autres industries

qu'on a importées d'Europe et qu'on a trop négligé de mettre en rapport avec le pays. Je faisais ces observations à mon guide qui les a trouvées justes, mais qui m'a répondu que la plus grande difficulté n'était pas d'établir une imprimerie en Égypte, mais d'amener la population égyptienne, même la classe élevée, à lire les ouvrages quels qu'ils fussent, qui y seront imprimés; dans ce cas, il faudrait désespérer tout-à-fait du succès de l'entreprise, et comparer l'imprimerie de Boulac à une machine hydraulique qui verse ses eaux sur le sable et sur la roche aride[1]. Cette idée est trop affligeante pour que je puisse m'y arrêter plus long-temps.

Après avoir visité l'imprimerie de Boulac, j'ai demandé si le Caire avait un bazar de livres; on m'a répondu que les libraires n'habitaient point un quartier séparé comme à Stamboul; la capitale de l'Égypte n'a que huit ou dix boutiques de libraires, qu'il faut chercher dans plusieurs rues différentes. Il y a ici, comme à Constantinople, beaucoup d'écrivains employés à copier des livres; les copistes sont en quelque sorte comme les imprimeurs dans notre Europe; car c'est par eux que se font les publications; il y a en Orient des libraires copistes, comme à Paris des imprimeurs libraires; le prix des

[1] M. Reinaud a publié une notice détaillée de tous les ouvrages imprimés à Boulac.

ouvrages dépend de la manière dont ils sont copiés, comme chez nous il dépend souvent de la manière dont on les imprime. Pour compléter ce tableau de la librairie orientale, on doit y ajouter les relieurs; ceux-ci habitent tous le même quartier, et la reliure a son bazar : là, des ouvriers habiles fabriquent jour et nuit les étuis où se renferment les livres, et donnent aux volumes leur enveloppe et leur couverture de basane; les livres qui sortent de leurs mains s'ouvrent avec une grande facilité; ils n'ont point de dorure, peu d'éclat, mais ils sont préservés des ravages du temps, et surtout de la poussière qui, dans ce pays, si on n'y prenait garde, n'épargnerait pas plus les chefs-d'œuvre du génie, qu'elle n'épargne les tapis et les meubles.

Lorsqu'on entre chez un libraire, on n'y voit point de livres étalés; si vous demandez un ouvrage, on va le chercher dans un coffre ou dans une armoire, où il est soigneusement conservé; les libraires du Caire vendent les livres imprimés à Boulac, mais ils en vendent peu et ne les vendent guère qu'à des étrangers. Il y avait autrefois au Caire beaucoup de manuscrits précieux, maintenant ils sont rares; tout ce qui a pu être acheté, et qui avait quelque prix aux yeux des amateurs, est maintenant dans les grandes bibliothèques d'Europe[1].

[1] Il n'y a pas long-temps qu'il en est arrivé un assez grand nombre à la Bibliothèque royale, à Paris.

J'ai demandé à un libraire chez qui je me suis arrêté, si on composait maintenant des ouvrages nouveaux. — Quelques traductions des langues européennes, m'a-t-il répondu, mais rien autre; j'ai demandé s'il y avait à l'heure qu'il est quelques poètes dans la capitale de l'Égypte. — Il n'y en a point d'autres que les chansonniers qui font des chansons pour les almées, qui composent des *mouals* pour les occasions solennelles. — Avez-vous des gens qui font profession de cultiver la littérature; votre capitale a-t-elle des gens de lettres? — Quand j'ai parlé des *gens de lettres*, c'est comme si j'avais parlé des ibis, des serpens ailés ou du phénix des anciens temps. Je n'ai jamais pu me faire entendre de mon libraire arabe, lorsque je lui ai dit que nos libraires d'Occident avaient à leurs gages des poètes, des orateurs, des philosophes, des historiens, des savans de toutes sortes; que chaque jour il s'enfantait à Paris des merveilles littéraires, et que tout cela était acheté au poids de l'or par nos marchands de livres. Mon pauvre libraire tout interdit était tenté de prendre ce que je lui disais pour quelque addition aux *Mille et une Nuits*, car personne ne vit ici du produit de son esprit ni des trésors de son intelligence; aucun homme n'y vend à un autre le droit de publier sa prose ou ses vers, et la littérature est une branche d'industrie tout-à-fait ignorée.

On m'a conduit à l'Ockel ou bazar des esclaves;

c'est une vaste cour, avec des galeries circulaires et différens logemens; après ce que je vous ai dit du bazar des esclaves de Stamboul, j'ai peu de choses à vous dire de celui du Caire. Nous n'y avons vu que des négresses venues de la Nubie et de l'intérieur de l'Afrique; les esclaves circassiennes ne sont pas exposées publiquement; les premiers objets qui ont frappé nos regards, ce sont des groupes de petits garçons et de jeunes filles, souriant à tout ceux qui arrivent; dans les chambres des esclaves, je n'ai pas non plus remarqué de tristesse sur les visages. Quel souvenir toutes ces pauvres créatures auraient-elles conservé des lieux qui les ont vues naître! le passé n'a rien qui leur donne des regrets; l'avenir rien qui les effraie; elles sont sans famille, sans appui sur la terre, et chacun de ceux qui se présentent pour les marchander leur paraît un libérateur, un ami, un parent même que le ciel leur envoie. Le sort des esclaves est plus supportable encore en Égypte, surtout pour les femmes, qu'il ne l'est en Turquie. La religion musulmane recommande aux fidèles d'affranchir leurs esclaves, et les actes d'affranchissemens sont rédigés en des termes qui m'ont touché : « Chacun de vos » membres, a dit le Prophète à ses disciples, sera » préservé du feu éternel pour chacun des mem- » bres d'un esclave devenu libre; cette bonne » action sera comptée devant Dieu, *car c'est Dieu » que cela regarde.* » Ainsi s'exprime tout acte

par lequel un captif est affranchi ; on ne peut se faire une plus haute idée de la liberté de l'homme ; comment se fait-il que dans tout l'Orient une si noble inspiration soit restée stérile pour les peuples, et qu'on n'ait pas même songé à l'affranchissement des sociétés, en des pays où l'opinion religieuse met tant de prix à l'affranchissement d'un esclave ? Le monde où nous sommes sera-t-il donc toujours rempli de contradictions ? Les sociétés humaines resteront-elles éternellement dans cette voie confuse qui leur fut tracée à la fois par le génie du bien et par le génie du mal ? Marcheront-elles toujours entre la liberté et le despotisme, entre la justice et l'iniquité, comme notre globe qui tourne sans cesse sur lui-même, et se partage incessamment entre les clartés du jour et les ténèbres de la nuit ? J'adresse toutes ces questions à ceux qui croient aux prodiges de la réforme.

LETTRE CLIII.

CARACTÈRE DU DEFTERDAR, D'IBRAHIM PACHA. — SOLIMAN PACHA, CI-DEVANT LE COLONEL SEVES. — VISITE AU MINISTRE DE LA GUERRE. — VISITE D'ADIEU A MÉHÉMET-ALY.

Le Caire, avril 1831.

Quoique mon séjour au Caire se soit prolongé assez long-temps, je n'ai pu voir beaucoup d'hommes remarquables, et je ne puis vous raconter mes visites comme je l'ai fait à Constantinople. Parmi les grands personnages que j'aurais voulu voir, je dois placer en première ligne Mohamed-Bey, qui remplit les fonctions de defterdar ou de trésorier du pacha; il avait épousé une fille de Méhémet-Aly, qui est morte l'année dernière; le defterdar passe pour avoir de la capacité dans les affaires, et même un certain goût

pour l'étude des antiquités, ce qui est fort rare chez les Turcs; son caractère est bizarre, capricieux, et cruel; tout ce qu'on raconte de lui nous le représente comme une tradition vivante des temps où passions les plus brutales du despotisme gouvernaient l'Orient; il se plaît à raconter la guerre du Sennar dans laquelle il s'est distingué, et ce qu'il en dit fait frémir; toute cette guerre est une suite de cruautés et de faits horribles; la moitié de la population y a péri; quatre-vingt mille captifs ont été envoyés au Caire, et soixante mille sont morts sur la route; dans le Sennar, on chasse aux hommes comme aux bêtes fauves; lorsqu'ils fuient, on leur tire des coups de fusil; ceux qui sont tués, on les abandonne aux oiseaux de proie; ceux qui ne sont que blessés, on les enrôle dans l'armée du pacha. Je veux vous répéter quelques anecdotes que raconte lui-même le defterdar. Parmi les habitans du Sennar, c'est un titre d'honneur que d'être appelé *l'enfant du taureau*, et la plus grande injure est d'être appelé *le fils de la vache;* le defterdar faisait venir devant lui des prisonniers, et leur commandait de dire : *Je suis l'enfant de la vache;* tous répétaient : *Je suis l'enfant du taureau;* comme les récalcitrans recevaient la bastonnade, plusieurs ont mieux aimé périr sous les coups que d'obéir. Une autre anecdote nous montre que la justice même prenait dans les actes de Mohamed-Bey, un véritable caractère de barbarie. Une femme

vient se plaindre d'un soldat qui a bu le lait de son zamous sans le payer; le soldat est mandé à l'instant; il nie le fait qu'on lui impute; le defterdar, pour connaître la vérité, ordonne qu'on lui ouvre le ventre, et le malheureux expire devant la femme qui l'accusait et qui recule épouvantée. — Vous venez de voir la justice du defterdar; voici sa clémence : Un de ses serviteurs est accusé d'avoir conspiré contre lui; il l'interroge, il le fait mettre en prison, puis il consent à lui faire grace, mais à condition que le coupable portera toujours sur sa tête un casque de plomb du poids de plusieurs livres; Mohamet-Bey force souvent ce malheureux de l'accompagner dans ses courses, et le fait courir au galop avec le poids énorme qui pèse sur son front; il se plait à voir ainsi le supplice de son serviteur, et s'applaudit de l'avoir laissé vivre. — Pour achever le portrait du defterdar, il faut ajouter qu'il a toujours auprès de lui un lion, et qu'il jouit de la peur que la présence de cet animal cause naturellement à ceux qui vont le visiter; je n'ai trouvé personne qui voulût me conduire chez ce redoutable ministre des finances; on pourrait rire de cette singularité, si elle n'avait pour objet que d'écarter les importuns ou les solliciteurs, et de mettre les trésors de l'état sous la garde d'un lion de Nubie.

J'ai voulu faire une visite au colonel Sèves, aujourd'hui Soliman pacha; je regrette de ne l'avoir

pas trouvé; peut-être a-t-il redouté la présence d'un Européen; l'apostasie de cet officier français a retenti assez long-temps dans toutes les gazettes de l'Europe, pour que je n'aie pas besoin de vous en parler ici en détail; on attribue ce changement de religion à deux motifs; d'abord les philhellènes de Paris et de Londres avaient reproché très vivement au colonel Sèves, d'avoir défendu la cause des Turcs contre les Grecs régénérés; son amour-propre blessé l'a poussé à se ranger parmi les disciples du Coran; son second motif paraît avoir été l'ambition; sans changer de foi, il ne pouvait s'avancer dans l'armée égyptienne, et pour faire son chemin, il a renoncé au chapeau qui était, je crois, la seule marque du christianisme qu'il eût conservée; en examinant la chose temporellement, on peut dire que le pacha Soliman n'a pas tiré de grands avantages de son apostasie; ce changement a été fort mal vu parmi les Européens, même parmi ceux qui ne se piquent pas d'une grande dévotion; les Turcs et les Arabes se sont mis aussi à le mépriser, car on n'a pas encore oublié dans ce pays la maxime de Saladin, laquelle disait qu'avec un mauvais chrétien on ne fait point un bon musulman, ni avec un mauvais musulman un bon chrétien; au moment où je parle, le pacha Soliman est dans une espèce de disgrace; et ce qu'il y a de pire, on ne lui paie pas exactement son traitement de pacha; il vit retiré au vieux Caire,

et pour se distraire dans sa solitude, il s'est mis à bâtir, ce qui lui fait dépenser plus d'argent qu'il n'en a; presque tous ses anciens compagnons d'armes l'ont quitté; ceux qui le voient quelquefois le trouvent soucieux et triste; il avait fait venir auprès de lui une sœur qui n'a pu s'habituer à vivre dans un harem; cette femme mécontente est sortie brusquement de la maison de son frère, et s'est retirée dans le quartier des Francs, qui retentit maintenant de ses lamentations et de ses plaintes. Le Caire a quelques autres renégats qui sont restés dans le pays après l'expédition de Bonaparte; on les appelle les Mamelucks français; ils vivent fort obscurément d'une modique pension qu'on leur fait.

Ibrahim pacha, fils de Méhémet-Aly, n'est pas maintenant au Caire; il s'est rendu depuis quelques jours à Alexandrie, pour recevoir le capitan-pacha, qui doit arriver dans le mois prochain, et dont on redoute la présence en Égypte; Ibrahim passe pour être au moins aussi barbare que le defterdar; il a fait la guerre avec cruauté, et ses victoires ont toujours fait verser beaucoup de sang; il a montré quelque modération en Grèce parce qu'il était en présence de l'Europe; mais dans l'Arabie, dans le Sennar, sa barbarie naturelle s'est mise à l'aise; son caractère n'est pas moins violent dans la paix que dans la guerre; on n'a pas oublié le meurtre du cophte *Ghaly* qui lui représentait l'im-

possibilité pour les paysans du Delta, de payer la totalité du miri et surtout l'impôt sur les maisons et les chaumières; *Tuez ce chien*, criait-il à ses gardes, *tuez ce chien*. Les gardes restaient interdits. — Quoi! vous refusez de m'obéir! — Alors *Ghaly* tomba percé de balles; son corps sanglant resta exposé aux outrages des fellahs, auxquels on persuadait qu'il avait proposé d'augmenter les impôts, et son fils obtint avec peine la permission de l'ensevelir; quoique ce fait atroce se soit passé, il y a quelques années, le souvenir n'en est point effacé, et tout ce qui porte un cœur d'homme est encore révolté de l'action d'Ibrahim. Que deviendront les peuples que doit gouverner le fils de Méhémet-Aly? Ordinairement l'espérance s'attache au nom d'un héritier présomptif; mais le nom d'Ibrahim n'inspire que la crainte, et la seule pensée qu'il doit régner un jour, rembrunit tout l'avenir de l'Égypte.

On m'a conduit chez le ministre de la guerre; c'est un des personnages les plus importans de l'État; c'est dans son ministère que les grandes affaires se décident, et que vont se fondre tous les trésors de l'Égypte; beaucoup d'écrivains y sont employés; le ministre a un très grand train de maison; on lui donne plus de cinq cent mille piastres pour ses dépenses; il est magnifiquement logé; nous avons d'abord traversé une cour spacieuse, de superbes vestibules; la salle dans laquelle nous avons été reçus est splendidement ornée et présente

un aspect imposant ; il ne manquerait rien, en un mot, à la magnificence de ce palais, si les colonnes qu'on y trouve de toutes parts n'étaient pas de bois de sapin. Le premier ministre du pacha, lorsque nous sommes entrés, était en conférence avec le colonel Gaudin et quelques officiers français, sur les affaires de son département, qui est aujourd'hui en grande activité ; l'accueil de son excellence a été très poli et très gracieux ; après les complimens d'usage, j'espérais que la conversation tomberait sur quelques points de la réforme militaire, mais elle a porté sur des questions peu importantes et qui ne valent pas la peine de vous être rappelées ; comme je lui ai parlé d'Abouzâbel, le ministre a cru d'abord que je pouvais être un médecin ; sa santé est très altérée depuis quelque temps, et il souffre, m'a-t-il dit, de la gravelle ; il a voulu me consulter sur sa maladie ; je lui ai répondu qu'il y avait d'habiles médecins français au Caire, et qu'il pouvait leur demander des conseils ; il n'a point tenu compte de cet avis, et tout ce que j'ai pu lui dire ne l'a pas empêché de mettre en moi l'espoir de sa guérison. J'ai maudit mon étoile qui m'a fait prendre si mal à propos pour un docteur ; j'avais tant de questions à faire à un ministre de la guerre en Égypte ; j'avais tant de choses à savoir pour mon instruction de voyageur, mais le temps s'est écoulé et je n'ai rien appris, si ce n'est que son excellence faisait des graviers. Pour m'en débarrasser, j'ai fini

par lui promettre qu'à mon retour en France je consulterais les médecins, et que je lui enverrais leur consultation. Voilà tout ce que j'ai à vous dire sur ma visite au premier visir de Méhémet-Aly.

J'ai vu pour la seconde fois le pacha d'Égypte; il habite maintenant Schoubrah; cette espèce de kiosque n'a rien de très remarquable, et la demeure de Méhémet-Aly ne se fait reconnaître qu'à la multitude des gardes et des courtisans qu'on y rencontre. J'ai cru d'abord que le pacha me parlerait de l'école d'Abouzabel, pour laquelle j'avais reçu de lui une mission; mais il ne m'en a pas dit un mot, ce qui prouve que cet établissement n'est pas la première de ses pensées; la conversation est tombée sur la Syrie; je lui ai parlé de ce qui m'était arrivé avec le pacha d'Acre; et contre sa coutume, Méhémet-Aly a gardé une physionomie sérieuse; j'ai jugé à son attitude immobile, à son air taciturne et sombre, qu'il était plus occupé du pacha d'Acre que je ne l'étais moi-même; mais il s'efforçait de retenir ses pensées et de cacher ses desseins. Où sont vos mille journaux de Paris, où sont vos tribunes si retentissantes, qui ne laissent jamais rien ignorer au public et dont l'heureuse indiscrétion nous fait assister tous les jours au conseil des rois? Ici, pour savoir à quoi m'en tenir sur la guerre qui menace maintenant la Syrie, il faut que je fasse parler le silence d'un visir, et me voilà reduit à

chercher mes nouvelles sur le front soucieux et dans le regard menaçant d'un pacha.

Cependant Méhémet-Aly laisse toujours percer les sentimens qui l'animent contre la Porte, et ces sentimens hautement manifestés trahissent quelquefois les secrets de sa politique; si on en croit certains bruits qui circulent sourdement, ses plans de campagne s'étendraient jusqu'à Stamboul; tout est préparé, dit-on, pour le succès, et quoique Méhémet-Aly ait une armée supérieure à celle du sultan, il ne néglige ni les moyens de la séduction ni les ruses de la diplomatie; il cherche surtout à s'assurer des amis dans le divan impérial et à se faire un parti parmi les ulémas; le pacha d'Égypte, bien qu'il ait dépouillé les mosquées, et qu'il passe pour un disciple peu zélé du Coran, nourrit le projet de donner à son expédition la couleur d'une guerre sacrée, et ne désespère pas de réveiller en sa faveur le fanatisme des osmanlis mécontens.

Ce que le pacha ne dissimule en aucune circonstance, c'est son envie extrême d'avoir pour lui les puissances chrétiennes; il s'occupe fort peu de savoir ce qu'on dit de ses entreprises sur les bords du Nil, mais il s'inquiète beaucoup de ce qu'on en pense en Europe; j'avais fait la même remarque pour le sultan de Stamboul; il est certain que le sultan et le pacha ne négligent rien pour plaire aux cabinets qui peuvent avoir quelque influence sur les destinées de l'Orient; c'est dans ce but avoué,

c'est dans l'espoir d'obtenir les préférences des rois de l'Occident, qu'en certaines occasions, ils adoptent nos costumes, nos institutions, nos libertés même, dont ils se soucient peut-être fort peu dans le fond. Souvent je suis tenté de croire que leur réforme dont ils font grand bruit, n'est qu'un spectacle donné au public européen, et je soupçonne fort Méhémet-Aly et Mahmoud de jouer quelquefois la comédie de la civilisation pour attirer les regards de la chrétienté et pour en être applaudi; le pacha d'Égypte surtout est persuadé que le véritable moyen pour lui d'avoir des partisans au-delà des mers, et de prendre rang parmi les souverains de la génération présente, c'est de laisser voir une grande répugnance pour les vieilles barbaries, et de paraître l'ami zélé des lumières et des idées nouvelles; bien des gens s'y sont laissé tromper; et de là sans doute sont venues toutes ces fables qui circulent chez nous sur une civilisation qui, depuis quelque temps, serait tombée du ciel sur les bords du Nil.

J'ai pris congé du pacha, en lui disant que je partais pour Damiette; il m'a invité à repasser par le Caire, et m'a promis de me recommander aux kachefs des provinces que j'allais parcourir; on ne peut avoir une politesse plus affectueuse que Méhémet-Aly; jusqu'ici j'ai dit de bien dures vérités sur son administration; il m'en coûte de les répéter depuis que j'en ai été si bien reçu, mais la

reconnaissance ne saurait aller jusqu'au mensonge : *magis amica veritas.*

Pourquoi Méhémet-Aly n'est-il pas né souverain de l'Égypte ! son règne eût été pacifique et heureux, mais la plus brillante usurpation a toujours son mauvais côté ; ce qu'il y avait de pire pour un pays comme celui-ci, c'était d'avoir un pacha qui voulût se faire indépendant ; voilà, je crois, la cause de la plupart des misères qui affligent les regards du voyageur ; sans cela, je n'aurais peut-être qu'à vous parler des merveilles et des prospérités inouies de cette terre favorisée du ciel.

Il se trouve maintenant au Caire beaucoup d'Européens distingués par leur talent et leur savoir ; j'ai rencontré plusieurs fois M. Mangin, auteur d'une histoire très détaillée de Méhémet-Aly ; personne mieux que lui ne connaît l'Égypte telle qu'elle est maintenant, et j'ai souvent profité de ses lumières ; je regrette de n'avoir pu voir encore M. Linan qui a fait le voyage d'Arabie avec M. Léon de Laborde ; M. Linan a le zèle, l'érudition et le courage du voyageur Burkard ; il a vécu longtemps avec les Arabes, il a pris leur costume, leurs manières et leur langage, ce qui lui donne une grande facilité pour voyager dans des pays regardés jusqu'ici comme inaccessibles aux Européens ; il a eu plusieurs fois le projet d'aller à la recherche des sources du Nil, et nul voyageur n'est plus propre à remplir une mission pour laquelle il semble dé-

signé par toute l'Europe savante. Je vois souvent ici des Français, des Italiens, dont la conversation est fort instructive pour les étrangers ; tous connaissent parfaitement ce pays, et j'espère qu'un jour ils le feront connaître à l'Europe, qu'on trompe tous les jours par des descriptions mensongères.

Pour avoir une idée juste du gouvernement et de l'administration du pacha, pour connaître à fond l'Égypte et les misères de son peuple, on ne doit pas compter sur cette multitude de gens que l'ambition ou la faim fait arriver chaque jour au Caire ; ces gens-là ne s'indignent guère contre les abus, car ce sont les abus qui les amènent sur les bords du Nil ; ils ont pour maxime que, lorsqu'on fait tant que de s'expatrier pour faire fortune, il faut aller dans un pays où il y a tout à la fois beaucoup d'abus et beaucoup d'argent, et c'est dans cette pensée qu'ils sont venus en Égypte ; peut-être diraient-ils la vérité, si la vérité enrichissait ceux qui la disent ; mais notre siècle des lumières n'en est pas encore là.

LETTRE CLIV.

DÉPART DU CAIRE. – VOYAGE SUR LE NIL. – DE LA BRANCHE DE DAMIETTE ET DE SES RIVAGES. – DES RUINES, DES BRIGANDS, DE NURASTE ET DES FILLES DE JOIE. – ACCIDENS DIVERS. – ARRIVÉE A MANSOURAH. – LA CROISADE DE JEAN DE BRIENNE ET DE SAINT LOUIS. – VUE DE DAMIETTE, ETC.

Damiette, avril 1831 [1].

Les Pyramides, Memphis, le Caire, le vieux Caire, le pacha et son gouvernement, que de choses m'ont distrait du dessein que je m'étais proposé en partant d'Europe! je vais donc rentrer dans la voie que je devais suivre et me remet-

[1] Cette lettre et la suivante ont été adressées à M. Reinaud.

tre à étudier la géographie des guerres saintes ; me voilà parti pour Mansourah et pour Damiette, où m'attendent les souvenirs de saint Louis et de nos vieux pélerins de l'Occident.

J'avais loué une kange semblable à celle qui m'avait amené de Rosette au Caire ; j'avais de plus acheté une tente, car je prévoyais qu'il me faudrait camper quelque part ; le consul de France avait mis à ma disposition un cavasi pour tout mon voyage ; notre cuisinier Ibrahim ne m'avait point quitté et s'engageait à nous suivre partout où nous aurions besoin de ses services ; le jour de notre départ, j'ai fait mes adieux à M. Mimaut, et M. *Smarah*, troisième drogman du consulat français, nous a accompagnés jusqu'à Boulac.

M. Smarah est un homme fort original et mérite d'être connu de nos amis de Paris ; né dans le pays, il parle très bien l'arabe et sait même assez le français pour remplacer au besoin le professeur piémontais, qui enseigne la langue de Racine et de Fénélon à l'école d'Abouzabel. C'est lui que le consul donne ordinairement aux voyageurs qui vont visiter les monumens et les curiosités du pays ; M. Smarah a le costume des Grecs, la robe longue, le turban noir, les babouches brunes ; quand on va le voir dans sa maison, on le trouve établi au milieu d'une petite cour, et sous un vieux sycomore ; je l'ai souvent vu le matin, couché entre un sphinx et une momie, entouré

d'urnes sépulcrales, et de vases de terre où sont enfermés les restes de quelques animaux sacrés. Tout ce qui attire la curiosité et l'attention des étrangers est familier à M. Smarah; il connaît toutes les mosquées, tous les édifices de la ville devant lesquels ont coutume de s'arrêter les amateurs, tous les bazars, tout ce qu'il y a de remarquable dans la citadelle, dans le vieux Caire et dans la ville des morts; la vieille Memphis lui est encore plus connue que la capitale moderne de l'Égypte; il a visité mille fois les pyramides, mille fois il est descendu dans le puits de Chéops, mille fois il est monté dans la *chambre de la reine* et dans la *chambre du roi*; les catacombes de Sackarah n'ont point d'issues et de caveaux mystérieux qu'il ne connaisse.

A force de voir dans les hypogées ce qui reste des grandeurs humaines, M. Smarah s'est fait une philosophie qui lui fait dédaigner les choses de ce monde, une philosophie qui ne se plaint point du sort et qui se contente de peu. Il ne s'est point enrichi, comme tant d'autres avec les ruines, et tout ce qu'il demande aux vénérables restes de la vieille Égypte, c'est qu'ils lui donnent de quoi se vêtir, et que chaque jour, les pierres où l'antiquité a empreint son génie, deviennent pour lui du pain, *ut panes fiant*; il lui est arrivé quelquefois, m'a-t-il dit, de faire de précieuses découvertes, et même de bonnes affaires dans les tombeaux des Pharaons; mais il n'en a point abusé, et jamais il n'a dégradé

un temple, jamais il n'a altéré la physionomie historique d'un monument, pour en vendre les débris mutilés. Je dois ajouter que personne n'est plus complaisant, personne n'est meilleur que M. Smarah, et je me suis séparé de lui avec de véritables regrets; lorsque nous sommes arrivés au port de Boulac, j'ai trouvé dans notre barque deux urnes funéraires et un vase de porphyre découvert dans les hypogées de Sackarah; notre bon drogman voulait me donner cette marque d'amitié; comme je n'avais rien à lui donner en échange, je n'ai pas voulu d'abord accepter son présent; Vous ne voulez donc pas, m'a-t-il dit d'un ton ému, me faire un dernier plaisir? à ce mot, j'ai accepté les objets précieux qu'il m'avait destinés.

J'oubliais de vous parler d'une précaution que nous avons prise avant de partir, pour assurer notre route; lorsqu'on voyage sur le Nil, on rencontre quelquefois des Turcs qui viennent s'établir dans votre barque et qui s'en emparent sans façon. Pour prévenir une pareille violation du droit des gens, les voyageurs européens prennent soin de faire arborer le drapeau de leur nation sur la kange qu'ils ont louée; on m'a conseillé de faire comme les autres, et j'ai chargé Antoine d'acheter un morceau de drap qui pût ressembler à un drapeau tricolore; quoique je ne mette pas précisément mes opinions dans la couleur d'une étoffe, j'avoue qu'en cette occasion j'ai eu regret au drapeau blanc, car

le drapeau qui venait d'affranchir la Méditerranée des pirates d'Alger, aurait suffi sans doute, si les révolutions l'avaient permis, pour assurer notre navigation sur le Nil.

Nous avons levé l'ancre à deux heures après midi; dans la matinée, on avait éprouvé plusieurs coups de vent; des bateaux chavirés et abandonnés par leurs pilotes attestaient la violence de la tempête; cependant l'orage s'était calmé; une légère brise enflait nos voiles; bientôt nous avons vu fuir derrière nous *Schoubrah* et *Giseh*; aux derniers rayons du jour, nous ne distinguions plus dans l'horizon lointain que les pyramides et le Mokatan.

Nous étions entrés dans la branche de Damiette; notre barque a vogué paisiblement toute la nuit; nous n'avons pu voir à la rive gauche du fleuve le canal qui passe par Menouf, ni à la rive droite le canal de Moueys qui porte ses eaux au lac Menzaleh; au lever du jour, nous avions dépassé les ruines d'Atribis, et nous étions à plus de dix lieues du Caire; ici les rivages du fleuve m'ont paru plus boisés que ceux de la branche de Rosette; les saules et les peupliers forment partout des bosquets touffus, et s'étendent jusque sur la surface des eaux; l'œil aperçoit au loin des forêts de palmiers, et le territoire est couvert d'une multitude de tourelles où s'abritent les pigeons; de nombreux troupeaux paissent dans des campagnes ver-

doyantes; quantité de villages, qui paraissent bien bâtis, s'élèvent sur les deux rives. Comment les habitans de cet heureux pays éprouvent-ils le besoin de s'emparer du bien d'autrui et de dépouiller les voyageurs qui remontent ou qui descendent le Nil? Que de meurtres commis, que de violences exercées en présence de cette espèce de paradis terrestre? Les voleurs du Nil, il est vrai, ont été sévèrement réprimés dans les derniers temps; mais lorsqu'on y pense le moins, ils reparaissent, et recommencent leur brigandages; nos mariniers nous ont raconté plusieurs histoires récentes, peu faites pour nous rassurer; toutes les fois que nous passions devant un village, regardé comme la demeure des brigands, notre cavash ne manquait pas de faire le brave, et de tirer de temps à autre quelques coups de fusil; notre cuisinier Ibrahim était aussi sur le qui-vive et défiait dans ses discours tous les Arabes voleurs; je ne sais pas si toutes ces démonstrations leur ont fait peur; la vérité est que nous n'en avons vu aucun, et que notre kange n'a pas été attaquée; je pense qu'il faut en remercier Dieu et la police du pacha.

Au lever du jour nous n'étions pas loin des ruines de Bubaste, que baigne le canal de Moueys, et que les Arabes appellent *Tel Bastach;* ces ruines ont été décrites par la commission d'Égypte; on y a trouvé des pierres couvertes d'hiéroglyphes, plusieurs symboles, plusieurs attributs du culte d'*Isis*,

ou *la grand'mère des dieux*. J'ai voulu relire dans notre barque tout ce que dit Hérodote du temple de Bubaste; j'en étais au passage où l'historien nous parle de ces troupes de femmes qui, par des danses lascives, des chansons, des propos licencieux, entraînaient la multitude à la fête d'Isis; j'en étais là dans ma lecture lorsque notre barque s'est arrêtée devant un village dont j'ai oublié le nom; plusieurs femmes sont accourues sur la rive; elles se sont mises à danser au son des castagnettes, elles ont chanté des chansons obscènes, puis elles se sont précipitées dans notre bateau, et nous avons eu beaucoup de peine à les en faire sortir. Les mêmes scènes se sont renouvelées près d'un autre village où nous avons voulu débarquer; nous avons pu croire qu'on célébrait encore dans ce pays les orgies de la *grand'mère des dieux*.

Vers les onze heures du matin nous nous sommes trouvés en face de Semanoud; c'est une petite ville assez bien bâtie, qui peut avoir une population de trois ou quatre mille ames. Elle occupe, dit-on, l'emplacement de l'ancienne Sebenitus. Les voyageurs vont voir dans le voisinage de Semanoud l'ancienne Busiris, aujourd'hui Abouzir, et le lieu que les Arabes nomment *Bahbeyt*[1], couvert de magnifiques ruines. J'ai mis peu d'importance à visiter sur

[1] Les ruines de Bahbeyt ont été décrites par T. M. Jallois et Dubois-Aimé. Voyez les *Mémoires sur l'Egypte*.

ces rivages du Nil les lieux qui furent l'emplacement de quelques cités, d'abord parce que je n'avais pas le temps de les examiner avec soin, ensuite parce que les savans ne les ont décrits que d'une manière vague, et que je n'ai pas la prétention de faire mieux. Quand mes courses me portent vers quelques ruines célèbres, j'aime assez y être précédé par la science des autres; j'aime mieux admirer des découvertes toutes faites que d'en faire moi-même à la hâte, et sans avoir le temps et les moyens nécessaires pour m'assurer de la vérité.

Nous étions déjà loin de Semanoud lorsqu'un ouragan s'est élevé; toutes nos voiles ont été repliées; des nuages de sable volaient sur nos têtes; une grande colonne de poussière était poussée vers notre kange; j'ai cru un moment qu'elle allait nous faire chavirer, lorsqu'elle a disparu tout-à-coup et s'est engloutie sans bruit dans les eaux du Nil, semblable à un énorme fantôme qui aurait quitté un moment les noirs abîmes, et qui y serait rentré en nous menaçant; au bout d'une heure le ciel s'est éclairci, et les minarets de Mansourah se sont montrés à notre droite.

Nous avions une lettre de recommandation pour le médecin de la garnison de Mansourah; nous sommes descendus chez lui; M. Canova est un médecin milanais; il est établi dans ce pays avec sa femme, sa belle-mère et un beau-frère qui le seconde dans l'exercice de sa profession. L'accueil que

nous a fait cette intéressante famille ne peut être oublié dans mon itinéraire.

M. Canova nous a fait connaître la ville et ses environs; Mansourah n'appartient point à l'antiquité; elle a commencé dans la sixième croisade; après le siége et la prise de Damiette par les croisés, le sultan d'Égypte s'était retiré sur la rive droite du canal d'Achmoun avec ce qui lui restait de troupes; on commença par dresser des tentes, puis on bâtit des maisons, des palais et des mosquées. Mansourah, comme le vieux Caire, fut d'abord un camp, et devint ensuite une cité; cette cité s'appela Mansourah ou la Victorieuse, parce que les musulmans y arrêtèrent les Francs qui marchaient contre la capitale de l'Égypte. Mansourah donne son nom à une province dont elle est la capitale; la ville est bâtie en briques; sa population est comme celle de Semanoud; on vante la salubrité de sa température; les médecins du Caire, et même de Damiette, conseillent à leurs malades d'aller respirer l'air de Mansourah. Mon premier soin a été de visiter le fameux canal d'Achmoun, appelé par les croisés le canal de Tannis ou de Rexi; il n'a pas trois fois la largeur du canal de l'Ourq à Paris; nous avons reconnu l'endroit où les ingénieurs de saint Louis entreprirent de construire une chaussée, et plus loin le gué où passa l'armée chrétienne. Je n'ai pu dans une seule promenade visiter en détail tous les lieux où combattirent les croisés, et qui furent té-

moins tour-à-tour de leur gloire et de leurs revers. A mon retour de Damiette, je m'arrêterai quelques jours à Mansourah, et je pourrai suivre à loisir Louis IX et ses compagnons sur le théâtre des événemens.

Nous avons passé la nuit chez le docteur Canova, et nous sommes partis le lendemain à quatre heures du matin; les ténèbres couvraient encore la terre; on ne voyait au ciel que quelques étoiles; après avoir essayé de dormir dans notre cabine, j'ai voulu monter sur le pont pour voir venir le soleil; nous avions déjà fait plus de quatre lieues, lorsque j'ai vu le ciel blanchir du côté de l'Orient; jamais les premiers rayons du jour ne m'ont causé plus de joie. J'avais tout près de moi le drapeau que nous avions arboré pour être protégés contre l'insolence des Turcs; quelle a été ma surprise, en y portant mes regards, de ne plus voir qu'une étoffe blanche au lieu d'une étoffe aux trois couleurs! J'ai appelé notre reys, et je lui ai demandé s'il avait changé notre pavillon; il m'a répondu que non; j'ai appelé Antoine, et nous avons reconnu que la rosée de la nuit avait effacé de notre oriflamme le rouge et le bleu, et qu'elle n'y avait laissé que la blancheur naturelle de la laine; n'admirez-vous pas ici le prodige! nous voilà donc encore avec le pavillon blanc comme à notre départ de Toulon! Heureuse la France, si toutes les fois que son drapeau change de couleur, les choses se

passaient aussi tranquillement! Pour moi, je suis bien décidé à conserver notre bannière telle que l'a faite la rosée du firmament; si les Turcs le trouvaient mauvais, je leur dirais que Dieu l'a voulu; je suis bien sûr d'ailleurs qu'il n'y a pas un Français, homme de cœur, qui ne respectât comme moi cette couleur des lis, tombée ainsi du ciel, surtout si, comme moi, il allait rechercher les traces de saint Louis.

Le premier village qui s'est montré à nos regards est le village de Diast, où les pélerins cophtes ont coutume de débarquer pour se rendre par terre à l'église de Sainte-Gimiane; cette église a une grande réputation dans toute l'Égypte; on y célèbre chaque année au printemps une fête solennelle; la patrone du lieu, pendant les jours qui lui sont consacrés, apparaît, dit-on, plusieurs fois aux fidèles sous la voûte de son sanctuaire; tout ce qu'on voyait autrefois aux fêtes d'Isis, et tout ce qu'on voit de nos jours à la fête d'Ibrahim Bedaoui à Tantah, se retrouve à cette fête de Sainte-Gimiane; Vansleb et le père Sicard ont été témoins de ces étranges solennités où se mêlent les musulmans et les chrétiens, les joies profanes et les cérémonies saintes; cette fête singulière se célèbre encore comme dans les temps reculés; c'est toujours la même affluence de pélerins, la même dévotion et les mêmes orgies; elle doit s'ouvrir au 15 mai prochain, et déjà les Cophtes du Delta et

des provinces voisines sont en marche pour s'y rendre.

En poursuivant notre route sur le Nil, je m'étonnais de ne plus voir des plaines couvertes d'arbres, de jardins et de colombiers; entre Damiette et Mansourah, les campagnes paraissent moins peuplées que dans les environs d'Atribis et de Semanoud; nous n'avons rencontré sur le Nil aucune kange, aucune barque; cette solitude du fleuve avait quelque chose de triste; combien il y a loin de ce spectacle tranquille et monotone, à ce que nous rapportent nos vieilles chroniques qui nous montrent le Nil couvert des flottes de la guerre sainte! je ne perdais pas de vue les villages qui bordent la rive orientale; car toute cette terre a été foulée plusieurs fois par les armées chrétiennes; il me semblait voir l'étendard de la croix flotter parmi les minarets et les dômes des santons. Je demandais à notre reys le nom de chacun des villages qui s'offraient à notre vue; j'espérais retrouver les noms mentionnés par nos chroniqueurs; mais de tous ceux que le reys a prononcés, je n'en ai reconnu que deux ou trois; je reviendrai plus tard sur cette géographie des croisades. Un vent favorable nous entraînait rapidement; le soleil était à moitié de son cours, lorsque nous avons vu à notre droite le bourg de Pharescour; ce bourg a plusieurs mosquées et paraît être considérable; à peu de distance de Pharescour, le Nil fait un coude et se

détourne à l'est ; nous n'avons pas tardé à voir les minarets de Damiette. Cette ville, pour ceux qui arrivent par le fleuve, a le même aspect que plusieurs de nos villes d'Europe qui sont bâties sur de grandes rivières ; à mesure qu'on approche, le Nil s'élargit et s'ouvre comme une rade devant les murs de la cité ; les maisons qui s'étendent dans la forme d'un demi-cercle, sont baignées par les eaux du fleuve ; il y a çà et là quelques lieux découverts où abordent les navires.

En débarquant, nous avons trouvé un drogman qui nous attendait, et qui nous a conduits chez M. Faker, agent consulaire de France ; je termine ici ma lettre ; demain, j'espère visiter l'ancien emplacement de Damiette ; après-demain, je reprendrai la plume, pour vous dire ce que j'aurai pu découvrir d'intéressant.

LETTRE CLV.

COURSE AU VILLAGE D'EZBÉH BELED. EMPLACEMENT DE L'ANCIENNE DAMIETTE. – DE LA COTE OU DÉBARQUÈRENT LES CROISÉS. – DE LA PLAINE OU ILS ÉTABLIRENT LEUR CAMP. SIÉGE ET PRISE DE DAMIETTE PAR JEAN DE BRIENNE. – PRISE DE DAMIETTE PAR SAINT LOUIS. CAMPEMENT DES ARMÉES CHRÉTIENNES SUR LA RIVE GAUCHE DU NIL. – CONVERSATION AVEC LES ANCIENS DU VILLAGE DE LESBEH SUR LES LOCALITÉS HISTORIQUES, ETC.

Damiette, avril 1831.

Comme le but de mon voyage était de reconnaître l'emplacement de l'ancienne Damiette ou *Damiathis*, et de visiter les lieux où se signala la valeur des croisés, j'ai voulu commencer par là. M. Herba,

chancelier du consulat de France, et M. Cavalier, médecin de la garnison, m'ont offert obligeamment de m'aider dans mes recherches, et nous sommes partis pour le village de Lesbeh, situé sur la rive orientale du Nil, à une heure et demie de la Damiette moderne, et à trois quarts-d'heures de l'embouchure du fleuve; nous sommes montés à cheval; nous avions à notre gauche le fleuve, à notre droite, à quelque distance, le lac Menzaleh; l'Égypte n'a point de terres plus fertiles, de campagnes plus riantes que le pays que nous avons traversé; après une heure et demie de marche, nous avons passé sous les murs d'une grande caserne, qui nous a paru un édifice ancien, et qui pourrait bien avoir été originairement bâti dans l'enceinte de Damiathis; nous sommes bientôt arrivés au village de Lesbeh; ce village paraît renfermer une centaine de maisons, et une population de quatre ou cinq cents ames. Sans descendre de cheval, nous l'avons parcouru dans toute son étendue, et nous avons questionné plusieurs habitans pour savoir s'il restait quelques vestiges d'une ancienne cité; le voyageur Savari avait remarqué des pans de murs à fleur de terre, l'arceau d'une voûte de briques, les restes d'une grande mosquée. Nous n'avons pu voir çà et là que des fondations dont l'origine nous a semblé fort incertaine; nous n'avons retrouvé ni l'arceau de la voûte, ni la mosquée; seulement on nous a parlé de plusieurs citernes, de plusieurs aqueducs sou-

terrains, qui indiqueraient l'emplacement d'une grande ville; quelques habitans ajoutaient qu'au siècle dernier, on voyait encore les restes d'une tour, et que le village en avait tiré son nom; il faut remarquer que le village de Lesbeh a été brûlé pendant l'expédition des Français, et que dans sa nouvelle construction, tout ce qui appartenait à d'anciennes ruines a pu disparaître. Je crois qu'en fouillant le terrain, on ferait d'utiles découvertes.

Après avoir parcouru à la hâte le village de Lesbeh et ses environs, nous avons traversé le Nil et nous avons poussé notre course jusqu'au rivage de la mer; je voulais voir la côte où avaient débarqué les croisés de Jean de Brienne en 1217, et l'armée de saint Louis en 1249. Dans l'espace de plus de deux milles, toute cette plage présente une surface unie, qui, en un temps calme, devait en faciliter l'accès aux chrétiens. Nous avons pu reconnaître l'endroit où les armes et les boucliers des Sarrasins, selon l'expression du sire de Joinville, brillaient de tous les feux du soleil, où le bruit de leurs tambours et de leurs nacaires *était chose épouvantable à ouïr et moult estrange aux François*. C'est sur cette partie du rivage que le roi de France, précédé de l'oriflamme de Saint-Denis, vint planter sa tente d'écarlate en présence des bataillons ennemis; le point de débarquement se trouvait à trois ou quatre milles du lac Bourlos, à un mille et demi de l'em-

bouchure du Nil. Les lieux n'ont pas changé d'aspect, et le théâtre de la guerre paraît être resté le même. Dans l'expédition de Jean de Brienne, les pélerins avaient creusé un canal qui prenait ses eaux dans le Nil, à une petite lieue au-dessus de l'ancienne Damiette, traversait la plaine où étaient dressées les tentes des chrétiens, et se rendait dans la mer au lieu même où abordaient les barques et les navires qui venaient d'Europe. Ce canal n'existe plus, mais on en retrouve encore des vestiges.

Tout le rivage de la mer est une plaine de sable qui se prolonge à perte de vue dans le Delta, et qui s'étend le long du Nil; dans cette plaine où l'œil ne distingue rien, et qui ne présente qu'un aspect uniforme, je n'avais pour guide que mes souvenirs historiques; là campèrent à plusieurs reprises d'innombrables armées venues de l'Occident. Ma vue se portait tantôt sur les rives de la mer et l'embouchure du fleuve du côté du nord, tantôt vers les petites collines de sable qui bordent la rive gauche du Nil au midi, et vers la pointe du lac Mensaleh à l'orient; j'avais devant moi, de l'autre côté du fleuve, le village de Lesbeh ou l'emplacement de l'antique Damiette; en présence de ce vaste tableau, les événemens si dramatiques de la sixième croisade me revenaient naturellement à la pensée; je suivais sur le fleuve les flottes des chrétiens et des musulmans; je me retraçais sur les deux rives les camps des croisés, ceux du soudan d'Égypte; je me représentais la

cité musulmane avec ses minarets et ses hautes tours ; j'avais en quelque sorte sous mes yeux tous les assauts qu'elle eut à soutenir pendant dix-sept mois, et tous les combats qui, pendant le siége, furent livrés autour de ses murailles, sur les eaux du Nil et dans les campagnes voisines.

Les croisés, conduits par Jean de Brienne, roi de Jérusalem, débarquèrent sur la côte vers la fin de mai. Le lieu de leur campement, nous dit Olivier Scholastique, était une île (le Delta) qui se trouvait entre la mer et le fleuve du Paradis qu'on appelle *Gihon* (le Nil). A peine débarqués, ils furent témoins d'une éclipse de lune, et ce signe leur parut une manifestation de la faveur divine. On entreprit d'abord d'attaquer la tour qui s'élevait au milieu du Nil et qui défendait le passage du fleuve. Que de prodiges de bravoure, que d'efforts inouis, que de travaux et de périls pour renverser ce premier boulevard de la cité ! Ici je me sens le besoin d'emprunter le langage des chroniques contemporaines pour continuer mon récit. Imaginez que je suis moi-même parmi les croisés dont je vous parle, et que je vous écris sous la dictée de quelques savans clercs qui ont suivi l'armée chrétienne ; vous pourrez voir ainsi, comme dans un tableau, les batailles sanglantes, les actions héroïques, les tribulations, les misères, les extases, les visions des pélerins ; je vais commencer par l'attaque de la tour du Nil :

« Le premier de juillet, les chrétiens s'avancèrent
» sur plusieurs navires, et placèrent des échelles
» pour monter à l'assaut; chaque vaisseau des as-
» saillans portait une tour et des machines de
» guerre; les Sarrasins se défendirent vaillamment;
» plusieurs des échelles furent brisées, les cheva-
» liers qui les montaient, revêtus de leurs armes,
» tombèrent dans les eaux du Nil; les Égyptiens,
» assemblés sur les murailles de Damiette, pous-
» sèrent de grands éclats de rire; leurs trompettes
» et leurs tambours retentirent en signe de vic-
» toire; dans le même temps, toute l'armée chré-
» tienne, réunie sur la rive gauche du Nil, frémis-
» sait de crainte; Dieu ne permit point que cette
» première tentative des croisés fût couronnée de
» succès; on fit des préparatifs pour une autre
» attaque; un des clercs de l'armée, agissant sous
» les yeux du Seigneur, et lui obéissant comme à
» un architecte, construisit une citadelle flottante,
» qui s'avança sur les eaux du fleuve; à la fête de
» saint Barthélemi l'apôtre, les Frisons et les Teu-
» tons entrèrent dans cette citadelle, et livrèrent un
» assaut à la tour des Sarrasins; le feu grégeois rou-
» lait sur les chrétiens comme un torrent sorti de
» l'enfer; la flamme avait pris aux échelles et mena-
» çait de gagner la tour de bois des assaillans; à
» cette vue, les croisés restés sur le rivage, tombè-
» rent à genoux, se prosternèrent dans la pous-
» sière et versèrent des torrens de larmes; ils étaient

» si oppressés par la douleur, que la voix leur man-
» quait, et qu'ils pouvaient à peine dire, *Seigneur,*
» *ayez pitié de nous;* toute l'armée chrétienne avait
» les mains tendues vers le ciel, et comme si Dieu
» eût voulu exaucer les prières de ses serviteurs,
» tout-à-coup le feu s'éteignit, et l'étendard de la
» sainte croix parut sur la tour; alors les chrétiens
» recouvrèrent la voix et la parole que la douleur
» leur avait ôtées, et ils rendirent des actions de
» graces au Seigneur miséricordieux; bientôt les
» guerriers qui attaquaient la tour, s'en rendirent
» maîtres; les musulmans qui la défendaient fu-
» rent chargés de chaînes, et amenés au camp des
» chrétiens; les prisonniers disaient qu'ils avaient
» vu parmi les assaillans, des guerriers célestes vê-
» tus de blanc, et un guerrier vêtu de rouge; à
» ces signes, les croisés comprirent que Jésus-
» Christ avait envoyé ses anges et l'apôtre Barthé-
» lemi pour attaquer la tour. »

Ce récit que j'abrége, est tiré d'Olivier Scolastique et de l'anonyme de Reggio, tous les deux témoins oculaires; je veux vous donner d'autres récits puisés à la même source, et vous présenter ainsi les principales circonstances du siége de Damiette; je ne crois pas qu'il y ait dans aucune histoire ancienne ou moderne, des tableaux plus poétiques et plus animés. Dans ces images vivantes des temps reculés, vous trouvez tout à la fois la description pittoresque des lieux, l'exposition naïve

des faits, et la véritable physionomie des croisés et des musulmans.

« Les pélerins, maîtres de la tour du Nil, et tou-
» jours campés sur la rive gauche du fleuve, n'a-
» vaient pu s'approcher de la ville; ils murmuraient
» comme les Hébreux dans le désert, et disaient au
» légat du pape : S'il nous faut rester dans cette
» solitude, pourquoi nous avez-vous amenés ici;
» l'Europe manquait-elle de sépulcres? A ces plain-
» tes, le légat fondait en larmes, et conjurait le
» Seigneur d'aider les chrétiens; ce fut alors que
» Dieu voulut éprouver son peuple : la veille de
» Saint-André l'apôtre, au milieu de la nuit, le ciel
» ouvrit ses cataractes; la mer et le fleuve, l'orage
» et la pluie, inondèrent tous les environs de Da-
» miette. Les poissons de la mer vinrent jusque
» dans les tentes des pélerins; plusieurs malades
» furent noyés dans leurs lits, beaucoup de vais-
» seaux périrent sur le Nil. Le légat se mit en priè-
» res : Seigneur, disait-il, ô vous, qui avez sauvé la
» barque de Pierre dans une tempête, commandez au
» vent et à la mer de retourner à leur place! Cette
» prière fut répétée dans toute l'armée. Peu de temps
» après, le soleil reparut, le ciel reprit sa sérénité,
» et la mer se retira dans son lit. Cependant les
» croisés eurent beaucoup à souffrir de l'humidité
» et du froid; des maladies se répandirent dans le
» camp; il fallait à la fois se défendre des rigueurs
» de l'hiver, de la disette des vivres; chaque jour

» était marqué par une nouvelle misère, par un
» combat opiniâtre, par de grandes funérailles; et
» l'armée, après toutes ces épreuves, n'avait pu
» encore porter ses tentes sous les murs de la ville.

» L'armée du soudan couvrait toute la rive
» droite du Nil, depuis Damiette jusqu'à *Casal;*
» tous les jours le fleuve et ses rivages voyaient de
» nouveaux combats; les croisés, après s'être
» battus toute la journée, revenaient le soir dans
» leurs tentes, en disant tristement : *Sauvez-nous,*
» *Seigneur, sauvez-nous de cette nation perverse,*
» afin qu'on ne nous dise pas *où est votre Dieu*
» *crucifié?* Cependant à la fête de sainte Agathe,
» pendant la nuit, l'apôtre saint Georges et des lé-
» gions d'anges apparurent dans le camp des Sar-
» rasins; une voix terrible courait dans l'armée
» musulmane et répétait : *Fuyez, ou vous mourrez!*
» Le soudan, saisi d'une frayeur subite, s'enfuit
» avec tous ses émirs [1]. Le lendemain, les templiers
» s'avancèrent à la tête de l'armée chrétienne; on
» s'empara des tentes et des armes que l'ennemi
» avait abandonnées; tout ce qui fut trouvé depuis
» Casal jusqu'à Damiette, tomba au pouvoir des
» croisés. »

» Dès ce jour, l'armée chrétienne mit le siége de-

[1] C'est ainsi que les chroniques latines expliquent la retraite du soudan; on peut voir dans les chroniques arabes (*Bibliothèque des Croisades*, t. IV), la cause véritable de cette retraite inattendue.

» vant Damiette, et personne ne put y entrer ni en
» sortir ; la ville avait quatre-vingt mille habitans ;
» le soudan y avait laissé, pour la défendre, une
» garnison de cinquante mille hommes d'élite, avec
» les plus braves des émirs et des provisions pour
» deux ans ; les chrétiens avaient en abondance du
» biscuit, du fromage et de la chair de porc ; le
» pain, le vin, la viande de bœuf et de mouton
» étaient rares ; un mouton se vendait dix onces
» d'argent, une poule trente sous, un œuf deux
» sous ; de même qu'un malade désire la santé, de
» même les croisés désiraient voir la verdure des
» arbres et des gazons ; mais il n'y avait autour
» d'eux que du sable ; et dans les campagnes, les
» drapeaux belliqueux s'élevaient à la place des
» palmiers. Cependant le soudan du Caire, au-
» quel s'était réuni le sultan de Damas, vint
» de nouveau attaquer les chrétiens ; les Sarra-
» sins se présentèrent devant le camp des croi-
» sés, en leur disant : *Il faut que vous renonciez
» au Christ votre Seigneur et à sa mère Marie, ou
» que nous renoncions à notre prophète Mahomet ;* les
» princes musulmans dressèrent ensuite un pa-
» villon devant le fossé des croisés, et là ils man-
» gèrent deux coqs, en jurant de dévorer de même
» tous les soldats de la croix. Bientôt la bataille
» commença ; mais les musulmans ne purent sou-
» tenir le choc des pélerins ; les chrétiens restèrent
» inébranlables comme un mur d'airain, et leur

» courage était animé par ces paroles : *Si Dieu est*
» *pour nous, qui sera contre nous?* L'ennemi entre-
» prit en vain de brûler un pont de bateaux établi
» sur le fleuve : l'assistance de Jésus-Christ et la va-
» leur des chrétiens parvinrent à éloigner l'incen-
» die. La ville fut pressée de tous côtés ; les chré-
» tiens s'emparèrent de toutes les avenues, et leur
» armée s'étendit sur un espace de dix milles.

» Le dimanche des Rameaux, le soudan du
» Caire et celui de Damas, sachant que les chré-
» tiens voulaient célébrer l'entrée du Christ à Jéru-
» salem, résolurent de les attaquer; ils vinrent par
» le Nil avec soixante et onze galères, et par terre
» avec une multitude infinie de païens et de Sarra-
» sins. Ils apportèrent avec eux des planches, des
» tables, des portes de maison, et se firent suivre
» de beaucoup de mulets chargés de branches d'ar-
» bres, pour remplir le fossé du camp ; ils espé-
» raient chasser les chrétiens de la rive droite du
» fleuve et délivrer Damiette. Le combat qui s'en-
» gagea, dura depuis l'aurore jusqu'à la nuit; le
» Seigneur favorisa tellement les chrétiens, qu'ils
» tuèrent plus de cinq mille ennemis, et prirent
» trente galères. Les croisés célébrèrent ainsi le
» dimanche des Rameaux. Ce jour-là, ils ne portè-
» rent d'autres palmes que des épées et des lances.
» Le jour de la Pentecôte, le légat du pape, le roi
» et le patriarche de Jérusalem, firent construire à
» la manière des Lombards, un *caroccio* sur lequel

» on plaça l'étendard des chrétiens ; le caroccio fut
» placé au milieu de l'armée. Les Sarrasins ne tar-
» dèrent pas à recommencer leurs attaques, mais
» en voyant le caroccio, ils furent étonnés, et
» croyant qu'il y avait là quelque chose des secrets
» et de la puissance de Dieu, ils n'osèrent pour-
» suivre le combat.

» Cependant les assiégés étaient parvenus à brû-
» ler les machines des chrétiens dirigées contre
» les tours de la ville ; les Pisans et les Génois se
» vantèrent alors qu'ils prendraient Damiette avec
» quatre vaisseaux qu'on approcherait des rem-
» parts. Ces guerriers avaient pour but de se faire
» une grande renommée, et leur orgueil irrita le
» Seigneur. Ils s'avancèrent au bruit des trom-
» pètes, élevèrent leurs étendards, attaquèrent
» l'ennemi avec opiniâtreté ; mais ils se virent à la
» fin obligés d'abandonner leur entreprise, et
» dès-lors on reconnut que la ville ne serait livrée
» aux chrétiens que par la vertu divine.

» Le siége présentait toujours de grandes diffi-
» cultés ; comme le Nil était bas, on ne pouvait ap-
» procher des remparts ; la ville, du côté de la terre,
» se trouvait environnée de fossés profonds et
» d'un terrain marécageux. A chaque attaque des
» chrétiens, les assiégés allumaient des feux sur
» une haute tour nommée *Turcite*, et l'armée du
» soudan venait à leur secours. Dans la plupart
» des combats, la victoire semblait rester indécise

» entre les deux camps. Les petits commencèrent
» à murmurer contre les grands; on accusait les
» princes et les chevaliers de rester en repos sous
» leurs tentes, et d'abandonner le pauvre peuple
» au milieu des périls. Le légat, le roi et le pa-
» triarche, tous les autres seigneurs furent trou-
» blés de ces rumeurs populaires, et s'avancèrent
» en armes contre le camp des Sarrasins. Alors le
» malin esprit entra dans le cœur des guerriers: ils
» prirent tout-à-coup la fuite sans y être poussés
» par l'épée des ennemis. C'était la fête de saint
» Jean-Baptiste; le saint, disaient les clercs de l'ar-
» mée, avait voulu avoir des compagnons de son
» martyre; il avait été décapité à cause de Dieu, et
» beaucoup de guerriers chrétiens, dans ce jour
» qui lui était consacré, furent décapités de même.
» Le soudan envoya cinq cents têtes de chevaliers
» dans la Haute et Basse-Égypte, et fit partout an-
» noncer que si on voulait des esclaves, on n'avait
» qu'à venir et qu'on en aurait autant qu'on
» voudrait.

» Au mois de septembre suivant (1218), les en-
» nemis entourèrent de tous côtés l'armée des
» chrétiens. Le soudan harangua ses soldats et leur
» dit: O vous à qui la conquête du monde a été
» promise, ne voyez-vous pas que les chrétiens
» sont presque tous morts ou repartis pour leur
» pays; combattez vaillamment et vous aurez leurs
» tentes et leurs armes! Il leur ordonna en même

» temps de se précipiter dans le fossé que les croi-
» sés avaient creusé autour de leur camp. Alors le
» légat du pape, élevant les mains au ciel et les
» yeux tout en larmes, prononça ces mots d'une
» voix humble: Seigneur Dieu, vous qui voyez tous
» les êtres à vos pieds, les brebis et les bœufs,
» tous les animaux de la terre, les oiseaux du ciel
» et les poissons de la mer; vous qui êtes venu au
» monde pour nous délivrer, Seigneur, exaucez
» nos prières, et ne souffrez pas que nous péris-
» sions sous les coups des Sarrasins; mais faites,
» par votre bonté, que nous puissions triompher
» de ces hommes impies et cruels, qui ne croient
» point en vous, et que nous les convertissions à
» la vraie foi! Après cette prière, les soldats chré-
» tiens fondirent sur les infidèles, et ils en firent
» un grand carnage. Ceux-ci se retirèrent triste-
» ment dans leur camp, en se plaignant de la *du-*
» *reté* et de la *malice* des pélerins.

» Les croisés avaient perdu beaucoup des leurs;
» plusieurs étaient retournés en Europe; mais le
» Dieu d'Israël envoyait chaque jour de nouveaux
» combattans qui débarquaient sur la côte et se
» joignaient à l'armée chrétienne. Il y eut encore
» autour de Damiette plusieurs grandes batailles;
» lorsqu'on donnait le signal d'une attaque géné-
» rale, on s'y préparait par un jeûne de trois jours,
» par une procession qu'on faisait nu-pieds et par
» l'adoration de la vraie croix. Dans les combats,

» les cadavres des Sarrasins couvrirent souvent la
» plaine, comme les gerbes couvrent une terre fer-
» tile au temps de la moisson; et les infidèles qui
» combattaient sur le Nil, périssaient misérable-
» ment dans les flots, comme les soldats de Pha-
» raon. Le soudan vit échouer toutes ses tentati-
» ves pour secourir la ville assiégée; les vieillards
» et les enfans de la cité se mirent à pleurer, et
» crièrent sur les murs: *O Mahomet, pourquoi nous*
» *abandonnes-tu!* Les habitans avaient muré plu-
» sieurs des portes pour que personne ne pût sor-
» tir; s'il en échappait quelques-uns, ils parais-
» saient comme des fantômes sortant de leurs
» sépulcres. Enfin le vrai Dieu voulut que Da-
» miette fût enlevée au culte des païens et qu'on y
» adorât son nom, celui de la vierge Marie et de
» tous les saints. Le 5 novembre, la veille de Saint-
» Léonard, au milieu de la nuit, il accorda aux
» croisés une victoire miraculeuse: quelques guer-
» riers romains bien armés étaient montés sur les
» murs de la ville avec beaucoup de crainte, car ils
» ne savaient pas si le Seigneur combattait avec eux;
» ils se battirent au-dessus d'une des portes avec
» quelques Sarrasins, et s'étant emparés d'une tour,
» ils chantèrent le *Kyrie eleïson;* aussitôt toute l'ar-
» mée répondit, *Gloria in excelsis*, et le légat du
» pape, qui commandait l'attaque, entonna le *Te*
» *Deum laudamus*; les hospitaliers et les templiers
» répétèrent leur cri d'armes: *Sainte Croix, saint*

» *Sépulcre!* Une porte de la ville fut ouverte, une
» autre brisée avec le bélier, et Damiette se
» trouva ainsi prise par la grace de Dieu. »

Voilà comment les croisés prenaient les villes d'Orient, et comment on racontait leurs victoires: je n'ai rien voulu changer à ces bulletins, qui étaient envoyés du camp de Damiette. Je vous épargne ici l'horrible spectacle qui s'offrit aux vainqueurs en entrant dans une ville remplie de deuil, dépeuplée par la faim et par les combats, spectacle que nos vieux chroniqueurs décrivent d'un air de triomphe et avec les couleurs les plus vives. Je ne m'arrêterai pas sur les historiens arabes, que vous connaissez mieux que moi, et qui ont aussi raconté le siége de Damiette; j'ai voulu relire sur les lieux cette complainte en vers que vous avez traduite, et dans laquelle la cité musulmane parlant elle-même au sultan du Caire, déplore ses calamités. « Si l'on ne vient à son secours, sa dernière
» heure est arrivée: l'Évangile va retentir dans ses
» murs, on y verra déployer l'image de la croix,
» on y entendra le bruit des cloches. » Il faut croire que ce siége de Damiette frappa bien vivement l'imagination des contemporains, car s'il inspira les muses arabes, il inspira aussi les muses d'Occident, et je pourrais vous citer des hymnes et des poèmes latins qui célébrèrent les premières conquêtes des croisés en Égypte, et qu'on chantait alors dans les églises de France et d'Italie. Vous venez de voir,

d'ailleurs, combien les récits les plus vulgaires de cet événement sont remplis de poésie, et c'est bien ici qu'on peut dire avec quelque vérité, que l'épopée des temps modernes est toute dans les chroniques du moyen-âge.

SUITE

DE LA LETTRE CLV.

CAMPEMENT DE L'ARMÉE DE SAINT LOUIS SUR LA RIVE GAUCHE DU NIL. — DÉMOLITION DE L'ANCIENNE DAMIETTE RACONTÉE PAR ABOULFÉDA ET MAKRISI. — TRADITIONS RAPPORTÉES PAR LES ANCIENS DU VILLAGE DE LESBEH.

Avril 1831.

Dans la croisade de saint Louis, la prise de Damiette ne coûta point de combats, et les croisés n'eurent qu'à chanter un *Te Deum,* car les Sarrasins, frappés de terreur, avaient déserté la ville. Un pont avait été construit sur le fleuve, et la cité communiquait ainsi avec un faubourg situé sur la rive gauche; l'ennemi, dans sa fuite, avait négligé de

rompre le pont ou d'y mettre le feu; à la place qu'occupait le faubourg de Damiette, nous avons vu des espèces de hangars qui servent d'entrepôt pour la marine ou de logement pour la douane; la fameuse tour du Nil était sans doute bâtie dans une petite île, mais cette île a disparu avec la tour.

Les campagnes désertes que nous venons de parcourir se couvrirent aussi des tentes de l'armée chrétienne, lorsque Louis IX fut maître de la ville. J'ai avec moi une relation manuscrite de cette croisade du pieux monarque, qui commença par des prodiges et qui finit par de si grandes calamités. Cette relation parle ainsi du campement des croisés sur la rive occidentale du fleuve : « Le roi, le légat » du pape et le plus fort de l'armée, dit l'auteur » qui était sans doute un témoin oculaire, étaient » logés devant la cité au-delà du pont, en cette île » de Mahalet par laquelle ils étaient arrivés; en » sorte que le fleuve était entre l'armée et Damiette; » le roi et les chrétiens étaient là sur le sable; » grandes incommodités et grandes angoisses souf- » fraient-ils de la grande chaleur, de la grande » quantité de mouches et de puces fortes et grosses » qui étaient dans l'armée. Les bédouins et les Sar- » rasins qui allaient épiant autour du camp, lors- » qu'ils trouvaient quelques chrétiens écartés de » l'armée, ils leur couraient sus, et les nôtres cou- » raient sur eux; aucunes fois les Sarrasins avaient » le dessus, et les nôtres plus souvent. » Ici le

camp des chrétiens n'offre plus les scènes animées de la croisade précédente; la conquête facile de Damiette avait fait oublier aux pélerins les dangers d'une guerre lointaine. « Les barons, nous dit Joinville, se prirent à faire grands banquets les uns aux autres; le commun peuple se prit à violer femmes et filles. » Au milieu de tous ces excès, les lois de la discipline étaient si mal observées, on négligeait tellement la garde du camp, que les Arabes bédouins s'introduisaient la nuit jusque dans les tentes des chevaliers, les tuaient dans leur lit et portaient ensuite leurs têtes au soudan. Ajoutez à cela les discordes élevées entre les chefs de l'armée, et l'impuissance du roi de France à les apaiser. Ainsi, dans le lieu même où les croisés de Jean de Brienne avaient souffert tant de misères, montré tant d'héroïsme et de résignation, où chaque combat commençait par une prière et finissait par un saint cantique, on vit régner pendant plusieurs mois les vices de Babylone et les désordres précurseurs des grandes calamités; tels sont les tristes souvenirs, les affligeantes images que nous a laissés la lecture de Joinville, dans cette plaine où campaient les compagnons de saint Louis.

Nous avons repassé le Nil et nous sommes revenus au village de Lesbeh, où nous avons dîné dans une maison appartenant à M. Faker; après le dîner nous avons convoqué les anciens du village, pour connaître les traditions du pays et savoir par

eux ce qui reste des souvenirs du temps passé, surtout du temps des croisades. Avant de vous dire ce que j'ai pu recueillir, je dois vous rappeler ce qui est rapporté par Aboulféda et Makrisi; ces deux auteurs nous apprennent que l'ancienne Damiette fut démolie et qu'on bâtit une nouvelle cité plus loin de la mer; cette démolition eut lieu deux années après l'expédition de saint Louis; il est probable que les malheurs qui accompagnèrent le siége et la prise de la ville, dans l'expédition du roi Jean, n'avaient point cessé d'être présens à la mémoire du peuple égyptien. On peut croire qu'à l'approche de Louis IX et de son armée, ce souvenir contribua à répandre la terreur dans les esprits, et qu'il fut une des causes de la fuite précipitée de la garnison; la population s'enfuit en même temps, car personne ne voulait s'enfermer dans une place qui avait été pour ses habitans un véritable tombeau. On fut obligé ainsi de construire une autre cité dans un lieu moins exposé à l'invasion des chrétiens, et ce qu'il faut remarquer ici, ce qui nous prouve que le peuple ne voulait plus habiter une ville exposée à subir un siége, c'est que la cité nouvelle ne fut point fortifiée. Cependant ces précautions n'avaient point encore dissipé toutes les alarmes; onze ans après le départ de Louis IX, le sultan Bibars fit jeter des décombres et des pierres dans l'embouchure du Nil, ce qui ferma l'entrée du fleuve aux gros vaisseaux.

Toutes ces circonstances, racontées par Makrisi et Aboulféda, paraissaient être ignorées des anciens du village de Lesbeh; aussi n'avaient-ils que des idées confuses sur l'ancienne Damiette; les uns la plaçaient dans un lieu appelé *Cheik-Chata*, sur la rive occidentale du lac Mensaleh, et dans leur opinion, l'embouchure du Nil aurait changé de place, ce qui n'est point vraisemblable; d'autres, la plaçant à l'endroit même qu'occupe le village de Lesbeh, nous parlaient de la tour qu'on appelait la *Tour de la chaîne*, qui défendait le passage du fleuve; une île, nous disaient-ils, s'élevait au milieu du Nil, et la tour à laquelle était attachée une chaîne de fer, en couvrait toute la surface; cette tour n'avait point été détruite avec la vieille cité, et dans le siècle dernier, on en voyait encore des vestiges. Un Grec du pays, d'après un livre intitulé *Mohadrah*, nous a indiqué plusieurs lieux du voisinage où s'étaient livrées de grandes batailles pendant les guerres des Francs; un de ces lieux portait pour cela le nom de *Bahr-el-Dem* (mer de sang); les musulmans y avaient enseveli leurs morts, dans le fameux siége de Damiette; on y trouvait encore des pierres taillées, appartenant à des tombeaux. Toutes ces indications, comme vous le voyez, ne nous donnent pas des notions bien positives, et j'ai remarqué qu'à chaque question que j'adressais aux anciens de Lesbeh, il y avait plus de vague dans leurs réponses; ils confondaient,

comme beaucoup de voyageurs, ce qui s'est passé au temps des croisades, avec ce qui est arrivé dans les temps modernes, et même au temps de l'expédition de Bonaparte; il m'a fallu borner là mes investigations sur l'ancienne Damiette, mettant à profit pour mon instruction ce qu'on m'avait dit de plus raisonnable, et me résignant à mon ignorance pour tout le reste. Cette expérience m'a du moins appris une chose bonne à savoir et dont je profiterai désormais, c'est que, pour l'histoire des temps reculés, il ne faut pas trop s'arrêter à ce qui n'est pas écrit sur les monumens ou dans les livres; quand plusieurs siècles ont passé sur un événement, la vérité se trouve rarement dans les traditions populaires, et les anciens d'un pays ne sont pas plus une autorité et n'en savent guère plus que les jeunes gens.

Avant de quitter les notables du village de Lesbeh je leur ai adressé quelques questions sur les deux forts qui sont à l'embouchure du Nil, et que je n'ai point vus; celui qui se trouve sur la rive occidentale, a été réparé par les Français pendant l'expédition de Bonaparte; il est encore debout et en assez bon état; les Francs l'appelaient autrefois le fort Saint-Louis; le fort de la rive orientale tombe en ruines; on y avait joint une mosquée qui est maintenant abandonnée; les habitans de Lesbeh ne parlent qu'avec effroi du bogas de Damiette; l'accumulation et la mobilité des sables rendent ce pas-

sage très dangereux ; les djermes qui sont les seuls navires qui puissent entrer dans le Nil, y rencontrent sans cesse de nouveaux écueils, et dans la mauvaise saison, on apprend tous les jours quelques naufrages. En arrivant au village de Lesbeh, j'avais cru m'apercevoir que le lac Mensaleh s'était avancé hors de son lit, et qu'il tendait à s'approcher du Nil ; les gens du pays conviennent que le lac a envahi quelques terrains bas du côté de l'Occident ; il ne serait pas impossible que dans un temps plus ou moins éloigné, le Mensaleh et le Nil ne confondissent leurs eaux, et que les environs de Damiette ne devinssent comme le territoire de l'ancienne Péluse ; ce qui pourrait fortifier cette opinion, c'est que les eaux du Nil perdent chaque jour de leur profondeur, et que le sable et le limon s'accumulent journellement dans le lit du fleuve ; j'ai voulu vous donner tous ces détails, quoiqu'ils ne soient pas l'objet de mes recherches ; je laisse aux savans qui étudient les révolutions du globe, le soin d'expliquer et de juger les faits que je me contente d'indiquer.

LETTRE CLVI.

DE LA FAMILLE FAKER. DAMIETTE ET SES ENVIRONS. MŒURS ET CARACTÈRE DES HABITANS. — LE LAC MENZALEH — CARACTÈRE DES PÊCHEURS.

Damiette, avril 1831.

Je vous ai dit dans ma dernière lettre que nous étions logés dans la maison de M. Faker, agent consulaire de France; cette maison est un véritable palais; elle a plusieurs corps de logis, un jardin, de vastes appartemens, meublés avec somptuosité; on m'a donné une des plus belles chambres; j'ai à mes ordres dix à douze domestiques, parmi lesquels chacun a sa fonction particulière; l'un m'apporte le café, l'autre la pipe, un troisième est chargé du linge, un quatrième de veiller à ce que

j'aie de l'eau; on m'a donné aussi un serviteur qui a l'emploi de chasser les mouches, quoique les mouches ne soient pas encore venues; le soir de notre arrivée, nous avons été conduits dans la salle à manger, où nous attendait un souper très bien servi; tout ce luxe dont je me souciais fort peu, m'a donné quelque tristesse, lorsque j'ai appris que M. Faker était mort depuis un an et que toute sa fortune était engagée pour ce qu'il devait au pacha d'Égypte; voilà où conduisent les affaires de commerce qu'on fait avec un pacha; toutefois il faut dire que jusqu'ici Méhémet-Aly ne s'est pas montré un créancier trop brutal, et que, sur la sollicitation de M. Mimaut, il a donné des délais aux héritiers de M. Faker.

M. Faker était un négociant habile et de plus un homme éclairé et ami des lettres; il avait formé une bibliothèque qui est maintenant sous le scellé et que je regrette de ne pouvoir visiter; on m'a parlé de plusieurs ouvrages français, tels que l'histoire de Rollin, le voyage de Volney qu'il avait fait traduire en arabe; il avait employé à ces traductions un Grec fort instruit, qui s'était fait catholique romain, et qui ayant embrassé ensuite la religion anglicane, voyage maintenant pour le compte de la société biblique; M. Faker a laissé un fils qui lui a succédé dans la place d'agent consulaire, mais que des infirmités empêchent de remplir ses fonctions. Nous n'avons vu la veuve et la belle-fille du défunt que le lendemain de notre arrivée; la

veuve, quoique touchant à son dixième lustre, a toutes les prétentions de la coquetterie, et paraît peu occupée des malheurs de sa famille; elle nous a montré par la légèreté de son esprit et de ses manières jusqu'où peut conduire le défaut absolu d'instruction chez les femmes d'Orient. La belle-fille est remarquable par sa beauté; ses yeux pétillent d'esprit, et ses paroles ont plus de raison qu'on ne permet à son sexe d'en avoir, au moins dans le pays où nous sommes.

Lorsque nous leur avons été présentés, les deux dames Faker étaient assises sur une estrade élevée comme deux reines d'Orient. Après le moka, on nous a servi le kassabeh; la mère et la fille avaient à la main une longue pipe de bois de cerisier, et elles ont fumé avec nous; puis nous avons échangé à l'aide d'un truchement les complimens d'usage; madame Faker la mère nous a demandé des nouvelles de plusieurs voyageurs qui ont passé par Damiette; elle s'était mis dans la tête qu'ils étaient venus en Égypte pour lui faire la cour, et qu'ils reviendraient pour l'épouser; comme ils ne revenaient point, elle se plaignait de leur abandon; il faudrait avoir plus d'esprit que je n'en ai pour soutenir long-temps une conversation sur ce sujet; je dois profiter de cette occasion pour vous faire remarquer que les dames égyptiennes, même dans les choses frivoles, ont des idées qu'on ne comprend guère lorsqu'on vient de Paris, et pour entendre tout ce qu'elles

disent, ce n'est pas toujours assez d'avoir un excellent interprète; ce qui m'étonnait surtout, c'est que dans tout ce que je voyais, dans tout ce que j'entendais, rien n'était triste, et cependant il y avait autour de nous de grands sujets de tristesse.

Après cette première visite, la belle-fille de M. Faker a voulu me recevoir dans son appartement; elle m'a fait signe de la suivre, et je l'ai suivie sans trop savoir où j'allais. Je me suis trouvé dans une grande salle, où j'ai vu des coffres remplis de hardes et du linge pendu à des cordes. Madame Faker me disait quelques mots arabes, mais je ne l'entendais point; je n'avais personne pour lui dire mes pensées et pour me rendre les siennes; à la fin j'ai vu rouler des larmes dans ses yeux, et comme les larmes sont un langage qu'on entend partout, alors j'ai compris qu'elle voulait m'intéresser à ses malheurs et à ceux de sa famille; pauvre femme, étranger dans ce pays, que puis-je faire pour vous consoler, si ce n'est de pleurer avec vous? Jamais la vue d'une personne affligée ne m'a plus vivement ému, et si j'avais du crédit auprès du pacha, je ferais volontiers le voyage du Caire, pour lui parler de la famille Faker.

Nous avons parcouru plusieurs fois la ville de Damiette; au-dessus de chaque maison est une terrasse d'où se découvre au loin le cours du Nil; les rues sont plus spacieuses que dans la capitale; l'air y circule librement, et comme la chaleur du climat

est tempérée, les habitans ont moins de précautions à prendre contre le soleil. Les pluies y sont fréquentes surtout en hiver. Je vous invite à lire avec réserve les descriptions pompeuses qu'on a faites des environs de Damiette ; on peut admirer, il est vrai, ces vastes rizières, source de richesse, ces campagnes, coupées par mille canaux, où le cristal de l'onde disparaît partout sous les feuilles vertes du lotus, où le voyageur aime à retrouver le *calamus* (le *calem* ou la plume des Orientaux), et le *papyrus* (le papier des anciens). Je me suis promené souvent au milieu de toutes ces merveilles ; j'ai vu des bosquets de citronniers et d'orangers, des bois de palmiers, des plantations de sycomores, des jardins où croît le bananier aux larges feuilles, le grenadier à la fleur d'écarlate, le cassier semblable à notre cytise ; j'avoue que ces paysages ne sont pas sans agrément ; mais dans tout cela, je ne trouve rien de pittoresque, rien qui ait assez frappé mes yeux et mon imagination, pour me mettre en frais d'enthousiasme descriptif.

Croiriez-vous, mon cher ami, qu'on a mis ici de la poésie jusque dans les chiffres, et que la population de Damiette a été portée jusqu'à quatre-vingt mille ames ; tout ce que je peux vous dire avec quelque certitude, c'est que la ville compte à peine aujourd'hui trente mille habitans. Les Turcs et les Arabes forment à peu près les deux tiers de cette population ; on y trouve un assez grand nombre

de juifs, plusieurs familles syriennes, grecques ou cophtes. Les pères latins de Jérusalem ont à Damiette une succursale ouverte aux chrétiens catholiques. La ville a plusieurs grandes mosquées; on n'en cite aucune qui attire l'attention des étrangers; autrefois la population musulmane de Damiette poussait le fanatisme jusqu'aux derniers excès; elle avait massacré, à plusieurs reprises, des Européens; aucune puissance chrétienne n'avait de représentans dans le pays; depuis un demi-siècle, les haines ardentes se sont calmées, et maintenant la tolérance des habitans de Damiette pourrait être citée comme modèle.

Le peuple que nous voyons dans les rues paraît moins vif et moins turbulent que celui du Caire; on trouve ici moins de baladins et de danseurs, on voit moins d'oisifs dans les cafés. Damiette a aussi ses almées, mais elles ne paraissent pas sur les places publiques; souvent les gens riches donnent des concerts où sont appelées les cantatrices du pays, et ce qui m'a paru fort curieux, c'est que, dans certaines soirées musicales, on fait venir des rossignols élevés pour chanter en compagnie. J'ai parlé, dans mes lettres, d'un concert que nous avait donné le pacha d'Abouzabel; dans ce concert figuraient tous les virtuoses de l'Égypte, mais on y avait oublié les rossignols de Damiette.

La cité a de beaux bazars; on voit qu'ils ont été bâtis dans un temps où le commerce florissait; ce

temps est passé et n'est pas près de revenir. Damiette faisait autrefois un grand commerce avec la Syrie, avec Chypre et Marseille; elle recevait les soies du Liban, le tabac de Lattaquié, le savon de la Palestine, le bois de l'Asie-Mineure, et fournissait à tous ces pays les productions de l'Égypte; le monopole et le fisc ont interrompu toutes ces sources de prospérité; il n'existe plus de relation entre Damiette et Chypre; l'embouchure du Nil ne voit plus aucun navire de France, ni même d'Italie; jadis les vaisseaux de Marseille venaient charger du riz *mezalaoui*, le plus beau que produise l'Égypte; mais depuis que le pacha s'est mis à la tête de toutes les cultures, et qu'on a voulu perfectionner les moyens de préparer le riz, il est arrivé que le riz de Damiette a perdu sa qualité, et que, dans les marchés d'Europe, il n'a pu soutenir la concurrence avec celui de Lombardie et de Piémont. Lorsqu'on arrive par le Nil, on peut reconnaître dès l'abord cette décadence du commerce et de l'industrie. Quand nous avons passé à Rosette, le Nil était couvert de voiles; à Damiette, nous voyons à peine quelques djermes qui ont échappé aux écueils du bogaz.

Plusieurs historiens arabes nous disent que Damiette était jadis célèbre par ses tissus d'or et de soie; Damiette ne fabrique plus de riches étoffes, mais elle fournit encore des serviettes de table à toute l'Égypte et aux pays voisins; cette industrie

qui occupe beaucoup d'ouvriers dans la cité et dans les villages du Nil, suffirait pour répandre l'aisance parmi le peuple, si le pacha n'y avait mis la main, et ne l'avait soumise au fisc.

Nous avons fait ce matin une promenade au lac Menzaleh ; nous y sommes arrivés après trois quarts-d'heure de marche ; le lac s'étend de l'ouest à l'est, sur un espace de vingt-deux lieues ; sa largeur est de six lieues environ ; ses eaux n'ont guère que quatre ou cinq pieds de profondeur lorsque le Nil s'est retiré dans son lit ; le fond du lac est vaseux et plein d'herbes [1] ; il communique avec la mer par trois embouchures, et n'en est séparé que par une langue de sable. Plusieurs canaux du Nil aboutissent au lac, entre autres le canal de *Moueys* et celui d'Achmoun ou de Mansourah. Les traditions des Cophtes et des Arabes nous disent que l'espace occupé par le lac était autrefois une terre fertile ; l'Égypte n'avait pas de canton préférable pour la richesse du sol et la salubrité de l'air ; on y voyait partout des jardins, des forêts de palmiers, des vignes, des moissons, des villages et des bourgs. Vers le milieu du sixième siècle, les eaux de la mer couvrirent une grande partie de ces campagnes fécondes ; toute la contrée fut enfin submergée quelques années avant la conquête des Arabes.

[1] On peut consulter ici le mémoire du général Andréossy sur le lac Menzaleh ; Voyez le *Recueil des mémoires sur l'Égypte*.

Cette partie de l'Égypte avait, dans l'antiquité, plusieurs villes célèbres; on trouve encore les ruines de Thanis au sud-est du lac, celles de Pharamia et de Péluse au nord-est, non loin de la mer. Péluse, qu'on a confondue avec plusieurs autres villes, avait disparu dès les premiers siècles de l'ère chrétienne; Pharamia existait encore au douzième siècle, et fut prise par Beaudoin I[er], roi de Jérusalem; c'est à Pharamia que ce prince tomba malade, après avoir mangé, nous dit Guillaume de Tyr, des poissons du Nil; il fut emporté par ses compagnons d'armes jusqu'à El-Arich, où il mourut en recommandant à son cuisinier de saler son corps, afin qu'on pût le transporter à Jérusalem, et l'ensevelir près de son frère Godefroi. Thanis fut la plus illustre des cités bâties dans cette belle province égyptienne; l'Écriture parle souvent de Thanis; c'est là que mourut Jérémie, c'est là que Moïse fut exposé sur les eaux et sauvé miraculeusement; c'est là qu'habitaient les Pharaons lorsque les Hébreux sortirent d'Égypte pour aller dans la terre de Canaam. Si les Juifs ne prirent pas la route d'El-Arich, qui est la plus courte et la plus facile, ce ne fut pas seulement dans la crainte de rencontrer les Philistins, mais sans doute aussi parce qu'ils voulaient s'éloigner de Thanis, où résidait toute la puissance des monarques égyptiens. Thanis était encore célèbre après la conquête des Arabes; dans la croisade de Jean de Brienne, elle tomba au pouvoir des chrétiens; plus

tard, les habitans[1] de Thanis furent transportés à Damiette.

L'aspect du lac est fort animé; on y voit sans cesse voltiger toutes sortes d'oiseaux aquatiques, et des milliers de bateaux pêcheurs le sillonnent jour et nuit dans tous les sens; le pélican, la grue, le héron, tous les oiseaux qui vivent chez nous dans les marais, sur les étangs ou sur les rivières, habitent les îles du Menzaleh; on y a reconnu l'ibis, qui ne se retrouve presque plus en Égypte, que dans les catacombes de Sackarah. Les habitans ont une singulière manière de prendre les macreuses et les canards sauvages: ils se couvrent la tête d'un bonnet noir ou d'une écorce de citrouille, et, se plongeant dans l'eau, ils s'avancent jusqu'au lieu où ces oiseaux nagent en troupes; ils les saisissent par les pattes ou leur jettent un filet qui les retient captifs. Les eaux du Menzaleh sont très poissonneuses; les Arabes disent que le lac a autant d'espèces de poissons qu'il y a de jours dans l'année. Il ne faut pas croire à cette exagération, mais il est certain que les poissons du lac, quel que soit le nombre de leurs espèces, se multiplient à l'infini. La pêche du Menzaleh a toujours été affermée par le gouvernement d'Égypte; sous les sultans circas-

[1] On peut lire une description très détaillée et fort intéressante des ruines de Thanis, par M. Louis Cordier. Cette description est dans le tome V du *Recueil des mémoires sur l'Égypte*.

siens elle rapportait dix mille dinars ; sous les Mamelucks, quarante mille écus ; Méhémet-Ali en retire aujourd'hui huit cents bourses, ce qui équivaut à six cent mille piastres ou deux cent mille francs de notre monnaie.

Le lac Menzaleh renferme un grand nombre de petites îles ; ce sont des terrains exhaussés qu'occupaient autrefois des villages et des bourgs, et que les eaux de l'inondation ont laissés à découvert. Les îles Matharieh sont les seules qui soient maintenant habitées. Leur population est si nombreuse qu'il ne reste pas de place sur le sol pour planter un arbre, et que les cabanes s'y trouvent pêle-mêle avec les tombeaux. Là tout le monde est occupé de la pêche et de la salure des poissons ; les endroits les plus poissonneux sont divisés en plusieurs enceintes formées de joncs et de roseaux ; ce sont là les domaines des pêcheurs, et cette propriété est beaucoup plus respectée que celle des terres cultivées par les malheureux fellahs. Les habitans de Matharieh ont les jalousies des peuples insulaires, et prétendent à la domination exclusive des eaux qui les environnent ; malheur au pêcheur étranger qui pousserait sa barque jusque dans leur petit archipel, et qui serait surpris jetant ses filets près de leurs îles !

Nous sommes entrés dans le village de *Kafr-El-Nossarah*, situé à la pointe occidentale du lac ; auprès du village est une espèce de port pour les barques des pêcheurs ; on voit là des bateaux avec une

voile, d'autres qui ont des rames ou qui sont poussés à l'aide d'une longue perche. Le village est bâti de roseaux et de boue; la population se trouve là entassée dans de misérables huttes; les enfans sont nus, les hommes portent sur la tête un tarbouch rouge; et n'ont pour vêtement qu'un caleçon; les femmes que j'ai vues sont sans voile, une tunique bleue les couvre et leur descend jusqu'au talon; leur physionomie a quelque chose de triste et même de sauvage. On compte autour du lac Menzaleh dix-sept villages comme celui de Kafr-El-Nossarah; la plus grande partie de cette population riveraine, placée entre le lac et des déserts de sable, n'a d'autre industrie et d'autre ressource que la pêche; avec le poisson salé qui est envoyé au Caire, dans la Syrie, dans l'intérieur de l'Afrique, les peuplades de pêcheurs se procurent des dattes, du riz, des draps grossiers, du bois de construction pour leurs bateaux, du chanvre pour leurs filets et des armes pour faire la guerre aux oiseaux du lac, quelquefois même pour se défendre contre leurs ennemis. Non moins barbares que les Arabes-bédouins, ils n'ont qu'une idée vague du Coran; ils savent à peine compter les jours de l'année, et ne mesurent les heures que par la projection de leur ombre. L'habitude de vivre au milieu de toutes sortes de privations, la facilité qu'ils ont de se transporter par le lac d'un lieu à un autre, et d'échapper à toute poursuite du gouvernement, entretiennent chez eux un esprit d'in-

dépendance que les Mameluks n'avaient jamais pu dompter, et que Méhémet-Aly a beaucoup de peine à contenir.

Dans les derniers temps, les pêcheurs du lac ont servi de guides aux pauvres fellahs qui désertent leurs foyers pour se rendre dans la Palestine. Il faut remarquer ici que la Palestine est encore la terre promise pour tous les habitans de ce pays, que la misère accable; c'est par le lac Menzaleh que s'écoule la partie malheureuse de la population, qui ne va point dans le désert, comme autrefois les Juifs, pour adorer le vrai Dieu, mais pour fuir le gouvernement de Méhémet-Aly, qu'elle accuse de rendre l'Égypte stérile. Depuis quelques mois, le pacha a fait réclamer les fellahs fugitifs, et le pacha de Saint-Jean d'Acre ne se montre point disposé à les renvoyer. On s'attend de toutes parts à une guerre qui mettra en feu tout l'Orient, et ce terrible orage sera venu du lac Menzaleh.

LETTRE CLVII.

MARCHE DES ARMÉES CHRÉTIENNES. NOMS DE PLUSIEURS BOURGS PAR OU PASSÈRENT LES CROISÉS. — COMBATS LIVRÉS SUR LA RIVE ORIENTALE DU FLEUVE. — DES RIVES DE L'ACHMOUN. DÉSASTRES DE L'ARMÉE DE JEAN DE BRIENNE. — LIEU OU JOINVILLE FUT FAIT PRISONNIER. DÉFAITE ET CAPTIVITÉ DE SAINT LOUIS ET DE SON ARMÉE.

Mansourah, avril 1831.

Après avoir passé quatre jours à Damiette, nous nous sommes embarqués pour remonter le Nil et revenir à Mansourah; j'ai cherché, parmi les bourgs et les villages de la rive orientale, à reconnaître ceux qui sont mentionnés dans les vieux historiens des croisades; au treizième siècle, deux armées chrétiennes remontèrent le Nil, après s'être em-

parées de Damiette; toutes les deux périrent misérablement; la même imprévoyance causa leur perte, et les mêmes lieux furent témoins de leurs désastres.

Le bourg de Pharescour, situé à quatre ou cinq lieues de Damiette, fut la première station des croisés, lorsqu'ils se mirent en marche pour le Caire. Le 16 des kalendes d'août, dit Olivier Scholastique, « l'armée chrétienne se trouva toute réunie à Pha- » rescour; elle s'avança en ordre de bataille; la » cavalerie qui formait le centre de l'armée, avait » à sa gauche le fleuve couvert de vaisseaux » chrétiens, à sa gauche, les fantassins qui étaient » si nombreux que les Sarrasins les comparaient » aux sauterelles; les lanciers et les archers étaient » placés en tête et sur les flancs de l'armée; les ba- » gages, les troupes sans armes, le clergé et les » femmes s'avançaient en sûreté le long du fleuve. »

L'armée de saint Louis se réunit aussi à Pharescour, avant de se mettre en marche pour Mansourah; ce fut à Pharescour que périt le dernier sultan de la race des Ayoubites, immolé en présence du roi de France et de ses barons, prisonniers des Sarrasins. Nous avons vu deux fois ce bourg, bâti sur un terrain exhaussé; il a plusieurs mosquées et paraît avoir une population de deux mille ames.

Les historiens des guerres saintes nomment encore deux autres lieux que nous avons reconnus, ce sont les bourgs de *Baramoun* et de *Sarensah*; les

sultans du Caire avaient un palais à Sarensah, mais à l'approche des croisés, Malec-Kamel le fit livrer aux flammes; Sarensah est appelé sur la dernière carte de Coste, *Serinka;* il est à quatre lieues de Pharescour; Baramoun est plus loin en remontant le Nil; nous avons pu facilement le voir de notre bateau, car il est bâti comme Pharescour sur un lieu élevé, et paraît entouré de hautes murailles.

Baramoun et Sarensah n'ont été le théâtre d'aucun événement mémorable; mais tous les deux ont vu les guerriers de la croix, lorsque ceux-ci marchaient vers le Caire, et lorsque la faim les ramenait ensuite vers Damiette. Je vous montrais tout-à-l'heure, d'après Olivier Scholastique, l'armée de Jean de Brienne, partant en triomphe de Pharescour; un mois après leur départ, ces guerriers devant lesquels toute l'Égypte avait tremblé, reviennent honteusement sur leurs pas; les campagnes de Baramoun et de Sarensah sont témoins de leurs misères. Le Nil était alors dans sa crue; les Sarrasins rompirent les digues; toutes les plaines, tous les chemins se trouvèrent inondés; l'armée chrétienne ne pouvait ni fuir ni combattre; il faut voir dans les chroniques ce terrible désastre des pélerins *forcés enfin*, dit Olivier, *de tendre la main aux infidèles pour en obtenir du pain.*

En descendant et en remontant le Nil, j'ai pu reconnaître le lieu où les navires des musulmans s'étaient placés en embuscade pour surprendre les

vaisseaux des chrétiens ; j'ai reconnu le petit canal par lequel ils firent arriver leurs barques et leurs galères ; ce canal tire ses eaux de celui de Mehalet-Kébir, et se décharge dans le Nil entre Baramoun et Sarensah ; assis sur le pont de notre kange, je cherchais des yeux l'endroit ou tant de croisés qui fuyaient par le Nil, furent dépouillés, massacrés, jetés dans l'eau ou chargés de chaînes ; j'ai cru revoir la place où le sire de Joinville, à la vue des galères musulmanes qui le menaçaient, ordonna à ses mariniers de jeter l'ancre ; c'est près de cette île verdoyante qui s'offre à nos regards au milieu du Nil, qu'il tint conseil avec ses chevaliers pour savoir s'il devait se rendre, et qu'un clerc leur conseilla de se faire tuer tous pour aller en paradis, *ce qu'ils ne voulurent croire, car la crainte de la mort les prenait bien fort*; c'est là que le bon sénéchal jeta dans l'eau le petit coffret qui *renfermait ses joyaux et ses reliques*, et qu'il fut sauvé des mains d'une multitude furieuse par un *bon Sarrasin* qui le tint embrassé et *l'emporta dans une des galères du soudan*.

Arrivés à Mansourah, nous sommes descendus chez le docteur Canova qui nous attendait, et nous a reçus à bras ouverts. Après m'être reposé quelques instans, j'ai voulu revoir les lieux que j'avais parcourus à mon premier passage ; nos vieux chroniqueurs m'ont servi de guide, pour parcourir de nouveau les bords du canal d'Achmoun, et toutes

ces plaines de Mansourah, si remplies d'héroïques souvenirs.

En portant mes regards au-delà du canal, j'ai vu d'abord la plaine où s'étaient arrêtées les armées chrétiennes qui marchaient vers le Caire; elles avaient à leur droite le Nil, à leur gauche l'Achmoun; je vous ai dit comment, dans cette position, les croisés de Jean de Brienne avaient été vaincus et forcés de capituler; trente ans après ce grand désastre, l'armée de saint Louis était venue placer ses tentes dans le même lieu. « Arrivés, dit Joinville, en face de la rivière du » Rexi (le canal d'Achmoun), nous trouvâmes » de l'autre côté toute la puissance du soudan » pour nous défendre le passage, ce qu'ils fai- » saient bien aisément, car il n'y avait aucun » moyen de passer, et n'eût-on su traverser la » rivière sans nager, par quoi toute l'armée était » arrêtée sans pouvoir aller plus outre. » On essaya de faire une digue à travers le canal; mais les ingénieurs s'y prirent mal, et chaque jour on était obligé de recommencer ce qu'on avait fait; car le courant emportait tout ce qu'on voulait lui opposer; les Sarrasins ne cessaient de lancer des traits et des pierres; plusieurs de leurs machines vomissaient sans cesse ce terrible feu grégeois que les croisés ne connaissaient point, et qui leur causait un effroi mortel. Quand les chevaliers chrétiens voyaient arriver ces disques flamboyans, *gros*

comme des tonneaux, *semblables à des dragons volans*, qui retentissaient comme la foudre et *qui avaient une queue d'une aune*, ils se jetaient à terre, appuyés sur les coudes et recommandaient leur ame à Dieu; le bon roi saint Louis *criant à haute voix* et *pleurant à grosses larmes*, disait : *Beau sire Dieu, sauvez-moi et toute ma gent*. Les Sarrasins passèrent plusieurs fois le canal et vinrent attaquer les chrétiens dans leur camp; mais ils furent reçus vigoureusement aux *épées et aux lances*. « Il se fit » là, dit une chronique manuscrite, assez de gran- » des prouesses, et de beaux coups, grands et » hardis de part et d'autre; les Turcs finissaient » toujours par être *déconfits*; les nôtres les chas- » saient, tuant et abattant jusqu'au grand fleuve » du Nil; à cause de la grande peur qu'ils avaient » de la mort, ils se jetaient dans l'eau; il y eut » grande quantité de Sarrasins de noyés et d'occis » de diverses manières. »

Cependant les croisés ne pouvaient vaincre les obstacles qui les retenaient au-delà de l'Achmoun; après quelques semaines de travaux et d'efforts inutiles, un bédouin vint leur indiquer un gué où ils pouvaient passer le canal; le gué était à quatre milles de leur camp; nous avons poussé jusque là notre promenade, et nous avons reconnu l'endroit où les chevaliers *entrèrent dans le fleuve* et *trouvèrent bon gué et ferme terre*. Cet endroit du canal est appelé par Makrisy, *Sedam*. Les gens du pays y passent

encore, quand les eaux du Nil sont basses; il y a plusieurs autres gués dans le voisinage; le fond du canal est vaseux, et ses bords sont presque partout escarpés.

Le passage des croisés dût être fort long; ceux qui passèrent les premiers n'eurent pas la patience d'attendre les autres, et saint Louis était encore de l'autre côté du canal, lorsque l'avant-garde entraînée par Robert, comte d'Artois, s'emparait à plus d'une lieue de là, du camp des Sarrasins et poursuivait l'ennemi jusque dans Mansourah; il n'y eut dès-lors que désordre dans la marche et dans les attaques des chrétiens, et l'histoire de cette journée ne présente, même lorsqu'on est sur les lieux, que des images confuses. Au milieu de cette confusion, on aime toutefois à suivre le sire de Joinville dans la plaine où il combattait avec quelques chevaliers; le sénéchal vit à *main senestre grant quantité de Turcs*... et se mit à courir sur eux; ayant aperçu dans la foule des ennemis un grand Sarrasin, il lui donna de son épée par-dessous les aisselles, *tant comme il put le mettre en avant et le tua tout mort d'un coup*. Il fut ensuite jeté par un coup de massue sur la crinière de son cheval, puis il s'avança avec ses compagnons, à travers une multitude de Sarrasins qui *étoient allés aux champs*, et qui couraient sur les chrétiens qu'ils rencontraient; alors Joinville et les chrétiens qui l'accompagnaient, se retranchèrent dans une maison

en ruines. Là fut *nasvré* (blessé) messire Hugues d'Escossé de *trois grandes plaies au visage ou ailleurs* : messire Raoul et messire Ferreis furent aussi blessés à l'épaule, tellement que le sang sortait de leurs blessures *tout ainsi que d'un tonneau sort le vin;* messire *Erard de Cévray* fut atteint au visage d'un coup d'épée, qui lui trancha tout le nez, tant qu'il *chéoit* (tombait) sur la bouche; dans cette détresse, le sénéchal de Champagne se *souvint de monseigneur saint Jacques, et lui dit : Beau sire saint Jacques, je te supplie, aide-moi, et me secours à ce besoin.*

Tel est le récit de Joinville; n'êtes-vous pas charmé comme moi de voir le bon sénéchal faire ainsi de l'épopée sans le savoir? car ses descriptions ressemblent tout-à-fait à celles de l'Iliade et de l'Énéide. Vous savez qu'Homère et Virgile, dans les batailles qu'ils nous racontent, s'arrêtent à chaque coup de lance, nous décrivent chaque blessure, font parler les héros, nous les montrent avec toutes les passions qui les animent. Le sire de Joinville, comme nous allons le voir, n'est pas moins épique dans le reste de sa narration : Il était toujours retranché dans sa masure, lorsqu'il vit tout-à-coup paraître sur un lieu élevé *le roi et toute sa gent, qui venoient avec une terrible tempête de trompettes, de clairons et de cors.* Le heaume du roi de France était doré et *moult bel;* il avait dans ses mains une épée d'Allemagne. « Jamais, ajoute le sénéchal, si

bel homme ne vis sous les armes. » La présence de saint Louis devint le signal d'une bataille générale. *A cette fois là furent faits les plus beaux faits d'armes qui oncques furent faits au veage d'outre-mer, tant d'une part que d'autre ; car nul ne tiroit d'arc, d'arbalète, ni d'autre artillerie ; mais estoient les coups qu'on donnoit l'un sur l'autre à belles masses, épées et fers de lances, tout meslés l'un parmi l'autre.* Le corps d'armée où combattait Louis IX, était appuyé à droite sur l'Achmoun ; là un grand nombre de Sarrasins et de chrétiens furent précipités dans le fleuve, et se noyèrent ; les eaux du canal étaient couvertes de casques, de cuirasses, de lances. Sur la rive opposée, étaient les croisés qui n'avaient pu suivre l'armée. « Comme ils ne pouvaient, dit la » chronique manuscrite, secourir leurs compa- » gnons à *cause du fleuve qui estoit entre deux*, tous, » petits et grands, criaient à haute voix et pleu- » raient, se frappaient la poitrine et la tête, tor- » daient leurs poings, arrachaient leurs cheveux, » égratignaient leur visage et disaient : *Hélas! hélas!* » *le roi et ses frères et toute leur compagnie sont per-* » *dus !* »

Tandis qu'on se battait sur le bord du canal, Joinville, à quelque distance de là, gardait un petit pont avec son cousin le comte Jean de Soissons ; le poste était périlleux ; de *vilains Turcs* leur jetaient des mottes de terre et de grosses pierres ; on leur lançait aussi le feu grégeois, qui prenait à

leurs armes et à leurs vêtemens. Tous ceux qui défendirent le *poncel* étaient couverts de traits et de javelots; grace au *gaubisson* ou cuirasse d'un Sarrasin, qu'il trouva sur le champ de bataille, le sénéchal ne fut blessé qu'en cinq endroits de son corps, tandis que son cheval avait reçu vingt blessures. A chaque moment il arrivait des troupes d'ennemis qui menaçaient les braves chevaliers, et dans un si grand péril le comte de Soissons disait à Joinville : *Laissons braire cette canaille, car, par la coiffe dieu, nous parlerons encore de cette journée ès chambres des dames!* J'ai vu plusieurs petits ponts dans la plaine; quelle eût été ma joie si j'avais pu distinguer le *poncel* sur lequel des paroles si françaises furent prononcées!

Cette bataille de Mansourah, que tous nos historiens appellent la bataille de la *Massoure*, fut glorieuse pour les croisés, mais elle ne fut réellement profitable qu'aux Sarrasins. Au commencement de la journée un pigeon était parti pour le Caire, annonçant que tout était perdu; vers le soir on fit partir un autre pigeon pour annoncer que tout était sauvé. Les chrétiens, qui s'étaient emparés du camp des musulmans, avaient perdu l'élite de leurs chevaliers; après la bataille, il y avait plus de deuil parmi les vainqueurs que parmi les vaincus. Lorsqu'on vint complimenter saint Louis sur sa victoire, de grosses larmes coulèrent de ses yeux, et tous ceux qui étaient présens, nous dit Joinville,

voyant pleurer le roi, se mirent à pleurer comme lui, en louant le nom de Dieu.

La bataille de Mansourah s'était livrée le jour de carême prenant; le lendemain et le surlendemain, il y eut encore de grands combats où les croisés furent de même victorieux; mais les Sarrasins étaient revenus de leurs alarmes; l'armée chrétienne, toute triomphante qu'elle était, pouvait à peine sortir du camp qu'elle avait enlevé à l'ennemi; elle était affaiblie par ses propres succès, et des victoires qui ne lui ouvraient pas les chemins du Caire, ne faisaient qu'ajouter à ses misères et à ses périls. Dix jours après le passage de l'Achmoun, les cadavres entassés dans le canal répandirent des exhalaisons pestilentielles; une foule de croisés tombaient malades; la chair de leurs jambes se desséchait jusqu'à l'os, et leur peau devenait, selon l'expression de Joinville, comme une vieille botte qu'on a laissée moisir derrière des coffres; une excroissance de chair leur couvrait les gencives; les médecins ou plutôt les barbiers de l'armée, coupaient cette chair morte. Joinville nous dit qu'on entendait les pauvres gens à qui on faisait l'opération, *crier et bruire comme les femmes qui travaillent de leurs enfans quand ils viennent sur terre*. Personne dans l'armée ne savait que la maladie qu'on traitait de la sorte n'était autre chose que le scorbut; les croisés l'attribuaient d'une part à l'infection des corps morts, et de l'autre à un poisson fort

commun dans le Nil, qui vivait de cadavres et qu'on appelait *barbote*. Cette espèce de poisson est sans doute le *karmout*, qui abonde encore aujourd'hui dans le canal d'Achmoun. Les naturalistes qui ont décrit le *karmout*, lui ont reconnu un instinct glouton et vorace; rien n'indique toutefois que sa chair soit malsaine et qu'elle puisse donner le scorbut ou toute autre maladie à ceux qui en font leur nourriture[1].

A la fin, la maladie fit de tels progrès et prit un caractère si violent, que tous ceux qui en étaient atteints, mouraient; le signe de mort, disent les historiens, était *quant on se prenoit à saigner du nez*. Pour comble de malheur, le fléau de la disette

[1] Voici, au sujet de ce poisson, ce que dit M. de Joannis, commandant en second du *Luxor*, dans le Magasin zoologique de Guérin :

1° Il pourrait bien se faire que le nom de armout, karmout ou karmot, que les Arabes donnent à l'heterobranchus anguillaris, ait été transformé par nos conquérans de la Terre-Sainte, s'occupant peu d'arabe et d'histoire naturelle, en un nom approchant francisé et se rapportant un peu aux habitudes du poisson qui est sans cesse à barboter dans les roseaux et la vase;

2° Pour qu'une armée attribue une maladie à un poisson, il faut qu'il soit assez commun dans le lieu pour qu'un grand nombre de personnes en ait mangé, et il n'y a réellement que le karmout d'assez commun dans le bas Nil pour faire un article important de nourriture;

3° Enfin, les croisés attribuaient, dit Joinville, l'insalubrité de ce poisson à cette circonstance, qu'il mangeait les cadavres qu'on jetait dans le fleuve. Or il n'y a encore que le karmout d'assez grand et dont la gueule vorace soit propre à un semblable repas. Nous pensons donc, d'après cela, que le barbote de Joinville n'est autre que l'heterobranchus anguillaris.

se réunit bientôt à toutes les autres misères; les vaisseaux sarrasins, comme je l'ai déjà dit, s'étaient mis en embuscade au dessous de Baramoun; aucun navire chrétien ne venait plus de Damiette; l'armée restait sans provisions; ceux qui échappaient à la maladie, étaient dévorés par la faim; il fallut songer à la retraite; je ne vous décrirai point la désolation qui régna alors sur les rives de l'Achmoun; vous savez que Louis IX ne voulut partir qu'avec l'arrière-garde; il partit au moment où la nuit commençait à tomber, et cette nuit fatale a pour jamais couvert de ses ténèbres les derniers exploits du roi de France et de son armée.

Tout ce que l'histoire nous apprend, c'est que saint Louis fut fait prisonnier des Sarrasins; Joinville nous dit que le roi était arrivé jusqu'à un village appellé *Casal*; mais le nom de *Casal* n'est qu'un nom générique que les Francs donnaient à un bourg ou à un village; ainsi cette désignation ne nous apprend rien; les auteurs arabes qui nous parlent de la retraite de Louis IX donnent le nom de *Minieh Abou Abdallah*, au lieu où le monarque chrétien se rendit aux musulmans; cette indication n'est guère plus positive; je me suis fait répéter les noms de tous les villages qui se trouvent sur la rive droite du Nil depuis Mansourah jusqu'à Damiette, et je n'ai pu reconnaître aucun nom qui pût ressembler au *Casal* de Joinville ni à l'*Abou Abdallah* de Makrisy.

La chronique manuscrite que j'ai déjà citée, nous fait entendre que saint Louis alla de combat en combat jusqu'à Pharescour; or Pharescour est à dix lieues de Mansourah; comment le roi de France, poursuivi par un ennemi victorieux, malade et pouvant à peine se tenir à cheval, a-t-il pu faire ce chemin dans une nuit! La même chronique nous dit que l'armée de saint Louis, partie de Damiette, avait mis trente jours pour venir jusqu'au canal d'Achmoun; on ne peut croire d'après cela que les débris de cette armée aient pu aller jusqu'à Pharescour dans l'espace de quelques heures; je ne puis me persuader, en un mot, que le roi de France dans l'état où il se trouvait, ait pu faire plus de quatre lieues, et qu'il ait dépassé Baramoun. Il est donc probable que ce fut à Baramoun que les braves qui l'accompagnaient mirent bas les armes et qu'il tomba entre les mains des musulmans.

Après notre longue promenade sur les rives de l'Achmoun, nous sommes rentrés dans Mansourah; les récits de nos vieux chroniqueurs ne sortaient point de ma pensée; en parcourant les rues étroites et obscures de la cité *victorieuse*, j'ai songé aux luttes terribles qu'eurent à soutenir le comte d'Artois, le grand-maître du Temple, Raoul de Coucy, Guillaume de Longue-Épée et tant d'autres braves, surpris et enfermés dans la ville. « Par malheur, » dit la chronique manuscrite, beaucoup de nos » gens n'étoient point rassemblés; et leurs chevaux

» étoient si fatigués, qu'ils défailloient tous; tant
» ils avoient couru et recouru par les maisons des
» Turcs, qu'ils ne pouvoient s'aider; les Sarrasins
» les trouvèrent par petites troupes et en firent
» aisément ce qu'ils vouloient; tous les tranchèrent
» et découpèrent et prirent et lièrent et traînèrent
» en prison. » Nous avons traversé les rues où tous
ces braves combattirent, nous avons vu les lieux
qui furent témoins de leurs exploits, qui furent
teints de leur sang et couverts de leurs lances brisées
et de leurs étendards en lambeaux. La maison
où nous sommes logés, paraît être d'une construction
fort ancienne; on y entre par une porte étroite
et basse, par une cour et un escalier que le soleil
n'éclaire point; ce vieil édifice ne ressemble pas
mal à une forteresse bâtie au temps des croisades;
il s'est livré là sans doute de sanglans combats; ces
voûtes, maintenant silencieuses, ont répété les
cris des blessés et des mourans. Quand je parcours
cette sombre demeure, il me semble voir la maison
dont parle Joinville, et dans laquelle le frère du
roi de France se défendit long-temps contre les
Sarrasins et tomba sous leurs coups sans pouvoir
être secouru [1].

Nous avons visité la maison qui servit de prison

[1] Les chroniques ne disent point comment mourut Robert, comte d'Artois; pendant que saint Louis était aux prises avec les infidèles sur les rives de l'Achmoun, on vint lui dire que son frère se défendait dans une maison de Mansourah; voilà tout ce qu'a pu nous apprendre Joinville.

à saint Louis ; cette maison donne sur le Nil ; elle est à l'extrémité de la ville du côté du canal ; l'édifice est d'une assez bonne construction, et rien n'empêche de croire qu'il remonte au temps des guerres saintes ; on dit que le saint monarque habitait une salle basse qui existe encore, et qui dans les derniers temps, a servi d'entrepôt ou de magasin ; l'histoire orientale nous apprend que le roi de France fut enfermé dans la maison du scribe Fakr-Eddin, fils de Lokman, et que l'eunuque Sabih fut commis à sa garde ; Makrisy nous a conservé un petit poème, composé après la délivrance de saint Louis ; ce poème se termine ainsi : « Si le roi de » France étoit tenté de revenir en Égypte, dites-» lui qu'on lui réserve la maison du fils de Lok-» man, et qu'il y trouvera encore ses chaînes et » l'eunuque Sabih. »

On nous a montré dans l'intérieur de la ville une autre maison où furent détenus les barons de France ; les historiens arabes parlent d'une vaste cour, entourée d'une muraille de terre, dans laquelle étaient entassés plus de dix mille prisonniers ; cette enceinte devait être près du Nil, car l'histoire nous apprend que chaque nuit on en faisait sortir deux ou trois cents captifs qu'on noyait dans le fleuve. Que de deuil il y eut alors pour les chrétiens dans Mansourah et autour de Mansourah ! Plus de dix mille avaient péri par les maladies qui désolèrent leur camp ; combien de braves furent

moissonnés par le glaive dans les plaines que nous avons parcourues! le voyageur ne fait pas un pas sur les rives de l'Achmoun et du Nil, sans fouler la terre qui recouvre les restes de quelques chevaliers de la croix. La calamité qu'on déplora le plus dans cette croisade, ce fut l'apostasie d'un grand nombre de chrétiens; si nous en croyons les chroniques contemporaines, beaucoup de croisés et presque tous ceux qui étaient attachés au service des navires, renièrent la foi chrétienne pour sauver leur vie; tous ces Européens devenus musulmans s'établirent dans le pays, et la population se trouva par la suite composée en grande partie de renégats et d'enfans de renégats; lorsqu'on songe que la plupart des familles de Mansourah et des contrées voisines, descendent de quelques chrétiens compagnons de saint Louis, ne faut-il pas admirer les jeux de la fortune et les résultats étranges des révolutions humaines?

Depuis les croisades et dans une époque récente, Mansourah a vu couler encore le sang des Français; dans l'expédition de Bonaparte, la ville avait une garnison française, composée de deux cents hommes; la population des campagnes voisines se souleva contre eux et vint les attaquer; ils ne purent résister à une multitude furieuse; après s'être défendus quelque temps dans les maisons, ils furent dispersés et massacrés; tout ce qu'il y avait alors de Français à Mansourah tomba sous les coups des

Arabes, à l'exception d'une jeune fille qui fut vendue comme esclave et qui est devenue l'épouse d'un cheik du voisinage.

P. S. Je vous écrirai encore une lettre de Mansourah.

LETTRE CLVIII.

POSITION PRÉCISE DES TROIS VILLES QUI COMPOSAIENT L'ANCIENNE TRIPOLI. — LA VILLE ACTUELLE. — LA MARINE. — TRIPOLI AU TEMPS DES CROISADES. VALLON DE MÉLAOUI. LA FONTAINE DES POISSONS. LE TRÉSOR D'AMOUR. LES DJINS.

A M. M......

Tripoli, juin 1831.

La ville de Tripoli, entourée de charmans jardins, est bâtie à trois quarts-d'heure de la mer, sur un sol humide et malsain. Tripoli, comme l'indique son nom, se composait autrefois de trois

cités fondées chacune par des colonies de Tyr, de Sidon et d'Aradus; la première de ces cités s'élevait sur le promontoire à l'orient, où se voient encore quelques maisons mêlées à d'anciens débris; la seconde, au bas de ce promontoire, dans le lieu qu'occupe la ville actuelle; la troisième, aux bords de la mer, près de ce qu'on appelle maintenant la *marine*; le voyageur retrouve des vestiges de cette dernière cité, ce sont des restes de murailles et une porte encore debout; les gens du pays nomment cet endroit *El-Karab* (les Ruines). Ces ruines ont été comme la carrière d'où les habitans ont tiré des matériaux pour la construction de la *marine*. Aux temps anciens, la cité voisine de la mer surpassait les deux autres en importance; c'est celle qui existait dans le moyen-âge sous le nom de Tripoli, et qui fut une des conquêtes des croisés. L'emplacement de la cité contemporaine des croisades forme une sorte de péninsule, ce qui a fait dire à un de nos chroniqueurs pélerins que Tripoli était entourée par les eaux de la mer de trois côtés. Les noms de *Ouadi-El-Kanaès* (vallée des Églises) servent à désigner en arabe le lieu où se trouve bâtie la ville d'aujourd'hui; une tradition porte que ce lieu, dans le moyen-âge, était particulièrement occupé par des églises, des couvens, des métiers à soie et par différentes manufactures. Voilà des notions positives tout-à-fait ignorées jusqu'à ce jour, et qui peuvent résoudre d'intéressantes questions.

La ville actuelle, appelée en arabe *Tarabolos*, renferme environ dix-sept mille habitans, dont trois mille seulement sont chrétiens; ces chrétiens appartiennent presque tous à la communion grecque. La population de Tarabolos se divise ainsi : onze ou douze mille musulmans, trois ou quatre cents Grecs, sept ou huit cents maronites, une centaine de juifs, quelques familles européennes. On entre dans Tripoli par douze portes. La ville, dépourvue de murailles, est défendue par un vieux château qu'habite une garnison albanaise de deux cents hommes. Je trouve l'origine de ce château dans le dixième livre de l'histoire de Guillaume de Tyr. Avant que Tripoli ne tombât au pouvoir des Latins, Raymond, comte de Toulouse, avait fait construire une citadelle sur une colline en face de la ville, à deux milles de distance; le comte de Toulouse donna à la colline le nom de *montagne des Pélerins*. Cette colline et ce château dominent la ville actuelle et sont à deux milles environ de la ville des croisades, ce qui correspond très exactement au récit de Guillaume de Tyr. Ainsi donc le château de Tripoli, tel que je le vois aujourd'hui, c'est le *château des Pélerins*, bâti par le comte de Toulouse. Nous avons eu occasion de parler d'un autre château du même nom, situé entre Caïfa et Tantoura, au bord de la mer. Guillaume de Tyr nous dit que Raymond pouvait, de ce point, susciter chaque jour de nouvelles inquiétudes aux ha-

bitans de Tripoli, à tout le voisinage, et qu'il les forçait même à lui payer des tributs, comme s'il eût été maître de leur ville. Ce château fut construit en 1103, et c'est là que mourut Raymond de Toulouse, deux ans plus tard. Le comte Raymond trouva la mort en tombant d'un toit élevé, si nous en croyons Aboulféda.

Tripoli est bâtie en pierres de taille; chaque maison a sa terrasse blanchissante sous une couche de chaux. Aucun rempart n'entoure la ville, comme je l'ai déjà dit, mais une ligne circulaire de maisons présente à l'extérieur quelque chose qui ressemble à des murailles. On compte quatorze mosquées, dont la principale, surmontée d'un clocher gothique changé en minaret, fut autrefois une église consacrée à saint Jean. Les Grecs possèdent deux sanctuaires, les maronites un seul. Les pères de Terre-Sainte, les lazaristes, les carmes et les capucins, ont chacun leur monastère. Le couvent latin n'est habité que par un seul religieux, le couvent des capucins par quatre frères; les deux autres monastères manquent de religieux et servent de demeure, l'un au vice-consul de France, l'autre au drogman chancelier et à un négociant français. Le séraïa n'offre que des ruines depuis trente ans; suivant l'habitude des autorités musulmanes, on n'a pas songé à réparer ce palais, et le mutselim se loge dans une maison particulière. Les rues de Tripoli sont assez propres et presque toutes pavées.

Les kans et les bazars, vastes et bien construits, rappellent au voyageur que Tripoli, dans le siècle dernier, était, après Seyde, la ville la plus commerçante de la Syrie. A Tripoli, comme en beaucoup d'autres villes d'Orient, les beaux débris de l'antiquité ont passé dans les constructions modernes; c'est ainsi que des fragmens de marbres magnifiques se retrouvent dans les mosquées et les bains publics de Tarabolos. Vous savez tout ce qu'un fleuve apporte d'agrément et de vie à la cité qu'il traverse; le Nahr-Quadicha (le fleuve saint) est l'ame et l'ornement de Tripoli, et c'est par là surtout que cette ville peut mériter son surnom turc de *Kouchouk-Châm*, *petite Damas*.

Les soieries forment la principale branche de commerce de Tarabolos; puis viennent la cire, la laine, les gales, la soude, et les éponges dont la pêche a lieu tous les ans depuis le mois de mai jusqu'au mois de septembre; Tripoli envoie en Europe et en Égypte pour la valeur annuelle de quinze ou seize millions de piastres; les éponges passent entre les mains des Anglais. L'huile de ce pays n'est pas bonne; le blé qu'on recueille suffit à peine aux besoins des habitans. Il y a ici deux établissemens français, la maison de M. Mounier, pour lequel l'honorable M. Rostant de Marseille nous avait remis une lettre de recommandation; et la maison de M. Lombard. Par un de ces hasards qui plaisent aux voyageurs des pays lointains, j'ai trouvé, dans

cette dernière maison, des compatriotes avec qui j'ai pu causer du vallon paternel; cette famille provençale est originaire du bourg de Marignane, situé à deux lieues du village de La Fare, où j'eus mon berceau; enfans de la même vallée, nous avons parlé des lieux d'où partent nos premiers souvenirs; j'ai entendu prononcer sur ce rivage de Syrie des noms qui me sont chers, et vous, dont le cœur aime à s'ouvrir à tous les sentimens tendres, vous me pardonnerez d'avoir prononcé le doux nom de mon village en face du Liban et dans l'antique pays des Phéniciens.

Tarabolos dont les autorités se composent d'un mutselim, d'un cadi et d'un muphti, dépend du pacha d'Acre; la ville lui paie tous les ans deux mille cinq cents bourses, imposition énorme qui suffit pour donner une idée des revenus de la cité. J'ai eu occasion de vous dire qu'à l'époque où Tarabolos était le siége d'un pachalik, le visir avait la mission glorieuse de conduire le *djerdi*; c'est ainsi qu'on appelle le convoi de vivres destiné à la caravane de la Mecque, lorsqu'elle est en chemin pour revenir. Le pacha de Tripoli allait à sa rencontre jusqu'à Hedié à mi-chemin de la Mecque; je crois vous avoir dit que maintenant le mutselim de Tarabolos se borne simplement à faire partir ses kiatib avec le djerdi, tombé à la charge du pacha d'Acre. La juridiction du gouverneur s'étend sur une vingtaine de villages voisins; elle embrasse de

plus les cantons de *Dennié, d'Acca* dans le Liban, de *Sophita*, de Tortose, d'El-Kara.

Les musulmans de Tripoli ressemblent beaucoup aux musulmans de Damas ; à différentes époques, ils ont donné des preuves de leur caractère turbulent ; vers le milieu du siècle dernier, ils chassèrent leur pacha parce qu'ils trouvaient son joug trop pesant, et restèrent huit mois sans chef et sans autorité. Avant l'avénement d'Abdallah pacha, Tripoli voyait éclater fréquemment des émeutes ; on se plaignait, on murmurait à tout propos, et les musulmans tripolitains, fiers de leur turban vert et de leur titre de chérif, ne s'inclinaient que difficilement devant l'autorité des gouverneurs osmanlis. Le pacha d'Acre a établi au milieu d'eux un régime sévère ; il traite les turbans verts de Tripoli comme il traite les turbans blancs ou noirs du reste de son pachalik, et les musulmans de cette ville se montrent maintenant bien moins indociles. Mais cet esprit turbulent n'attend qu'une occasion pour se réveiller. En 1829, le docteur Pariset, que l'étude de la peste avait conduit en Syrie, faillit être victime de ce fanatisme. Le médecin français ayant fait déterrer deux cadavres de musulmans pour les soumettre à l'examen, toute la population mahométane de Tarabolos se leva furieuse et menaçante, et votre célèbre ami ne se sauva qu'avec beaucoup de peine.

La *Scala* ou *Marine*, appelé en arabe *El-Mina*,

a trois-quarts d'heure de Tarabolos, forme une petite cité de 4,000 habitans, dont les deux tiers sont des chrétiens grecs. J'y ai remarqué beaucoup de maisons nouvellement bâties. La plupart des habitans de la marine vivent dans une sorte d'aisance, provenant du travail ou d'un paisible revenu. On trouve là des bazars pour approvisionner les bateaux et les petits navires; le mouvement du port occupe et vivifie la cité. Des chantiers sont établis au bord de la mer; il en sort des caïques et des tartanes. Un musulman, gardien du port, parcourt sans cesse, un bâton à la main, son humide domaine; il se fait gloire d'aimer les Francs, et dit *boun giourno* à tous les chapeaux qu'il rencontre. Le fréquent passage de marins européens a laissé dans sa mémoire quelques mots d'italien, et ce n'est pas chose peu amusante que de le voir porter la *benvenuta* aux bâtimens qui arrivent.

J'ai vu, le long du rivage de la mer, de distance en distance, sept vieilles tours dont l'origine remonte au moyen-âge, et qui probablement étaient destinées à défendre le port. La première, en partant de la *Marine*, s'appelle la tour des Mougrabins (Bourj-el-Mograbin); une garnison albanaise l'habite; la seconde, gardée aussi par des soldats, se nomme tour de la Marine (Bourj-el-Mina); la troisième, à demi renversée, se nomme tour de l'Aqueduc (Bourj-el-Kanater); la quatrième, c'est la tour d'Amour (Bourj-el-Tekei); la cinquième, c'est la

tour du Lion (Bourj-el-Seba), ainsi appelée parce qu'on y voyait jadis un lion en bas-relief; M. Charles Guys a trouvé, au milieu de ses débris, une médaille représentant un lion. La sixième tour se nomme tour de la Rivière (Bourj-el-Nahr); là est l'embouchure de la rivière Quadicha. Je ne sais pas le nom de la septième tour entièrement ruinée. Les documens et les détails positifs que je viens de vous donner sur la ville de Tripoli et la marine, peuvent vous prouver avec quel empressement je recueille tous les faits tant soi peu curieux appartenant aux pays que je parcours. Dans un voyage au milieu de régions mal explorées, le positif des lieux doit passer avant toute chose.

Tripoli ne joue aucun rôle dans l'histoire des temps anciens, mais sa place est grande dans les annales des croisades, et vous ne vous arrêterez point sans plaisir sur cette époque qui est la vôtre. Si nous lisons le récit du passage de nos premiers croisés à travers les côtes de Syrie, nous verrons le gouverneur de Tripoli envoyer des députés audevant des princes chrétiens, pour recevoir leurs bannières et les arborer sur la ville en manière de soumission. Le gouverneur offrit aux croisés quinze mille pièces d'or de monnaie sarrasine, des chevaux, des mulets, des vêtemens, de plus, des tributs annuels considérables, à condition qu'ils n'assiégeraient point la cité. Les chevaliers envoyés à Tripoli, dit un chroniqueur, avaient vu des ri-

chesses royales, un pays abondant en toutes choses, une ville très peuplée. Ces paroles de Raymond d'Agiles nous apprennent quelle était l'importance de Tripoli, à l'époque de la première croisade. Pendant le siége d'Arcas, place forte voisine de Tripoli, le prince de cette ville, informé des querelles qui avaient éclaté parmi les barons chrétiens, refusa de payer le tribut que les députés croisés étaient venus lui demander, ajoutant à son refus des paroles de défi et d'insulte. Quelques jours après, les Tripolitains ayant accepté le combat avec les croisés, furent honteusement battus et s'enfermèrent dans leurs murailles. Les pélerins poursuivirent leur route sans avoir assiégé la ville.

Sous le règne de Beaudoin II, plusieurs fois les armes chrétiennes attaquèrent cette place. Le comte de Toulouse, qui avait élevé contre elle le château des pélerins dont je vous parlais tout-à-l'heure, troublait son repos par des menaces ou des coups continuels; après la mort de Raymond, Tripoli eut à soutenir, pendant quatre ans, les agressions de Guillaume Jordan, neveu du comte de Toulouse. Puis arriva le fils de Raymond, Bertrand, appuyé par une flotte génoise de soixante et dix navires à éperons. Les deux cousins se disputaient la possession de la cité; Bertrand réclamait l'héritage paternel, et Guillaume Jordan demandait la place comme le prix de longs travaux,

Sur ces entrefaites, le comte Guillaume mourut percé d'un trait que son rival dirigea peut-être ; toute contestation finit, et la ville, bientôt conquise, resta au pouvoir de Bertrand. Les Tripolitains avaient appelé vainement à leur secours les puissances musulmanes de la Syrie ; ils avaient mis leur dernière espérance dans le calife du Caire, lorsque tout-à-coup un navire égyptien entre dans leur port. Les assiégés s'attendaient à voir débarquer des auxiliaires ; ils ne virent qu'un homme chargé de leur demander, au nom du calife, une esclave d'une beauté rare qui se trouvait dans Tripoli, et du bois d'abricotier propre à fabriquer des luths et d'autres instrumens de musique. Vous avez rapporté ce trait curieux dans votre *histoire*. Vous avez raconté aussi comment les latins barbares laissèrent périr, au milieu des flammes, une bibliothèque de plus de cent mille volumes, trésors littéraires d'Orient que nous devons amèrement regretter. La bibliothèque de Tripoli avait été formée par la famille d'Ibn-Ammar, qui gouverna longtemps cette ville, et dont le zèle pour les sciences est loué dans les vieilles chroniques orientales. Ce précieux dépôt des connaissances humaines avait fait dire à un auteur arabe du moyen-âge que Tripoli était, à cette époque, une ville remplie de savans.

L'histoire de l'occupation de Tripoli par les Francs, nous offre un intéressant épisode de la vie

de Sady, poète illustre, le plus grand qu'ait enfanté l'Orient musulman. Sady nous raconte lui-même comment, après avoir parcouru les déserts de Jérusalem où il n'avait vu que des mœurs féroces, il tomba entre les mains des Francs ; le poète fut conduit devant la forteresse de la ville, que les Latins voulaient réparer. L'auteur de *Gulistan* fut contraint de travailler avec les juifs aux fortifications de la cité; il fut employé long-temps à faire du mortier, et à le porter comme le plus obscur manœuvre. Un des principaux habitans d'Alep, avec qui Sady avait eu quelque liaison, passa par Tripoli, et le reconnut. « O Moslih-Eddin, lui dit-il, à quel » état es-tu réduit! quels événemens ont pu t'amener là? » — « Je voulais me dérober à la vue des » hommes, répondit le poète, et je cherchais la solitude pour n'avoir de commerce qu'avec Dieu, » lorsque je suis tombé dans la captivité : juge » maintenant quel est mon sort, en me voyant occupé à détremper de la boue, au pouvoir de brigands qui ne méritent pas le nom d'homme; juge » de mes douleurs, s'il est vrai qu'il soit plus doux » de vivre avec ses amis, chargé de chaînes, que » de vivre libre et dans un lieu délicieux avec ses » ennemis. »

Le voyageur d'Alep eût pitié des malheurs de Sady; il le racheta de la servitude des Francs pour dix pièces d'or, et l'emmena à Alep où, peu de temps après, il lui fit épouser sa fille unique avec une dot

de cent pièces d'or. Sady nous apprend que cette femme, de mœurs licencieuses, d'un caractère impérieux et violent, répandit de l'amertume sur sa vie. Le nom de *brigands*, donné par le poète persan aux guerriers croisés, nous révèle de quelle nature étaient les impressions que la vue des Francs avait laissées dans son esprit; il faut dire aussi que sa captivité devait naturellement l'aigrir contre les Latins[1].

En 1188, Saladin fit subir à Tripoli, cité chrétienne, un siége inutile; deux fois renversée par un tremblement de terre, et plusieurs fois attaquée par les forces musulmanes, elle se releva et se défendit toujours victorieusement. En 1268, le sultan Bibars passa sur le territoire de Tripoli, comme une violente tempête. Dans une lettre écrite à Bohémond, le sultan raconta lui-même les ravages qu'il avait faits : « Le comte doit se souvenir, dit Bibars, de notre dernière expédition contre Tripoli, de nos courses au sein de ses campagnes; il doit se souvenir de ce que nous y avons fait, de la dévastation des terres et des champs ensemencés, de la ruine des habitans; il sait comment les églises

[1] On trouve de curieux détails sur Sady et sur ses œuvres poétiques dans le deuxième volume de l'*Asie* (page 224 et suiv.), de madame Victorine de Chastenay; cet ouvrage, composé de quatre volumes, se fait remarquer par un grand esprit d'analyse et d'observation; la science doit aussi à madame Victorine de Chastenay un livre fort intéressant qui a pour titre : *Les Chevaliers normands*.

ont été balayées de dessus la surface de la terre, comment la roue a tourné sur l'emplacement des maisons, comment se sont élevés, sur le rivage de la mer, des monceaux de cadavres qui ressemblaient à des péninsules ; comment les hommes ont été tués, les enfans réduits en servitude ; comment les gens libres sont devenus esclaves, comment les arbres ont été coupés, de manière qu'il n'en restât que la quantité nécessaire pour le bois de nos machines, lorsque nous retournerons, s'il plaît à Dieu, assiéger ta capitale ; comment ont été mises au pillage tes richesses et celles de tes sujets, y compris les femmes, les enfans et les bêtes de somme ; comment ceux de nos soldats qui étaient sans famille, se sont trouvés tout-à-coup avoir femmes et enfans ; comment le pauvre est devenu riche, le serviteur s'est fait servir, et le piéton a eu une monture. Quant à toi, tu voyais tout cela de l'œil d'un homme que la mort a frappé de pamoison, et lorsque tu entendais une de nos voix, tu t'écriais : *Quelle est terrible!*... Tu sais que lorsque nous avons quitté ton pays, il ne s'y trouvait pas de troupeau qui ne marchât devant nous, pas de jeune fille qui ne fût en notre pouvoir, pas de colonne qui ne fût tombée sous les coups de la pioche, pas de champ qui n'eût été moissonné, pas de chose existante dont tu ne fusses privé. Elles ne nous présentaient pas d'obstacles, ces cavernes qui couronnent tes montagnes escarpées, ni ces vallées qui effraient l'imagina-

tion[1]. » Ce message du sultan Bibars dut retentir comme la foudre dans le palais de Bohémond à Tripoli ; jamais la victoire ne s'était exprimée en termes plus éloquens et avec plus d'amertume pour les vaincus.

Enfin, en 1289, Tripoli succomba après trente-cinq jours d'un siége terrible, et sept mille chrétiens furent impitoyablement massacrés par les soldats de Kelaoun. J'ai visité, à peu de distance du rivage de la mer, les trois îlots où les chrétiens avaient cherché un refuge, et qui ne purent les protéger contre la rage des mamelouks vainqueurs ; le principal de ces îlots s'appelait alors l'île de Saint-Nicolas ; on y voyait une église dédiée à saint Thomas ; ces rochers se nomment aujourd'hui les îles des lapins et des pigeons. J'ai trouvé, dans la principale de ces îles, des vestiges d'un édifice qui fut probablement l'église de Saint-Thomas. Les cavaliers mamelouks pouvaient, sans miracle, traverser l'espace qui sépare le continent de ces écueils, car la distance n'est pas grande.

A peu de distance de Tripoli, au sud-est, on trouve le vallon de *Mélaoui* (dervischerie) ; ce vallon, ainsi nommé parce qu'un derviche y demeure, est traversé par le nahr *Quadicha ;* il présente comme un bois d'arbres fruitiers qui fait de Mélaoui un délicieux séjour. Un café, entouré de fon-

[1] *Bibliothèque des Croisades*, tome IV, p. 507 et 508.

taines, suspendu au penchant du vallon, attire chaque jour les oisifs de Tripoli. J'ai savouré le breuvage noir du moka et fumé le narguillé persan sur la terrasse qui domine les eaux du Quadicha, et d'où l'œil parcourt les longs jardins du vallon; dussé-je passer dans votre esprit pour un amateur du *far niente* oriental, je vous dirai qu'on est bien ainsi à Mélaoui, et que l'ame y goûte en silence les calmes et ineffables voluptés de la contemplation.

Un aqueduc, soutenu par trois arcades, est jeté en manière de pont dans le vallon charmant de Mélaoui; le nahr Quadicha passe sous l'arcade du milieu. Les gens du pays appellent cet aqueduc l'*Aqueduc du Prince* (Kanater-el-Brens); ce nom conservé par une vieille tradition, et de plus une croix latine placée en bas-relief sur une des arcades, me portent à croire que l'aqueduc fut construit par les comtes de Tripoli, au temps des croisades. Raymond d'Agiles, un des vieux chroniqueurs pélerins, parle d'un acqueduc de Tripoli semblable à une muraille, qui n'était séparé de la mer que par un chemin étroit. A la suite d'un combat entre les croisés et les Sarrasins, cet aqueduc fut souillé du sang des infidèles, et le chroniqueur nous dit d'un ton froidement barbare, *que c'était chose délicieuse à voir que le petit ruisseau de l'aqueduc emportant à la ville les cadavres mutilés des nobles et des gens du peuple.* Évidemment

l'aqueduc dont parle Raymond d'Agiles n'est point celui de Melaoui, puisqu'un chemin seul le séparait de la mer; où faut-il donc placer l'aqueduc mentionné par Raymond d'Agiles? Voici quelle serait là-dessus mon opinion. Parmi les tours les plus voisines du bourg de la Marine, les plus voisines aussi de l'emplacement de la cité du moyen-âge, il en est une, comme je l'ai dit plus haut, qui s'appelle encore aujourd'hui *tour de l'Aqueduc;* ce nom et la position de la tour n'indiquent-ils pas que de ce côté se trouvait l'ancien acqueduc de Tripoli?

Le Kanater-el-Brens dont j'attribue la construction aux comtes de Tripoli, reçoit dans un conduit de deux pieds de profondeur un ruisseau rapide venu du village de Sgorta; le ruisseau de l'aqueduc s'en va à Tripoli par un conduit souterrain; les habitans boivent de cette eau de préférence à celle du nahr Quadicha. L'aqueduc est recouvert d'une verdure rampante. On raconte qu'en 1802, un cavalier maronite des principales familles du Liban, poursuivi par les soldats du gouverneur de Tripoli, passa au galop sur l'aqueduc du Prince; moi qui n'y ai passé qu'en tremblant et pas à pas, au risque de tomber dans la rivière, j'ai bien de la peine à croire à cette histoire.

J'ai vu dans le vallon de Mélaoui, sur la rive droite du Quadicha, plusieurs grottes habités par

de pauvres familles; l'époux, l'épouse, les enfans et les chèvres logent ensemble dans la même demeure. J'ai compté cinq moulins à farine placés sur la rivière.

Il est deux autres endroits autour de Tripoli dont je dois aussi vous parler; 1° la Fontaine des Poissons, 2° le Trésor d'Amour. La Fontaine des Poissons, située à trois quarts-d'heure au nord de Tripoli, est un assez grand bassin d'eau douce, rempli de gros et de petits poissons auquels personne ne touche et que les musulmans révèrent comme autant de saints qui ont voulu passer par cette métamorphose; une petite mosquée avoisine la fontaine; elle est habitée par des derviches chargés auprès des poissons merveilleux des augustes fonctions de provéditeurs; c'est-à-dire qu'ils leur jettent de temps en temps des miettes de pain. Le Trésor d'Amour est une grotte, à une demi-heure de Tripoli, renfermant, dit-on, de vieux sequins qui ont la vertu de tout attirer vers eux, et qu'aucun pouvoir humain ne saurait emporter. Les habitans ajoutent une foi complète à cette merveille, et si vous osiez en douter, j'aurais une douzaine d'histoires à vous raconter à l'appui du prodige. Ceci me servira de transition naturelle pour vous entretenir de quelques croyances superstieuses admises à Tripoli, sur toute la côte et dans les montagnes du Liban.

Les Arabes musulmans et surtout les Arabes

chrétiens croient à la magie et aux esprits follets; les chrétiens ont souvent dans la bouche cette prière : *Dieu, sauvez-nous des magiciens*. Ce sont surtout les *djins* ou esprits follets qui occupent l'imagination arabe. Les djins habitent les uns sous terre, les autres dans l'espace; ils forment une sorte de peuple existant sous des formes invisibles ou parfois empruntant la figure d'un homme, d'une femme, d'un mouton, d'un bœuf, d'un chien, d'un chat ou de tout autre animal; les plus savans dans le pays assurent pourtant que la forme humaine est la forme naturelle des djins. Les djins redoutent le loup; il a le privilége de les dévorer. Les esprits follets ont des chefs et des rois; une hiérarchie est établie parmi ce peuple mystérieux. On cite dans l'empire des djins le roi vert, le roi jaune, le roi bleu ; chacun de ces rois jouit d'un pouvoir plus ou moins grand. Ces créatures fantastiques ne font du mal qu'à ceux dont elles ont à se plaindre. On peut se lier avec les djins; ce pacte dure toute la vie; l'homme qui contracte une semblable alliance, renonce dès ce moment à toute espèce de religion. On connaît en Syrie des hommes mariés avec des djins femelles; j'ai entendu parler d'un médecin chrétien arabe de Saint-Jean d'Acre, qui a formé une union de ce genre; quand le médecin passe dans les rues, les petits enfans lui courent après en criant : *Voilà le mari de la djin;* la sœur de cet homme a été tuée par une

main inconnue, pour avoir dévoilé à son confesseur les liaisons de son frère avec les esprits. Toutes les puissances humaines réunies ne sont rien à côté de ce que peuvent les djins; les uns vous transporteront en un clin-d'œil d'un pays à un autre, les autres s'en iront avec la rapidité du vent chercher pour vous de l'or dans les régions lointaines; ceux-là déposeront à vos pieds des fruits rares que vous aurez désirés, attendriront en votre faveur le cœur rebelle d'une femme que vous aimerez; ceux-ci déjoueront les projets de votre ennemi ou conduiront à bonne fin une affaire difficile que vous leur aurez confiée. Les esprits follets prédisent l'avenir; plus d'une fois ils ont annoncé à des familles les biens et les maux qui leur étaient réservés. Enfin les djins peuvent gouverner à leur gré la plupart des choses de la terre, et si peu de chrétiens sont dévoués à leur culte si profitable, c'est que la puissance de ces esprits leur paraît tenir de celle du démon.

Quelque bons que soient les djins, on n'écoute point sans frayeur les histoires débitées à leur sujet. Ces histoires excitent plus d'effroi parmi les gens du pays que n'en excitent parmi les enfans, en Europe, les contes de revenans durant les longues veillées d'hiver. Un Arabe ne passerait point la nuit dans une chambre sans lumière; ne lui restât-il que deux paras, il les emploierait à acheter un peu d'huile et de coton, persuadé que les djins devien-

nent terribles au sein des ténèbres. Il faut que des femmes se trouvent en grand nombre pour qu'elles parlent entre elles des esprits follets; deux ou trois femmes seules dans un appartement n'auraient pas le courage de prononcer le nom de djin.

Pour en finir avec les djins, je vous conterai deux histoires, dont la première a tout l'air d'un songe, et que je ne répète que pour vous donner une idée du merveilleux de ce pays-ci; ce trait date de trente à quarante ans. Une accoucheuse de Tripoli fut appelée pendant la nuit comme pour aller assister une femme en travail d'enfant; elle se lève, part avec l'homme qui était venu réclamer son assistance, et la voilà conduite dans une maison qu'elle ne connaît pas. Son conducteur la fait passer dans une salle de bain, puis il disparaît. La sage-femme restée seule, entendant tout-à-coup des cris confus autour d'elle, frissonne et craint pour son sort. Bientôt s'ouvre devant elle un appartement magnifique, éclairé par beaucoup de flambeaux; l'appartement était occupé par quarante femmes, dont l'une, étendue sur un lit, souffrait les douleurs de l'enfantement. L'accoucheuse s'aperçut alors qu'elle avait à faire avec les djins, et résolut de n'épargner aucun soin pour leur être agréable. Après avoir présidé à l'enfantement, elle teignit de noir, selon la coutume arabe, les sourcils et les yeux du nouveau-né. La sage-femme n'ayant pas fait preuve de beaucoup d'adresse dans

cette dernière opération, une des femmes qui étaient présentes, s'approcha d'elle et lui creva un œil, sous prétexte d'avoir voulu teindre de noir ses sourcils et ses prunelles. La pauvre étrangère souffrit sans se plaindre. Regardant ensuite à côté d'elle, elle reconnut avec surprise la robe d'une cousine qu'elle avait à Tripoli; cette robe avait servi de vêtement à l'une des djins femelles. L'accoucheuse profitant d'un court instant où les regards des djins n'étaient point fixés sur elle, se glissa dans la salle de bains, prit une pincée de poudre rouge, et teignit, à la dérobée, l'extrémité de la robe de sa cousine, pour pouvoir s'assurer plus tard de la réalité de ce qu'elle avait vu. Enfin les esprits follets, las de se jouer de la pauvre femme, la renvoyèrent en lui remettant en récompense une cassette pleine de pièces d'or, comptées devant elle-même. Rendue à sa demeure, l'accoucheuse s'empressa d'ouvrir la cassette; mais, hélas! les pièces d'or avaient été changées en oignons. Le lendemain, étant allée visiter sa cousine, elle revit la robe qui lui était apparue dans les scènes merveilleuses de la nuit, et reconnut la tache rouge. Les djins avaient enlevé la robe pour une nuit, et l'avaient rapportée le lendemain à la première aurore. Quant à l'accoucheuse, elle vécut et mourut avec son œil crevé, et, pour cette fois, les djins ne furent point de bons génies. On m'a montré à Tripoli un petit-fils de la sage-femme.

La seconde histoire, plus intéressante, plus dramatique, s'est passée à Lattaquié (l'ancienne Laodicée), pendant que M. Henri Guys y remplissait les fonctions d'agent consulaire; le héros de l'aventure était un janissaire ou cavasi, attaché à son service.

Ce cavasi, qui avait coutume de monter la garde à la porte du consulat, cédant un soir à de fâcheuses impulsions, alla visiter une belle de Laodicée, dont les mœurs suspectes attiraient depuis quelque temps la surveillance de la police du mutselim; des soldats le surprirent pendant qu'il causait d'amour avec la courtisane; ils essayèrent de l'entraîner dans le palais du gouverneur, mais le cavasi, homme fort et bien armé, parvint à se débarrasser d'eux et courut auprès de l'agent consulaire pour lui demander aide et protection. M. Henri Guys le rassura en lui disant que sa maison était inviolable et sacrée, et qu'il y serait en toute sûreté. Depuis ce jour le cavasi, effrayé de son aventure, s'arma avec plus de soin et doubla ses moyens de défense; il chargea de trente-deux ballines une carabine appartenant à M. Henri Guys, et, sûr de lui-même et de ses armes, il reprit son poste, son chibouk et ses chansons à la porte du consulat. Assis sur son banc, la tête penchée sur la main droite, le cavasi chantait comme de coutume, mais de sombres idées troublaient son esprit, et ses yeux ne se fermaient plus; il s'était imaginé que le mutselim avait mis sa

tête à prix. Un jour, des cris partis du jardin attenant à la maison consulaire viennent frapper ses oreilles, et le cavasi croit entendre des assassins. Il prend ses armes, vole au jardin, et son œil épouvanté rencontre un serpent monstrueux qui se roulait sur le gazon. Le cavasi croit voir dans le monstre un djin qui en veut à ses jours, et lui lâche un coup de sa carabine chargée de trente-deux ballines. La carabine crève et se met en pièces ; la main du cavasi est emportée et le serpent est partagé en morceaux.

M. Henri Guys obtint du mutselim que le cavasi pourrait se retirer en toute sécurité dans une maison que celui-ci possédait à Lattaquié, pour y recevoir les traitemens convenables, car le malheureux avait perdu trois doigts, et le reste de la main était mutilé. Quoiqu'il eût ainsi perdu la moitié de sa main droite, le cavasi, pendant son traitement, écrivait des vers amoureux à celle qu'il appelait sa maîtresse, et qui ne valait pas tout le mal qu'il s'était fait pour elle. Après sa guérison il se rendit aux bains, selon les habitudes musulmanes. En sortant des bains il fut saisi d'un froid subit, et ses membres se raidirent comme les membres du mort. Le médecin de Lady Stanhope, qui se trouvait à Lattaquié, fut appelé auprès du malade, mais ses soins et ses remèdes ne servirent à rien. Le cavasi demanda à parler à un cheik ; vous savez qu'on donne le nom de cheik aux prêtres musulmans, à

ceux qui passent pour savans dans la religion du Prophète, aux insensés, aux chefs de villages et aux chefs de tribus. Notre cavasi avait invoqué l'assistance d'un cheik savant. Arrivé auprès du malade, celui-ci lui dit : « Mon ami, vous êtes en ce moment sous le poids d'un châtiment que vous avez mérité pour avoir tué le serpent; ce serpent n'était autre chose que votre ennemi, il ne vous appartenait pas de le détruire vous-même. Maintenant priez Allah, laissez-vous croître la barbe, et vous obtiendrez votre guérison. »

Le malade se soumit respectueusement au régime imposé par le cheik; sa barbe croissait, mais son mal était toujours le même, et le cavasi ne quittait point son lit. Pour fournir à tous ses besoins pendant sa maladie, le pauvre homme avait été obligé de vendre ses armes, et la perte de ses pistolets à pommeaux d'argent et du bon kanjar qui avaient long-temps brillé à sa ceinture, attristait son cœur comme la perte de fidèles amis. Il ne lui restait plus qu'un couteau qu'il avait soigneusement caché sous son matelas, et ce couteau était là comme sa dernière défense. Un jour que le cavasi promenait ses doigts à travers l'épaisse barbe qui déjà couvrait son menton, il en fit tomber un de ces insectes qui naissent de la misère et de la saleté. Cette vue lui inspira un tel dégoût qu'il appela soudain un barbier pour lui couper cette barbe impure. Le barbier refusa d'abord de prêter sa main à ce qu'il appelait

une impiété : « Le cheik vous a ordonné de laisser pousser votre barbe, disait-il au cavasi, et si vous oubliez ses ordres, les djins viendront s'emparer de vous et de moi, qui aurai été votre complice. » Le cavasi saisit le barbier par la gorge et le menaça du couteau s'il tardait encore à le raser. En voyant le malade tirer le couteau de son matelas, le barbier crut devoir tirer le rasoir de sa poche, au risque de se trouver ensuite aux prises avec tous les djins du monde ; il rasa le cavasi d'une main tremblante et sans prononcer une seule parole, et s'en alla pâle d'effroi. Les djins laissèrent le barbier tranquille dans sa boutique, et le malade n'eut point à se plaindre d'eux ; au bout d'une semaine, le cavasi fut rendu à la santé, à son poste, à son chibouk et à ses chansons.

P....

LETTRE CLIX.

LES ENVIRONS DE TRIPOLI. – SGORTA. – COURSE DANS LE LIBAN, – TEMPLE SUR LE SOMMET D'UN MONT. – TROIS AUTRES TEMPLES. MONASTÈRES ARCAS.

A M. M......

Juin 1831.

J'AI déjà nommé dans mes dernières lettres, le village ou le bourg de Sgorta, situé à deux heures de Tripoli, à l'est; j'ai dit que sa population était la même que celle d'Éden; on passe six mois à Sgorta, six mois à Éden; les oliviers et les mûriers couvrent le territoire de

Sgorta ; la vigne y croît aussi ; les abricotiers, les orangers et les citronniers abondent ; l'eau ne manque point à cette terre ; deux rivières passent par Sgorta, le nahr Quadicha et le nahr Iourti. L'évêque maronite de Sgorta prend le titre d'évêque d'Arcas. On ne trouve pas en Syrie beaucoup d'églises aussi belles que celle de Sgorta ; à côté du sanctuaire reposent dans leurs sépulcres de marbre ou de pierre, des prélats maronites et des consuls de France ; on m'a montré le tombeau de M. Alphonse Guys, mort à Tripoli en 1812, père des consuls actuels de Tripoli et de Beirout.

C'est à Sgorta que je suis allé passer la journée d'hier, en compagnie de MM. Charles Guys [1], notre vice-consul, Marc Guys, son frère, Rotier, drogman chancelier, Mazolier, drogman auxiliaire attaché au consulat, et de quelques-uns des principaux chrétiens de Tripoli. Les *mousmouchs* ou abricots de ce pays ne le cèdent point aux abricots de Damas, et ce sont les mousmouch, maintenant en pleine

[1] M. Charles Guys, qui occupait le vice-consulat de Tripoli à l'époque de mon passage en Syrie, est maintenant consul à Salonique. Notre excellent compatriote avait songé aux intérêts de la science durant son long séjour en Syrie ; dans un grand ouvrage qui n'est point encore imprimé et qui mériterait de l'être, M. Charles Guys a donné la topographie de la Syrie, a fait connaître les différentes nations de ces contrées, les monumens antiques et les souvenirs d'histoire qui s'y rattachent. Notre savant consul possède une vaste et riche collection de médailles dont un gouvernement, ami des arts, aurait déjà fait l'acquisition.

maturité, qui nous avaient réunis dans les jardins de Sgorta. Avant d'arriver aux abricots, il nous a fallu passer par un énorme repas, à la manière arabe; des poules, des quartiers de mouton, le pilau et le *koubé* composaient le festin; nous nous étions installés au pied des abricotiers, et leurs fruits dorés se balançaient sur nos têtes. L'évêque maronite de Sgorta nous avait fait l'honneur d'assister à la fête; ce prélat, ancien élève de la propagande à Rome, parle le latin et l'italien avec une pureté remarquable; il a rapporté de son séjour en Europe beaucoup d'instruction, beaucoup d'idées raisonnables; c'est un des deux ou trois prêtres éclairés que j'ai rencontrés en Orient. Une tunique noire, un turban noir, des sandales noires qui chaussent des pieds nus, tel est le vêtement de l'évêque; il est impossible de ne pas aimer la douceur de ses paroles, la simplicité de ses manières, son air d'affabilité et de candeur qui n'exclut ni la dignité ni l'austérité évangélique; ce prélat du Liban m'a représenté un de ces rustiques pasteurs du premier âge de l'Église qui portaient une croix de bois et un cœur divin.

Notre festin de Sgorta a été joyeux et surtout très bruyant; on a porté des toasts aux principaux convives; l'usage du pays veut que chaque toast soit suivi d'une chanson. Le maronite qui a fait tous les frais du chant, passe pour un des meilleurs chanteurs du pays; sa voix, forte et sonore, se

soutenait long-temps sur les notes les plus élevées; c'est là le grand mérite du chanteur arabe. Pendant la chanson du toast, personne ne mange, et chaque convive tient son verre à la main; après la chanson, on trinque en l'honneur de celui à qui le toast s'adresse. De tels usages prolongent beaucoup trop les repas dans ce pays-ci; le voyageur franc qui assiste à des dîners pareils, les jambes croisées et assis sur les talons, désire naturellement la fin de ces sortes de banquets.

Après le dîner, une heure avant le coucher du soleil, je suis monté à cheval, accompagné de mon interprète Béraut, d'un maronite et d'un musulman, et je me suis dirigé vers les montagnes du Liban pour chercher un temple dont on m'avait parlé, situé à huit heures au nord-est de Tripoli. Les ombres de la nuit nous ont surpris au petit village de *Moreu*, à deux heures de Sgorta, dans un vallon. Comme ce village est habité par des Druses, mes guides n'ont pas voulu leur demander l'hospitalité, et nous avons couché au pied d'un mur, ayant pour lit la terre nue. Le lendemain, après quatre heures de marche à travers le Liban, nous avons atteint le village de *Cir* bâti sur un agréable coteau, ayant à ses pieds un vallon rempli de figuiers, d'oliviers et de sapins, et dominé, à l'occident, par une haute montagne boisée; le coteau, le vallon et la montagne forment ensemble un paysage admirable. La population de Cir

est musulmane. Les disciples de Mahomet qui vivent dans le Liban se distinguent par une humeur facile, par un caractère fort doux; là point d'exigence, point de despotisme au nom du Prophète. Un musulman n'habite que par faveur les hauts domaines des maronites et des Druses, et fût-il chérif et portât-il le turban vert, il ne s'aviserait pas de coudoyer un chrétien.

J'avais une lettre de recommandation pour le ministre ou l'homme d'affaires de l'émir de ce canton, résidant à Cir; ce ministre qui est maronite et qui, par privilége, porte le turban blanc, m'a présenté à son émir dont j'ai reçu l'accueil le plus poli. J'ai déjeûné avec du lait et des olives, et j'ai passé une heure assis à côté du prince de Cir, entouré de neuf ou dix soldats qui formaient sa garde, sur une grande terrasse ombragée de branches de sapins placées en manière de toiture. — L'émir musulman m'adressait différentes questions, mais je ne témoignais pas un grand empressement à causer avec lui, car l'admirable paysage qui s'étendait devant nous absorbait toute mon attention; l'émir s'en apercevant, m'a demandé si nous avions en France d'aussi beaux vallons; « Allah a » fait de belles choses dans ces montagnes, m'a dit » l'émir, et je ne m'étonne pas que vous soyez venu » du pays des Francs pour jouir de ces merveilles. » Puis, je ne sais à quel propos nous avons parlé de l'Angleterre; l'émir montagnard avair ouï dire que

l'Angleterre est une île, et m'a demandé si son étendue égalait celle de l'île de Chypre. Un de ses officiers a voulu savoir si la France est aussi grande que le Liban; quand je lui ai répondu qu'un homme qui marcherait dix heures par jour mettrait près d'un mois à traverser la France dans sa longueur, alors l'officier ouvrant de grands yeux et levant la tête, a tiré à plusieurs reprises son épaisse moustache noire et s'est écrié que les Français étaient une grande nation : *Françaouï kébir, kébir ktir*, le Français grand, très grand.

J'ai vu, en parcourant le village de Cir, deux émissaires du mutselim de Tripoli, venus là pour percevoir le *miri;* les deux officiers me disaient que le paiement des contributions n'était pas l'affaire la plus simple, et qu'il leur arrivait d'attendre plus de trois mois avant qu'un village eût soldé son miri; en attendant que Cir eût compté avec eux, ils fumaient le narguillé sur la terrasse de l'émir, ou galopaient à cheval dans le vallon, s'exerçant au *djérid*.

Le prince de Cir nous a donné un de ses gardes en qualité de guide, jusqu'à l'endroit qui était le but de ma course. De ce village au temple que je cherchais, la distance paraît courte; un oiseau pourrait d'un seul vol passer d'un lieu à l'autre; mais telle est l'âpreté des chemins, telles sont les montées qu'il faut grimper, que nous avons marché deux heures, toujours à pied, pour nous rendre au

sommet de la montagne où se voit le monument.

Aucun voyageur avant moi n'ayant parlé de cet édifice, vous ne serez pas fâché que j'en fasse une description détaillée : Le monument, construit sur un sol de surface unie, auprès de la plus haute pointe du mont, se nomme en arabe *tour de l'Aurore*, sans doute parce qu'étant très élevé, l'édifice se colore des premières lueurs du matin. La toiture a croulé sous la main du temps ou sous le marteau de l'homme, et les quatre murs seuls subsistent encore. A quelques pas de la façade on remarque les vestiges d'un vestibule ou d'un parvis qui menait au temple. L'édifice a trois portes sur une même façade; la porte du milieu est la plus belle, elle présente environ vingt-cinq pieds de hauteur sur huit pieds de largeur; les deux autres portes sont étroites et basses. La porte à gauche donne sur un escalier construit en pierres de taille, qui vous conduit au-dessus du monument. Les pierres dont se compose l'édifice sont d'une dimension peu commune; quelques-unes n'ont pas moins de vingt-deux pieds de longueur. L'ensemble de l'édifice est d'une grandeur médiocre. En avançant dans l'enceinte on trouve, à droite, une petite porte conduisant à une chambre voûtée en pierres de taille. La chambre, assez étroite, ne reçoit du jour que par la porte d'entrée et par quelques embrasures pratiquées dans le mur, à l'ouest, semblables aux embrasures des tours de guerre. Un triple rang de

larges pierres environne le monument. A côté de l'édifice, au nord, j'ai reconnu des restes de constructions antiques et trois grosses colonnes encore debout. Une pierre du mur extérieur qui fait face au septentrion, porte une inscription grecque que je n'ai pu copier, d'abord parce que la pierre est placée trop haut, ensuite parce que de grands arbres couvrent de leurs rameaux tout ce côté du mur. J'ai vivement regretté de n'avoir pu recueillir cette inscription précieuse; elle nous aurait appris sans doute en quel siècle et par quel prince ce temple fut bâti. L'édifice porte tous les caractères d'une construction romaine. La montagne sur laquelle se trouve la *tour de l'Aurore*, appartient au canton de Dennié, une des dépendances de Tripoli.

Tel est ce monument qu'une pensée religieuse a placé là, bien loin des terrestres demeures, sur un mont qui maintenant n'est guère connu que des aigles et de la foudre. Les hauts lieux furent toujours choisis pour y bâtir des sanctuaires; parcourez les principales montagnes de l'univers, et vous y trouverez des débris de temples; les hauts sommets furent les premiers autels. A différens âges, sous des formes et par des cultes différens, la divinité a été adorée sur les cimes de l'Olympe et du Taurus, de l'Ida et du Gargare, des monts d'Arabie et du Liban; que de montagnes en Europe, citées par l'histoire, ont vu fumer l'encens de la piété, ont entendu la voix de la prière! c'est que les montagnes sont les

marche-pieds du ciel ; c'est que la divinité entend mieux ceux qui se rapprochent ainsi d'elle, et que l'air des montagnes a quelque chose de sacré qui purifie le cœur. J'aime l'antique pensée qui avait placé les temples sur les monts, parce que les autels de la divinité doivent être séparés des impuretés de la terre ; il ne faudrait pas que le bruit du monde, que le tumulte des choses humaines pût jamais être entendu dans les sanctuaires où l'homme veut prier.

J'ai à vous parler de trois autres temples situés aussi dans le Liban, mais à une distance beaucoup plus voisine de Tripoli. M. Marc Guys, frère du vice-consul, qui parle la langue arabe comme un maronite et connaît le Liban aussi bien qu'un montagnard, a voulu me servir lui-même de guide dans cette course. Les trois temples se voient à trois lieues de Tripoli, dans la direction de l'est-sud-est ; deux de ces temples apparaissent sur une haute colline qui domine le village grec de Kesba, et le troisième, à une heure de là, sur une élévation près du village de *Psisa*. Les deux premiers sont voisins l'un de l'autre ; le plus petit, qui n'a pas vingt pas carrés, conserve une partie de ses murailles, et ses approches et son enceinte se trouvent remplies de corniches, de colonnes, et de piédestaux ; j'ai vu dans un côté du mur plusieurs niches, qui sans doute furent autrefois occupées par des statues ; à quelque distance du temple, en face, les restes d'une porte. Le second

temple était entouré d'un grand mur formé d'énormes pierres de taille, dont l'une a plus de vingt pieds de longueur; on entre dans l'enceinte par une porte d'une conservation parfaite, composée de trois pièces seulement. Le sophite ou pierre qui règne au-dessus est creux et sa façade est ornée de frisures; on remarque comme des dégrés taillés le long des deux autres pièces qui soutiennent le sophite. Les débris du temple accumulés dans l'enceinte consistent en pierres, en corniches, piédestaux et colonnes. Les piédestaux et les corniches présentent une grande dimension, et les colonnes, une circonférence énorme. Tous les matériaux employés à la construction de ces deux temples, sont en pierre calcaire, et je n'ai pas rencontré un seul fragment de marbre. L'air et les pluies ont jauni ces vieux débris, et l'herbe croît et les plantes fleurissent dans ces enceintes où d'anciens peuples ont prié. Ces ruines sont connues dans le pays sous le nom de *Naous;* je présume que ce mot n'est qu'une corruption du mot grec *ναος* qui veut dire temple. Les deux édifices sont de construction romaine.

Le temple situé près du village de Psisa n'a de remarquable que son portique; il est petit, de forme carrée et construit en pierres de taille. On passe d'abord sous une petite porte toute simple et sans ornemens, puis sous une plus grande porte entourée de quatre colonnes d'une seule pièce;

une de ces colonnes est tombée. Des festons et des frisures décorent la façade de la grande porte. Le reste de l'édifice se mêle à des constructions modernes, car ce temple, aujourd'hui entièrement abandonné, fut pendant long-temps une église dédiée à la Vierge ; le monument est en pierre comme les autres édifices que nous avons visités. Le temple de Psisa est aussi d'origine romaine. Ainsi les légions venues des bords du Tibre avaient marqué leur passage par des monumens consacrés aux dieux ; la conquête s'était faite religieuse pour donner à ses œuvres plus de durée et de grandeur.

Entre les montagnes du Liban et la colline de Psisa, coule une petite rivière nommée *Nahr-el-Assour* (la rivière de l'Oiseau), qui va joindre la rivière de Patron ; plusieurs femmes et jeunes filles n'ayant pour tout vêtement que leurs longs cheveux noirs, lavaient les unes leur linge et leurs robes, et les autres jouaient bruyamment au milieu des eaux. Toutes se sont levées debout aux bords de la rivière pour nous voir passer, et quand nous nous sommes trouvés à quelques pas d'elles, ces charmantes baigneuses, ces nausica du Liban ont caché par pudeur leur visage dans leurs mains.

A trois quarts d'heure de Psisa, vers le midi, nous avons traversé un bourg appelé Hamioun bâti sur une masse de rochers percés de tombeaux

comme j'en ai beaucoup vu en Syrie. Hamioun occupe probablement la place de quelque antique cité; ce bourg, arrosé par le Nahr-el-Assour et le Nahr-abou-Ali, possède plusieurs églises grecques dont l'une fut jadis un temple; il se tient là un marché de bestiaux, de soie, de laine et de tabac où accourent les populations des environs. Les villages de ce canton sont tous grecs ou motoualis.

On rencontre aux environs de Tripoli six monastères grecs qu'il faut mentionner: ceux de Mar-Iacoub, de Nourié, de Natour, de Kaftin, de Guéorguiou et de Belmont ou Belment. La tradition donne au couvent de Belment une origine franque; elle lui attribue pour fondateur un prince croisé. Ce monastère, situé au bord de la mer, à deux heures au sud de Tripoli, ressemble de loin à un fort, et sa couleur blanche le fait servir de reconnaissance aux navires qui viennent vers Tripoli. Dans une de mes précédentes lettres, je vous ai parlé des miracles de la Vierge de Seydnai; la Vierge de Belment n'opère pas moins de miracles, et des voix ne manquent pas qui proclament sa toute-puissance. Les Grecs de Tripoli ne portent point ailleurs leur espérance dans leurs misères ou leurs dangers; ajoutons même que beaucoup d'entre eux ont plus de confiance en la Vierge de Belment qu'en Dieu lui-même. De tous les traits qu'on m'a cités touchant l'aveugle dévotion des Grecs du

pays à la Vierge de Belment, je n'en rapporterai qu'un seul. Un Grec tripolitain qui remplissait auprès du mutselim les fonctions de kiatib, avait été condamné à être pendu ; le consul français, M. Guys, parvint à le sauver de la potence en le faisant évader dans le Liban, et le dévot kiatib disait partout qu'il n'avait dû son salut qu'à la Vierge du Belment. Le culte particulier de la Vierge chez les nations chrétiennes d'Orient, n'est pas une des choses qui frappent le moins le voyageur ; je trouve digne de remarque cette dévotion qui soumet les destinées humaines au pouvoir d'une femme, dans un pays où la femme n'est comptée pour rien.

Aux environs de Tripoli, il est surtout un point que vous auriez aimé à visiter ; c'est Arcas qui, lors de la première croisade, vit pendant trois mois toute l'armée chrétienne sous ses murailles. Vous avez dit dans votre *Histoire* comment cette place fut attaquée vainement par les croisés, et comment la famine ramena dans le camp des pélerins les maux qui les avaient désolés autour des murailles d'Antioche. Là périt Anselme de Ribeaumont dont la mort fut entourée de pieuses fables ; là périt aussi Pons de Balazun, chroniqueur chevalier, qui, de concert avec Raymond d'Agiles, chapelain du comte de Toulouse, avait jusque là fidèlement consigné tous les faits de la croisade, et préparait ainsi la première page de cette grande histoire que votre plume, huit siècles plus tard, devait raconter

au monde; là enfin, dans cette plaine au pied de la colline d'Arcas, Pierre Barthélemy, prêtre de Marseille, qui avait fini par se laisser convaincre lui-même de ses propres visions, consentit à subir l'épreuve du feu à laquelle il ne survécut point. Ce fut un spectacle digne des âges les plus poétiques, que celui de quarante mille pèlerins occidentaux rassemblés sur un rivage de la Phénicie autour d'un grand bûcher, pour voir passer à travers les flammes un pauvre prêtre dont les visions avaient trouvé des incrédules; cette lance que beaucoup de croisés prétendaient alors n'être point d'origine merveilleuse, avait sauvé les chrétiens à Antioche par l'enthousiasme que sa découverte excita dans l'armée, et si la découverte de la lance n'avait rien de merveilleux, l'étonnante victoire remportée sur le sultan de Mossoul, n'était-elle pas un assez grand miracle? Le pauvre Barthélemy mourut et fut enseveli dans l'endroit même où il avait subi la terrible épreuve; aujourd'hui vous trouveriez aussi difficilement le tombeau du prêtre que les cendres de son bûcher.

Un petit village appelé *Arca* a succédé au château de ce nom contemporain des croisades; une colline isolée que les gens du pays désignent sous le nom de *Tel Arka*, présente au voyageur de nombreux débris de la vieille citadelle; le Tel Arka se trouve à cinq heures au nord de Tripoli, à trois heures de la mer. A peu de distance du petit village

d'Arca s'élève un bourg nommé *Akkar*, chef-lieu d'un district; la plaine, arrosée par le Nahr-Akkar, se couvre tous les ans de moissons d'orge, de froment et de maïs; les bestiaux y paissent en grand nombre. C'est dans le voisinage d'Akkar qu'on trouve le monastère de Saint-Georges, indiqué ci-dessus; on m'a parlé d'une foire qui se tient chaque année autour du monastère; les jeunes gens de Tripoli s'y portent en foule, et les bédouins du désert viennent y mettre en vente des chevaux et des jumens. Est-il nécessaire de vous dire qu'aucun habitant du pays, pas même l'évêque maronite qui prend le titre d'évêque d'Arcas, ne savent rien des événemens qui se sont passés dans cette plaine? Arcas, comme tous les lieux célèbres de l'Orient, n'a des souvenirs et une histoire que pour le voyageur venu de pays lointains.

P.....

LETTRE CLX.

DE TRIPOLI A LATTAQUIÉ. – TORTOSE. – HÉRACLÉE ET VALÉNIA. LE CHATEAU DE MARKAB. DJEBALI, L'ANCIENNE GABALA.

A M. M......

Juin 1831.

On pourrait difficilement trouver une terre qui, sur un espace de vingt-cinq lieues, renfermât autant de noms historiques et de vieilles ruines, que la côte depuis Tripoli jusqu'à Lattaquié, l'ancienne Laodicée *ad mare*. Le pays compris entre Laodicée et Tortose avait à lui seul huit villes; toutes ces cités, il est vrai, ne devaient pas avoir une très grande importance, mais pourtant ces cités ont

laissé un nom dans l'histoire. Remarquons d'ailleurs que les plaines de cette côte égalent en fécondité les plus heureux cantons de la Syrie ; des rivières sorties des flancs du Liban portent de tous côtés leurs eaux bienfaisantes, et ces riches campagnes, ces belles eaux et le voisinage de la mer invitaient l'homme à s'y bâtir des demeures.

Il faut compter huit heures de marche de Tripoli à Tortose ; on rencontre dans ce trajet le village de *Ménié*, après deux heures de chemin ; ensuite, la Nahr-el-Baarid (rivière froide), le village d'*Abou-Hamien*, les rivières Nahr-Akkar, Nahr-el-Habrak, Nahr-el-Kebir ; cette dernière, qu'on passe sur un pont à trois arches, représente l'Eleuthère des anciens ; elle marque, du côté du nord, les limites des montagnes du Liban et du pays de Phénicie. Une distance de trois heures sépare le Nahr-el-Kebir de Tortose ; avant d'arriver à cette ville, le voyageur trouve d'intéressantes ruines à visiter ; ce sont des tours d'une forme étrange, de grands sépulcres et des sanctuaires pratiqués dans le roc, et d'autres antiquités à demi cachées dans d'épaisses broussailles ; ces curieuses ruines, situées à une heure au sud de Tortose, près d'une fontaine nommée Aïn-el-Hya (fontaine des Serpens), semblent appartenir à des époques fort reculées ; vous en verrez une description dans les voyages de Mundrell et de Pokoke.

Tortose, l'ancienne Antaradus, peut-être aussi

l'ancienne Orthosia, montre ses ruines au bord de la mer et regarde en face le rocher d'Aradus, célèbre autrefois par ses rameurs intrépides, renommé aujourd'hui encore par son peuple de marins. Le silence de Strabon à l'égard de Tortose ne permet pas de penser que cette ville soit d'une antiquité reculée; Pokoke place sa fondation vers le cinquième ou le sixième siècle. A l'époque de la première croisade, le chevalier Raymond Pelet, à la tête d'une troupe de braves, s'empara de Tortose, abandonnée de ses habitans. En 1188, au temps des conquêtes de Saladin, Tortose retomba sous le pouvoir des musulmans; elle fut prise et brûlée par les soldats de Pierre de Lusignan en 1366, et ne se releva plus.

Vous avez parlé dans votre *Histoire*, de la Vierge de Tortose, dont les miracles furent tant vantés au moyen-âge; on allait en pélerinage à l'église de Tortose, la première qui eût été bâtie en l'honneur de Marie. Si nous en croyons Jacques de Vitry, les musulmans eux-mêmes conduisaient leurs enfans dans ce sanctuaire, pour leur faire donner le baptême, persuadés que cette cérémonie, grace à la protection de la Vierge, devait prolonger la vie de leurs enfans et les défendre contre toute maladie. Vous avez lu dans les Mémoires du sire de Joinville que le bon sénéchal se rendit en pélerinage à *Nostre-Dame de Tourtouze;* l'historien de saint Louis rapporte un miracle qui eut lieu de son temps, *d'un pauvre homme démoniacle, lequel un jour fut amené*

devant cet autel de nostre Dame de Tourtouze; et ainsi poursuit le sire Joinville, *comme l'on priait Dieu et nostre Dame pour sa guérison, le diable que le pauvre homme avait dedans le corps, répondit: Nostre Dame n'est pas ici, elle est en Égypte, pour aider au roi de France et aux chrétiens, qui aujourd'hui arrivent à la Terre-Sainte, à pied, contre les payens, qui sont à cheval.* Le sénéchal ajoute que le jour même où le démon prononçait ces paroles, l'armée française débarquait en Égypte. Cette vierge de Tortose, qui abandonne son sanctuaire pour aller en Égypte porter secours au roi de France, n'est-ce pas là le sublime du merveilleux? Trouvez-vous quelque chose de pareil dans les plus brillantes fables homériques? Ce trait de la vierge de Tortose me paraît l'imitation d'un trait que vous connaissez sans doute, et qui appartient à nos vieilles chroniques françaises. Dans le treizième siècle, à l'époque même de la bataille de Bouvines, l'église de Saint-Germain d'Auxerre fut la proie des flammes, et comme on demandait à saint Germain pourquoi il avait laissé brûler son sanctuaire, le saint répondit que ce jour là il était à Bouvines. Vraiment ce n'est pas seulement dans les traditions religieuses de l'antique Orient qu'il faut chercher la poésie; la muse de l'épopée aimerait aussi les vieilles annales de notre pays.

L'église de Tortose, maintenant convertie en étable et en caravansérai, est le seul édifice de l'an-

cienne ville que le temps n'ait pas trop endommagé; l'édifice, situé à l'orient du château, est formé de trois nefs et conserve ses voûtes, ses piliers et ses murailles dont les pierres ont la beauté du marbre. Mundrell, qui a mesuré ce monument, lui a trouvé cent trente pieds de long, quatre-vingt-treize pieds de large et soixante et un pieds de hauteur. Le château subsiste sous le nom de *Palais de la fille du roi*. Lors du passage de Pokoke, toute la nouvelle ville était renfermée dans l'intérieur de ce château ; aujourd'hui quelques pauvres familles seulement vivent au milieu des débris du Kala ; le gros de la population, composé d'une centaine de familles musulmanes et de huit ou dix familles chrétiennes, habite à côté du château. Les musulmans ont une mosquée et un oratoire de santon; les chrétiens n'ont pas de sanctuaire ; l'aga de Tortose dépend du mutselim de Tripoli.

L'île de Rouad (l'Aradus des anciens), séparée du continent par un intervalle de deux milles, n'a guère plus d'une demi-lieue de circuit ; et cependant, sur cette étroite roche subsiste une population de près de quinze cents habitans, tous marins ou pêcheurs; des oliviers, des figuiers et des palmiers couvrent le peu de terre susceptible de plantations. L'an dernier, par un de ces mouvemens si rares dans ce pays, on a réparé deux vieilles tours placées sur le rivage oriental, et un château du moyen-âge situé au milieu de l'île. Des

soldats gardent les deux tours et le château; ce château sert de demeure à quelques pauvres familles. J'ajouterai qu'on a aussi construit, l'an dernier, deux tours pour défendre le côté occidental de l'île; ces deux tours ont aussi une garnison. C'est dans l'île de Rouad qu'on envoie les exilés de Syrie, et c'est probablement pour mieux garder les proscrits, que l'autorité a déployé sur le rocher d'Aradus une sorte d'appareil militaire. Vous vous rappellerez à ce sujet que cette île eut pour premiers habitans des exilés de Sidon; la colonie sidonienne, long-temps gouvernée par des chefs qu'elle se choisissait elle-même, subit à la fin la commune destinée des peuples de Syrie. Plus tard, Aradus, devenu un lieu de refuge, vit accourir dans son sein une si grande multitude d'hommes qu'on fut obligé, au rapport de Strabon, de multiplier les étages des maisons. L'île de Rouad est placée sous l'autorité d'un aga, soumis au mutselim de Tripoli comme l'aga de Tortose.

On marche neuf heures pour venir de Tortose à Banias qui nous représente Valénia; notons dans l'intervalle le village d'*Hussein* et la rivière qui porte son nom (Nahr-Hussein); à une heure de Tortose, à quatre heures plus loin le village d'*Alaria* et le Nahr-Alaria; à deux heures plus au nord, le village, moitié maronite moitié musulman, appelé *Marakia;* ce village occupe l'emplacement de Méraclée; des restes du château se voient en-

core. En face du château de Méraclée, à deux portées de trait du rivage, au milieu même des eaux de la mer, une grande tour s'élevait, construite après la mort du sultan Bibars. Cette grande tour, ouvrage de Barthélemy, seigneur de Méraclée, a été décrite avec de précieux détails par l'auteur de l'*Histoire de Kelaoun*; je trouve ces détails dans le volume des *Chroniques arabes*, traduites par notre savant ami M. Reinaud, qui voyage partout avec moi en Syrie. Cette tour était bâtie sur des barques chargées de pierres et coulées à fond; les pierres des murailles tenaient les unes aux autres par des barres de fer, et chaque assise était couverte d'une couche de plomb; la tour, de forme carrée, haute de sept étages, presque aussi large que longue, avait sur chaque face vingt-cinq coudées et demie dans œuvre, et les murs avaient sept coudées d'épaisseur. Une citerne pratiquée dans l'intérieur suffisait aux besoins de la garnison, composée de cent guerriers; derrière cette tour s'élevait une seconde tour qui, au besoin, pouvait servir de retraite. C'était, comme vous voyez, un grand et beau travail qui eût été digne des compagnons d'Alexandre. Aussi le sultan Kelaoun qui avait triomphé comme en courant, des places les plus fortes de la côte, désespéra de prendre cette tour, faute de navires pour tenir la mer. Mais le seigneur Barthélemy, pressé par le comte de Tripoli, finit par céder aux prières et aux menaces; l'édifice croula sous le marteau

des musulmans, et maintenant les bateaux arabes glissent sur les vagues qui battaient la grande tour, comme si rien n'avait jamais été là. De cette époque date aussi le renversement du château de Méraclée. Cette forteresse avait pris la place de la ville de Marathus dont parle Strabon.

Avant d'arriver aux ruines de Valénia, à deux heures au nord de Marakia, nous traversons une petite rivière (Nahr-Banias) qui, au temps du royaume de Jérusalem, servait de limite à la principauté d'Antioche et commençait la principauté de Tripoli. Le ruisseau de Banias fait tourner deux moulins. Les restes du château de Valénia sont répandus sur une hauteur qui s'incline jusqu'à la mer ; les bateaux qui viennent charger du bois à Banias trouvent un petit port au bas de la colline, au sud, et les caravanes qui vont de Tripoli à Alep se reposent dans un kan près des moulins de la rivière.

Là-haut, sur la montagne qui domine la côte de Valénia et de Méraclée, voyez cette citadelle entourée de rochers inaccessibles, menaçante et terrible comme si le dieu de la guerre en avait fait son éternelle demeure ; il semble que l'aigle et le vautour aient seuls le privilége d'arriver à ses murailles, et que l'homme ne puisse y atteindre que par la pensée ou le regard ; cette forteresse, qui se vantait d'avoir de plus hautes colonnes et de plus grands blocs de pierre que Palmyre, et qui plane encore en souve-

raine au dessus des monts, c'est Markab; un auteur arabe ne craint pas de dire que le démon lui-même s'était plu à consolider ce fort, tant son aspect épouvantait les guerriers de Saladin et de Kelaoun.

Les chroniqueurs latins de la première croisade ne nomment point Markab; mais à la manière dont ils parlent d'un château que les croisés conquirent en s'avançant vers Tripoli, on voit bien qu'il s'agit de cette grande forteresse. Merkabou ou Merkab, appelé par les Latins *Margat*, appartenait aux chevaliers de l'Hôpital; ils s'y maintinrent bien longtemps. Ce fut en 1283 que le sultan Kelaoun, aidé des anges *mocarrabins* et des milices célestes, força les hospitaliers à lui ouvrir les portes de la citadelle, et arbora sur ses murailles le sangiak-chériff, ce même étendard sacré qui, après avoir flotté victorieux en toutes les régions orientales, se repose maintenant de ses conquêtes, enfermé dans le sérail des sultans.

Le château de Markab présente la forme d'un triangle, dont un angle fait face à l'occident; les pierres à teinte noirâtre qui ont servi à sa construction, sont autant de masses difficiles à ébranler. La forteresse a un mille et demi de circonférence; elle est formée d'un double mur, mur intérieur, mur extérieur; deux grandes tours, de forme ronde, surmontent les murailles de Markab du côté de l'est et du côté de l'ouest. L'ensemble de ces fortifications à demi ruinées remplit l'esprit d'admiration

et de terreur. Jamais citadelle n'a été placée dans un lieu plus propice à la défense; nulle part la guerre n'a laissé un plus curieux et plus redoutable monument. L'aga de Banias réside à Markab, avec une garnison moitié maronite et moitié musulmane; ne me demandez pas si cette milice montagnarde sait quelque chose des vieux conquérans qui ont passé par le château-fort dont elle garde les débris. Cinq ou six familles habitent autour de la citadelle ou dans l'intérieur. Markab occupe le dernier point d'une chaîne de montagnes; au sud du château la montagne s'abaisse, et puis se relevant tout-à-coup, décrit à l'horizon comme un large croissant; l'espace compris dans cet abaissement de montagne, est planté d'arbres fruitiers qui forment des jardins. A une heure de Markab, au sud, se trouve un assez gros village maronite appelé du nom du château. Au pied de la montagne de Markab est un village grec avec un cheik maronite; ce village se nomme *Besak* (pays des limaces).

Encore quatre heures de marche, et nous voilà à Djebali, l'ancienne Gabala appelée Gibel ou Gibelet au temps des croisades. De Banias à Djebali, cinq petites rivières; la première Nahr-el-Jobar, la seconde Nahr-el-Huchoum, la troisième Nahr-el-Sin ou Sir, la quatrième Nahr-el-Malek, la cinquième Narh-el-Djebali; le Narh-el-Malek coule auprès d'anciennes ruines qui portent dans le pays le nom de *Baldo* ou *Boldo*; là fut sans doute la

cité de Paltos mentionnée par Strabon ; l'alphabet arabe n'ayant point de *p*, remplace cette lettre par le *b* ; on a dit ainsi Baldo ou *Boldé* au lieu de Paltos. Ces ruines sont à deux heures au sud de Djebali.

Le bourg de Djebali, peuplé de trois ou quatre mille habitans, presque tous musulmans, est un des endroits les plus pauvres de la côte ; son port ne reçoit que de petits bateaux. Gibelet était une des seigneuries du royaume latin fondé par Godefroi. Après avoir jeté un coup-d'œil sur les restes des murailles de l'ancienne cité et sur les chambres sépulcrales pratiquées dans les rochers du voisinage, le voyageur donne toute son attention à un théâtre situé au nord de Djebali, un des plus curieux monumens qu'on puisse voir. Nous savons tous que les anciens théâtres d'Orient sont taillés au penchant des montagnes ou des collines, et que les peuples de ces régions ne s'enfermaient point dans des édifices de pierre pour assister à des représentations dramatiques ; le théâtre de Gabala est construit en pierres de taille. Mundrell qui a soigneusement décrit le monument, avait ouï dire aux gens du pays toujours prêts à exagérer, que jadis ce théâtre appelé par eux *il-Kala* (le château) était d'une hauteur telle qu'un cavalier, au soleil levant, aurait pu marcher pendant une heure sous son ombre. La moitié du monument subsiste seule encore ; Mundrell a trouvé trois cents pieds de long à ce qui

reste de l'édifice. Les siéges des spectateurs n'ont point disparu. Des maisons arabes occupent les deux tiers de l'enceinte du théâtre. Quand nos premiers croisés traversèrent Djebali, ce monument n'avait subi peut-être que des dégradations légères; il n'avait point perdu la beauté majestueuse de son ensemble; quel bonheur pour l'histoire des arts si nos chroniqueurs pélerins se fussent donné la peine de tracer une description complète du théâtre! mais, vous le savez, les croisés traversaient l'Orient, s'inquiétant peu des chefs-d'œuvre de l'architecture antique.

On visite à Djebali la mosquée du sultan Ibrahim, composée de trois nefs, qui fut au moyen-âge une église chrétienne. J'ignore quel est cet Ibrahim dont il s'agit ici; les auteurs s'accordent peu là-dessus. J'ai entendu parler de legs pieux faits par les sultans de Constantinople à la mosquée de Djebali; le tombeau d'Ibrahim placé auprès de la mosquée, est un but de pélerinage pour les disciples du prophète; ces pélerinages forment à peu près les seuls revenus de Djebali. Un oratoire voisin du tombeau d'Ibrahim renferme, selon les uns, les cendres de son visir, selon les autres, les cendres de la sultane sa femme. Un jardin d'orangers avoisine la mosquée.

De Djebali à Lattaquié, cinq heures de distance; marquons, pour la géographie de cette côte, à une heure de Djebali, le Nahr-el-Snobar qui passe près

d'une tour avant de se jeter dans la mer; à deux heures plus au nord, des chambres sépulcrales taillées dans le roc; une demi-heure après, le Nahr-el-Kebir (rivière grande), puis après une autre heure, la ville de Lattaquié dont je vous parlerai d'ici à peu de jours.

Au temps de Strabon, le voyageur rencontrait sur le chemin de Djebali à Lattaquié les cités d'*Héracleum* et de *Posidium;* depuis long-temps, les deux cités n'apparaissent plus aux regards, et je n'appellerai point ruines d'Héracleum et de Posidium quelques débris de masures répandues par intervalle sur les rivages de la mer.

P.....

LETTRE CLXI.

VILLE DE LATTAQUIÉ, L'ANCIENNE LAODICÉE.

A M. M......

Lattaquié, juin 1831.

Notre vice-consul de Tripoli avait eu l'obligeance de me remettre une lettre de recommandation pour M. Geoffroy, agent consulaire de France à Lattaquié. Je suis traité avec une inexprimable bienveillance dans cette nouvelle famille que vient de me donner mon heureux destin de voyageur. J'habite une maison entièrement française, une maison où chacun parle notre langue, et si madame

Geoffroy et ses filles ne portaient le costume syrien, si je n'entendais continuellement le bruit de leurs nalines et le tintement des pièces d'or et d'argent, suspendues à de longues tresses noires qui flottent sur leurs épaules; je pourrais me croire sur les rives de France, entouré de mes meilleurs amis. J'ai plusieurs fois parcouru la ville et les alentours, ayant pour guide M. Bélier, jeune Français, qui connaît fort bien l'arabe, et qui, après avoir voyagé tour-à-tour avec M. de Laborde et M. Taylor, en qualité de drogman, est venu épouser à Laodicée une sœur de notre agent consulaire. Il remplit ici les fonctions de chancelier, demandant aux vents et à Mercure, de pousser dans le port des navires européens, par la raison que la loi les oblige à laisser tomber quelques thalaris dans les coffres de la chancellerie. M. Bélier se recommande par un aimable caractère et par de l'instruction : ce qui m'a d'abord prévenu en sa faveur, c'est qu'il a conservé un souvenir tendre et reconnaissant des voyageurs dont il a été le compagnon et l'interprète. J'aimais à l'entendre faire l'éloge de M. le baron Taylor, dont l'album oriental doit être si riche[1], et qui nous a précédés sur tous les chemins où nous passons; de M. Léon de Laborde, qui

[1] Nous avons reconnu dans le portefeuille de M. le baron Taylor, les principaux monumens de Jérusalem, les ruines de Balbek et la forêt des cèdres du Liban, dessinés avec un talent remarquable.

probablement ne tardera pas à livrer à la curiosité des savans d'Europe, les résultats de son voyage de Pétra.

Lattaquié, dans le siècle dernier, une des villes les plus florissantes de la côte, a été tant de fois bouleversée par des tremblemens de terre, qu'on n'y peut faire un pas sans rencontrer des décombres. La ville de Seleucus, assise sur un sol volcanisé, qui semble trembler sans cesse, a de la peine à se tenir debout. Sa plus grande occupation consiste à se relever de ses propres ruines. Le tremblement de terre de 1822, fut surtout funeste à cette cité; la secousse renversa des quartiers tout entiers, et le grand khan de Lattaquié ne put résister. La population est réduite à six mille habitans environ : musulmans, 3,300, Grecs schismatiques, 5 ou 600; une cinquantaine de maronites et autant de juifs. Les Grecs ont cinq chapelles; l'église du couvent de Terre-Sainte sert de sanctuaire aux familles catholiques de Lattaquié; le couvent de Terre-Sainte n'est habité que par un seul religieux. Les musulmans de cette ville ne sont pas d'humeur facile et tolérante; leur piété fanatique leur donne des traits de ressemblance avec les musulmans de Damas et de Tripoli. Non contens des onze mosquées qu'ils avaient déjà, ils viennent d'en bâtir une douzième en l'honneur d'un cheik maugrabbin mort de la peste depuis quatre ans, et placé par eux au rang des saints de l'isla-

misme. La mosquée du cheik maugrabbin, construite sur une hauteur où fut le château de Lattaquié, n'est pas entièrement achevée; le luxe et l'élégance remarquables de l'édifice, les ornemens dont on l'entoure, nous annoncent bien vite que c'est la dévotion d'un peuple crédule qui en fait les frais. Les musulmans de Lattaquié implorent avec autant de confiance le cheik maugrabbin que le prophète de Médine. Ils ont voué un culte particulier à sa mémoire, et comptent beaucoup sur sa protection souveraine, pour pouvoir passer au dernier jour sur le pont de fil jeté à travers les flammes de la Géhenne.

Voici en quelques mots la biographie du cheik maugrabbin. Mahomet (c'est le nom du santon), naquit en Barbarie en 1773. Il choisit la Syrie comme le théâtre le plus digne de ses vertus et de ses miracles, et vint d'abord à Alep; ce n'est pas là que Mahomet devait avoir le plus de succès; ayant un jour prêché qu'il était criminel de permettre aux Francs d'aller à cheval dans la cité, parce que le cheval était chéri du Prophète, il reçut l'ordre de sortir d'Alep et de n'y jamais reparaître; le santon se réfugia dans un bourg voisin connu par l'étrange licence de ses mœurs; le cheik s'obstinant à vouloir convertir les habitans, fut chassé du bourg et vint à Lattaquié. Une de ses premières œuvres dans cette ville, ce fut de faire assassiner un chef de la secte des ansariens dont je vous par-

lerai prochainement. Le santon maugrabbin trouva à Lattaquié des cœurs qui recueillirent ses saintes paroles, des bouches qui publièrent ses miracles; il se vantait d'entretenir un commerce habituel avec Dieu et les anges, et les musulmans croyaient cela comme parole du Coran. Il n'est point de maison turque qui ne se fît gloire de recevoir cet autre élu d'Allah; disons même que la porte des harems ne se fermait jamais pour lui.

Le tombeau du cheik, dressé en manière de catafalque, est renfermé dans la nouvelle mosquée; il est en marbre et revêtu d'une draperie; aux quatre coins du sépulcre pendent de longs rosaires. J'ai vu une douzaine de musulmans prier autour du tombeau, assis sur leurs talons et branlant la tête. Ils comptaient les quatre-vingt-dix-neuf grains de leur *cumbolio*, en répétant à chaque grain avec une endormante monotonie, un des quatre-vingt-dix-neuf attributs d'Allah; quelqu'un qui, passant auprès de la mosquée, eût entendu un pareil bourdonnement, sans en savoir la cause, eût pu croire facilement qu'une ruche d'abeilles était enfermée dans l'édifice, plutôt qu'un sépulcre entouré de dévots musulmans.

Les bazars sont comme l'image du commerce dans une cité asiatique; le dénument et la solitude des bazars de Lattaquié, prouvent assez que les beaux jours de cette ville sont passés. Il n'y a plus guère que le tabac qui soit resté comme richesse

du pays. Le tabac de Lattaquié, si doux, si parfumé, le meilleur et le plus célèbre d'Orient, est cultivé dans les montagnes voisines habitées par les ansariens. Cette peuplade vend tous les ans pour cinq à six cent mille piastres de tabac. Les ansariens donnent à leur *toutoun* la suave odeur et la couleur noire qui le distinguent, en brûlant d'un bois nommé *hezez*; ils suspendent le toutoun en feuilles au plancher de leurs cabanes, et ces feuilles se parfument et se brunissent par la fumée du hezez. En cultivant ainsi la plante fameuse à laquelle la moitié de l'univers a voué un culte désormais impérissable, que de jouissances, que de tranquilles plaisirs les ansariens préparent! Pour un véritable Oriental, le bonheur est une plante qui fleurit dans les montagnes de Lattaquié, et c'est la peuplade ansarienne, peuplade sauvage et sombre, haïe et méprisée des musulmans, qui envoie chaque année aux bords du Bosphore et aux rivages du Nil, les plus aimées des feuilles du toutoun, source de consolation et de volupté.

Les autres productions de Lattaquié, telles que la soie, les galles, la laine et la cire, sont trop peu abondantes pour qu'on s'y arrête; citons seulement le coton de ce pays que les commerçans estiment beaucoup, et qui forme, après le tabac, la ressource la plus importante des Lattaquiotes. L'huile d'olive est détestable; je lui préfèrerais notre huile

de noix, quelque insipide qu'elle puisse paraître. Jadis les vins de Laodicée coulaient dans les banquets d'Alexandrie; la cité égyptienne n'en connaissait pas de meilleurs. Les mêmes vignobles sont toujours là, mais la liqueur autrefois tant vantée, aurait en France tout au plus la renommée des vins de Surenne. On s'explique difficilement une pareille décadence, surtout quand on a mangé des raisins de Lattaquié, qui sont délicieux, et que les habitans font sécher au soleil. Les plus beaux raisins, ceux dont les grains sont énormes, proviennent des montagnes de Sahioum, à l'est de Lattaquié. Cette ville reçoit tous les ans des bords du Nil une grande quantité de la poudre appelée *henné*, qui occupe tant de place dans la toilette des femmes d'Orient; Lattaquié se charge d'expédier de cette poudre égyptienne à Antioche, à Alep et aux principales cités de la Perse. La poudre de *henné* est de couleur verte; mais elle devient rouge orangé sitôt qu'on l'applique mouillée sur la peau.

L'ancien port de Laodicée, qui pouvait contenir, si l'on en croit l'histoire, plus de mille galères, est aujourd'hui en partie comblé, en partie couvert d'orangers, de citronniers, de mûriers et de jujubiers, formant un vaste jardin. Le port où mouillent maintenant les navires, n'est autre chose qu'un bassin suffisant à peine à dix ou douze bâtimens marchands. Si Dolabella revenait à Laodicée avec sa flotte, il serait très embarrassé de lui trouver un

logement, et les Romains seraient peut-être assez surpris de pouvoir cueillir des oranges et des jujubes là où leurs galères se balançaient autrefois sur les eaux. Le tremblement de terre de 1822, en renversant une partie du château construit à l'entrée du port, a encombré de débris cette entrée déjà bien étroite; de sorte qu'à présent les navires au-dessus de trois cents tonneaux ne peuvent s'engager dans le port. Des mains habiles qui nettoieraient le bassin de Lattaquié, pourraient en faire un asile commode et sûr; mais avant que des mains habiles se mettent à l'œuvre dans ces pays-ci, par combien d'événemens il aura fallu passer!

Une distance d'un quart-d'heure sépare Lattaquié de son port; des vergers d'oliviers et des jardins occupent cet espace. La *scala* ou la *marine* se compose de deux rues remplies de vastes entrepôts à moitié renversés par le dernier tremblement de terre; la *marine* a plusieurs cafés; la douane est là. Le champ des morts de Lattaquié possède un monument funèbre que je dois vous indiquer, c'est le tombeau de la mère de ce sultan Ibrahim mort à Gibelet, dont je vous ai parlé; le monument de la sultane est en marbre, et porte une inscription turque. On prétend que la mère d'Ibrahim, venue de Constantinople pour voir son fils, expira de douleur à Lattaquié en apprenant qu'il n'était plus. Les pélerins musulmans, avant d'aller à Gibelet, viennent prier autour du tombeau de la sultane-mère.

Après tant de violentes secousses qui ont agité ce sol, il ne faut point s'attendre à trouver debout les monumens de l'ancienne Laodicée; le seul débris remarquable des siècles antiques, c'est un édifice carré, aujourd'hui converti en mosquée, revêtu d'insignes militaires tels que des casques, des boucliers, des gardes d'épée; les savans ont pensé que cet édifice était un arc de triomphe élevé en l'honneur de Lucius Verus ou de Septime Sévère. On peut citer aussi les débris d'une grande église du moyen-âge, des restes de portiques et de colonnades, des chambres sépulcrales taillées dans des rochers voisins de la mer. Il est à présumer que le sol de Lattaquié cache dans son sein des monumens ou d'intéressantes ruines ensevelis à la suite des tremblemens de terre. Les fouilleurs ne creuseraient point en vain dans l'enceinte de la cité rivale d'Apamée et d'Antioche. Les vestiges circulaires de l'ancienne Laodicée, qu'on peut suivre encore, lui donnent une circonférence de plus d'une lieue et demie. Le tour de la cité nouvelle se fait en trois quarts-d'heure. Ainsi donc les voyageurs curieux des ruines du passé, n'auront pas aujourd'hui beaucoup de choses à admirer à Lattaquié, mais les amans de la belle nature et des rians paysages trouveront ici de quoi satisfaire leur goût; les oliviers, les mûriers, les palmiers et les orangers, mêlés à toute espèce d'arbustes et de fleurs, répandus sur un sol inégal, dans les vallons et sur les collines,

forment un spectacle dont l'œil ne se lasse point : la côte de Lattaquié est surtout charmante et pittoresque à voir, quand on y arrive par mer.

L'air de ce pays est très sain. En été, les habitans dorment sur leurs terrasses faites d'étoupes et de chaux, sans crainte de la fièvre; et leur vue, ainsi exposée à la rosée et au vent des nuits, ne ressent aucune fâcheuse atteinte. Mais la ville est malpropre, et les cadavres d'animaux, et les ordures qu'on entasse dans le quartier grec, exhalent des miasmes impurs qui pourraient nuire à la santé des habitans. Dans ces dernières années on allait jusqu'à jeter dans le quartier greo les corps de ceux qu'on avait pendus, empalés ou crucifiés. L'eau de Lattaquié est mauvaise; la seule bonne fontaine est celle de Saint-Alexis, à peu de distance de la ville, et c'est là que vont puiser la plupart des habitans.

Le pays de Lattaquïé se divise en treize cantons ou *moukata*; chaoun de ces cantons est gouverné par un *moukadem* ou chef de moukata. Les treize cantons dépendent du mutselim de Lattaquié, lequel dépend lui-même du pacha d'Acre. Voici les noms de ces cantons : 1° Kadmous, habité par des ansariens; 2° Krouabi, habité par des chrétiens, des musulmans et des ansariens; 3° Markab, habité par des musulmans, des Grecs et des maronites; 4° Semt-Koblé, habité par des ansariens; 5° Beniali, habité par des ansariens, le plus petit des

treize cantons ; 6° Kardaa, habité par des ansariens, le plus étendu des treize cantons ; 7° Méelbé, habité par des ansariens ; 8° Beit-El-Chilf, habité par des ansariens ; 9° Sahioum, habité par des musulmans ; 10° El-Bah Loulié, habité par des ansariens ; 11° Gebel-El-Kerad, habité par des ansariens et des curdes ; 12° El-Baïr, habité par des ansariens et des turcomans ; 13° El-Boujac, habité par des ansariens et des turcomans. On trouve aux alentours de Lattaquié trente-trois villages, tous ansariens, dont le plus considérable se nomme *Dem-Serkou*, situé à une demi-heure de la ville ; ce village paie lui seul soixante mille piastres d'impôts par an ; calculez approximativement le karatch annuel des treize cantons, et vous verrez que le mutselim, grand fermier de Lattaquié, ne doit pas faire de trop mauvaises affaires. . . . .

Les chrétiens de Lattaquié m'ont paru avoir un goût particulier pour les plaisirs et les fêtes ; à les voir ainsi perpétuellement disposés à s'amuser, on ne dirait pas que la domination musulmane étend sur eux de pesantes chaînes. Les femmes que j'ai vues sont presque toutes belles ; l'éclat et la noblesse de leur costume ne les servent pas médiocrement. Les chrétiens forment souvent des réunions joyeuses le soir ; au printemps, en été, et en automne les familles ou les amis s'asseient en cercle dans la cour des maisons sur des nattes et des tapis, en hiver, dans une des salles

intérieures meublées de divans écarlates. Là, les heures se passent en causeries, en histoires, en contes merveilleux; souvent les femmes dansent en cadence à la manière des almées égyptiennes; les hommes chantent au bruit du psalterion; Karagueusé y donne des représentations tant soit peu licencieuses; et par-dessus tous les groupes, la fumée odorante du kassabé ou du narguillé s'élève en nuages blancs. La maison de notre agent consulaire est le rendez-vous de la meilleure compagnie de Lattaquié, et chaque soir j'assiste comme à des spectacles où se retracent à mes yeux différentes scènes de la vie arabe. Les mœurs et les coutumes locales sont là devant moi sans mystère, sans aucun de ces voiles qui dérobent la vérité au voyageur. On me parlait hier soir de la honte qui s'attache à une jeune fille, arrivée à sa vingtième année sans avoir trouvé un époux; on me disait que la grande affaire d'une bonne mère est de marier sa fille, n'importe de quelle manière, n'importe avec quel mari; plus une jeune fille se marie de bonne heure, plus elle a des droits au respect et à l'estime de tous. On imagine facilement que de pareils préjugés doivent faire bien des victimes. Il y a quelques années que la peste enleva la plus jolie femme de Lattaquié, qui avait été mariée à neuf ans avec un homme de soixante ans; la petite fille était pauvre; elle n'avait d'autres ressources que sa voix et ses chansons; son mari, aussi pauvre qu'elle, accompagnait ses

chansons avec un tambour. La jeune épouse devenue grande, donna son amour à un jeune homme qui l'aimait également; celui-ci ayant été atteint de la peste, la pauvre femme courut à son chevet; elle ne voulait pas survivre au trépas de son amant; collant ses lèvres sur les lèvres du jeune homme, elle prit la peste, et tous deux moururent le même jour.

P...

LETTRE CLXII.

SOUVENIRS HISTORIQUES DE LAODICÉE AU TEMPS DES CROISADES.

A M. M......

Lattaquié, juin 1831.

Il y a eu en Orient quatre ou cinq villes du nom de Laodicée ; celle d'où je vous écris était connue sous la dénomination de *Laodicée sur la mer*, et c'était la plus noble et la plus belle des villes de ce nom. Pourtant elle est peu citée dans l'histoire ancienne, et semble n'avoir pris qu'une faible part aux grandes révolutions qui ont éclaté autour d'elle ; quelques médailles frappées en sa mémoire ;

et le combat de Dolabella et de Cassius sur ses rivages, résument à peu près l'histoire de l'antique Laodicée. Dolabella, troisième mari de la fille de Cicéron, marchant contre la Syrie, à la tête d'une flotte, trouva dans Cassius un ennemi terrible; ayant perdu ses galères et toute espérance de conquête, il s'immola lui-même sur les débris de sa fortune, et Laodicée vit la chute et la fin dernière d'un des Romains les plus remuans de cette époque.

Si nous feuilletons les chroniques de nos vieux croisés, nous ne verrons pas non plus de grands événemens s'accomplir à Laodicée. Dans la première croisade, pendant le siége d'Antioche, vingt-deux navires flamands descendent à Laodicée, qui était alors la seule ville grecque de cette côte; les pirates francs pillent la cité et massacrent une partie des habitans. Lorsque Godefroi et le comte de Flandre, suivis du peuple chrétien, passèrent à Laodicée en allant d'Antioche à Jérusalem, le duc de Lorraine obtint la liberté de Guinemer de Boulogne, autre pirate qui avait tenté une entreprise contre la ville, et que les habitans avaient fait prisonnier. L'aventurier Guinemer avait rendu des services à Beaudoin, après la prise de Tarse, et c'est en reconnaissance de ces services que Godefroi avait sollicité sa délivrance. D'ailleurs le pirate boulonnais avait des hommes et des navires qui pouvaient servir utilement la cause de Jésus-Christ; Godefroi obtint que ces hommes et ces navires lui

fussent rendus, et Guinemer, devenu champion de la croix, reçut le commandement de la flotte chrétienne qui longeait la côte, à mesure que les pèlerins suivaient la route de terre en vue de la mer. Laodicée avait été le point de ralliement des croisés restés en arrière à Antioche ou dans les villes de la Cilicie. La prise ou l'occupation première de cette ville par les croisés est entourée d'obscurité dans nos chroniques; l'époque précise de cet événement n'est pas facile à déterminer. D'après le récit d'Albert d'Aix, Guinemer de Boulogne, chef de pirates, dont la troupe se composait de Pisans, de Danois et de Flamands, serait parvenu à s'emparer de Laodicée, et aurait cédé la ville au comte Raymond, qui peu de temps après, l'aurait rendue à l'empereur de Constantinople. Le même auteur raconte que pendant le siége de Jérusalem, et après la conquête de la ville sainte, Bohémond, aidé des Pisans et des Génois, pressa Laodicée d'un siége opiniâtre, au mépris des traités de paix qui unissaient les croisés à l'empereur grec. Déjà deux tours situées aux bords de la mer étaient tombées au pouvoir des assiégeans, et les Grecs catholiques, gardiens et défenseurs de ces tours, avaient été les uns massacrés, les autres précipités du haut des tours après avoir eu les yeux crevés. La chronique nous apprend que les Génois et les Pisans avaient deux cents navires, dont les mâts s'élevaient jusqu'aux nues, portant à leur extrémité des corbeilles en osier.

Deux ponts avaient été construits sur le fossé qu'il fallait franchir avant d'aborder aux murailles, et la ville serrée d'aussi près, ne pouvait résister long-temps à Bohémond. Sur ces entrefaites, les princes et le peuple croisé qui revenaient de Jérusalem, et se trouvaient alors sur le territoire de Gibel, apprenant le siége de Laodicée, furent indignés que Bohémond osât insulter ainsi à la fois à l'empereur grec de Constantinople et au comte Raymond, qui avait plus que personne des droits à la possession de la cité. Les princes chrétiens envoyèrent de Gibel une députation à Bohémond pour l'inviter à renoncer au siége, à respecter l'alliance faite avec un empereur qui pouvait inquiéter les pélerins en marche pour retourner dans leur patrie. Bohémond rejeta les paroles des députés chrétiens, et aussitôt que sa réponse fut arrivée au camp de l'armée chrétienne, les croisés prirent les armes pour venir combattre le prince félon. Dans le même temps, l'évêque de Pise, informé de ce qui s'était passé, alla trouver la flotte pisanne et génoise, et l'engagea à refuser à Bohémond l'assistance qu'elle lui avait prêtée jusque là. Les Pisans et les Génois s'éloignèrent; Bohémond, réduit à ses propres forces, abandonna le siége, et le lendemain, dit Albert d'Aix, on vit arriver à Laodicée les croisés de Gibel, portant leurs armes et revêtus de leurs cuirasses, leurs bannières de pourpre déployées, et remplissant l'air du son des trom-

pettes. Les pélerins passèrent quinze jours à Laodicée, au milieu de la joie et dans l'abondance de toutes choses; une conférence eut lieu dans la plaine entre Bohémond et Raymond; le prince de Tarente revint à des sentimens de paix et d'amour, et le prince de Toulouse resta en possession de Laodicée.

En 1188, Saladin s'empara de Laodicée sans coup férir; les habitans s'étaient retirés dans deux châteaux bâtis sur une montagne voisine; cette montagne est celle de Sahioum, située à l'est de Lattaquié; les forteresses se voient encore. Durant le séjour de Saladin à Laodicée, une flotte chrétienne de soixante navires, venue de Sicile et commandée par un chef nommé Margarit, se présenta à l'entrée du port. L'amiral sicilien, indigné de la retraite des chrétiens de Laodicée, menaçait de faire passer au fil de l'épée tous ceux qu'il pourrait rencontrer, mais les habitans se mirent sous la protection du sultan et s'obligèrent à lui payer un tribut annuel. L'historien arabe Ibn-Alatir, attaché à l'armée du sultan, parle de Laodicée comme d'une ville bien bâtie et ornée de beaux palais; « Les musulmans, dit le même auteur, détruisirent » tous les édifices, surtout les églises, et emportèrent les marbres. » Saladin donna Laodicée à son neveu Taki-Eddin, prince de Hamah, et lui enjoignit de réparer la ville. En 1197, Laodicée fut une des villes que les Sarrasins abandonnèrent, à la suite de la victoire remportée par les croisés sur

l'armée de Malek-Adel, près de Tyr et aux bords de la rivière de *Kasemieh*, dont je vous ai parlé dans une de mes lettres.

En 1287, Laodicée dont le commerce portait ombrage aux habitans d'Alexandrie, vit rassembler contre elle toutes les forces de Kélaoum ; une tour très forte bâtie au milieu de la mer, défendait l'approche de la ville, et le sultan hésitait à l'attaquer, mais, au moment du siége, un tremblement de terre renversa une partie de cette tour ; la même secousse fit crouler une autre tour appelée la tour des Pigeons, et un phare qui éclairait les navires pendant la nuit. Kélaoum, encouragé par cet événement qui semblait lui révéler la protection de Dieu, dirigea contre Laodicée ces redoutables machines *dont les langues*, dit un auteur arabe, *chantent les succès, et les doigts font signe à la victoire;* ces machines avaient été placées sur une chaussée de pierres construite dans la mer, et bientôt une brèche fut ouverte. Les chrétiens, ajoute l'auteur de la vie de Kélaoum, ne songèrent point à se défendre contre une armée ainsi protégée par les anges du ciel et les tremblemens de terre; ils capitulèrent et sortirent de la ville avec les trésors qu'ils purent emporter. La grande tour, qui servait de citadelle à la ville du côté de la mer, fut sur-le-champ rasée, et Laodicée redevint musulmanne. En 1366, Laodicée fut une des cités de la côte que les chrétiens livrèrent aux flammes, dans cette expédition de Pierre de

Lusignan, où les nobles chevaliers de Rhodes figuraient à côté d'aventuriers de tous les pays d'Occident, et qui, sans livrer aucune bataille, parvint à améliorer pour un moment le sort des Latins de Syrie. A partir de 1366, je ne sais rien d'intéressant sur cette ville. Je n'ai point écarté les détails pour ce qui touche au moyen-âge de Laodicée, parce que ces événemens-là sont très peu connus; cette ville, si importante dans les temps anciens et dans le moyen-âge, n'a point trouvé dans l'histoire une fidèle gardienne de ses souvenirs; des nuages nous empêchent de suivre exactement son passé, et les faits épars que je viens de ramasser ressemblent eux-mêmes à ces ruines de Laodicée que j'ai sous les yeux, ruines sans suite, sans physionomie et sans grandeur.

P.....

SUITE

DE LA LETTRE CLXII.

MŒURS ET RELIGION DES ANSARIENS. — LES ISMAÉLIENS.

A M. M......

Lattaquié, 1831.

J'ARRIVE maintenant à ce qui m'a semblé le plus curieux, le plus digne d'attention dans le pays de Lattaquié ; j'ai à vous parler des peuplades connues sous le nom d'*Ensyriens*, de *Nosaïris*, ou d'Ansariens, qui habitent dans les montagnes depuis Tortose jusqu'à Antioche. Les ansariens, de nature soupçonneuse et sauvage, enfermés dans

leurs montagnes comme dans des forts inaccessibles ou comme dans des sanctuaires interdits aux profanes, vivent entourés de mystère. Jamais ansarien n'a fait entendre d'imprudentes paroles, car le premier devoir d'un initié c'est de garder le secret, et la violation de ce serment serait suivie d'une mort inévitable. Ce que je vais vous rapporter, c'est le fruit des conjectures les plus probables, le résultat de longues observations faites par les chrétiens du pays; c'est surtout ce que les gens les plus éclairés de la côte ont pu comprendre par la lecture de quelques livres ansariens qu'un heureux hasard a fait tomber entre leurs mains.

Les ansariens sont partagés en cinq sectes : 1° les *chamsié* (adorateurs du soleil); 2° les kamarié (adorateurs de la lune); 3° les kadmousié (adorateurs de la femme); 4° les *chemélié*; 5° *les clésié;* Volney parle de la secte des *kelbié* (adorateurs du chien). Tous ces sectaires forment une population d'environ cent mille ames; le nombre des villages qu'ils habitent s'élève à plus de sept cents. Les ansariens du voisinage de Lattaquié appartiennent tous à la secte des *chemélié* et des *klésié;* ils sont moins sauvages et moins inabordables que les ansariens des montagnes. Les kadmousié ont donné leur nom au canton qu'ils habitent; le chef-lieu de ce canton s'appelle *Kadmous*, ancien château situé dans les montagnes. Ce district est composé de douze ou quinze villages.

Cette nation a des fêtes qui correspondent aux fêtes chrétiennes. Les *chemélié* et les *klésié* célèbrent la Noël, la Pâque, l'Épiphanie, la fête de la Circoncision et la Pentecôte. Les autres sectes ne célèbrent que la fête de Noël. De plus, on retrouve chez ce peuple des solennités musulmanes, telles que le *ed-elhalyat* (la fête des douceurs) et le *chaaban*. Voici quelques cérémonies en usage chez les ansariens, le jour des fêtes chrétiennes. Ce jour-là les travaux cessent, on se pare des plus beaux habits; les hommes choisissent pour lieu de rendez-vous un des villages qui possèdent un cheik eulm ou prêtre savant. Ils se réunissent dans une maison dont la porte est sévèrement gardée; l'approche en est défendue aux femmes, aux enfans et aux étrangers. Là chaque homme fait son oraison. Le cheik qui préside à la prière a devant lui un grand vase rempli de vin; le prêtre boit de ce vin et en offre ensuite à tous les assistans; c'est, comme vous voyez, une espèce de communion. Ceux qui, dans le courant de l'année, pour obtenir des graces particulières, ont promis des dons, tels qu'un bœuf, un mouton ou une chèvre, apportent ce jour-là l'offrande promise. Après la prière, tous ces animaux sont immolés en manière d'holocaustes; puis on les fait rôtir, et un grand banquet est préparé pour tout le village, hommes, femmes et enfans. Des danses, des chants et des cris d'allégresse remplissent le reste de la journée.

Les prêtres ansariens ne mangent que ce qui sort de leur propre demeure; quand ils ont une route à faire, ils emportent avec eux toutes les provisions, car ils n'accepteraient rien de personne, pas même de leurs plus proches parens. Il y a des sectes dont les cheiks vont jusqu'à s'interdire l'usage de la pipe. On reconnaît un cheik à l'écritoire qu'il porte à sa ceinture, au turban blanc qu'il arrange sur sa tête d'une manière distinctive. Quand un cheik meurt, les fidèles de sa religion lui élèvent un tombeau et le révèrent comme un saint : pour chaque prêtre qui s'éteint, on voit un oratoire de plus dans les montagnes, on compte un saint de plus dans le ciel. Le jour de la mort d'un cheik, on distribue des aumônes à tous les pauvres.

Les ansariens prient indifféremment debout, assis et même à cheval; avant la prière, ils font des ablutions comme les musulmans. Les ansariens ne prient qu'avant le lever du soleil, et jamais dans le courant de la journée. Pendant l'oraison, l'ansarien se couvre tout entier de son manteau, il ne regarde ni à droite ni à gauche; si un chrétien, un nègre, un chameau ou une gazelle venait à passer en ce moment devant lui, sa prière ne serait pas valable; il serait obligé de recommencer les ablutions et la prière. Les premiers mots de l'oraison sont ordinairement des malédictions contre les chrétiens et les Turcs, et contre Aba-Baker et Omar;

dans le cours de sa prière, l'ansarien invoque quelques-uns des saints de notre calendrier. Si un ansarien se trouve par nécessité au milieu de Turcs ou de chrétiens, il est dispensé de prier, dût-il rester un mois sans remplir ses devoirs religieux.

Lorsqu'une femme met au monde un enfant, le mari va trouver un cheik, et lui demande quel nom il donnera au nouveau né. Alors le prêtre ouvre un livre, et, après l'avoir parcouru un moment, dit le nom que doit porter l'enfant; c'est quelquefois le nom d'un saint chrétien, et le plus souvent le nom d'un prophète. Dans leurs relations avec les musulmans, les ansariens prennent des noms musulmans, tel que Mahomet, Ali, etc. On circoncit les enfans, huit ou dix jours après leur naissance, et cette cérémonie est une fête pour la famille.

Les ansariens kadmousié, ceux qui rendent à la femme un culte particulier, ont une étrange et odieuse cérémonie qui prouve jusqu'à quelles aberrations l'esprit de l'homme peut descendre. Durant la nuit du premier jour de l'an, les hommes de chaque village s'enferment dans une maison et murmurent dévotement une prière à la lueur de quelques flambeaux; quand la prière est achevée, on éteint les flambeaux, et la porte s'ouvre pour laisser entrer confusément les femmes et les jeunes filles du village. Au milieu de profondes ténèbres, chaque homme se saisit de la première femme que le ha-

sard lui donne, et dans cet affreux désordre peut-être arrive-t-il que le frère rencontre la sœur et le fils la mère. Cette fête si révoltante se nomme *boc-bech* (fête d'empoignement). Je voudrais demander à nos savans s'il ne pourrait pas se faire que *boc-bech* fût la première étymologie de notre mot *bamboche*; les langues franques ne manquent pas de mots dérivant des langues orientales, et peut-être l'étymologie que je risque en passant vous paraîtra-t-elle assez plausible.

Comme les ansariens ont fait de leur religion un secret qu'il importe de garder, ils ont voulu que leurs femmes restassent étrangères à la connaissance de la doctrine, et c'est pour cela aussi qu'ils n'initient leurs enfans qu'à l'âge de raison. Alors un homme s'empare de l'adolescent et l'entraîne dans des lieux déserts. Là, séparé du bruit et des choses humaines, le jeune homme est instruit dans la science sacrée; tous les mystères lui sont dévoilés, on tire devant lui cet épais rideau qui lui dérobait le tabernacle de la vérité, et l'enfant devenu homme reçoit en dépôt le grand secret. Le jeune ansarien qui jusqu'alors n'avait porté qu'un simple bonnet entouré d'un fichu, est admis à l'honneur de porter le turban et de participer à toutes les cérémonies.

Quoiqu'il se trouve parmi les peuplades ansariennes une secte pour qui la femme est un objet d'adoration, la femme n'est comptée pour rien dans cette

étrange société. Ce n'est point à la noble et douce compagne de l'homme que les kadmousié rendent hommage; ce qu'ils adorent, ce n'est point la femme avec ses enivrantes séductions, la femme née d'une pensée d'amour pour aider l'habitant de la terre à supporter ses maux; les ansariens adorent simplement en elle l'instrument sacré dont Dieu se sert pour multiplier les humains. Les femmes ansariennes n'ont aucun devoir religieux à remplir, puisque toute connaissance de la religion leur est interdite; leur salut dans la vie à venir est une question dont les cheiks ne se sont jamais occupés; elles vivent comme les animaux grossiers incessamment courbés vers la terre; pourquoi lèveraient-elles les yeux en haut? les portes du ciel leur ont été fermées.

D'après cela, vous ne serez point étonné d'apprendre que la fidélité conjugale est comptée pour peu de chose au milieu de cette nation; un mari ne s'inquiète pas beaucoup que sa femme lui soit fidèle ou non, pourvu toutefois qu'il ne la surprenne pas lui-même entre les bras d'un autre. Aux yeux d'un ansarien, le commerce avec les femmes est une chose sainte. Les lois du pays ne défendent point la polygamie; un homme peut épouser jusqu'à quatre femmes, mais il ne peut en répudier aucune. La chasteté n'est point une vertu dans l'opinion des ansariens; cette fleur de virginité, première parure d'un jeune front, charme divin qui

fait tant aimer l'adolescence, l'aimable naïveté d'une ame qui ne s'ouvre que timidement aux premiers regards du monde, tout cela n'est rien dans ces montagnes.

Les ansariens croient à la magie et à la métempsycose; un homme de cette nation disait qu'il se souvenait d'avoir été tour-à-tour Anglais, chèvre et gazelle.

Les ansariens ayant su que les Anglais ne sont point catholiques, en ont conclu que la nation britannique professait la même religion qu'eux. J'ai vu dans la maison de notre agent consulaire un cheik ansarien, et comme je lui demandais en souriant quel était son dieu, il m'a répondu d'un ton sérieux : *Ensarii, Ingliz, sava, sava* (les ansariens et les Anglais c'est tout un). Le même prêtre me demandait pourquoi la France n'envoyait pas une armée en Syrie pour en chasser les musulmans : « Comptez sur les ansariens, ajoutait-» il ; écrivez un simple billet d'avis et vous aurez » vingt mille cavaliers à vos ordres. » Pour comprendre cette énergique protestation contre les Turcs, il faut que vous sachiez que les ansariens, devenus pour les musulmans un objet de mépris et de haine, gémissent sous le poids d'énormes impôts, sous les coups de perpétuelles vexations ; ils ne viennent à Lattaquié qu'avec un teskeré du gouverneur ; ce sauf-conduit leur est nécessaire pour traverser une ville dont les habitans pourraient leur

faire impunément tout le mal qu'ils voudraient. En revanche, un musulman qui voyage dans un district de ces montagnards, ne doit pas s'attendre à de bons traitemens, et sa vie n'est pas toujours à l'abri du kandjar ansarien.

Une constitution forte, de la régularité dans les traits, un courage peu commun, distinguent les hommes de cette peuplade; leurs femmes sont en général grandes et belles. C'est une race d'un sang pur et généreux comme la race maronite. Si la peuplade ansarienne vivait en paix avec elle-même, si elle pouvait se former en corps de nation bien unie, bien compacte, elle serait invincible dans ses montagnes et facilement elle secouerait le joug des Turcs. Telle qu'elle est aujourd'hui, elle deviendrait redoutable en un moment de révolution. L'invasion égyptienne trouvera dans les ansariens de rudes ennemis; malheur aux autorités musulmanes de Lattaquié, quand les cris de la révolte retentiront dans les districts de Kadmous, de Seint-Koblé, de Méelbé, et de Kardaa!

Il y a dix ans que le grand-seigneur demanda au pacha de Saint-Jean d'Acre la tête des trente principaux cheiks ansariens; le visir d'Acre signifia au mutselim de Lattaquié les intentions du souverain; c'était une terrible commission pour le mutselim; il aurait fallu une armée pour mettre à exécution des ordres pareils. Le gouverneur de Lattaquié coupa court à la difficulté; il fit venir une vingtaine

de soldats de sa garde et leur dit : « Le sultan, notre maître, nous demande les trente premières têtes ansariennes ; nous ne pouvons pas songer à mettre la main sur les cheiks ; allez, répandez-vous dans les campagnes, et coupez la tête des ansariens que vous rencontrerez, jusqu'au nombre de trente. » Et les soldats se répandirent dans les champs voisins de Lattaquié, tirant le iatagan sur des ansariens isolés, occupés paisiblement de rustiques travaux ; trente têtes tombèrent çà et là dans le territoire ; le mutselim de Lattaquié les expédia comme étant celles des principaux cheiks ansariens, et le grand-seigneur, en recevant ces odieuses dépouilles, s'en applaudit ainsi que d'une bataille remportée sur l'ennemi. Des atrocités de ce genre ont allumé chez les ansariens de violentes haines qui ne peuvent s'éteindre que dans le sang des Turcs. . . . .

D'Herbelot, dans sa *Bibliothèque orientale*, nous apprend l'origine des ansariens. Le père de leurs doctrines fut un vieillard du village de *Nasar*, aux environs de Kouffa, que ses jeûnes et ses austérités faisaient passer pour un saint ; il avait choisi parmi les gens du peuple douze disciples chargés de répandre sa doctrine ; le gouverneur du lieu, alarmé de ces prédications nouvelles, enferma le vieillard dans une prison. Une jeune fille esclave du geôlier, touchée du sort de l'apôtre, l'ayant délivré une nuit pendant que le geôlier dormait, celui-ci, pour

éviter tout blâme, annonça qu'un ange du ciel avait rendu la liberté au vieillard, et le vieillard raconta le même miracle à ses disciples. Le saint de Nasar, appuyant dès-lors ses doctrines sur un prodige, prêcha avec une ardeur nouvelle, et consigna dans un livre les vérités que Dieu lui avait révélées. Le vieillard passa en Syrie, et ses prédications furent surtout accueillies dans les montagnes de Laodicée et de Tortose. Telle fut l'origine des ansariens. Le vieillard de Nasar vivait à la fin du neuvième siècle de l'ère chrétienne. Tous les ansariens maudissent Mahomet et vénèrent Ali qu'ils surnomment *Emir-el-Nahel* (le prince des abeilles); c'est de là que leur vient leur grand respect pour les abeilles. Ils reconnaissent aussi comme ami de Dieu Mohammed, fils de Hanéfia, de la race d'Ali. Les ansariens regardent Jésus-Christ comme un prophète; ils bénissent sa mémoire comme ils maudissent celle du prophète arabe, et c'est pour cela aussi qu'ils aiment mieux les chrétiens que les musulmans.

Jacques de Vitry, dans le tableau qu'il fait des différentes nations de la Syrie, parle des ansariens sans les nommer; les détails qu'il donne touchant cette peuplade peuvent servir à nous faire connaître l'idée qu'on avait de ses doctrines pendant le moyen-âge. « Il y a dans les montagnes, dit le chroniqueur, quelques hommes misérables qui habitent près de la chaîne du Liban et dans le

pays de Tripoli, et qui, bien qu'ils suivent en grande partie la loi de Mahomet, disent qu'ils possèdent de plus une certaine loi occulte qu'il ne leur est permis de révéler à personne, si ce n'est à leurs fils, lorsqu'ils sont parvenus à l'âge de raison, ou bien encore lorsqu'à l'article de la mort, et réduit à la dernière extrémité, un père ne conserve aucun espoir de se sauver. Leurs femmes et leurs filles, qui ignorent complètement cette loi, disent cependant qu'elles ont foi en la loi de leurs maris et de leurs pères. S'il arrivait par hasard qu'un fils révélât imprudemment à sa mère le secret de cette loi, qu'ils nomment la loi occulte, la femme serait mise à mort par son mari, le fils par son père, sans aucun moyen de rémission. Contre l'usage des autres païens, ceux-ci boivent du vin, mangent de la chair de porc, et sont regardés comme des hérétiques par tous les autres Sarrasins. Comme ils se livrent en secret à des actions honteuses, méchantes, abominables, *et contraires aux intérêts des femmes*, d'après ce qu'on a ouï dire à ceux qui ont abandonné leur société, ils ont craint que leurs femmes ne voulussent les quitter ou n'eussent un grand mépris pour eux si elles venaient à connaître les rites exécrables et les souillures de cette secte infiniment pervertie. »

Tel est le récit de l'évêque de Saint-Jean d'Acre; j'ai voulu terminer par la citation de ce passage peu connu ce que j'avais à vous dire touchant la

curieuse peuplade des ansariens. Il est toujours intéressant d'étudier et de suivre les races humaines, même au milieu de leurs écarts les plus honteux, des plus déplorables aberrations. Vous avez pu remarquer que les doctrines des ansariens sont un mélange informe de toutes les doctrines d'Orient; chacune des pages qui composent leur Évangile est empruntée à des Évangiles divers, et toutes ces pages sont souillées ou défigurées. Parmi les peuples d'Asie, il en est qui ne sont plus aujourd'hui que des ruines, et la croyance à leur résurrection politique ne serait qu'un rêve; il en est d'autres qui n'ont point encore vécu de la vie des nations et qui se sont arrêtés dans la grossière ignorance d'une enfance de plusieurs siècles; de ce nombre sont les ansariens; qui nous dira leur future destinée? leur existence ne sera-t-elle jamais meilleure? l'avenir ne leur réserve-t-il aucune lumière? y a-t-il des peuples condamnés à ne point connaître la vérité, semblables à ces nations hyperboréennes, dont nous parlent les poètes, qui ne verront jamais le soleil?

Une peuplade plus célèbre et plus terrible que la peuplade ansarienne, occupait autrefois la partie septentrionale du Liban; ce sont les Ismaéliens ou Assassins dont le nom se mêle aux événemens des guerres saintes que vous avez racontées. Je trouve à la fin du deuxième volume de votre *Histoire des Croisades*, une lettre sur les ismaéliens

qui vous a été écrite par M. Jourdain, enlevé de trop bonne heure aux sciences orientales, et qui résume avec beaucoup de précision et de vérité tout ce qu'on a dit au sujet des fanatiques Baténiens. La lettre de M. Jourdain nous fait connaître l'origine et les progrès de cette puissance qui eut pour fondateur Hassan, fils de Sabbah, né dans le Korasan; elle explique les différentes dénominations sous lesquelles les ismaéliens étaient connus dans le monde musulman, et nous donne les principaux traits de leur mœurs et de leur doctrine [1]. Quel roi que celui dont les sujets couraient à la mort comme à un banquet ou à une fête! Quelle puissance que celle qui faisait trembler tous les monarques sur leurs trônes, et qui, pendant deux siècles, étendit à travers l'Orient un réseau immense auquel nul homme ne pouvait échapper! Jamais le patriotisme et la vertu n'enfantèrent autant de dévouement et de miracles que le fanatisme des sectaires baténiens.

Les ismaéliens ou ismaélis, qui, au temps de Guillaume de Tyr, possédaient dix forteresses dans les montagnes de Tripoli, de Laodicée et de Hamah, et qui étaient au nombre de soixante mille, ne forment plus aujourd'hui qu'une population d'en-

[1] On doit aussi à M. Jourdain la traduction d'une histoire de la dynastie des ismaéliens de Perse, par Mirkhond. (Voyez le tome IX, page 143 des notions et extraits des manuscrits.)

viron quatre mille habitans; ils sont répandus dans une vingtaine de villages dont Messiad est le chef-lieu; le château de Messiad est à douze heures à l'occident de Hamah, à quatorze heures à l'orient de Tortose. L'année 1809 fut une année funeste aux ismaéliens; les nosaïris ou ansariens pillèrent Messiad, égorgèrent une partie de la population, et les villages voisins ne furent point épargnés; j'ai ouï dire que, dans une seule journée, ils firent un butin de plus d'un million de piastres. Bientôt assiégés à leur tour par les troupes du gouverneur de Hamah, les ansariens abandonnèrent Messiad, et les ismaélis rentrèrent dans la place. Le canton de Messiad dépend du pachalik de Damas, et c'est le mutselim de Hamah qui nomme le chef du canton. Les ismaéliens habitent les monts *Koulchi*, *Yarkou*, *Châra*, qui font partie de la chaîne du *Semmac*. Le château de *Kadmous* n'appartient point aux ismaéliens, comme vous l'a dit M. Jourdain dans sa lettre; la forteresse de *Kadmous* est le chef-lieu du district de *Kadmousiés*, secte ansarienne dont je vous ai parlé; ce qui a pu induire M. Jourdain en erreur, c'est que la population baténienne est répandue dans les mêmes montagnes que les kadmousiés.

Le chanvre, cette plante dont la décoction produisait des effets si merveilleux sur les sectaires du *Vieux de la Montagne*, est encore connue dans le pays sous le nom de *hachis*, *l'herbe*

par excellence; les sectaires d'Hassan s'appelaient *Hachichin*, parce qu'ils faisaient usage de cette herbe enivrante ; le nom d'*Assassin* n'est que la corruption du mot *Hachichin*. On doit à M. Sylvestre de Sacy la découverte de cette étymologie [1].

Je crois inutile de rappeler ici les faits historiques du temps des croisades, où figurent les assassins ; tous ces faits sont consignés dans votre livre. J'ai voulu seulement vous faire connaître l'état présent d'une peuplade qui a conquis dans l'histoire du moyen-âge une place toute merveilleuse, et qui a troublé le sommeil de plus de princes et de rois que toutes les révolutions ensemble.

P....

[1] On peut consulter avec fruit le mémoire de M. de Sacy, *sur les assassins et sur l'origine de leur nom;* on trouve aussi dans le quatorzième volume des *Annales des voyages*, un intéressant mémoire de M. Rousseau, ancien consul-général de France à Alep, *sur les ismaélis et les nosaïris de Syrie*. M. Rousseau a donné la traduction de quelques fragmens d'un livre arabe, touchant les dogmes et la morale des ismaélis de Syrie ; ce livre provenait des dépouilles du château de Messiad, en 1809. Il résulte de ces documens que les ismaélis ont à peu près les mêmes croyances et la même morale que les ansariens. Depuis notre retour d'Orient, M. de Hammer a publié un savant ouvrage sur les *assassins*.

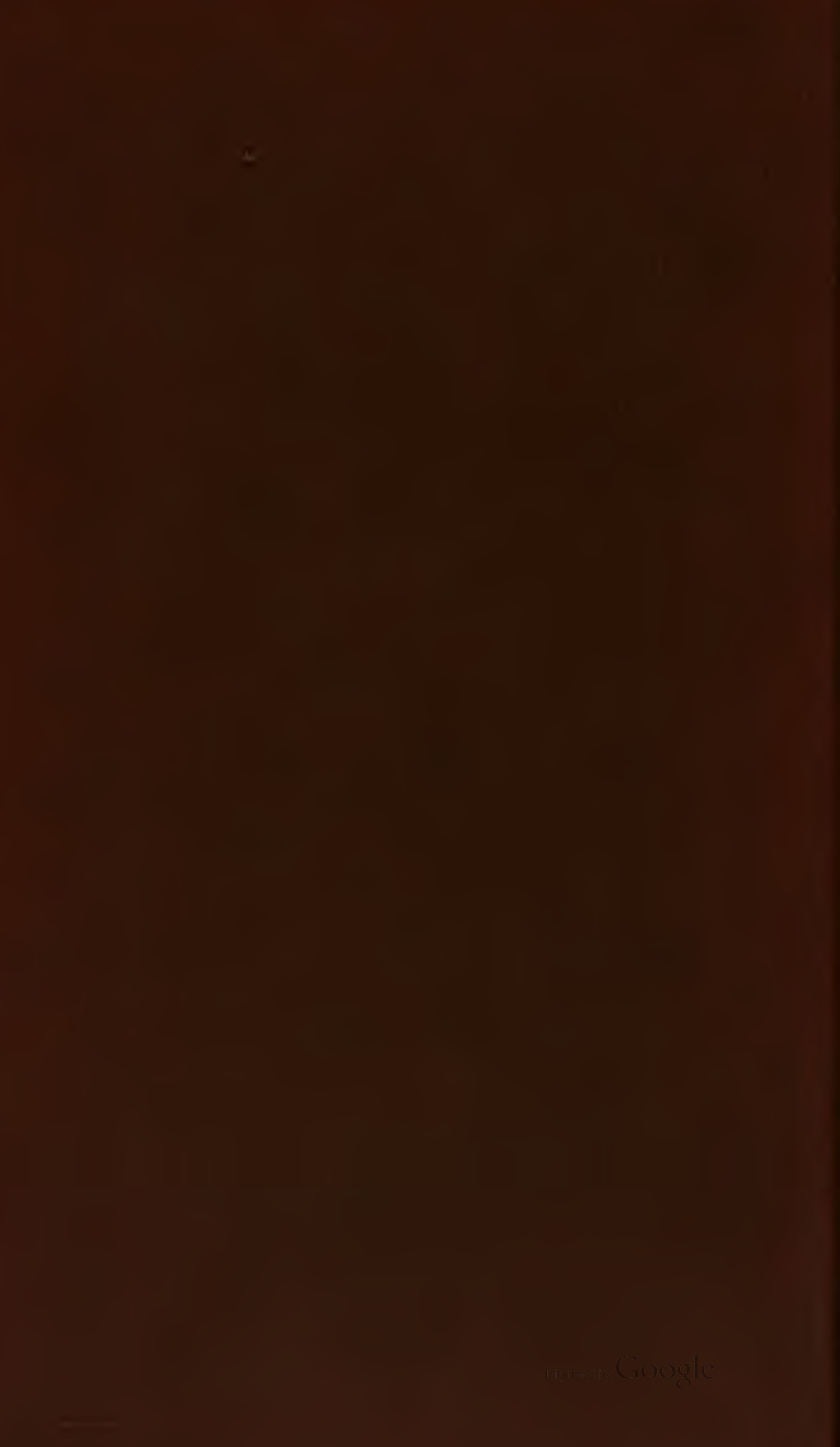
FIN DU TOME SIXIÈME.

TABLE

DES MATIERES.

FIN DE LA TABLE DU TOME SIXIÈME.




Digitized by Google